



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

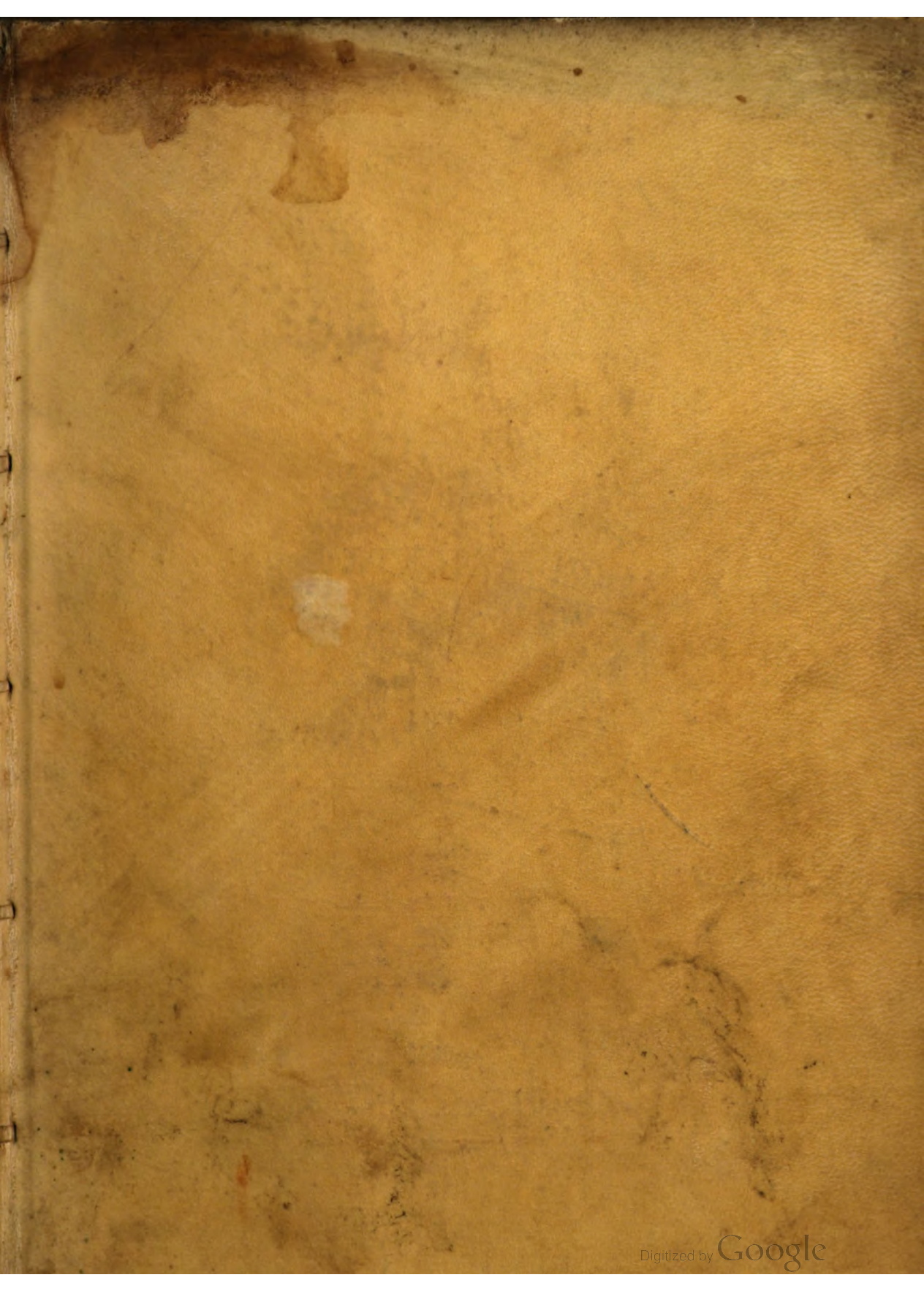
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



6
23-C
2



Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

72 72
B B
72 41 30

6-23.C.2,



د فېبرورۍ ۱۳۸۰ ل.

JOURNAL DU VOYAGE DE SIAM

FAIT

EN M. DC. LXXXV. ET M. DC. LXXXVI.

Bibliotheca PAR M. L. D. C. Secr.

Coll. Rom.

Sci. Secu



A PARIS,

Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, rue Saint Jacques,
aux Cicognes.

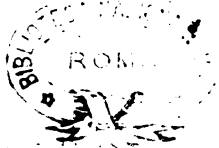
M. DC. LXXXVII.†

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE.



L' I M P R I M E U R
A U L E C T E U R.

Voici, Lecteur, un Journal du voyage de Siam. Ce sont des lettres familières écrites à un ami sans aucune intention que le public en entendist jamais parler. Mais ayant esté assez heureux pour les recouvrer, j'ai représenté à celui qui les a écrites, que puisque j'en avois une copie, il pouvoit bien y en avoir d'autres par le monde, & qu'au premier jour il auroit le chagrin de les voir mal imprimées & tronquées. Ces raisons l'ont touché : il m'a permis de vous donner ce Journal, & j'espère que vous le recevrez agréablement.



6529



JOURNAL



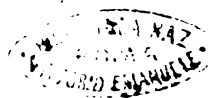
JOURNAL DU VOYAGE DE SIAM

fait en 1685. & 1686.

par M. L. D. C.



*Abord de l'Oiseau à la rade de Brest
le 3. Mars 1685.*



ENFIN nous voici embarquez , & nous allons mettre à la voile. Je vous ai promis un Journal de mon voyage , & je vais me mettre en état de vous tenir parole. J'écrirai tous les soirs ce que j'aurai vu , ce qui s'appelle vu : j'écrirai ce qu'on m'aura dit , & marquerai le nom & les qualitez de ceux qui m'auront dit quelque chose , afin que vous ayiez plus ou moins d'égard à leur témoignage. Je n'exagérerai point : toujours devant les yeux l'exacte vérité , telle que la doit professer un disciple de Monsieur l'Abbé de D..... Après ce petit préambule , commençons.

Nous montons l'Oiseau , vaisseau de guerre du Roi , de quarante-six pieces de canon. Monsieur le Chevalier de Chaumont , comme Ambassadeur , commande tout : M. de Vaudri-

A

JOURNAL

court est Capitaine du vaisseau; M. de Coriton Capitaine de frégate légère, est premier Lieutenant; les Chevaliers de Fourbin & de Sibois en sont Lieutenans; M. de Chammoreau en est Enseigne; M. de Francine Enseigne est avec nous, & fera le quart. Je vous expliquerai dans la suite ce que c'est que le quart : non que je croye vous pouvoir apprendre quelque chose, mais pour l'apprendre moi en l'enseignant aux autres. Le Chevalier du Fay & Freteville Gardes-marine sont aussi sur notre bord.

Nous avons une frégate, nommée la Maligne, de vingt-quatre pièces de canon. Joyeux Lieutenant de port la commande, & a pour Lieutenans du Terre & Saint Villiers. Elle porte beaucoup de balots; & l'on y a mis Messieurs d'Arbouville, Compiègne, Joncous, Bonneville, Pahu, & la Forest Gardes-marine, qui sont à la suite de l'Ambassade. Je vous parlerai de tous ces Messieurs, quand je les connoîtrai : ils paroissent tous avoir bonne volonté, & prétendent qu'une campagne de deux ans, & de douze mille lieues, les rendra bons Officiers...

Le même jour, à 7. heures du soir.

Nous avons mis à la voile à huit heures du matin par un bon Nord Nord-est. M. des Clouzeaux Intendant de marine nous est venu con-

DU VOYAGE DE SIAM.

3

duire jusqu'au Mingan. C'est un rocher qui est à l'entrée de la rade : il est justement au milieu du passage ; & l'on voudroit bien y faire un fort , & y mettre une bonne batterie. On y a déjà jetté beaucoup de pierres : mais la mer en défait plus en un quart d'heure qu'on n'en a fait en six mois. On travaille à faire une batterie de chaque côté du passage : le canon se croisera ; mais s'il y avoit encore une batterie sur le rocher au milieu , il seroit impossible aux vaisseaux ennemis d'entrer dans la rade , où plus de dix mille navires seroient en sûreté.

A quatre heures après midi le vent est tombé , & nous avons esté obligez à mouiller à quatre lieues de Brest vis-à-vis du Camaret. Une grosse flûte de Lubek est venue mouiller à la demi-portée du canon : on y a envoyé dans notre canot un bon Champenois , qui s'étoit embarqué sans estre à personne , & qui à toute force vouloit aller à Siam. Il ne ressembloit pas à mon petit Peintre , qui à la vue de la mer est tombé malade , & qui a esté guéri dès que je lui ai dit qu'il pouvoit aller revoir les tours Notre-Dame & sa marraine.

A cinq heures le Nordest est revenu. On a appareillé : on a envoyé à la frégate les signaux , afin qu'elle obéist aux ordres du Commandant ; & nous avons remis à la voile. Nous avons vu en passant plus de trente voiles , qui

A ij

4 JOURNAL
avoient mouillé à la pointe d'Ouessant.

4. Mars.

Nous avons eu toute la journée vent arrière. La frégate a peine à nous suivre : il faut qu'elle n'ait pas encore trouvé son assiette. Le Pere Tachart Jesuite a dit la Messe : il a esté aux Isles de l'Amerique, & a le pied marin. Monsieur l'Ambassadeur, qui donne l'exemple à tout le monde, a fait ses dévotions. M. Vacher se moque de la mer : mais l'Abbé du Chaila, les Missionnaires, & la plupart des Jesuites rendent la moitié de leur ame. Pour moi, je suis encore gaillard. On n'a pu prendre hauteur à midi, le soleil n'ayant pas voulu se montrer.

La mer est fort grosse, & le vaisseau roule un peu : mais il semble qu'il ait une bride, tant il gouverne bien. Je commence à avoir le cœur bien fade, & je vais payer le tribut.

5. Mars.

Toujours bon vent. Je n'ai vu que de l'eau ; & si les aventures ne viennent, le Journal sera bien sec. Mais je sçai bien ce que je ferai : nous étudierons dès que nous serons guéris, car je suis malade comme les autres. Nous apprendrons le Portugais, l'Astronomie : il faut bien profiter de la compagnie de six Peres, qui vont être à la Chine autant de Verbiefts. Nous par-

DU VOYAGE DE SIAM.

lerons marine; & sur tout cela je vous ferai des questions que nous résoudrons à Gournai. Voilà de quoi remplir dix journaux.

6. Mars.

NOUS avons un terrible vent. Mais nous nous moquons de lui : car il est derrière nous, & nous fait faire soixante lieues par jour avec la simple mizene. La frégate a pris courage, & nous suit.

On a pris hauteur, & nous avons doublé le Cap de Finistère. C'est un grand coup, disent les Pilotes; & quelquefois on ne fait pas en trois semaines ce que nous avons fait en trois jours. Il a fallu essuyer de grands coups de mer, & il en est venu jusques sur la dunette. Nos malades ont bien vomi, & vont bien manger.

7. Mars.

TOUJOURS vent arrière : quelle bénédiction ! Je vous l'avois bien dit : Dieu s'en mêle, & je croi que les vents Alifées nous sont venus chercher à Brest, & nous conduiront à Siam.

La hauteur est de 40. degrés 30. minutes. La Maligne va bien mieux : nous l'attendons pourtant, & sans elle nous ferions quatre-vingts lieues en vingt-quatre heures. L'Oiseau est bien nommé, & je souhaite retrouver à mon chemin

A iiij

Messieurs les Marins, qui m'avoient dit que c'estoit le plus mauvais navire du Roi: c'est peut-estre le meilleur.

Nous avons essuyé des grains un peu lourds. Vous sçavez qu'un grain est un vent mêlé de pluie, qu'on voit venir de loin dans un nuage; & il faut à son passage ferler, ou du moins carguer les voiles. Que vous estes aise de parler marine! Il faut bien s'y accoutumer: je dis à mon valet-de-chambre, Amarrez mon colet.

8. Mars.

L'ALARME a esté un peu chaude: on a crié cette nuit au feu; ce n'est pas raillerie en pleine mer. Il y avoit un verre cassé au fanal: des Matelots avoient bouché le trou avec des étoupes; le feu y a pris, & a porté les étoupes enflammées vers les voiles: il a esté bientôt éteint, mais le sang estoit déjà mêlé.

Toujours bon vent, & de temps en temps des grains.

La hauteur de 38. degrez.

Nous avons vu un vaisseau à la cape: il n'avoit point de pavillon. Vous voulez que je vous explique qu'un vaisseau à la cape est quand ayant le vent contraire & forcé, il est obligé de prêter un bord au vent, d'amener toutes ses voiles hors la grande voile qui le soutient un peu, & d'attendre en dérivant que le vent change. Faut-

il encore que je vous explique ce que c'est que dériver ?

9. Mars.

LA hauteur de 35. degrez 35. minutes. Vous voyez bien que nous allons vifte. Tous nos malades reviennent à veuë d'œil. Nous avons commencé le carême comme de francs Missionnaires : notre Ambassadeur plus missionnaire que les autres. Mais il sera difficile de continuer. Pas le moindre petit poisson, de mauvais beurre, du forêt, & de la moruë bien salée : on a le feu au corps, & cela dans la Zone torride ; nous brûlerons comme des allumettes. Mais Dieu - merci notre zele n'est point indiscret ; & nous mangerons nos poules & nos cochons, quand nous en aurons besoin.

10. Mars.

NOUS avons fort roulé cette nuit, parce que le vent diminué, & diminuera à mesure que nous avancerons dans les pais chauds. Voici bientôt la région des vents Alifées. La mer commence à s'adoucir, & le soleil se fait sentir : on commence à ôter le manteau, demain la veste, dans quatre jours, dit-on, le justaucorps. L'équipage dans la désolée au soir aux chansons. Car afin que vous le sçachiez, nous ne sommes point bigots : on fait la priere le soir & le

matin, on entend la Messe, on ne jouë point aux cartes, on ne jure point; mais on danse quand il fait beau, & toujours va qui danse. Nous ne laissons pas de faire route. Tous nos matelots sont des gaillards, dont le plus vieux a trente ans: ils ont plutôt monté au perroquet du grand hunier, qu'on n'a tourné la tête; & je crois voir cent danseurs de corde, qui au moindre coup de sifflet voltigent dans les airs, & sçavent tout ce qu'ils ont à faire.

A dix heures du matin on a crié, *Terre, terre, c'est l'Isle de Porto Sancto*: nous ne croyions la reconnoître qu'après midi. On a tenu conseil pour sçavoir si on passeroit entre Porto Sancto & Madere; & on a résolu de peur des calmes de laisser Madere à main gauche, ou pour mieux dire à babord; & d'aller ensuite vers Palma, ou l'Isle de fer la plus occidentale des Canaries. Nous les laisserons à gauche ces Isles fortunées, & nous ne sommes point résolus à quitter notre route, pour chercher l'Isle inaccessible: ce me seroit pourtant un grand plaisir de faire un peu ma cour à Alcidiane.

On n'a pu prendre hauteur: le soleil s'est caché. Cela ne nous estoit pas nécessaire, puis qu'on avoit vu terre, & qu'on sçait assez que l'Isle de Porto Sancto est à 33. degrez & demi.

A une heure après midi on a vu Madere, & nous l'avons côtoyée toute l'après-dinée, sans
pourtant

DU VOYAGE DE SIAM. 9

pourtant nous en approcher plus près que de dix lieues.

Le vent se sent de la douceur du climat : la mer est fort tranquille , & nous n'allons plus si vite. Je n'ai point d'autres nouvelles à vous dire, sinon que les Jesuites & les Missionnaires font tous les jours en querelle , à qui aura le plus de soin des malades , à qui aura la dernière place à table.

11. Mars.

CE matin nous avons encore vu Madere. Les terres en sont fort hautes , & toutes couvertes , à ce qu'on dit , de vignobles & de fruitiers. La Maligne s'est approchée fort près : tout le monde s'y porte bien. Nous n'avons sur notre bord qu'un matelot malade , à qui on a porté notre Seigneur après la Messe.

On n'a pu prendre hauteur : nous avons peu de vent , & nous allons présentement à la bouline ; mais c'est une bouline fort douce , parce que la mer n'est pas haute.

A deux heures après midi on a vu trois bâtimens sur notre route. Aussitôt pavillon blanc , & arrive. C'estoit des Anglois , une frégate de vingt pieces de canon , & deux flibots. Ils ont passé fierement sans nous saluer , & nous avons pourtant meilleure mine qu'eux. Nos Missionnaires n'estoient pas trop contens de leur peu de civilité : si ç'avoit esté des Hollandois ou des Es-

pagnols, ils auroient chanté. Ils alloient d'un côté, & nous de l'autre par le même vent : étrange propriété de la bouline !

M. Basset, l'un de nos Missionnaires, a fait cette après-dînée une exhortation aux Matelots, où d'honnêtes gens auroient pu prendre leur part. Ho qu'aisément tout nous porte à Dieu, quand on se voit au milieu des mers sur cinq ou six planches toujours entre la vie & la mort ! Que les réflexions sont touchantes, quand les occasions de malfaire sont éloignées ! & qu'il est doux, dans l'état où nous sommes, d'avoir en main une consolation à tout ce qui peut arriver ! Cette consolation solide ne se peut trouver que dans les pensées d'une autre vie cent fois plus heureuse que celle-ci ; & il faut bien que nous les ayons ces pensées de l'éternité, car sans cela nous serions bien fots d'aller passer la ligne. Mais je m'emporte, & quitte le stile du Journal.

12. Mars.

RIEN de nouveau à vous dire. On nous avoit menacez de poissons volans ; ils n'ont point encore paru. La mer est comme un grand étang frisé par les Zéphirs ; & ces Zéphirs ne laissent pas de nous faire faire trente-cinq lieues par jour. Nous avons dix voiles, dont je vous dirois bien les noms, si je ne craignois de vous faire peur. Il n'y eut jamais une plus belle navigation ; &

si cela dure jusques à Siam, les Dames y voudront venir. La Maligne s'approche à la portée de la voix, & nous causons sans nous arrêter.

La hauteur est de 30. degrez 43. minutes.

Il y a eu un grand bal après soupé. La décoration en estoit admirable. Monsieur l'Ambassadeur entouré de Jésuites & de Missionnaires jugeoit des coups. Les Officiers ont commencé, & quelques matelots se sont signalez. Tout l'équipage estoit en amphitéatre sur les cordages; & de temps en temps on voyoit descendre comme la foudre cinq ou six Pécours, qui dansoient d'aussi bonne grace que l'Etang. Vous voyez que je me souviens encore des noms de ces Messieurs-là. Sérieusement je n'ai jamais vu de si bonnes oreilles, & tant de légèreté. Il y a eu affront entre les Provençaux & les Bretons. Deux Malouins ont fait des choses surprenantes, & méritoient la couronne; mais on n'a pas voulu prononcer, de peur de jalousie: nous voulons vivre en union, & tous nos braves champions ont esté se rafraîchir d'un trait d'eau de vie. Qu'avez vous à dire à cela? ce sont plaisirs innocens, qui valent bien des contredanses. Il y a eu un entracte d'un Cochinchinois, qui a dansé, chanté, & pleuré à la mode de son pays. A la fin de tout on prie Dieu de bon cœur; & toujours pour le refrain, on crie, *Vive le Roi*. C'est un plaisir de nous entendre chanter, *Domine salvum fac Regem*; & de

nous entendre crier, *Vive le Roi*. On respecte beaucoup Sa Majesté sur la terre, mais on l'aime bien sur la mer. Je ne sçai pas pourquoi cela : cherchez, vous qui sçavez tout. Est-ce à cause qu'il nous donne sur la mer tout ce que nous mangeons, & tout ce que nous buvons ? Ne fait-il pas de même sur la terre ? & lequel de nous n'est pas chargé de ses bienfaits ? Il me vient à l'esprit une bonne raison. Nous sommes ici à tous momens, ou nous devons estre, prêts à rendre conte à Dieu : nos devoirs nous pressent ; & l'un de nos plus grands devoirs, est d'aimer notre Roi. Je vous assure que nous n'y manquons pas. Pour moi, je ne croi pas qu'il y ait un meilleur séminaire qu'un vaisseau ; & je ne me suis pas encore repenti d'estre venu *su questa galia*.

13. Mars.

ON a découvert l'Isle de Palme, l'une des Canaries. On dit qu'il y a de bonnes confitures. Les montagnes y sont couvertes de neige.

La hauteur s'est trouvée de 28. degrez 50. minutes.

Enfin nos têtes commencent à se nettoyer, les vapeurs se dissipent, & nous nous accoutumons à la mer. Nous avons mis le nez dans le Portugais ; & de résolution faite, dans huit jours on ne parlera plus François sur le vaisseau. Les soirs seront employez à l'Astronomie. Nous n'a-

vons que faire du soleil pour contempler la lune & les étoiles : nous commençons déjà à connoître le chemin de Saint Jaques, & le chariot du Roi David ; & nous verrons de l'autre côté de la ligne des étoiles que vous avez bien la mine de ne jamais voir. Les Cartes Astronomiques du Pere Pardies, auxquelles le Pere Fontenei a beaucoup de part, nous ont fait grand plaisir : c'est lui qui les a revêues, corrigées, augmentées, & fait imprimer ; il n'a pas esté fâché de revoir son enfant. Ce sont les meilleures gens du monde que nos Jésuites. Ils ont tous fix de l'esprit. Il y en a d'une sagesse consommée ; & il y en a de vifs, qui atrapent une pensée dès qu'on ouvre la bouche : il faut quelquefois retenir à parler, mais cela est assez commode ; & quand ils parlent, ils disent de bonnes choses, & il y a toujours à apprendre.

Nous allons bien doucement, & ce soir nous voyons encore l'Isle de Palme.

14. Mars.

Nous avons atrapé cette nuit l'Isle de Fer, la dernière des Canaries. Dites-moi, je vous prie, pourquoi les François y mettent le premier méridien : est-ce à cause que c'est la plus occidentale de ces Isles ? Et pourquoi les Hollandois le mettent-ils sur le Pic ? est-ce à cause qu'il est si haut ? Nous ne l'avons pourtant point vu, quoi-

qu'on le voye de soixante lieuës : les broüillars nous l'ont caché. Nous ne voyons rien , mais nous allons au but : ainsi la vie est mêlée. Si nous n'avions pas fait cinq cens lieuës en huit jours, il eust fallu faire eau aux Canaries ; & que de belles remarques ! Mais je croi qu'il vaut encore mieux aller sans débrider au Cap de bonne Espérance en fin fonds de cafrerie ; & là , pendant les huit jours que nous marcherons sur la terre , il pourra venir quelque lion altéré à quelque fontaine où nous serons à prendre le frais. Nous ne manquons pas de spadassins ; & vous verrez une description plus pompeuse que celle de l'Isle de Funen. Avouez le vrai : vous estes bien fâché que je ne fasse pas cinq ou six mille lieuës par terre dans des païs habitez , où se présentent à mes yeux des choses dignes de votre curiosité. Vous croyez bien que je ne les manquerois pas : & puisque je vous écris tous les jours sur la pointe d'une aiguille, que ne ferois-je point, si j'avois à traverser l'Allemagne, la Hongrie, les Etats du Grand Seigneur, la Perse, l'Empire de Bernier ? si j'avois vu le palais du Roi de Golkonde, & les mines de Diamant ? Mais il faut vous en passer, & croire que je suis plus fâché que vous de n'avoir rien à vous dire. Peutestre qu'à Siam, au milieu de toutes les nations Orientales, la matiere ne nous manquera pas.

La hauteur de 27. degrez 30. minutes.

15. Mars.

LE Nordest est revenu. Nous sommes aujourd'hui à 25. degrez 49. minutes; & il ne fait point chaud : tant mieux, nous allons vite; & dans deux jours nous vous dirons deux mots du Tropique. On baptise d'ordinaire ceux qui le passent : mais pour nous, qui avons bien de plus grandes veuës, nous ne serons baptisez qu'à la ligne. Vous aurez une relation bien exacte de la cérémonie.

Le Portugais ne va pas mal. Nous commençons à expliquer *tambien*. Mais écoutez une triste aventure. Je vais à la rue Saint Jaques chercher des livres Portugais. On me présente Fernand Mendés Pinto mon ancien ami, qui a remonté sur sa bête; car on a vérifié la plûpart de ce qu'il dit. J'en donne dix-huit livres, croyant apprendre le Portugais en lisant un livre agréable. Il est in folio, relié en maroquin. Je l'apporte, je l'ouvre, & le trouve traduit en Espagnol. Voilà ce que c'est d'aller si vite.

Nous avons ce soir jetté un matelot à la mer. Le pauvre homme avoit le flux de sang quinze jours avant que de partir de Brest; & ne l'avoit pas voulu dire, de peur de ne pas aller à Siam. Ce seroit ici un beau sujet de réflexion : prions Dieu pour lui.

16. Mars.

NOUS allons comme le vent. La mer est fort grosse : mais le vent est favorable, & cela nous suffit. La hauteur s'est trouvée de 23. degrez, de sorte qu'à midi nous ayons passé le Tropique. Incroyable diligence ! il n'y a que treize jours que nous sommes partis de Brest. La frégate nous suit, parce que nous l'attendons ; & sans elle nous aurions fait cent cinquante lieues de plus. Si ce temps-là duroit, nous passerions la ligne dans huit jours. Nous commençons à voir la lune perpendiculaire ; elle est fort jolie à regarder avec des lunettes : & demain, s'il plaît à Dieu, nous étudierons les étoiles.

Je viens de jouer aux échecs contre le Chevalier de Fourbin. Il n'est pas bon joueur, puisque je lui donne une tour : mais il est vif, une imagination de feu, cent desseins, enfin Provencal & Fourbin. Il fera fortune, ou s'il ne la fait pas, ce ne sera pas sa faute. Il est nostre Lieutenant, & fait tout le détail du vaisseau. Il a la clef de l'eau ; c'est une belle charge parmi nous. En un mot c'est un fort joli garçon, qui a la mine de n'être pas long-temps Lieutenant.

17. Mars.

ENCORE est-ce, quand on a une hauteur à vous annoncer. Nous estions à midi à 20. degrez.

45. minutes. La mer n'est plus grosse, & le vent est honnête. La frégate va aussi-bien que nous à petit vent. Nos études ont un peu sur l'oreille : les maux de tête viennent pour peu qu'on ait d'application ; & les Jésuites avec toute leur Algebre sont obligez à se carguer aussi-bien que nous. Ainsi en userons-nous, dit-on, jusqu'au Cap : après cela tout sera permis ; & dans les mers pacifiques on fait tout ce qu'on veut. Nos pilotes ne sçavent où ils en sont : il ne fait point chaud dans la Zone torride : on ne voit point de poisons volans, pas un Marsouin, pas une petite Bonite. Et tout cela est contre vous, car je n'ai rien à vous dire.

18. Mars.

JE l'ai juré, & ne m'en veux pas dédire : je vous écrirai tous les jours. Le vent fraîchit beaucoup hier au soir, & nous avons couru cette nuit comme des perdus.

La hauteur s'est trouvée de 18. degrez 16. minutes. Je ne sçai pas encore trop bien ce que c'est que la hauteur : mais le Pere de Fontenei m'a promis de me l'apprendre en quatre jours ; & je la prendrai de mon chef. La sçavez-vous prendre, vous qui parlez ? Je ne m'y fie pas. Je m'aperçois tous les jours que vous sçavez des choses dont vous ne dites pas un mot. Ainsi à mon retour je ne me vanterai pas de sçavoir un point

C

que vous ignoriez, si ce n'est quelques paroles Siamoisés. Au moins soyez content : je vous abandonne toutes les Langues de l'Europe ; laissez-moi une demi-douzaine de caracteres Orientaux : encore ne prétens-je m'en servir qu'à cinq ou six mille lieues de vous.

Le Pere le Conte a fait une fort jolie exhortation ; car nous en avons tous les Dimanches, & si on nous fâchoit, nous en aurions tous les jours. Il y a ici plus d'un orateur : le zele est grand dans les prédicateurs, & la docilité extrême dans les auditeurs. Il n'y a pas un mousse sur notre vaisseau qui ne veuille aller en Paradis : cela supposé, le moyen que les sermons ne soient pas bons ?

19. *Mars.*

UN brouillard fort épais : il nous garantit des ardeurs du soleil ; mais il est mal sain, & fait mal à la gorge. Il empêche aussi de prendre la hauteur, parce qu'il n'y a point d'horison, quand on ne voit pas plus loin que son nez. Nos pilotes, suivant leur estime, nous croient à 16. degrez 30. minutes, c'est à dire par le travers des premieres Isles du Cap vert. Nous n'avons pas encore vu un oiseau ni un poisson : on ne sçait ce que cela veut dire. Mais enfin nous allons toujours notre route ; nous ne manquons de rien dans le vaisseau ; huit cens lieues

en feize jours : vous devez estre content. J'ai un peu discontinué le Portugais : on ne sçauroit étudier deux heures de suite sur la mer ; & la tête est bien foible , quand le cœur est fade : car il est encore fade de temps en temps , & les Marins eux-mêmes sentent je ne sçai quoi qui les rend pensifs. L'infatigable M. Vachet , lui qui a passé la ligne cinq ou six fois en sa vie , est aussi triste qu'un autre. Il a fallu le saigner , le purger : on n'oublie rien après lui. Nous serions bien embarrassés , s'il nous laissoit à moitié chemin ; & il faut bien qu'il nous introduise à Louvo. Pour moi je ne fais point de remèdes : je me suis contenté de rompre le Carême ; & du reste quand j'ai mal à la tête , je prends patience. Ne sommes-nous pas trop heureux d'avoir des habits de drap en pleine Zone torride ? Dans quatre jours nous aurons le soleil à pic : il vient à nous gravement , & nous allons à lui le plus vite qu'il nous est possible.

20. *Mars.*

A 15. degrez vis à vis du Cap vert. Le brouillard se dissipe , & le chaud vient. Notre gaillard est couvert d'une tente : on se promene : il y a toujours un peu de vent : bonne chere. Monsieur de Vaudricourt ne s'enrichira pas à ce voyage : il lui meurt souvent des poules & des cochons ; mais il en a fait une si grosse provision , qu'il est dif-

C ij

ficile que nous en manquions. Fort bonne compagnie : on vit avec une liberté charmante. Notre Ambassadeur prie Dieu les trois quarts du jour ; & le reste il veut qu'on se réjouisse. Les trompettes animent les repas. Un jour on danse aux chansons ; le lendemain au violon , car nous n'en avons qu'un. Quelquefois on fait des sauts périlleux. On parie à qui sera plutôt au haut du perroquet du grand hunier. Les soldats font l'exercice. Les Jésuites & les Missionnaires ou regardent les astres, ou font la méditation. Il y en a qui jouent aux échets, d'autres au jeu des Rois. Hé-bien nous ennuyons-nous ? & n'est-ce pas prendre son parti de bonne grace ?

21. *Mars.*

A 13. degrez 8. minutes. Il n'y a plus tant de brouillards ; & tant pis : brouillard amaine le vent. Nous avons cinq malades, tous de fluxion sur la poitrine ; ils sont en trois jours à la mort. Les nuits sont beaucoup plus chaudes que les jours. On sent je ne sçai quoi de si fade : il ne nous faut pas donner de confitures. De bon vinaigre, de bonne eau de vie : voilà ce qu'il nous faut, & point de raisonnement ; l'expérience nous apprend que l'eau de vie rafraîchit. Cela m'a fait songer plus d'une fois à ma mere, qui avoit banni de sa maison clou, muscade, girofle, & à peine laissoit-elle passer le sel, de peur

que son fils, l'enfant gâté, ne se sentist échauffé. Que diroit-elle en le voyant vivre de merluche, de haran, d'anchois, & sur le tout un petit trait d'eau de vie? Nous allons nous rafraîchir en mangeant du poisson: nous venons de voir des Dorades. Ce sont les plus beaux animaux du monde, de toutes couleurs, gros comme deux bons brochets: leurs écailles dans l'obscurité jettent du feu, à ce qu'on dit, & à ce qu'on croit voir; & ce soir la mer en estoit couverte. Si elles s'amusent à nous suivre, nos filets nous en feront raison.

22. *Mars.*

VOICI la première fois que nous avons vu le calme. La mer estoit cette nuit comme un étang bien uni, pas une lame. M'entendez-vous? Si vous ne m'entendez pas, cherchez. Le vent est un peu revenu avec le jour, mais c'est bien peu. Voici les approches de la ligne dont on nous a tant menacé. Nous ne nous plaindrons pas si-tôt; & jusques ici nous avons fait le temps. Il faut s'attendre à languir pendant quatre ou cinq cens lieues; & pourveu que le vaisseau gouverne toujours, nous ferons au moins un degré par jour. Suivant ce calcul, dans douze jours à la ligne; & de la ligne un bon mois pour aller au Cap de bonne Espérance. On ne sçauroit y estre moins de huit jours, pour faire de l'eau

C iij



& du bois ; c'est pour en partir au commencement de Mai. Il faut au plus deux mois pour aller du Cap à Bantam ; & de Bantam à Siam, c'est une promenade, pourveu qu'elle se fasse avant le mois de Septembre.

M. Thevenot a donné de belles Cartes marines aux Jésuites : il les a fait copier sur celles qui sont dans la Bibliothèque du Roi. Nos pilotes les ont trouvées bonnes : mais ils se mettent à genoux devant les Cartes de M. Vachet. Tout le monde est après à les copier : car M. Vachet n'est pas avare de son bien ; & s'il estoit bien riche, il feroit bon avec lui. Il est franc Missionnaire, & ne demande qu'à faire plaisir.

Nous voyons enfin des poissons, des Marfouins, des Dorades, des Requins. Les Dorades sont charmantes ; elles sont or, argent, & azur : nous espérons bientôt voir si elles sont aussi bonnes que belles. Un matelot d'un bras nerveux a dardé une tortuë, & l'a percée de part en part ; nous en tâterons demain : on dit que c'est un mâle, & qu'il ne sera pas trop bon. Le Nordest est revenu ce soir : & du train que nous allons, nous ferons trente lieuës par jour ; chose peu ordinaire dans ces mers. Mais aussi ne contons-nous pas sur ce qui arrive ordinairement. A-t-on jamais ouï dire qu'on ait fait mille lieuës d'un même bord ? Nous en ferons peut-

estre trois ou quatre mille sur le même ton. Ton n'est pas un terme fort marin : c'est qu'en apprenant le Portugais, l'Astronomie, la Manœuvre, & le reste, nous apprenons aussi la Musique. Nous sçaurons tant de belles choses, si jamais vous nous revoyez. Ainsi nous passent les jours comme des momens.

23. *Mars.*

C'EST un fort triste manger qu'une tortuë mâle : nous en venons de tâter à toutes fausses, & toutes mauvaises à mon goût. Nos Officiers en léchoient leurs barbes. Si les Bonires, dont ils font tant de cas, ne font pas meilleures, je ne me soucie gueres de leur poisson.

La hauteur estoit à midi de 10. degrez 10. minutes. Le vent est fort frais, & nous allons par-delà nos espérances. Il ne fait point chaud : j'ai pourtant aujourd'hui le cœur un peu fade. C'est ma faute : je veux étudier, & il ne faut songer qu'à vivre quand on est si près de la ligne. Le Pere de Fontenei a fait la même sottise que moi. Il lit de l'Algebre. On a eu beau lui dire qu'il falloit se ménager. Nous nous consolons ensemble. Deux jours à dormir & à ne rien faire, nous remettront sur pied.

Nous voyons dans les airs des Fous & des Margots : s'ils viennent à portée, les fusils sont prêts.

24. Mars.

HO pour cette fois-ci il faut battre la calabre. D'où vient la façon de parler ? Est-ce qu'il y a des campagnes en Calabre ? Je n'ai absolument rien à vous dire ; & ne puis me sauver, qu'en vous faisant la peinture de la vie que nous menons. Elle est délicieuse. Notre conscience est en repos : comment pourrions-nous faire pour la troubler ? les occasions sont un peu éloignées. Nous faisons fort bonne chère : ce n'est pas la table de M. le M. de S. mais on a faim, & la mer influë dans tout ce qu'on mange un petit sel qui fait merveilles. On dort sous la pompe ; & quand de quatre heures en quatre heures on change le quart, & que la moitié de l'équipage va veiller pendant que l'autre va dormir, le grand bruit peut bien réveiller, mais on se rendort aussi-tôt. Quant à la conversation, on l'a telle qu'on la veut avoir ; & il y a bien de petites villes en France où il n'y a pas tant de gens d'esprit que dans notre vaisseau. M. l'Elu, M. l'Assesseur, & même souvent M. le Lieutenant général ne tiendroient pas contre nous. Je voudrois bien qu'ils vinssent disputer de philosophie, qu'ils nous fissent un défi sur l'histoire, qu'ils nous montraissent la barbe des satellites de Jupiter : comme ils seroient repoussés à la baricade. Sérieusement nous n'avons ici qu'à souhaiter. Pour moi, qui ne sçai pas

pas grand'chose quand je ne vous ai pas à mon côté, je trouve ici une demi-douzaine de Theophiles. J'explique du Portugais avec le Pere Vifdelou; M. Basset m'apprend ce que c'est que les Ordres sacrez; je regarde dans la lune avec le Pere de Fontenei; je parle du pilotage avec notre Enseigne Chammoreau, qui en sçait beaucoup: & tout cela en passant, sans empressement, en se promenant. Et quand je me veux faire bien aise, je fais venir M. Manuel l'un de nos Missionnaires, qui a la voix fort belle, & qui sçait la musique comme Lully. Vous sçavez si j'aime la musique; & cela ne s'oppose point au seminaire. Qu'est-ce que le Paradis, qu'une musique éternelle? Nous chantons des airs de dévotion, qui sont tout aussi beaux que Roland. Après cela, plaignez-vous encore ces pauvres gens qui vont si loin? Ne nous plaignez pas: nous ne songeons point à vous, ne songez point à nous. Contens de nous-mêmes, & tranquilles au milieu des eaux, nous ne contons pour rien le reste de l'univers; & dans notre petite république nous avons de quoi faire notre bonheur. J'oublie la principale de mes occupations. J'entretiens souvent M. V. Il m'instruit peu-à-peu de tout ce qu'il faut que je sçache; & j'espère en arrivant à Siam connoître grossièrement les personnalités avec qui nous aurons à traiter. Il y aura peut-être quelque coup de pinceau à donner aux por-

D



traits qu'il m'en fait ; chacun voit par ses yeux ; mais enfin la matiere sera dégrossie , & nous ne ferons pas tombez des nuës. Vous ne connoissez pas M. V. & pour le connoître, il faut l'entendre parler d'affaires. Personne n'en parle mieux que lui : il trouve des expediens à tout ; & Messieurs les Ministres en ont esté fort contens. Il est vrai que tout est perdu , quand il veut faire le plaisant : c'est son foible , & ce n'est pas son talent. Je l'écoute quand il parle sérieusement ; & quand il veut rire , j'ai des affaires.

Voici une nouvelle du jour. On m'apporte un poisson volant ; il ressemble à un haran , & a deux petites aîles : il y en a qui en ont quatre. Ils volent jusques à ce que leurs aîles soient seches , & les mouillent de temps en temps. Ces aîles sont d'une seule petite écaille blanche & transparente. Nous verrons ce soir s'il est aussi bon qu'on dit ; je ne me fie plus au goût des Marins , ils ont toujours faim.

Nous sommes à 8. degrez 50. minutes.

25. Mars.

ON vient enfin de prendre une Bonite : elle ressemble à une grosse Carpe. Je n'en mangerai point , parce que je mange de la viande : c'est une assez bonne raison ; & il n'est pas juste qu'ayant quitté la merluche par nécessité , je retourne à la bonite par délice. Il est impossible de faire le Ca-

rême sur la mer: le Pere de Fontenei a esté obligé à faire comme moi: il n'y a que M. le Chevalier de Chaumont qui le puisse soutenir; & encore ne mange-t-il le soir qu'un petit morceau de biscuit, plus admirable en cela qu'imitable. Les plus missionnaires ne songent pas seulement à jeuner. C'est un grand exemple: nous devrions estre excitez au bien, mais nous n'en avons pas la force de corps ni même d'esprit.

La hauteur s'est trouvée de 7. degrez. On voit force poissons volans, & des Dorades qui s'élancent de la mer pour les atraper.

M. l'Abbé du Chaila a fait l'exhortation: elle estoit de fort bon sens, familiere, propre à des matelots à qui il faut se faire entendre. C'est un homme jusqu'ici admirable, qui se donne à tout: toujours après les autres. Nous ne sçavons point encore le parti qu'il prendra dans les Indes: mais s'il se consacre aux missions, ce sera un bon ouvrier; il a le zele & la capacité.

26. Mars.

ON a fait aujourd'hui la fête de l'Annonciation. Beaucoup de gens ont fait leurs dévotions, & de bonne foi. Il n'y a point ici de Tartuffes: nous sommes à six-vingts lieues de toutes terres, il n'y a point de raillerie. Le Pere Vifdelou a fait une jolie exhortation, & de bonne grace: c'est un fort joli petit homme: il a des tons qui vont au

cœur. J'aime tous les Jésuites qui sont ici ; ils sont tous honnêtes gens : mais le Fontenei & le Vifdelou laissent les autres bien loin derrière. Le Fontenei est la douceur même : il dit son avis simplement ; & s'il est contredit, il prend le parti d'un de vos amis, qui aime mieux se taire que de disputer.

Grand bruit parmi les matelots. On a crié tout d'un coup, *Voilà le diable, il faut l'avoir*. Aussitôt tout s'est réveillé, tout a pris les armes : on ne voyoit que piques, harpons, & mousquets. J'ai couru moi-même pour voir le Diable ; & j'ai vu un grand poisson qui ressemble à une Raie, hors qu'il a deux cornes comme un taureau. Il a fait quelques caracols toujours accompagné d'un poisson blanc, qui de temps en temps va à la petite guerre, & veut se remettre sous le Diable : & entre ses deux cornes il porte un petit poisson gris, qu'on appelle le Pilote du Diable, parce qu'il le conduit, & le pique quand il voit du poisson ; & alors le Diable part comme un trait. Je vous conte tout ce petit manège, parce que je le viens de voir. Nous avons vu aussi quantité de Souffleurs.

A 6. degrez de la ligne.

27. Mars.

QUEL horrible chaud il a fait cette nuit ! On est bien embarrassé : on n'oseroit laisser sa fenê-

tre ouverte, de peur du ferein, qui sans façon rend un homme paralitique; & quand elle est fermée on creve. Je me suis relevé plusieurs fois pour prendre l'air. C'est une maniere de chaud qu'on ne connoît point dans votre Europe; on ne sçait que faire, ni où se mettre. Il a fait ce matin une petite pluie: j'estois ravi de me sentir un peu mouillé. Mais on m'a dit que ces petites pluies engendrent des vers: je rentre d'abord dans ma coquille. Messieurs de la Maligne se sont approchez fort près: ils sont tous gaillards, mais ils n'ont plus que quatre moutons; les autres sont morts. C'estoit de méchans moutons de Brest: les autres sont de la Rochelle, & se moquent de la rangué & du roulis.

La hauteur est de 5. degrez. Nous faisons un petit degré par jour: nous n'en demandons pas davantage, jusqu'à ce que la ligne soit passée. Un de nos pilotes s'est avisé qu'il y a sur notre route, à quatre degrez de la ligne, une petite Isle; qui n'est qu'une roche de trois lieues de long à fleur d'eau; & comme nous estions à midi à 5. degrez, on pouvoit craindre pendant la nuit d'aller se briser contre la roche. Là-dessus on a fait le signal à la Maligne d'arriver. M. Joyeux qui a esté aux Indes, a esté consulté; & la résolution a esté prise de mettre à la cape à minuit, & d'attendre le jour pour suivre la route, sans craindre la roche, qu'on reconnoît de loin aux brisans de la mer.

D iij

28. Mars.

AL A pointe du jour nous avons remis à la voile, & n'avons point trouvé d'île ni de roche dans toute la journée : il faut que nous l'ayions laissée à l'Est, ou à l'Ouest; car quoi-que le brouillard ait empêché de prendre hauteur, nous jugeons par l'estime, qu'il n'y a pas quatre degrez d'ici à la ligne. Le soleil ne s'est quasi pas montré. Il fait un chaud étouffant, il a un peu plu, & nous allons toujours notre petit train. On a harponné un Marsouin, qui s'est desharponné en se debatant : mais il en mourra. La mer estoit rouge de son sang, & tous ses camarades le suivoient pour le manger. Ils en usent ainsi avec les pauvres blessez ; & parmi eux malheur à qui verse du sang. On a pris deux petits requins. Ce sont des animaux qui ont la gueule sous le menton ; & pour mordre, il faut qu'ils se tournent à moitié sur le dos : l'équipage les trouvera bons.

29. Mars.

JE vous avois prié d'envoyer des bonnets de Saint Germain à M. des Cloufiaux, Intendant de Brest: ne l'avez-vous point oublié? C'est un homme qui merite qu'on se souvienne de lui ; & d'ailleurs c'est servir le Roi d'ôter les fluxions à un homme qui le sert bien.

Nous avons esté toute la nuit en calme, & ce

matin le vent est bien petit. Les voiles batent contre les mâts : demandez à M. de Langeron quel signe c'est. Nous devons cette après-dînée rencontrer le soleil : il se fait bien sentir. Notre pompe sent bien mauvais : voila encore de quoi consulter les Marins. Pour moi, quand j'ai quelque difficulté sur la manœuvre, je consulte un petit cadet nommé Beauregard, fils d'un Commissaire de marine : vous qui aimez les gens appliquez à leur métier, vous vous accommoderiez bien de lui. Il n'a pas vingt ans, & a fait six campagnes, & l'année passée eut un bon coup de mouquet au travers du corps ; & cependant cela n'est pas encore Garde-marine. Le mérite ne suffit pas pour faire fortune : il faut un patron pour le faire connoître.

Ho quel chaud étouffant ! On ne sçauroit s'appliquer à rien ; & pour avoir la force de vous écrire, il faut que j'y aye bien du plaisir. J'entens grand bruit. On hisse toutes nos voiles. Le vent est revenu : Dieu nous le conserve ; & nous ferons bientôt à la ligne. Nous croyons estre aujourd'hui précisément sous le soleil : mais il est impossible de prendre hauteur.

30. Mars.

LE vent a esté bon jusqu'à neuf heures du matin : nous faisons deux lieuës par heure. Le calme est revenu dès que le soleil a esté le maître.

Nous l'avons veu de votre côté : il est entre vous & nous. Il va au Nord, & nous au Sud ; & à mesure que nous nous éloignerons l'un de l'autre, les vents & la fraîcheur reviendront.

31. Mars.

LE calme est profond, & le chaud fort honnête, sur tout la nuit. Nous avions du vent ce matin, mais il estoit contraire : il a fallu mettre le cap au Sudouest. Il vient de temps en temps des grains, à la faveur desquels on avance un peu. Le tonnerre se fait entendre, la pluie vient, le vent tombe ; & nous ne faisons plus que virer. J'ai pris ce soir une bonne leçon d'étoiles. Que la Canicule est brillante ! Je l'aime mieux que Jupiter ; & Venus elle-même a peine à se soutenir. Je veux vous épargner, & ne pas seulement nommer ces belles étoiles Antartiques, que vous ne verrez que dans les terres Australes, où votre empire vous attend. Nous ne voyons plus l'étoile du Nord ; mais aussi nous contemplons à notre aise la croix du Sud.

1. Avril.

CALME toute la nuit. Petit vent ce matin, un peu contraire. Nous ne laissons pas d'aller : cela vaut encore mieux que de languir à la même place. On s'amuse à prendre des Porcins, espèce de Marsouins qu'on mange : pourveu qu'on

qu'on mette dans la bouche un morceau de Porcin, & une poignée de sel en même temps, cela le fait passer.

On a pris hauteur ; & nous sommes encore à 2. degrez 10. minutes.

2. *Avril.*

Nous ne nous ennuyons pas encore. Il vient de temps en temps des grains nous réveiller. Quand ils viennent du Nord, on s'en sert, & nous avançons un peu. Mais c'est grand' pitié de se voir à deux doigts de la ligne sans la pouvoir passer. Quand le vent nous a fait faire quelques helans, les courans nous rapportent le soir au même lieu où nous estions le matin. Cependant les poules se mangent, l'eau se gâtera, & le nombre des malades augmente. On est quelquefois six semaines dans l'état où nous sommes : Dieu nous en préserve. Nous nous vengeons sur les Marfouins.

3. *Avril.*

CHOSE épouvantable ! Estre encore à un degre 51. minutes : c'est presque reculer. La mer est agitée, & point de vent. On voit dans la perspective un grain qui se forme : bon il nous poussera. Le grain arrive ; & ce n'est que de la pluie, point de vent. Le soir paroissent sur l'horison force châteaux, tours, églises, villages,

E

sans compter des monstres hideux ; & tout cela disparoit , sans qu'il nous en vienne un zéphir. La Pompe de mer s'est aussi montrée. C'est une maniere de colonne d'eau , qui s'élève de la mer jusqu'aux nuës ; & malheur aux vaisseaux sur qui elle tombe. On lui tire des coups de canon quand on la voit venir ; & pourveu qu'on la puisse toucher , elle est dissipée.

4. Avril.

TO U J O U R S calme , & grand chaud. Messieurs de la Maligne nous sont venus voir ce matin. Leur Canot est si petit , qu'à peine osent-ils s'y fier. Ils nous ont conté les grands coups de mer qu'ils ont essuyé au Cap de Finistère ; comme l'eau estoit d'un pied sur le pont ; & la nécessité où ils se trouverent de rompre leur chaloupe. Il y en eut plus d'un qui se crurent à leur dernier jour. Et nous fiers & tranquilles sur notre oiseau, nous voyions la mer en colere sans la craindre , & presque sans la sentir. Ils n'ont point de malades chez eux. Nous ne sommes pas de même ici : le nombre en augmente tous les jours ; mais Dieu merci on ne jette personne à la mer.

5. Avril.

CA L M E , & toujours calme. Nous faisons une dizaine de minutes par jour.

6. *Avril.*

IL n'a point encore fait si chaud. L'air est net ; point de nuage ; & le soleil sur notre tête darde ses rayons de fort près. La mer est plus tranquille qu'un étang. On ne sçait où se mettre : le cœur est si fade. Il ne faut pas parler d'étudier. On pêche. Les Requins ne manquent point ; c'est pour l'équipage : & nous mangeons les Bonites , qui sont fort bonnes à manger. Le Chevalier de Fourbin est toujours la ligne à la main. Il fait par lui-même , & fait faire aux autres.

On vient de prendre hauteur ; & nous sommes à 50. minutes de la ligne. Elle est bien difficile à écorcher.

7. *Avril.*

NOUS avons eu ce matin un gros grain , qui nous a amené du vent ; & la ligne est présentement passée entre 35 7. & 35 8. degrez de longitude à la Françoisé. Les pilotes vouloient faire la cérémonie, mais on l'a remise à demain. Cela s'appelle vulgairement Baptême. Nous ne lui donnerons pas un nom si saint : on ne se fervira point d'eau-benite : point de signe de croix : on ne jurera point sur l'Evangile. Pour le reste, liberté entiere : il fait chaud ; on mouillera tant qu'on voudra.



E ij

8. Avril.

T O U J O U R S un petit vent, qui fait faire une lieue par heure. Ainsi la ligne étant plus que passée, on a fait ce matin la cérémonie. Tous les matelots qui l'avoient déjà passée se sont armés de pincettes, tenailles, marmites & chaudrons. A leur tête un Tambour plus noir que les Mandarins ; & pour Capitaine un vieillard tremblotant, qui eût fort bien chanté : *C'est une charge bien pesante, qu'un fardeau de quatre-vingts ans.* Cette compagnie, après avoir fait l'exercice, s'est rangée au tour d'une baie ou baquet plein d'eau, où selon l'ordre ancien on devoit plonger tous ceux qui n'avoient pas passé la ligne. Monsieur l'Ambassadeur a comparu le premier, & a promis, en mettant la main sur une Mapemonde, de faire observer la cérémonie, si jamais il repassoit la ligne ; & pour n'être point mouillé il a mis dans le bassin une poignée d'argent. J'en ai fait autant, & tous les Officiers, & tous ceux qui avoient de quoi se racheter. Les autres ont été plongez dans la baie, & inondés d'une vingtaine de seaux d'eau. On a ramassé près de soixante écus, qui serviront à acheter des rafraîchissemens pour l'équipage. C'est une coutume inviolablement observée, d'obliger les mousses à se donner le fouet les uns aux autres, & par là finir la fête : mais aujourd'hui on estoit

las; & les mouffes ont eu repit jusqu'au premier calme, qu'ils seront fouetez d'importance pour faire venir le vent.

M. Vachet a fait l'exhortation après dîné. Il a esté un peu long : mais en vérité il a dit de bonnes choses, & de bon cœur. Il n'est pas éloquent : mais à l'entendre, & à le voir, on ne doute pas qu'il ne pense tout ce qu'il dit. Et quel avantage pour un prédicateur d'estre cru de bonne foi !

9. *Avril.*

LA hauteur n'a pas esté bonne. Il faut avoir recours à l'estime qui nous met à 2. degrez. Nous n'avons plus que quinze ou seize cens lieuës jusqu'au Cap : non en droiture ; il n'y en auroit que la moitié. Mais il faut aller vers les côtes du Brésil pour y trouver les vents d'Ouest, qui nous conduiront vent arriere dans le Cap. Quoi qu'il en soit, nous avons fait le quart du chemin.

10. *Avril.*

LES brouillars ont empêché de prendre hauteur. Nous avons un petit frais qui nous mene bien. Ce qu'on n'a jamais veu sous la ligne, c'est le Nordest qui regne : c'est ordinairement des Suests, des Sorouests. Mais jusqu'ici nous avons les vents quasi dans notre manche. Nous ne naviguons pas comme les autres navigateurs. Vous sçavez que les relations ne sont pleines que des

horreurs de la ligne. Où sont-elles ces horreurs ? Notre vin a toute sa force, l'eau est admirable ; & ce qu'on auroit peine à croire, nous buvons frais, non pas à la glace, mais comme si l'eau avoit esté au fonds du puits. Le fonds de cale est bien aussi creux qu'un puits. Du pain frais tous les jours. Des poissons de cent espèces différentes. J'exagère : mais enfin on en voit, on en mange de beaucoup de sortes. Nous fîmes hier la dissection d'un Albucor. Il ressemble à un Ton, & est bien meilleur : presque point de boyaux, de grosse chair rouge & ferme, de petites dents blanches & bien rangées. En cela fort différent du Marfouin, qui a quatre ou cinq rateliers les uns sur les autres, avec lesquels il coupe comme un rasoir.

11. Avril.

NOUS voici à 3. degrez 10. minutes. Toujours le Nordest : on n'a jamais ouï parler de cela. Nous allons au Suest ; & si les mêmes vents continuent, nous ne serons point obligés d'aller vers le Bresil chercher les vents d'Ouest. Nous irons prendre des tortues à l'Isle del'Ascension, & de l'eau à Sainte Helene ; & nous doublerons le Cap de bonne Espérance, sans nous y arrêter. Ce seroit gagner un mois de temps.



12. *Avril.*

LA mer est couverte de poissons : les uns nagent, les autres volent. Ceux qui nagent, fau- tent pour attraper ceux qui volent ; & tous se font la guerre, & se mangent, quand ils peuvent. Nous les mangeons aussi quand nous pouvons. Ce sont jusqu'ici les Albucors, qui ont remporté le prix. Les Dorades ont des parieux : nous en jugerons.

13. *Avril.*

LES vents sont Suefts : c'est l'ordinaire de ces pays-ci. Ce ne sont plus les grains qui les amènent ; ce sont vents faits & alifées. Nous allions déjà croire qu'en notre faveur l'ordre de la nature s'alloit renverser. Mais non : l'Isle de Sainte Hélène est devenuë pour nous inaccessible ; & nous allons vers le Bresil chercher les vents d'Ouest, qui nous porteront au Cap. La hauteur s'est trouvée de 3. degrez 50. minutes

14. *Avril.*

NOUS allons bien : mais comme le vent est Sueft, il faut le pincer, aller au plus près. Franche bouline. Nos pauvres têtes le sentent bien, & ne peuvent qu'à peine se conduire. La frégate n'oseroit porter ses perroquets, dès qu'il y a un peu de mer ; & nous sommes obligez de l'at-

tendre. Elle avoit grande réputation : c'estoit un bâtiment de course ; & il faut que son doublage l'air appesantie.

A 5. degrez de hauteur.

15. *Avril.*

ME'ME vent. La mer assez haute. Force poissons volans. On ne peut ni pêcher, ni harponner. Le navire a trop d'air. La hauteur s'est trouvée de 6. degrez 9. minutes. Nous allons pourtant assez vite. Mais quand la lame nous prend par le travers & qu'on dérive, on n'éleve pas tant.

Le Pere de Fontenei a fait l'exhortation. Peut-être que je suis prévenu en sa faveur : il me semble qu'il a dit de bonnes choses, simples, intelligibles, de pratique. Je l'aime tout-à-fait : avec beaucoup d'esprit & de capacité, il sçait avoir tort quand il le faut, & ne se pique point, comme beaucoup d'autres, d'avoir toujours raison. Car il y en a dans notre petite république, qui ont en main une raison toujours dominante. On meurt d'envie de se révolter contre eux, & de leur refuser même la justice.

16. *Avril.*

LA Maligne tira hier au soir un coup de canon pour nous avertir qu'elle se trouvoit mal. On fit carguer les voiles pour l'attendre, & bientôt

tôt nous vîmes qu'elle avoit démarré de son petit hunier. La mer n'étoit pourtant pas fort grosse. Ce bâtiment est bien délicat, & nous fait perdre beaucoup de temps. Ainsi la vie est-elle mêlée de bien & de mal. Nous irions plus vite sans elle; mais nous irions tous seuls, & ferions les uns sur les autres.

A 7. degrez. Nous ne craignons plus les calmes : nous aurons toujours du vent; & vers les 23. degrez nous espérons trouver les vents d'Ouest, & vent arriere au Cap.

17. *Avril.*

IL n'y a que quatre jours que la mer étoit couverte de poissons : nous n'en voyons plus. La moruë est bien mauvaise, l'huile bien puante, l'eau bien jaune, le biscuit bien aigre : le vin se foutient encore; l'eau de vie est meilleure que jamais. Pasque approche : nous nous consolons. Nos poules donnent des œufs frais : mais les deux petits agneaux sont morts. Voilà de grandes nouvelles. Elles sont grandes pour nous. Voyez sur la Carte, où nous sommes; & avouez que si nous n'avions pas de quoi frire, nous ferions assez embarrassés où en aller chercher. Laissez donc passer nos lamentations sur la perte de nos agneaux : & mangez tant qu'il vous plaira de bonne salade. Heureux ceux qui voyent de l'herbe, plus heureux ceux qui en mangent !

La hauteur est de 8. degrez 30. minutes. C'est bien allé.

18. *Avril.*

NOUS voici où M. Vachet s'est toujours souhaité, à 10. degrez de latitude Méridionale. Il dit qu'il ne faut plus craindre les calmes; que nous aurons vent Suest jusqu'au Tropic, & que là nous trouverons les vents d'Ouest. On ne voit plus de poissons, que des volans, & quelques oiseaux qui viennent se reposer sur nos hunes. On les appelle Foux, Margots, & Paillancus. Si le beau temps continuë, nous arriverons au Cap dans un mois; & quel plaisir de se caliner sur l'herbe verte! Il faudra pourtant prendre les habits d'hiver. Il y fera fort froid; & notre mois de Mai nous fera voir de la glace. Le soleil sera à 50. degrez de nous.

19. *Avril.*

ONZE degrez & demi. C'est faire bon chemin. Nous avons chanté Ténèbres, & il se trouve parmi nous de fort bonnes voix. Le vent n'est pas fort, & la mer est grosse. Il y en a qui auroient presque envie d'être malades. Les viandes de Carême y contribuent beaucoup; & je croi que quand les moutons & les poules seront revenus sur notre table, nous nous moquerons des houles, quelques coupées qu'elles soient.

20. Avril.

LE Pere de Fontenei a prêché la Passion à la Bourdalouë : peu de mystere, & beaucoup de morale. En vérité il est touchant : & quoi-qu'il soit attaché depuis long-temps à un métier bien différent de celui d'un prédicateur, il ne laisse pas d'y réussir ; & je ne sçai s'il remuë le ciel aussi aisément que le cœur.

La hauteur est de 13. degrez.

21. Avril.

SANS la hauteur, je manquerois à ma parole. Mais au moins, c'est y satisfaire que de vous annoncer 14. degrez 30. minutes. Nous avons un peu roulé cette nuit.

22. Avril.

QUE nous avons chanté avec plaisir, *Alleluia* ! Que les poules estoient doduës ! Que le mouton estoit gras ! Le temps va bien vite : nous voici déjà à Pâque, & à 15. degrez 49. minutes. De bonne foi je ne me fais pas encore ennuié un moment de ces approches. Ces grands événements se vont dénouer : nous saurons bientôt qui en arrivera. Un Roi se faire Chrétien, un million d'ames suivre son exemple : voilà peut-être ce que nous allons voir ; voilà au moins ce que nous allons tenter. Y eut-il jamais

un plus beau dessein? & peut-il entrer dans l'esprit de l'homme une idée plus noble, une pensée plus magnifique? Nous avons déjà fait deux mille lieues, & plus: il nous en reste encore à faire trois mille cinq cens. Mais franchement, plus nous avançons, plus nous traitons le voyage de bagatelle: nous contemplons le terme, sans prendre garde aux moyens. Il est vrai que jusqu'ici nous marchons sur les roses: notre vaisseau est le meilleur vaisseau de la mer, & les vents nous ont été favorables. On dit qu'après de ce Cap nous trouverons à qui parler; ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le Cap des Tourmentes: & moi je croi que nous le passerons comme celui de Finistère. Il y a tant de bonnes gens qui prient Dieu pour nous. Dieu veut qu'on le prie; & quelquefois nous le prions aussi de tout notre cœur.

23. Avril.

ON fait ici le service comme à Notre-Dame. On chante, on prêche; & si l'on vouloit croire tous nos Ecclesiastiques, ils prêcheroient quatre fois par jour. Ils voudroient bien s'exercer; mais notre pauvre équipage n'en peut mais; & quand un matelot a chanté de toute sa force les Litanies & la prière pour le Roi, il est content, & demande sa gamelle. Le vent est toujours bon. On a trouvé aujourd'hui 17. degrez 9. minu-

tes. Nous sommes bien emmarinez. Nous dansons au roulis; & quand la mer est grosse nous en avons meilleur appétit. Dès qu'on mange bien, on se porte bien. Je suis tout accoutumé à dormir à reprises. La pompe, le changement du quart sont des bruits inévitables : j'y suis fait. Nos têtes sont affermies, & nous étudions deux heures de suite. On lit tout courant le Portugais : *e se Deos for servido em pouco tempo falera se*. Nous lisons le soir dans votre grand livre des étoiles. La Manœuvre s'apprend insensiblement : on se promene sur le gaillard; les Officiers ordonnent; on a des oreilles. On demande, Qu'est-ce que cela veut dire, *Hisse le perroquet de fougue* : on le demande une fois, deux fois, & puis on le sçait; & ainsi du reste. Ce n'est pas que nous en soyions plus habiles : mais enfin nous en sçavons plus que vous ; car autant que je m'en puis souvenir, vous n'avez pas fait de grands voyages sur mer.

24. Avril.

IL a fait assez chaud aujourd'hui. La hauteur n'a rien valu : l'horison estoit plein de brouillars, que nous appellons brumes. Nos pilotes se croient par le travers de certaines Isles. On a fait monter des hommes aux girouettes : ils n'ont vu que de l'eau. M. Manuel a prêché sur la Résurrection de la chair, & nous a presque

F iij

fait envie de mourir, pour avoir plutôt le plaisir de ressusciter. Il a, je vous assure, dit d'assez bonnes choses. Il n'y a plus que le Pere Tachart que nous n'avons point entendu : mais en récompense, l'équipage l'entend souvent. Il fait le Catéchisme : il est toujours avec les matelots, les empêche de jurer, fait embrasser ceux qui sont mal ensemble, propose des prix à ceux qui disent le mieux. Faire cela tous les jours, vaut bien prêcher une fois par an.

25. Avril.

LEs vents commencent à varier. Ils sont présentement Ests. Cela nous fait espérer qu'ils feront le tour, & deviendront Ouests. Ce sont ceux que nous demandons pour aller au Cap. Il a fait fort chaud tout aujourd'hui, & la hauteur n'a rien valu.

26. Avril.

ASSUREMENT les bons vents vont venir. Nous sommes en plein calme ; & les matelots disent que les vents tiennent conseil. On voit des grains de tous côtez sur l'horison. L'air se trouble, la mer est brouillée, & les lames viennent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. On a cargué les voiles, & nous attendons notre destinée. Il y a quelquefois des vaisseaux qui demeurent six semaines en pareil partage. Les cal-

mes sont assez ordinaires sous les Tropiques, & nous ne sommes pas loin du Capricorne. On a trouvé à midi 20. degrez 49. minutes. On a trouvé aussi à fonds de cale deux barriques de vin, où il n'y avoit plus rien. Sujet de crainte pour les autres. Il faudra vivre de ménage. On a retranché le déjeuner : nous ne laissons pas d'y boire cinq ou six grosses bouteilles de vin ; & avec nos habits noirs, cela s'avaloit en un moment. Nous dînerons à dix heures, & souperons à cinq. Deux grands repas de bonne viande fraîche bien meilleure que sur terre. Les moutons sont bien plus gras ; & les poules dans leurs petites cages, deviennent des cailles. Avec cela serons-nous bien à plaindre ? Et de plus tous les jours de la crème, & des œufs frais tant qu'on veut. Il me semble que je vous parle souvent de mangeaille. Excusez de pauvres gens, qui se voyent en calme à cinq cens lieues de toute terre, avec quelques provisions à la vérité : mais enfin ce calme pourroit durer long-temps, & si long-temps que les provisions manqueroient. Et que faire ? Un vaisseau le meilleur du monde, avec les plus habiles pilotes, ne fait que virer quand il n'a point de vent. Il n'est pas possible que de pareilles idées ne se présentent à l'imagination. On lit dans des relations, qu'en pareil cas on mange les rats : là-dessus on parle de farine, de vin, de biscuit, de lard ; & moi

je vous en écris, car j'écris comme je parle.

27. *Avril.*

LA nuit a esté fort noire. Nous avons perdu la frégate; & je ne sçai pas comment cela s'est fait, car nous n'avons presque bougé d'une place. Point de vent, un calme profond. On lui a donné rendez-vous au Cap; & si elle y arrive avant nous, elle nous attendra. On vient de prendre un Requin, signe de calme. Nous voudrions bien voir du vent, & point de poissons.

La hauteur est de 21. degrez quelques minutes.

La frégate vient de paroître sur l'horison. Elle estoit devant nous, & avoit profité d'un petit Zéphir que nous avions méprisé. Il faut peu de vent à un petit bâtiment; & dans le calme la frégate nous dame le pion. Mais aussi quand le vent donne, nous triomphons; & pendant que la mer la mange, nos sabors sont ouverts, & notre Sainte Barbe est à l'air.

28. *Avril.*

CALME profond. De temps en temps il s'élève un petit vent: on croit que ce sera quelque chose, on lui donne toutes les voiles; & ce n'est rien. Il faut avoir patience: la nouvelle lune nous donnera ce bon Ouest après lequel nous soupirons; & cependant nous étudions à merveilles. Je vous écrirai dans quinze jours en Portugais;

Portugais ; & si vous me fâchez en Siamois. Nos Missionnaires l'apprennent : pour moi je ne l'apprendrai , qu'en cas que je demeure à Siam ; & ce ne sera pas une affaire. Ils disent que la Langue est assez aisée. Il y a trente-trois Lettres : point de conjugaisons , & beaucoup d'adverbes. Nous en parlerons à Siam : car je vous promets qu'à Siam même je vous écrirai régulièrement tous les jours. Je sens le plaisir que cela vous fera , & à moi aussi. Vous garderez précieusement le Journal ; & quand nous serons bien vieux , nous le relirons auprès des tisons. Il ne fera pas toujours si sec. Nos trompettes & violon font des concerts fort agréables. Nous avons le bal trois ou quatre fois la semaine. On y mêle d'autres divertissemens , comme vous diriez , le cheval fondu , le cochon cochonnet : c'est un fort beau jeu , où l'on se donne de bonnes tapes ; & les matelots sçavent bien taper.

29. Avril.

POINT de hauteur. Les vents de Suest sont revenus un peu violens , & la mer est fort grosse. Quelques-uns de nos gens sont malades : pour moi je vous avoue que je suis un peu triste.

30. Avril.

NOUS avons passé aujourd'hui le Tropique du Capricorne , & nous voici dans la Zone

G

tempérée. Il faut reprendre les vestes. Les soirs il fait froid. Les jours accourcissent à vue d'œil, & nous essuions en peu de temps des saisons bien différentes. La mer s'est un peu abaissée, & le vent continuë. Nous irons peut-être jusqu'au 30. degré sans trouver les vents d'Ouest.

Ce soir on a commencé à parler Portugais bien ou mal. On l'écorchera d'abord; mais à force de battre le fer, on le polira. Nous prenons un sujet la veille: on se prépare, on lit le Dictionnaire; on cherche des mots Portugais, tantôt sur les étoiles, tantôt sur la marine, aujourd'hui sur l'histoire, demain sur la géographie. Ainsi en apprenant le Portugais, nous apprendrons encore quelque autre chose.

1. Mai.

Les trompettes & violon nous ont donné ce matin des aubades: il faut bien que chacun vive de son métier; & il n'y avoit pas moyen de faire dire au suisse, qu'il n'y avoit personne au logis.

M. Basset a fait l'exhortation, & a dit les plus belles choses du monde. Il y a un peu de miracle à son affaire; & à mesure qu'il approche du lieu de sa mission, Dieu lui fait de nouvelles grâces, & lui donne de nouveaux talens. Car enfin nous le connoissons: il parloit comme un autre dans les conférences au séminaire; il avoit

même quelque peine à s'expliquer. Ici c'est un torrent d'éloquence : ses yeux s'allument, & il dit tout ce qu'il veut. Si cela va toujours en augmentant, je ne m'étonne plus des progrès que font les Missionnaires dans les Indes.

2. *Mai.*

LE calme est revenu ; tant mieux : les vents d'Ouest nos bons amis veulent venir. Les Suests s'en sont allez pour leur faire place. Autre sujet de bien espérer, la lune est nouvelle. Enfin nous sommes à 26. degrez. Il n'y a plus que huit cens lieues au Cap, & je vous y donne rendez-vous au 20. de ce mois. Parlons un peu, je vous prie, de la famille. Vous sçavez que j'y suis aggrégé, & je ne prétends pas perdre mes droits pour aller aux Indes. Je n'ai point dit adieu à M. le M. de D. Je l'ai traité comme mon propre frere, & comme vous-même. J'aurois pourtant eu bien des choses à lui dire, & bien des remerciemens à lui faire : c'estoit la moindre monoie dont je pouvois le paier. Mais j'ai fait tout égal : j'ai tout remis au retour, sur lequel j'ai conté comme sur une chose sure ; & j'y conte encore plus que jamais depuis que je suis emariné. Mais croiriez-vous que je songe fort souvent à Mademoiselle de D. Je vous assure que si j'ai quelque crédit parmi les Missionnaires, je ferai bien prier Dieu pour sa conversion.

Ce n'est point à des hérétiques à avoir parmi eux une seconde Mademoiselle de la Moignon, & je ne desespere pas de la trouver à Saint Paul. Quant à Mourette, je m'attends à saluer une grande Dame, & à lui dire à l'oreille : *Vous avez dansé sur mes genoux*. Et vous à qui je parle, vous qui mettez les autres en train, voulez-vous demeurer toujours à la même place ? Songez que qui n'avance pas, recule. Vous faites bonne mine, & n'êtes pas trop bien dans vos affaires : donnez-y ordre. Qu'à mon retour je trouve toutes dettes payées, un petit équipage bien trouffé, Gournai vraie maison de plaisance. Il faut pour cela que le Roi s'en mêle. Et le moyen qu'il ne s'en mêle pas ? Vous le servez de bon cœur, & jamais personne ne perdit rien à le servir.

3. Mai.

IL vient un petit Zéphire du côté de l'Ouest : il est fort petit, parce qu'il vient de fort loin. Nous espérons qu'il se fortifiera : c'est d'ordinaire ainsi que commencent les bons vents.

4. Mai.

NOs espérances n'ont point été trompées : le Zéphire s'est fortifié, & nous faisons une lieue & demie par heure. Ce beau temps n'a duré que deux heures, & nous revoici dans le calme. Nous

croyions n'avoir plus à le craindre, après avoir passé la ligne & les Tropiques. Les pilotes conviennent qu'il n'y a rien de seur dans la navigation : *Et par où l'on périt, un autre s'est sauvé.* La lune a deux jours : il faut espérer qu'en croissant, elle nous amenera du vent. Elle a beaucoup d'autorité sur la mer. Vous sçavez que sur terre nous la respectons peu. Ici on est instruit de tout ce qu'elle fait, & nous avons presque autant besoin d'elle que de son frere.

5. Mai.

LA hauteur n'a rien valu : il y avoit des brouillards sur l'horison. Enfin le vent d'Ouest est venu tel qu'il nous le faut pour aller en quinze jours au Cap ; & il y a apparence que cette fois-ci c'est tout de bon. Il est venu peu à peu par le Nord. Nous faisons deux lieuës par heure, & nous ne sommes point tourmentez. Quand le vaisseau va vite, il n'a pas le temps de se balancer.

Présentement que tout le monde est fait à la mer, & que l'éloignement du soleil nous donne les vents & la fraîcheur, chacun s'applique à son affaire. Les Jésuites passent leur vie à tirer des lignes, & à faire des calculs : c'est leur affaire. Ils sçavent que c'est par les Mathématiques qu'on brille à la Chine, & que sans les Mathématiques la Religion n'y auroit jamais fait aucun progrès.

Les Missionnaires, outre le Portugais & le Siamois qu'ils apprennent, font des conférences trois fois la semaine: le mardi des cas de conscience, le jeudi sur une matière de piété, & le samedi sur l'Evangile du Dimanche. Pour moi je tâte un peu de tout; & si je ne deviens pas sçavant, ce qui n'est pas possible puisque je ne le suis pas devenu à votre école, j'aurai au moins une légère teinture de beaucoup de choses. J'ai une place d'écouter dans toutes leurs assemblées, & je me fers souvent de votre méthode: une grande modestie, point de demangeaison de parler. Quand la balle me vient bien naturellement, & que je me sens instruit à fonds de la chose dont il s'agit, alors je me laisse forcer, & je parle à demi-bas; modeste dans le ton de la voix aussi-bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable: & souvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler; au lieu que la bonne raison de mon silence est une ignorance profonde, qu'il est bon de cacher aux yeux des mortels. Encore est-ce quelque chose d'avoir profité de vos leçons.

6. Mai.

LE vent est fait: il n'a point calmé au coucher du soleil, ni à midi. Ce sont les deux occasions où il calme, quand il en a envie. Ainsi nous contons sur manger de la salade dans quinze jours,

& de bon poisson. Oûi de bon poisson : nous n'en voyons point au milieu des mers ; & ce n'est qu'à deux ou trois lieues de terre qu'on en prend de mangeable.

7. Mai.

IL n'y a rien de feur sur les eaux. Nous avons vent devant, & le Cap au Nordest. Cela ne durera pas. Nous voyons dans l'éloignement, des grains qui se mitonent. La pluie viendra, & fera changer le vent. Nous faisons cette nuit quatre ou cinq lieues par heure : c'en estoit trop. On eust bien voulu amener les huniers : mais on n'osoit, de peur que le vent ne déchirast les voiles ; & comme le vent estoit arriere, on l'a laissé souffler, & nous allions aussi vite qu'un cheval qui va au grand galop. Nous sommes à cinq cens lieues des terres : on peut laisser courir sans crainte.

Le vent s'est un peu mis à la raison, & nous avons le Cap à l'Est. Ce n'est pas tout à fait la route : mais comme nous sommes par les 30. degrez, & que le Cap est au 34. notre plus grand chemin pour y arriver se doit faire en longitude, & le Cap à l'Est nous y porte.

8. Mai.

VENT variable : temps variable, comme dit M. Commelet. On ne laisse pas d'avancer.

Ce matin le Pere de Fontenei a commencé une leçon publique de Sphere. Il ne sera pas dit que nous le laissions partir sans en tirer pié ou aile; & quand il sera grand Mandarin, favori de l'Empereur de la Chine, je dirai : *C'est lui qui m'a appris le mouvement diurne du ciel.* Car il nous l'a expliqué ce matin; & tous les matins il nous apprendra quelque chose. Somme toute, nous en arracherons par où nous pourrons. C'est une heure fort agréablement employée. Il parle facilement, & avec la netteté d'esprit que doit avoir un homme qui fait le métier depuis douze ans dans le Collège des Jésuites de Paris.

Après dîné, M. Vacher a fait la conférence des cas de conscience. Nous y avons pris goût : ce sont matieres si importantes & si nécessaires à des Missionnaires, qu'on l'a prié d'en faire deux par semaine; & la conférence de piété sera remise au samedi.

Nous mélon par-ci par-là quelques parties d'échets. M. le Chevalier de Fourbin est devenu un ennemi digne de moi. Il me fait rêver, & me gagne quelquefois. Je ne sçai s'il a haussé, ou si je suis baissé : je croirois plutôt le dernier. Quoi-qu'il en soit, c'est toujours un plaisir seur : & ne contez-vous pour rien d'avoir un plaisir en poche, & un plaisir innocent?



9. Mai.

9. Mai.

LE temps n'est pas comme nous le souhaiterions tout-à-fait. Nous ne faisons que vingt-cinq lieues par jour, & nous en voudrions faire cinquante; & le tout pour vous revoir plutôt. Si nous n'arrivons à Bantam avant le 10. Aoust, il ne faut pas songer à aller à Siam cette année. Cela seroit fastidieux : une année est précieuse, quand on en a quarante sur la tête.

10. Mai.

UN vaisseau ! Nous voyons un vaisseau ! Nous ne sommes donc pas tous seuls. Nous allons bientôt croire qu'il n'y avoit que nous sur la mer. Les lunettes d'approche ont esté tirées; & il a esté reconnu Anglois, & fort petit. Il avoit envie de nous parler; mais il n'a pas pu nous joindre, & on n'a pas jugé à propos de perdre du temps à l'attendre. Les vents sont venus assez forts : il a fallu prendre les ris de nos huniers. La pompe de mer s'est élevée fort près de nous. Elle estoit fort jolie à voir : je croi vous en avoir déjà fait la description. Nous faisons trois lieues par heure. Encore dix ou douze jours, & je vous écris du Cap de Boa Esperanza.

La conférence des cas de conscience a esté fort utile. Il me prend quelquefois envie de vous dire tout ce qui s'y est dit; & puis je m'arrête.

H

Qu'a-t-il affaire de cela? Il ne veut point aller au Japon.

11. Mai.

TOUTE la journée en calme, & jamais on n'a tant roulé. Il y avoit hier gros vent : il est tombé tout d'un coup, & la mer est demeurée fort grosse. Nous n'avons quasi point de voiles ; ainsi rien ne soutient le navire, & nous roulons. Nos pilotes ne s'attendoient pas à trouver des calmes au 31. degré Sud. Il est impossible que cela dure : le vent reviendra incessamment.

12. Mai.

IL est revenu ce matin ; & c'est notre bon ami Nordest. Nous l'aimons fort : il nous a fait faire quinze cens lieues ; mais il n'est pas ici dans son pays, & nous quittera bientôt.

13. Mai.

JE vous l'avois bien dit, le Nordest s'en est allé, & nous n'avons plus rien. Tout l'horison est chargé de brouillars. Il pleut, il tonne, il fait des éclairs. On voit des yeux de bœuf, marque certaine d'une prochaine tempête. Nos voiles sont carguées, & nous attendons le vent.

Aujourd'hui deux matelots ont fait abjuration du Calvinisme. Le Pere de Fontenei leur a fait l'exhortation. C'estoit les deux seuls hu-

guenots qui fussent dans l'équipage ; & à dire le vrai ils estoient bien prédestinez , car si on l'a-voit sceu on ne les auroit pas embarquez. Ils n'ont peu résister aux raisons du Pere Tachart , qui les a déterrez & instruits ; & au bon exemple de M. l'Ambassadeur.

14. Mai.

JE croi qu'à la fin voici le bon vent d'Ouest. Nous faisons deux lieuës & demie par heure. Il pleut, il fait froid. Nous roulons. Les plats qu'on nous sert à table s'enfuient de devant nous. Et tout cela ne nous paroist rien , pourveu que nous arrivions au Cap avant la fin du mois ; car de-là dépend le reste du voyage. Il y a plus de quinze jours que je prêche que nous y arriverons le 23. & ma prophétie sera vérifiée, si le vent demeure où il est ; car nous n'avons plus à faire que quatre cens cinquante lieuës.

15. Mai.

JE fais présentement des Articles fort courts, parce que j'espere en faire de longs quand j'aurai marché sur la Casserie. Je n'aurai peut-être pas grand'chose à vous dire, mais en attendant je vis d'espérance. Nous sommes à 32. degrez quelques minutes. Le Cap est à 34. degrez ; de sorte que toute notre route est presque en longitude. Nous voyons force oiseaux, & de gros-

ses bottes d'herbe qui flotent sur l'eau : cela sent la terre. Nous laissons à tribor quelques petites Isles desertes, mais sans les voir.

16. Mai.

JE m'en dédis. L'Oiseau est un franc rouleux. C'est tout ce qu'on peut faire, que de se tenir sur le pont. On mange en volant. Chacun prend sur son assiette trois cuillerées de mortier, car le bouillon est trop casuel ; & on se jette cela dans l'estomac. On s'arrache quelque cuisse de coq. Il faut sçavoir toutes les regles du contrepoids pour boire ; & au milieu de tant de peines nous sommes gaillards, & le Cap approche. Je viens de voir un Damier. C'est un gros oiseau sur le ventre duquel on joueroit fort bien aux échets. S'il vouloit s'approcher, on le tireroit ; & si on le tuoit, j'en fais présent à M. l'Abbé de L.

17. Mai.

NOUS allons à merveilles. La hauteur est de 33. degrez 4. minutes. Quand nous aurons élevé encore un degré, nous ferons la route à l'Est, parce que le Cap est par les 34. degrez. La mer commence à estre fort creuse : c'est à dire qu'on se voit quelquefois dans une vallée entre deux montagnes blanchissantes d'écume. Cela paroît d'abord ridicule : mais quand un moment après on se retrouve sur la montagne tout l'horizon

DU VOYAGE DE SIAM. 61

humilié, on se tient en paix : *Mirables elationes maris*. La frégate va fort bien : nous ne nous quittons pas de veuë. Le plaisir est mutuel ; & si l'Oiseau aime à voir la Maligne, la Maligne est fort aise de voir l'Oiseau. Nous n'avons point encore eu besoin l'un de l'autre ; mais c'est beaucoup d'avoir un bon voisin.

18. Mai.

J'AI commencé un ouvrage , & je l'acheverai, s'il plaît à Dieu. Vous sçavez que je ne suis pas inconstant ; & que quand j'ai commencé, ordinairement j'acheve : ce ne sont pas là vos maximes. Je veux toujours écrire , & ne jamais lire. J'avouë que ce n'est pas le moyen d'estre sçavant. Chacun a son foible. Il faut que je barbouille, aussi aise quand j'ai ma plume à la main, que quand M. le Prince y a son épée. Heureuse postérité, si ces deux instrumens estoient chacun dans sa sphere également bien employez ! J'ai entrepris la traduction d'une Histoire Portugaise de l'Ethiopie Orientale : il y a des choses fort curieuses & fort inconnuës. L'Auteur est un moine, qui n'est point moine, qui va au fait, & ne s'amuse point à la bagatelle. Mais ce n'est point à tout cela que je songe. J'apprends le Portugais, & je le veux bien sçavoir. Or quand je lis un livre simplement pour l'entendre, je ne m'attache qu'aux mots : mais si je le veux traduire,

H iij

il faut que je m'attache aux frases. Chaque Langue a ses façons de parler. Je n'irai pas traduire mot à mot : cela feroit un plaisant langage. Il faut que je trouve un tour François qui réponde au tour Portugais ; & en le trouvant, si je le trouve, j'attrape autant qu'il est en moi la délicatesse des deux Langues. J'y prens autant de plaisir que je faisois à la Gazette. Nous roulons beaucoup, mais nous allons bien.

19. Mai.

TOUTES les relations, tous les routiers nous disent que quand on a attrapé le Tropique du Capricorne, on trouve les vents d'Ouest. Cela n'est pas vrai, au moins pour nous. Nous avons trouvé depuis le Tropique beaucoup d'inconstance dans les vents, tantôt Ouests, tantôt Nordouests, tantôt Nordests. On va pourtant. C'est une chose admirable quel'art de naviguer ! Il y a trente-deux airs de vent : il y en a toujours au moins les deux tiers de favorables par le moyen des voiles, qui prennent le vent ou d'une manière, ou d'une autre. Nous voyons des oiseaux ; c'est signe que les terres approchent : ils font marquer de blanc & de noir, & se nomment Damiers.

20. Mai.

NOUS avons un peu de vent, mais il est lar-

gue. Toutes nos voiles portent , & nous ne roulons plus : c'est un grand bien pour le navire , qui fatigue beaucoup au roulis.

Le Pere le Conte vient de faire un sermon de ruelle : il estoit peigné ; un mot ne passoit pas l'autre. Il a fait plaisir aux gens d'esprit , & les Matelots l'ont entendu.

21. Mai.

J'AI esté ce matin visiter le dedans du vaisseau. C'est un grand païs : là les moutons, ici les cochons ; l'eau d'un côté , le vin de l'autre. M. de Fourbin estoit mon conducteur. Nous avons trouvé à fond de cale , des langues de bœuf salé ; & de bon vin. J'ai mangé du biscuit de l'équipage , que j'ai trouvé fort bon ; & ai esté fort aise de voir les poudres sous tant de clefs.

On commence à galfater la chaloupe & le canot ; nous en aurons besoin au Cap. Vent contraire , nous retournons en France.

22. Mai.

OU calme , ou vent contraire à la porte du Cap ; car il n'y a pas deux cens lieues d'ici. Nous faisons quelquefois chapelle , c'est - à - dire , la pirouette. La mer n'est point agitée. Ou les rou-tiers sont faux , ou les saisons sont changées.

Je viens de commencer à apprendre le Siamois. Je n'en avois pas trop d'envie , dans la peur

que j'ai de revenir sur mes pas. Mais M. l'Ambassadeur m'a déterminé, en me disant, qu'il seroit bien agréable de traiter avec le Roi de Siam tête à tête, & sans interprète : c'est le bien de la cause. Je craignois encore de brouiller mon Portugais, qui ne va pas mal : mais la crainte estoit vaine ; le Siamois n'a aucun rapport avec toutes les Langues d'Europe. Et sur le tout j'avois peur de n'avoir pas assez de temps, & peut-être de tenter l'impossible : nous verrons.

23. Mai.

L'ÉTUDE nous console du mauvais temps. Les jours passent comme des momens : nous ne sommes point oisifs. Je vous enverrai par le premier ordinaire une croix de pardieu Siamoise : j'ai déjà quelque espérance. Ne vous y fiez pas : vous sçavez que j'espère aisément. Mais enfin je prononce des lettres du gofier, du nez ; & nos Missionnaires y ont bien de la peine. Vous ne croiriez peut-être pas que le peu de musique que je sçai, me facilite la prononciation Siamoise. Cela seroit bien joli, si je pouvois entretenir le Roi de Siam à mon aise. Il n'en seroit point fâché, lui qui est si curieux. J'aurois bien des choses à lui dire, & j'entrerois quelquefois dans le cabinet.



24. Mai.

24. Mai.

LE vent change quatre fois en un quart d'heure, & prend d'ordinaire le mauvais côté : nous revirons de bord, & faisons de nostre mieux assez inutilement. Nous ne ferons pas au Cap sitôt que nous l'espérons.

25. Mai.

NOUS sommes en route : c'est quelque chose, mais nous allons bien doucement. Où sont donc ces mers si furieuses du Cap de bonne Espérance ? car Messieurs de la Maligne sont persuadés qu'il n'est pas bien loin d'ici. Le vent est fort foible, & la mer fort unie.

26. Mai.

TOUJOURS petit vent. Mais nous étudions à merveilles : le Siamois ira son chemin. Nous n'arrivons pas au Cap : mais nous apprenons mille jolies choses. Ils se désespèrent tous : Ho nous ne gagnerons jamais le Cap ; ho nous n'arriverons point à Siam cette année. Et moi je leur dis : Tout ira bien ; nous avons trop bien commencé pour ne pas achever de même : si nous n'arrivons pas à Siam, nous passerons l'hiver à Surate, à Bantam, dans de beaux païs : nous nous aimons tant ; nous en ferons plus long-temps ensemble ; j'en sçaurai bien mieux le Siamois. Ils

I

ont envie de m'envoyer promener avec ces belles consolations qu'ils ont peine à goûter. Le Pere de Fontenei continuë à expliquer la sphere : il nous a montré ce matin bien clairement pourquoi on trouvoit si aisément la latitude, & si impossiblement la longitude. J'ai cru dans la dispute l'avoir trouvée cette longitude : mon raisonnement estoit bon, j'allois au but ; mais par malheur près du port j'ai fait naufrage. Il s'est rencontré une petite difficulté insurmontable. Sans cela je vous envoyois ma procuration pour toucher les cent mille écus que les Hollandois ont promis à celui qui trouvera les longitudes.

27. Mai.

IL vint du vent hier au soir : nous allons à la bouline ; & comme notre vaisseau est fort large, il ne va pas trop bien au plus près, & dérive plus que de raison. On a vu ce matin des troupes de petits oiseaux : les Damiers sont revenus. Le vent est fort, & la mer n'est point agitée : ce qui fait croire que c'est un vent de terre. Messieurs de la Maligne prétendent que nous n'en sommes pas loin. Nos pilotes sont partagez dans leur estime : les uns se croient à cent lieues du Cap, & les autres à cinquante. Nous voyons bien des oiseaux ; mais nous ne voyons point d'herbes flottantes, indication du Cap prochain.

Deux jours, s'il plaît à Dieu, nous feront connaître qui a raison.

Messieurs de la Maligne viennent de passer à tribord, & nous ont crié que nous n'estions plus qu'à 15. lieues du Cap : nous n'en croyons rien. Ils marcheront devant, & porteront le fanal pendant la nuit ; ils prennent moins d'eau que nous, & puis ce sont les enfans perdus.

28. Mai.

NOUS avons contentement : le vent est vigoureux, & la mer est comme les monts. Il a fallu amener au plus vite tous nos huniers : il n'y a point encore eu un si grand roulis ; nous avons dîné en l'air, l'assiette à la main. Les canons s'avisent quelquefois de plonger ; les petits oiseaux paroissent ; on vient de voir une piece de bois : toutes marques de la terre prochaine. Nous remettons à demain à la voir.

29. Mai.

LE vent fut si violent hier au soir, qu'on fut obligé de mettre à la cape, de peur d'aller indistinctement donner contre la terre. Au point du jour on a remis à la voile, mais en vain. Après la pluie le beau temps : calme tout plat toute la journée.

J'ai oublié à vous dire que nous vîmes, il y a quelque temps, la nuit un arc-en-ciel avec ses

couleurs ordinaires. Il est vrai qu'elles n'estoient pas si vives; le blanc dominoit : aussi n'est-il pas juste que les arcs-en-ciel de la lune soient aussi brillans que ceux du soleil.

30. Mai.

VENT large, toutes les voiles portent, belle mer : nous faisons plus de deux lieues par heure. Le Cap ne paroît point encore : on dit pourtant que les terres en sont fort hautes; il n'y a point de nuages, il faut que nous en soyions encore à plus de vingt lieues.

Terre, terre, c'est tout de bon ; on voit la terre, on voit le Cap. Nous en sommes à peu près à douze lieues. Quel plaisir après une si longue absence ! Nous mangerons de l'herbe. Le vent n'est pas trop bon pour mouiller, mais il s'accommodera cette nuit.

31. Mai.

NOUS n'avons osé entrer dans la rade pendant la nuit : mais à la pointe du jour, malgré le vent contraire, nous avons hasardé le paquet ; & la journée d'aujourd'hui a été la plus dangereuse & la plus fatigante du voyage. Il y a eu un fort vilain quart d'heure : le vent au milieu de la rade a tombé tout d'un coup, & nous nous sommes trouvés fort près d'une roche où le courant nous portoit : nous n'en

estions pas à une demi-portée de mousquet, quand heureusement le vent est revenu, qui nous a tiré de ce mauvais pas. Il a fallu louvoyer toute la journée, & changer vingt fois de bord. Le vent estoit forcé & contraire. Nos deux huniers ont esté emportez. Enfin, après bien de la peine, nous avons mouillé. Il est venu deux Capitaines de navire, & le Fiscal du Cap, voir qui nous estions, faire compliment au Commandant, & offrir tout ce qui dépend d'eux.

1. Juin.

IL y a à la rade du Cap quatre navires, qui portent un Commissaire général qui va aux Indes de la part de la Compagnie de Hollande visiter les places, & donner ordre à tout. Il se nomme M. le Baron de Reede, & a une autorité souveraine, jusqu'à changer les Gouverneurs. Il a envoyé ce matin un Gentilhomme à M. l'Ambassadeur lui faire compliment. Le navire qu'il monte porte le pavillon d'Admiral. Ainsi en usent les Hollandois dans les mers des Indes; & dès qu'ils ont passé la ligne, ils portent pavillon, ne fust-ce qu'un petit vaisseau marchand. M. l'Ambassadeur a envoyé le Chevalier de Fourbin faire compliment au Commissaire général & au Gouverneur. Nous avons salué de sept coups la forteresse qui nous a répondu d'autant. Tous les vaisseaux qui sont en rade, & même leur Ad-

miral, nous ont saluez de sept coups, de cinq, & de trois. On leur en a rendu tout autant : ils ont remercié chacun d'un coup. Nos malades, nos Jésuites, nos Missionnaires sont allez à terre. J'irai demain en bonne compagnie ; car on dit qu'il y a sur la montagne certains lions de mauvaise humeur, & des éléphans sauvages fort impertinens.

M. le Commissaire général vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un présent de fruits, d'herbes, & de poisson. Nous mangerons de la salade ; je ne me soucie pas du reste.

2. Juin.

CE Commissaire général est galant homme : il vient d'envoyer encore douze gros moutons. J'ai esté ce matin à terre. La forteresse est fort jolie. L'habitation est de maisons la plupart couvertes de chaume, mais si propres, si blanches, qu'on y reconnoît les Hollandois. Il y a un jardin que la Compagnie à fait faire : je voudrois bien qu'il fust à un coin de Versailles. Ce sont des allées à perte de veüe d'orangers & de citronniers, des potagers, des espaliers, des arbres nains ; tout cela coupé par des sources d'eau vive. On met par ordre tous les fruits dans le magasin, & rien n'en sort que pour les vaisseaux de la compagnie. Toute notre jeunesse est allée à la chasse : On leur a fourni des chevaux, des

chiens, & des chasseurs pour les mener aux bons endroits. Les lions & les éléphants se font un peu éloigner, depuis que le païs est plus habité : mais les singes sont demeurez sur la montagne. Ils aiment fort les melons : ils viennent quelquefois deux cens en prendre par ordre dans le jardin. D'abord ils posent sur des roches ou sur des arbres quatre ou cinq sentinelles , qui font un certain cri quand ils voyent du monde.

Les plus braves magots entrent à la file dans le jardin, & font passer les melons de main en main. Ils s'en retournent à trois jambes, chacun un melon à la main ; & quand on les poursuit, ils mettent le melon à terre bien proprement, & se défendent à coups de pierre. Cela arrive ici tous les ans plusieurs fois. Il y a un gros singe à la forteresse à qui on a rué ce matin plus de vingt pierres sans le pouvoir attraper : je croi qu'il joueroit fort bien à la paume.

Nos chasseurs viennent de revenir chargez de chevreuils & de perdrix. On les a régalez à une maison à deux lieuës d'ici. Ils ont trouvé quantité d'habitations, beaucoup de gibier, mais le païs rude. Ils ont marché toute la journée iusqu'au cou dans les herbes, & dans les roseaux : ils vont bien dormir. Nous avons esté pêcher de notre côté : le plaisir est plus tranquille, & n'est pas moins grand. Tout le poisson qu'on prend est admirable, ferme, gras, de bon goût :

peut-estre sommes-nous affamez, mais il nous semble meilleur que vos turbots.

3. *Juin.*

L'E A U sera faite demain, mardi le bois; mécredi tout se rembarquera. Nos malades de scorbut sont déjà gaillards; & s'il plaît à Dieu, jeudi à la voile. On est fort bien ici, mais il faut aller à Siam.

Je coucherai à terre dans le pavillon des Jésuites, au milieu d'un des plus beaux jardins du monde. Ces bons Peres à peine ont paru, que le Commissaire général leur a offert de les loger, & de leur donner un lieu propre à spéculer: ils l'ont pris au mot. Leur appartement est entre deux terrasses, où les plus grandes lunettes sont à leur aise: pain, vin, fruits, rien ne leur manque. Ils tiennent table. Sont-ce des fots? Ils montrent aux Hollandois les satellites de Jupiter, les anses de Saturne, la voix lactée. Ils ont de petits microscopes, où l'on voit de si jolies petites figures. Enfin je croi que s'ils vouloient demeurer ici, on leur bâtiroit une maison. C'est une bonne chose par tout païs que l'esprit.

4. *Juin.*

N O U S avons fait ce soir une belle observation, & nous prétendons rectifier la longitude du Cap de bonne Espérance. Il est 3. degrez
moins

moins Est qu'on ne croit. Cependant 3. degrez de longitude en ce pais - ci font quarante-huit lieuës ; & cela est fort important dans la navigation. Voici la preuve. L'émerfion du fatellite s'est faite ici le 4. Juin à 10. heures 40. minutes du soir, & par conféquent 74. minutes plus tard qu'à Paris. Pendant ces 74. minutes le fatellite n'a parcouru que 18. degrez & demi ; par conféquent le Cap n'est que de 18. degrez & demi plus Est que Paris, au lieu que les Cartes ordinaires le font encore de 3. degrez plus Est. Cette feule observation paye tous les instrumens que le Roi a fait faire. Ne me trouvez-vous pas un grand Aftronome ? Je n'y ai pas esté tout-à-fait inutile : pendant que le Pere de Fontenei estoit à fa lunette, & que les autres avoient foin des pendules, je disois quelquefois, une, deux, trois, quatre, pour marquer les secondes.

5. Juin.

J'A y esté ce matin rendre visite à M. le Commissaire général. M. l'Ambassadeur est emprisonné dans son caractère : mais moi qui fuis fans conséquence, j'ai esté le remercier de toutes les honnêtetez qu'il a pour les François. Il m'a reçu à merveilles. C'est un homme de foixante ans, qui ressemble à feu M. de Navailles : une belle phifionomie, beaucoup d'esprit. Il parloit Portugais, & moi François : nous n'avions pas

K

besoin d'interprete. Il est fort bien instruit des intérêts des Princes : bien m'a valu d'avoir esté votre disciple. La conversation n'a point tombé ; elle a presque toujours roulé sur le Roi, dont il connoît toutes les grandes qualitez, comme s'il avoit passé sa vie à Versailles. Votre Roi, m'a-t-il dit, parle comme la Sainte Ecriture : il dit, & tout est fait. Vous me dites qu'il est tous les jours quatre ou cinq heures au Conseil ; & moi je croi qu'il y est toujours, à voir de quel air il mene ses voisins. Nous avons pris deux ou trois fois du thé. M. de Saint Martin est entré. C'est un François, Major général commandant en chef toutes les troupes de la Compagnie dans les Indes. Il vient de Hollande, & retourne à Batavie. Ces deux hommes sont dans une fort grande union. Il y a plus de trente ans qu'estant jeunes, gueux, inutiles & braves, ils s'embarquerent le mousquet sur l'épaule sur un vaisseau qui alloit aux Indes. Depuis ce temps-là ils se sont élevez par les formes jusqu'aux premiers emplois de la République. Ils avoient un ami qui avoit commencé sa fortune d'aussi loin qu'eux, qui mourut il y a deux ans Gouverneur du Cap de bone Espérance. Ils lui vont faire élever un tombeau magnifique, avec une inscription qui expliquera la fortune des trois amis.

On vient de rapporter de deux lieues d'ici deux hommes blesez, & un tigre mort. Ces deux hom-

mes passoient leur chemin avec chacun un fusil chargé : le tigre s'est jetté sur l'un : l'autre aussi-rôt l'a tiré, & a blessé son camarade : l'animal furieux a couru à celui qui le venoit de tirer : l'autre débarassé, & tout blessé qu'il estoit, lui a tiré entre les deux yeux, & l'a tué. Je ne sçai si cela est bien clair, cela est au moins bien vrai. M. l'Ambassadeur est venu se promener au jardin *incognito* : il y a rencontré les Généraux Hollandois. Grandes civilitez, grands complimens de part & d'autre. Le pur hazard s'est mêlé de l'entreveuë ; & les deux parties ont esté fort contentes de se connoître. J'ai esté leur confident mutuel.

Je suis venu ce soir coucher à bord pour mettre demain à la voile.

6. Juin.

Tous nos Officiers revinrent hier au soir de la chasse avec des perdrix grosses & grasses comme des poules, de petits chevreuils, des tourerelles. Tout est bon en ce païs-ci, chair & poisson.

Le coup de partance est tiré : on va mettre à la voile. Il n'a pas tenu à nous : point de vent, il faut demeurer là. Nous y avons gagné de petits cochons de lait, & du vin de Canarie, que M. le Commissaire général nous a envoyez.



7. Juin.

A la pointe du jour, on a mis à la voile avec un bon Noro~~est~~st. Il a fallu louvoyer pour sortir de la rade : mais comme le vent n'estoit point forcé, nous n'avons point eu tant de peine qu'en entrant. La Maligne a peine à nous suivre: elle s'est pourtant vantée d'aller plus vite que l'Oiseau. Nous beuvons encore de l'eau de Brest : celle du Cap n'est pas si bonne. Nos malades sont gaillards, leurs gencives sont raccommo-
dées : six jours à terre est une bonne médecine. Le reste de l'équipage est un peu fatigué : les pauvres gens ont fait en cinq ou six jours ce que les Hollandois n'en font qu'en trois semaines, de l'eau, du bois, d'autres provisions. Ils n'ont gueres dormi, ils se reposeront à Bantam. C'est-là présentement le but de nos souhaits; & quand nous y aurons esté cinq ou six jours, nous aspirerons à Siam. Tous les pilotes Hollandois ne doutent pas que nous n'y arrivions cette année.

Le Cap est doublé : ainsi nous sommes entrez dans la rade, & nous en sommes sortis malgré le vent. Je ne conseille pourtant pas à nos neveux de nous imiter. Quand on vient d'Europe, & que le vent est contraire & forcé, il vaut mieux aller mouiller au Nord de l'Isle Robin qui est à l'entrée de la rade, & là attendre

en paix que le vent change pour entrer sans craindre les roches. Les Hollandois nous ont dit qu'en nous voyant louvoyer si hardiment dans leur rade, ils croyoient qu'à tout moment nous nous allions briser contre des roches qui sont sous l'eau.

8. Juin.

JE suis d'avis, pendant que je m'en souviens, de vous dire tout ce que je sçai du Cap de bonne Espérance.

En 1651. les Hollandois s'y établirent, & acheterent d'un Roi, ou Capitaine des gens du païs, environ une lieuë de terre à l'endroit de la rade où les vaisseaux sont le plus à couvert. Il ne leur en couta que du tabac & de l'eau de vie. Ils y bâtirent d'abord un fort de bois où ils mirent douze ou quinze pieces de canon. Mais depuis quatre ou cinq ans ils y ont bâti une forteresse de pierres bien remparée à cinq bastions sur lesquels il y a plus de soixante pieces de canon. Le Commandeur ou Gouverneur est bien logé. Il n'y a ni dehors, ni fosses; & cela n'est bon que contre les gens du païs, qui n'ont pour armes que des fleches empoisonnées. Il y a plus de cent maisons à une portée de mousquet de la forteresse, toutes propres & blanches à la Hollandoise.

Les peuples qui sont à quarante lieuës au tour

du Cap ont esté nommez par les Hollandois *Ouatentos*, parce que dans leur Langue ils se servent souvent d'un mot qui sonne comme celui-là. Ils sont séparez, & indépendans les uns des autres. Ils ont un Roi ou Capitaine, à qui ils obéissent. Tout leur bien consiste en troupeaux, & ils changent de lieu selon que la nécessité les y oblige. Ils n'ont gueres de Religion : seulement quand ils ont besoin de pluie pour leurs pasturages, ils en demandent à un certain Estre qu'ils ne connoissent point, qu'ils ne nomment point, & qui demeure, à ce qu'ils disent, tout là-haut, & lui offrent en sacrifice du lait, qui est la meilleure chose qu'ils ayent. Le Secrétaire de M. le Commissaire général les a vus au tour d'un bassin de lait, les yeux élevez au ciel, & dans un profond silence : c'est un fort honneste homme qu'il faut croire sur sa parole. Il y en a au Cap une trentaine de familles qui logent dans des cavernes, & qui de temps en temps amènent aux Hollandois des troupeaux de moutons, qu'ils troquent contre du tabac & de l'eau de vie. Ils paroissent bonnes gens ; ont la taille belle, l'air dégagé, assez maigres, de belles jambes, les dents blanches, les yeux vifs, & pleins d'esprit, le teint basané, toujours de bonne humeur, mais fort mal propres & puans. Ils mettent de la graisse à leurs cheveux ; mangent leurs pous, dont ils ne manquent pas ; se couvrent les épaules & les parties hon-

teufes d'une peau de mouton; le reste du corps nu. Les femmes se mettent autour des jambes des boyaux qu'ils mangent quand ils ont faim. Au reste fort paresseux; aiment mieux ne gueres manger que de travailler, quoi que leur souverain plaisir soit de manger.

Ils punissent fort sévèrement l'assassinat, le vol, & l'adultere; & quand quelqu'un d'entre eux est convaincu de ces crimes, toute la peuplade s'assemble. On amene le criminel, & le Roi ou Capitaine lui donne le premier coup, qui est suivi des autres, jusqu'à ce qu'il expire sous le bâton. Il y a un mois que le Roi des *Ouentos* vint lui-même au Cap assommer à coups de bâton cinq de ses sujets, qui avoient tué un Hollandois. Il les laissa sur le carreau, & les Hollandois les pendirent à une potence où ils sont encore.

Les Hollandois peu à peu s'avancent dans le país, qu'ils achètent avec du tabac. Ils ont déjà fait à dix lieuës dans les terres une colonie où il y a quatre-vingts familles. Ils envayerent l'année passée à la découverte. J'ai long-temps entretenu celui qui y alla: il m'a dit qu'il avoit avancé plus de cent lieuës, trouvant par tout les mêmes peuples errans avec leurs troupeaux. Il y retournera au mois d'Aoust prochain, & il espere percer jusqu'au Royaume de Manamotapa, qui ne doit pas estre loin de-là.

Au reste, je doute qu'il y ait dans le mon-

de un meilleur païs pour la vie : tout y est bon , le bœuf , le mouton , la volaille. Le gibier y est exquis : de trois sortes de perdrix , blanches , rouges , grises ; il y en a de grosses comme des gelinotes. Elles n'ont pas le fumet des perdrix d'Auvergne , mais la chair en est courte , blanche , tendre , & d'aussi bon goust pour le moins que celle des gelinotes de bois. Les chevreuils , les agneaux , les tourterelles sont admirables. Je ne vous nomme que les bêtes , que nous avons mangées. Toutes les viandes d'Europe s'y trouvent en abondance , & une infinité d'autres que vous ne connoissez pas. Et ce qui est surprenant , au milieu de tout cela tout est plein de cerfs , sangliers , tigres , leopards , lions , éléphants , ânes sauvages , chiens sauvages qui n'ont ni queue ni oreilles , & qui vont à la chasse en meute ; élans d'une grandeur prodigieuse ; chevaux sauvages marquetez de blanc & de noir , & plus beaux que les barbes. On n'en a pas encore pu apprivoiser : on les prend dans des pièges , mais ils se tuent. M. le Commandeur m'a dit qu'il faisoit faire une maniere de filet pour les prendre , sans qu'ils se puissent faire mal en se debatant.

Toutes ces bêtes sauvages s'éloignent à mesure que le païs se peuple. Il n'y a pourtant pas longtemps qu'un lion atrapa un grand cheval à cinq cens pas du Cap , & le traîna par la queue jusqu'au

jusqu'au haut de la montagne. On lui dressa un piège, où il y avoit cinq ou six mousquetons chargez autour d'une piece de bœuf: il ne manqua pas d'y revenir; les mousquetons lâcherent, & le tuerent. Sa peau est à la forteresse.

Le vin du país est blanc, fort agréable, ne sent point le terroir, & ressemble assez au Genevin; il s'abonit à chaque vendange. Il vient tous les ans se rafraîchir au Cap plus de vingt-cinq vaisseaux de la Compagnie. Ils y prennent des provisions, qui ne leur coutent presque rien, des moutons, du vin, du fruit, & des herbages: leur beau jardin leur en fournit.

Je suis las d'écrire du Cap. Si dans la fuite je me souviens de quelque autre chose, je le foulerai où je pourrai. Ce n'est pas ici une relation en forme; ce sont lettres tres-familieres, où l'on met tout ce qui vient au bout de la plume. Par exemple, devois-je oublier les racines, les herbes, les fleurs? Il y en a une infinité que M. d'Aquin ne connoît pas, & dont il feroit un bon usage pour le service du genre humain: je tâcherai de lui en porter quelques-unes.

Nous avons couru toute la nuit au Sud; & le Cap est bien loin. Nous allons présentement au Suest jusqu'au 38. degré, & puis droit à l'Est jusqu'à mille lieuës du Cap. Nous ferons ensuite le Nordest, pour gagner l'Isle de Java, & tomber brusquement dans le détroit de la Sonde. Car il

L

faut bien prendre garde à ne se pas laisser dériver sur l'Isle de Sumatra : on ne pourroit plus regagner le détroit de la Sonde, & il faudroit aller par celui de Malaca, qui est la mer à boire.

Nous avons eu un peu de calme toute l'après-dînée : le vent est revenu à six heures du soir. La mer est fort belle, & nous passons bien. Où sont donc ces terribles mers du Cap des Tourmentes ? C'est ici que les trois mers se choquent, la mer des Indes, la mer d'Afrique, & la mer du Bresil. Toutes les relations ne parlent que de tempêtes dans ce parage. Est-ce que tout change en notre faveur ? Ou ne seroit-ce point que les Relateurs grossissent les objets, & d'une mouche, comme l'on dit, font un éléphant ?

9. Juin.

IL y a eu cette nuit deux heures de calme, mais le vent est revenu. Nous faisons deux lieues par heure. Il n'est plus question du Cap : si ce temps-là dure, nous serons dans deux jours par le travers de Madagascar à quatre cens lieues au large. Il fait de petites ondées pour mouiller nos voiles, afin qu'elles prennent mieux le vent. La partance du Cap est aussi belle que celle de Brest ; & selon les apparences, ce voyage finira comme il a commencé.



10. Juin.

ON a beaucoup roulé cette nuit. Nous avons vent arriere : on ne roule pas tant quand il est large. La frégate nous suit, & va bien.

Il n'y a point eu de hauteur. Le temps a esté couvert toute la journée, un vent furieux de Nord : il nous mene à la route. Des grains de temps en temps. Il a fallu ferrer les huniers & la grand' voile. La mizene suffit pour nous faire faire soixante lieues par jour de ce train-là.

11. Juin.

CE n'estoit pas raillerie cette nuit : il faisoit un vent terrible, une pluie, des éclairs, toute la mer estoit en feu. J'ai vu le feu Saint-Elme sur tous nos mâts : il decendoit aussi sur le pont ; il estoit gros comme le poing, brillant, voltigeant, & ne brûlant point. On sentoît beaucoup le soufre ; point de tonnerre : les vagues entroient familièrement dans le vaisseau. Cela a duré jusqu'au jour. Le vent est diminué : la mer est toujours fort grosse, point de soleil, point de hauteur ; & nous faisons bon chemin. On roule beaucoup, parce que nous n'avons point de voiles pour nous soutenir : il a fallu dîner en volant.



12. Juin.

LE vent n'a point encore esté si fort, ni la mer si grosse : nous volons avec la mizene. Il a fallu ferler le grand hunier, & ce n'a pas esté sans peine. Nous demandions de grosses mers : nous n'en demandons pas davantage. Allons seulement comme nous allons encore six semaines, & nous sommes à Batavie, car j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : au-lieu d'aller faire de l'eau à Bantam, nous irons à Batavie. En voici la raison. Ce n'est point une vaine curiosité qui nous mene; & quoi-que Batavie soit une des plus belles villes du monde, nous ne nous détournions pas pour y aller. Les Hollandois nous ont appris, qu'après avoir passé le détroit de la Sonde, il ne faut pas enfiler le détroit de Banka, ce que nous prétendions faire; mais prendre au large sur la droite. Cela estant, nous passerions presque à la veuë de Batavie; & il vaut bien mieux s'y aller rafraîchir qu'à Bantam.

On a pris hauteur : nous sommes à 36. degrez 54. minutes de latitude meridionale. Pour la longitude, il faut s'en rapporter à l'estime.

13. Juin.

APRÈS la pluie le beau temps, & trop beau. Ces terribles mers sont abaissées, & nous sommes en calme : ô l'inconstant élément !

La hauteur s'est trouvée de 35. degrez 50. minutes: les courans nous ont un peu trop portez vers le Nord. La variation y fait aussi quelque chose. Il faudra bien que je vous explique un jour ce que c'est que variation. Je ne le sçai pas encore assez bien, & j'aurois peur de me brouiller: mais dès cette apresdînée je m'en ferai instruire à fonds par le Pere de Fontenei, & j'aurai dans la suite assez d'occasions de vous en parler.

Le vent est revenu ce soir, un bon Nord qui nous redresse. Nous faisons le Suest jusqu'au 38. degré, & puis le Nordest: ce sont vents tout nouveaux, qui nous ont conduit jusqu'ici. Il y a plus d'un mois que les Ouests devroient estre venus, & nous les attendons encore.

14. Juin.

V ENT à souhait: toutes nos voiles portent, point de mer. Le vaisseau est droit, & ne fait que glisser; mais en glissant il fait plus de deux lieues par heure. Un beau soleil, un air doux, ni chaud ni froid, bon appetit, bonnes provisions, nous avons encore des choux du Cap; & l'étude va bien.

15. Juin.

N OUS allons; mais on roule cruellement. On se connoît à force de se hanter: l'Oiseau va délicieusement à vent large, mais il roule é-

pouvantablement à vent arriere. Encore : mon écritoire est renversée. L'article fera court : où prendre de l'encre ? le roulis me servira d'excuse.

16. Juin.

C E matin toutes nos voiles à l'air ; le vent a tourné dans un instant du Nord au Sud. On a eu beau arriver , larguer les écoutes, le vent estoit forcé , & nous avons pensé démâter. Tout le monde a mis la main à l'œuvre , personne ne se fait prier ; & les Jésuites & les Missionnaires , tout travaille : chacun y est pour son petit conte.

La hauteur s'est trouvée de 37. degrez 40. minutes. Nous n'élèverons pas davantage en latitude , si nous pouvons ; & nous allons dévider la longitude.

Nous avons observé ce soir une éclipse de lune que M. Cassini assurément n'aura point veüe : il est pourtant assez alerte sur cela ; mais elle n'estoit pas visible pour vous autres Européens. La penombre a commencé à 6. heures du soir 15. minutes , & l'éclipse à 6. heures 43. minutes 26. secondes. Vous voyez que le Pere de Fontenei & moi nous descendons dans un grand détail. L'éclipse a esté entiere pendant 1. heure & 10. minutes. On voyoit le disque de la lune rougeâtre , & plus petit que quand il est éclairé ; & avec les lunettes on voyoit comme une grosse fumée sur tout le corps lunatique. Nos

pauvres Mandarins, qui font grand cas de la lune, sont sortis de leur taniere, d'où par parenthese ils ne sortent jamais, & sont venus voir l'état pitoyable où elle estoit : ils n'en ont pu soutenir la veüe, & se sont allé recoticher.

17. Juin.

ON auroit bien mieux observé l'éclipse sur la terre avec les grandes lunettes : il a fallu se contenter des petites, qui encore ont bien de la peine à tenir contre le roulis. Cette vilaine éclipse nous a amené le calme.

Il y a présentement une grosse affaire sur notre vaisseau. On ne donne plus de vin aux matelots, & depuis le Cap on leur donnoit de l'eau de vie. Que faisoient-ils ? un seul beuvoit tout d'un coup les rations de tous ceux de son plat ; & ainsi l'un après l'autre, à coup seur, estoit yvre, & avoit le feu au corps. On y a voulu mettre ordre de peur qu'ils ne tombassent malades, & mêler leur eau de vie avec leur eau : ils n'en veulent rien faire, & depuis deux jours ils n'ont point bu. Cela pourroit bien finir par quelques coups de corde.

18. Juin.

LE vent est revenu, toujours notre victorieux Nordest qui nous a fait doubler le Cap de Finistère & celui de bonne Espérance. Il se tour-

nera apparemment vers l'Ouest ; car s'il demeureroit où il est , à la fin il nous embarrasseroit.

Plus j'avance dans le Portugais , & plus je suis persuadé que les Rois de Portugal sont du sang de Hugues Capet. La Langue François & la Portugaise se ressemblent trop pour n'être qu'amies : il faut qu'il y ait de la parenté. Ce sont les mêmes façons de parler , le même tour ; & pour bien traduire en François un livre Portugais , il n'y a qu'à le traduire mot à mot. J'ai commencé d'aujourd'hui à prendre plaisir au Siamois. Je connois fort bien toutes mes Lettres ; j'épele à merveilles : en une heure je déchiffrerai deux lignes , & y mettrai tous les tons. J'écris, *confi*, *confi*. Dans huit jours on me donnera des themes ; & s'il plaît à Dieu , en arrivant à Siam , j'entendrai une partie de ce qu'on me dira : l'usage fera le reste. Que s'il faut revenir sur mes pas , ce seront tous pas perdus. Mais le cœur me dit que je demeurerai. Je n'aurai point l'aller pour le venir. Le Roi de Siam est trop brave homme pour me renvoyer , & si je lui peux parler son jargon , j'ai tant de choses à lui dire , & si divertissantes pour un curieux comme lui , qu'il fera trop heureux de me retenir.

19. Juin.

C'EST le Norouest qui nous mene : il est bien meilleur que l'Ouest , parce qu'il nous fait aller
vent

vent large. Toutes nos voiles portent, & le vaisseau ne roule point. Il a bien roulé cette nuit, & ce matin on ne pouvoit se tenir sur le pont. Le Pere Gerbillon s'est donné une entorse qui lui fera garder quelque temps la Sainte Barbe.

Nous croyons estre présentement par le travers de Madagascar, à cinq cens lieuës du Cap. Nous allons aller à l'avenir bride en main. Il y a de certaines Isles en campagne, contre lesquelles il n'est pas à propos de se choquer; & comme toutes les Cartes sont fausses, & qu'il y a souvent des erreurs de cent lieuës, nous irons le jour à toutes voiles, & la nuit doucement la sonde à la main. M. de Vaudricourt est homme sage, qui rendra bon conte au Roi de son vaisseau.

20. Juin.

PLEIN calme, & on ne roule point, parce que la mer est fort unie. Voici un vrai temps à raisonner pantoufle : mais je ne sçai sur quoi raisonner avec vous. Je ne crache que Portugais, que Siamois; & j'aurois bien envie que vous me voulussiez donner l'invention d'apprendre ces deux Langues en huit jours. Pourquoi non? Je commencerois par vous quitter du Portugais: *Sabemos nos algumas palauras*. Et pour le Siamois, il n'est pas plus difficile que le Latin. Vous avez bien trouvé une méthode pour faire entendre le Latin

M

en quatre jours à M. * * * *, pourveu qu'il y veuille donner par jour seulement une couple d'heure. Je vous en donnerois quatre moi; & avec cela nous emporterions aisément tous les

nn n̄ n̄ n̄ n̄

de l'Empire Siamois. Je m'évertuë en votre absence : je raisonne, je cherche, je fouille dans ma cervelle. Si je perds d'un côté, je gagne de l'autre. Quand je vous sens à portée, mon imagination paresseuse ne daigne faire effort. Mais quand je fais réflexion qu'entre nous deux une partie de la terre roule, & que je ne dois attendre de secours que de moi-même : alors je rappelle ce que je vous ai oui dire sur d'autres sujets ; je l'applique au sujet présent ; je me hasarde à y ajouter du mien ; & de tout cela je me forge une méthode qui ne laisse pas de me servir.

21. Juin.

A 37. degrez 4. minutes de latitude Méridionale. Vous voyez que nous suivons la longitude, & le ferons ainsi encore cinq cens lieues ; & puis au Nordest. Je ne sçai point de nouvelles : les couriers nous manquent souvent. Hé qu'auroit fait ici le pauvre M. Soubrié ? Mais nous n'en mourrons pas ; & M. de Brandebourg fera tout ce qu'il lui plaira. Nos exercices continuent, & nos plaisirs augmentent à mesure que nous

faisons quelque petit progrès. Il est dur à quarante ans d'apprendre à lire & à écrire. Je croi pourtant qu'on apprend bien plus vite qu'à l'âge de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Ayant à parler d'un enfant, je n'en pouvois pas trouver un plus joli, ni de meilleure maison. Je ne manquerai pas de conter au Roi de Siam toutes ses petites gentilleses; & comme à deux ans & demi il endosse déjà la cuirasse, & met le pot en tête.

22. *Jun.*

LA barbe en fume, à ce que disent les pilotes. La mer est haute comme les monts; & nous roulons beaucoup, parce que nous n'avons point de huniers pour nous soutenir. Il faut attendre la frégate, qui n'oseroit porter les siens; & de temps en temps nous embarquons une douzaine de muids d'eau. J'en avois tout à l'heure un demi-pié dans ma chambre. On se console aisément, quand on va bien.

23. *Jun.*

C'EST encore pis aujourd'hui; & c'est tout ce que je peux faire que de vous écrire. Nous avons dîné sans façon: atrape qui peut. Je vous assure qu'ici la digestion se fait brusquement: on est secoué d'importance; & sans nous aller promener bien loin, nous faisons beaucoup d'exercice.

Mij

24. *Juin.*

LE même temps continuë. Les coups de mer sont violens & fréquens. Cette nuit les cofres alloient à flot entre les deux ponts. Il n'a pas esté possible de dire la Messe aujourd'hui dimanche & jour de Saint Jean. Sont-ce donc là ces mers des Indes si douces, si pacifiques? Nous n'aurions point esté surpris de les trouver terribles autour du Cap de bonne Espérance. Mais ici les pilotes sont à la renverse, & n'ont plus de foi aux relations.

25. *Juin.*

NOUS avons perdu cette nuit notre pauvre frégate. Ce n'est pas notre faute : notre fanal a esté allumé toute la nuit. On ne sçait si elle est devant ou derriere, & selon les apparences nous ne la reverrons qu'à Batavie. La mer est toujours fort grosse. Le Sorouest nous mene. Nous allons vite, & fort agréablement au roulis prés. Je viens de gagner une partie d'échets qui m'a fait beaucoup de plaisir. Il s'est élevé un petit Pere Gerbillon, qui a du génie : il est venu comme un champignon. Quand il joint ses lumieres à celles du Chevalier de Fourbin, ils parviennent à me donner de l'émulation & par conséquent du plaisir. Nous jouons deux parties après le dîné pour la récréation ; & puis chacun va à sa tâche.

26. *Juin.*

LE vent vient de l'avant, il est Suest. Nous ne laissons pas d'aller, mais il faut aller au plus près. Cela est incommode, & nous fait dériver du côté du Nord. Il n'est plus question de la frégate, elle est bien perdue. C'est une merveille que nous ayions fait près de quatre mille lieues sans nous séparer. Elle sera peut-être à Batavie aussi-tôt que nous.

27. *Juin.*

LA mer est fort adoucie, & le vent aussi; mais il est toujours Suest, & quasi contraire. Il n'a la mine de changer qu'à la nouvelle lune. Nous l'attendons sans impatience, & passons fort bien notre temps. A peine est-on levé que le soir vient: les jours nous passent comme des momens. On n'est pas sorti d'un exercice qu'on rentre dans un autre. Le bréviaire, les conférences, l'Ecriture Sainte, le Portugais, le Siamois, la sphere, un peu d'échets, bonne chere sur le tout, & de la gayeté: faites mieux si vous pouvez.

28. *Juin.*

LA hauteur s'est trouvée aujourd'hui de 32. degrez 40. minutes. Nous voilà un peu trop Nord; & quand il plaira au vent, nous regagnerons le 36. degré pour enfler plus aisément le détroit

M iij

de la Sonde : il n'y a pas plus de neuf cens lieuës d'ici. J'admire comme je parle de neuf cens lieuës : je traite cela de bagatelle. Cela vous doit faire voir avec quelle facilité nous voyageons.

Le vent s'est un peu rangé de l'arriere, mais il est bien foible : il se fortifiera.

29. Juin.

IL s'est encore affoibli, & nous sommes en plein calme. Le vent reviendra avec la lune : cependant on nettoye le vaisseau, on le gaudronne, on racommode les voiles, on remuë les poudres. Le Pere Tachart a prêché aujourd'hui, & a fait merveilles. Il faut bien qu'il ait dit de bonnes choses, car il n'a pas tous les talens extérieurs : son zele le fait parler avec trop d'effort, & tout le monde n'a pas laissé d'être content.

30. Juin.

LE vent est revenu, mais contraire, franc Suest. Il a fallu revirer de bord, de peur de trop dériver vers le Nord. Nous faisons présentement le Sud sudouest ; c'est tourner le cul à la mangeoire. Mais nous voulons regagner les 37. ou 38. degrez, jusqu'au 42. Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents d'Ouest. Nous sommes à peu près à huit cens lieuës du Cap. Si nous en estions à mille lieuës, nous ferions le Nord-est. Il seroit dangereux de le faire dans ce parage, &

nous courrions fortune de manquer le détroit de la Sonde, & d'aller reconnoître Sumatra au lieu de Java. Nos Officiers disent qu'ils viennent de voir un gros animal cornu à quatre piés : il n'y a gueres de poissons ainsi bâtis. Je ne l'ai point vu.

1. Juillet.

JAMAIS on n'a esté si tourmentez que nous le sommes. Le vent est toujours contraire. Nous allons à la bouline. Le vaisseau roule, & tangue en même temps. La vague est courte & creuse, la mer fort grosse. On ne sçauroit ni lire ni écrire. Il faut s'amarrer, de peur de s'aller casser la tête l'un contre l'autre. C'est tout ce qu'on peut faire que de porter le morceau à la bouche. Pour boire, il faut prendre son temps, & avaler vite. Les Officiers ont beau nous dire que quand le vaisseau panche d'un côté, nous n'avons qu'à nous pancher de l'autre : notre inclination nous porte à la complaisance, & nous obéissons au mouvement de l'Oiseau ; & c'est le vrai moyen de s'estropier. Cela finira. La lune a commencé ce matin : nous espérons qu'elle nous donnera du beau temps.

2. Juillet.

LA mer n'est pas tout-à-fait si rude ; mais le vent est aussi impertinent que jamais. La hauteur

s'est trouvée de 34. degrez 55. minutes. Nous remontons vers le Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents d'Ouest. On voit beaucoup d'oiseaux, sur tout des damiers : nous ne laissons pas de nous croire fort loin des terres.

3. Juillet.

LA mer belle, & le vent bon s'il nous menoit à la route. Il faut espérer qu'en nous approchant des terres Australes, nous trouverons qui nous redressera. Ne vous souvient-il point d'avoir leu l'histoire du bon homme Arosca Roitelet Austral ? Nous ne devons pas être bien loin de son païs. Il receut si bien le Capitaine Gonneville : je croi que le petit-fils de son petit-fils, car il y a cent cinquante ans, nous recevrait encore mieux. Ainsi je me console par avance de tout ce qui peut arriver. Je croi pourtant qu'il ne seroit pas trop fêur d'aborder la terre Australe. Le bon homme Arosca donna son fils à Gonneville pour l'amener en France, à condition de le lui ramener dans dix-huit lunes avec deux pieces de Canon pour faire peur à ses voisins. Gonneville manqua de parole : Arosca attend encore. Si on nous alloit faire un procès là-dessus : il vaut mieux aller à Batavie, où nous serons aussi-bien receus qu'au Cap.

Ho voici les lamentations qui recommencent. Nous n'arriverons point à Siam cette année. Il

y a

y a quinze jours que nous ne faisons rien : nous reculons. Ce vent de Suest qui nous est contraire, est un vent fait : il a commencé avec la lune, il durera. Et où irons-nous ? Il y a encore plus de mille lieuës d'ici à Batavie. Quand nous y arriverons, la mousson de Siam sera passée. Quelle pitié ! Passer l'hiver à Batavie entre les mains des Hollandois, qui ne nous aiment pas tant qu'ils disent, Hé pauvre France, quand te reverrons-nous ? Voilà un an de perdu.

O ça, Messieurs, c'est ainsi que je leur parle, avez-vous tout dit, & desespérerez-vous toujours ? Ne vous souvient-il plus de la ligne après trois jours de calme ? Tout estoit perdu : nous ne devions jamais voir le Cap assez à temps. Allons, allons, croyez-moi, tout ira bien. Prions Dieu ; & buvons notre vin d'Espagne, car par parenthese, j'en ai d'admirable. Les bons vents viendront. Celui qui nous a amenez jusqu'ici, nous menera bien encore à Siam.

4. Juillet.

POINT de mer, presque point de vent, le troisième de la lune. Toutes indications de changement de temps ; & il ne sçauroit presque changer qu'en bien.

Ne l'avois-je pas dit ? J'entens grand bruit. Les Officiers crient à l'Est. On va revirer de bord. Il y a peu de vent. Mais enfin nous ferons l'Est,

N

qui pourtant ne nous vaudra que le quart de Nordest à cause de la dérive, & de la variation. Me voici bien avant dans les termes de marine : je ne sçai si j'en suis bien sorti ; je ne m'y rembarquerai plus. Il me semble que j'entens tenir ces discours à nos pilotes.

La journée n'est pas encore passée, & ce malheureux Suest est revenu. Il faut encore revirer de bord.

5. Juillet.

LE vent s'est remis à la raison à la pointe du jour, & nous avons encore reviré. Nous faisons présentement le Suest ; c'est ce qu'il nous faut : nous demanderions seulement qu'il fraîchît un peu.

On vient de trouver 37. degrez 35. minutes de hauteur. Mais le vent a encore viré, & nous ne faisons plus que le Sud : ce vent est bien opiniâtre.

6. Juillet.

ON vire, on revire. Un moment nous allons assez bien, & puis le vent revient contraire. Nous allons commencer une neuvaine pour demander à Dieu la grace de bien achever notre voyage.

M. Vachet dira demain la Messe. Je suis tout plein des joyes de Paradis : je viens de lire le Paradis de M. Nicole. Qu'il en donne une belle

idée ! Ou plutôt qu'il a eu bon sens de faire parler sur un sujet si difficile un aussi bel esprit que Saint Augustin ! Je sçai bien que vous sçavez tout cela par cœur, & que les *Essais de Morale* est votre livre favori. Mais je vous prie de relire pour l'amour de moi le Chapitre où il parle de l'occupation éternelle des Bienheureux. En vérité il faut estre fou pour ne pas avoir envie d'aller-là. L'enfer ne m'a pas semblé si bien traité ; & l'un m'a fait plus de plaisir, que l'autre ne m'a fait de peur. La raison en vient peut-estre de mon temperament. Je me flate aisément : je croi avoir enfilé le bon chemin, & j'espere beaucoup de la miséricorde de Dieu. Que je suis heureux d'avoir entrepris ce voyage-ci ! Je sentoie bien que la main de Dieu y estoit ; & j'y estois poussé avec trop de violence pour que cela fust naturel. Tout s'y opposoit. Le Roi n'y avoit que faire de moi. Mes amis, mes parens m'en détournent. La nature y devoit trouver beaucoup de répugnance. Je n'avois point d'argent pour faire les dépenses absolument nécessaires. Dieu m'a fait la grace de surmonter tout cela. J'estois à moitié malade quand je suis parti ; il avoit fallu ne pas dormir toute la nuit : la santé m'est revenue en mangeant salé, & en buvant de l'eau de vie ; & jamais je ne me suis si bien porté. L'esprit est encore en meilleur état ; toujours gai, bien avec tout le monde. Je ne suis rien sur ce

vaisseau ; & l'on me traite comme si j'étois quelque chose. J'étudie tant que je veux. Le Siamois va à merveilles ; & je commence à jargonner avec les Mandarins. Mais sur le tout je suis bien résolu à tout ce que Dieu voudra faire de moi. Si je demeure à Siam, je croi ne m'y point ennuyer pendant deux ou trois ans ; & si je n'y demeure pas, j'aurai toujours fait un beau voyage. J'aurai appris bien de petites choses. Je n'aurai gueres offensé Dieu pendant deux ans. Hélas, peut-être que par-là ce seront les deux plus belles années de ma vie ! Hé comment ferions-nous pour offenser Dieu sur ce vaisseau ? On n'y parle que de bonnes choses ; on n'y voit que de bons exemples. Les tentations sont à trois ou quatre mille lieues d'ici. Franchement nous n'avons pas grand mérite à vivre dans l'ordre. J'étois déjà résolu, avant que de partir de Paris, de me donner entièrement à l'Eglise. Je vis du bien de l'Autel : ne faut-il pas servir l'Autel ? J'espère que Dieu me fera la grace de prendre les Ordres à Siam, & de la main de ces bons Evêques successeurs des Apôtres. Cela me portera bonheur ; & quand je n'aurois eu à la tête que ce dessein, n'aurois-je pas bien fait de faire douze mille lieues ? Je suis bien en train de causer : il faut pourtant vous quitter. Une autrefois nous en dirons davantage : la matiere n'est pas épuisée.

7. *Juillet.*

Nous allons au Suest quart-d'Est. Il n'y a point du tout de mer ; & avec petit vent on ne laisse pas de faire trente lieuës par jour. On vient de voir du goimon : ce sont des herbes, des racines, du bois. On en voit ordinairement à quarante ou cinquante lieuës des terres : il faut pourtant que nous soyions encore à plus de cent lieuës des Isles d'Amsterdam & de Saint Paul. On voit aussi force damiers ; mais pas un petit poisson. Les jours maigres sont rudes à passer. Point de poisson, point d'œufs : imaginez vous quel beurre : pas la moindre petite herbe verte. Aussi sommes-nous bien-aises le dimanche matin ; & quand on a bien mangé cinq jours de suite, il est assez bon de faite diette.

8. *Juillet.*

A la fin voici le vent d'Ouest ; mais il est si petit, si petit : c'est qu'il vient de loin. Il y a assez loin d'ici au Bresil. Il faut espérer qu'il prendra des forces : la lune qui commence à en avoir, lui en donnera. Ho le beau sermon que vient de faire le Pere le Conte ! Il se bourdalise beaucoup : en voilà deux de suite de la même force. Il est éloquent, familier & touchant ; & je voi que nos autres Prédicateurs ne sont plus si empressez. Ils voyent, au moins la plûpart, qu'a-

prés qu'ils ont bien crié, bien sué, on ne leur dit rien ; on commence Vespres. Mais ce Pere le Conte n'est pas de même : chacun l'embrasse, chacun l'essuye ; on ne veut pas qu'il s'enrume, parce qu'on veut l'entendre encore.

La hauteur s'est trouvée de 39. degrez 40. minutes. Le vent a pris courage, & nous allons bien.

9. Juillet.

O l'effroyable, ô l'épouvantable journée ! nous n'en vîmes jamais de pareille. Pour nous autres gens à bréviaire, ce n'est pas merveilles : mais les marins, les pilotes tiennent le même discours. Il y a quatorze ans que je vais sur la mer, je n'ai point encore vu cela ; & moi il y en a vingt-deux, & je ne me suis point encore trouvé à telle fête. Le tonnerre, la pluie, les éclairs, la nuit en plein jour, la mer à mi-mât, des roulis, Dieu le sçait. Un vent furieux qui par bonheur nous mene à la route ; & nous portons nos deux basses voiles. Des coups de mer qui couvrent la dunette : mais voici le pis, des coups de mer, qui viennent choquer le vaisseau comme les beliers d'Agamemnon choquoient les murailles de Troye ; & quand cela arrive, tout le vaisseau craque dans ses membres, & tremble, & nous fait trembler. Il en vient de venir un si furieux, que nous nous sommes tous regardez : & cependant, ô la bonne chose que la bonne

conscience ! nous n'avons point trop peur. Là-dessus je compare moi à moi-même, moi allant en Angleterre, à moi allant à Siam : vous sçavez si nous courumes fortune, dans un bon Jach, & vent à souhait. J'eus pourtant grande peur ; & plus de quatre fois je me repentis d'avoir quitté le plancher des vaches. Et ici, où la mer a un autre minois, où j'entens les gens du métier dire, *Cela ne vaut rien, il n'en faudroit pas beaucoup comme celui-là*, je suis tranquille. D'où vient cela ? Je ne joue plus ; la bassette ne m'est plus de rien : je songe un peu à l'autre vie. Je ne tuois personne : mais à grand'peine disois - je mon bréviaire ; & plus d'une fois j'ai quitté le jeu pour aller débrider Vespres, & puis retourner quêter un sonica. Quand on en use ainsi, on doit craindre les dangers. Rien n'est si fragile que la vie ; & je ne comprends pas comment ceux qui ne croient que cette vie, ou qui du moins vivent comme s'ils ne croyoient pas autre chose, veulent aller à la tranchée ou sur la mer. Ils devroient, en suivant leur raisonnement, se tenir toujours dans une boëte. Mais pour nos Missionnaires, c'est à eux à estre braves. Que hazardent-ils ? leur vie. Peut-estre qu'ils mourroient dans leur lit encore plutôt qu'ici ; & s'ils la hazardent, s'ils la donnent pour le service de Dieu, ce Dieu de justice leur en donnera une autre cent fois plus heureuse, & qui durera éternellement. Là-

dessus je m'en vais me coucher, & tâcher de dormir malgré le roulis. La réflexion morale a peut-être esté un peu longue : mais en vérité la mer en colere est un prédicateur pathétique ; & le Pere Bourdalouë se tairoit devant elle.

10. Juillet.

LA mer s'est mise à la raison. Elle est encore haute, & le vent est assez fort. Mais nous portons nos huniers, & faisons plus de deux lieues par heure. Nous espérons doubler incessamment les Isles d'Amsterdam & de Saint Paul ; & puis aller reconnoître la pointe de Java, pour tomber brusquement dans le détroit de la Sonde, qu'il faut passer avec bon vent à cause du courant qui vient du Nord.

La hauteur s'est trouvée de 36. degrez 59. minutes.

11. Juillet.

DEUX lieues & demie par heure ; quelquefois trois : de temps en temps des coups de mer ; un peu de roulis. Tout cela n'est rien, pourveu que nous arrivions dans un mois à Batavie ; & nous y arriverons, *se Deos for servido*, ou si vous aimez mieux,

66225272215:621225.

12. Juillet.

12. *Juillet.*

LE vent s'est rangé de l'arrière, & s'est modéré. Nos portons nos huniers. La mer n'est plus grosse : on voit seulement de petits moutons blancs. Le soleil se montre : il ne fait plus si froid. Nous faisons deux lieuës par heure. On voit du goémon & des oiseaux. Nous avons à tribor les Îles d'Amsterdam, & à babor celle de Romeiros.

13. *Juillet.*

NOUS allons à souhait ; & quand nous ferions le temps, il ne seroit pas autrement. Bon vent : nous portons toutes nos voiles : la mer unie : deux lieuës & demie par heure, sans qu'on se sente aller. Je vous conseille d'estre content.

Je souhaite d'avoir encore trois semaines la même chose à vous dire. Toujours beau temps ; il ne fait que croître & embellir. Nous faisons près de trois lieuës par heure avec la même facilité. Le vaisseau glisse ; & quand il a glissé pendant vingt-quatre heures, nous nous trouvons soixante lieuës plus près de Siam.

Nous estions à midi à 33. degrez de latitude Méridionale par la hauteur, & à 99. degrez de longitude suivant l'estime.

14. *Juillet.*

JE meurs d'envie de vous parler de Gournai.

O

Vous pourriez bien estre à l'heure qu'il est dans ce cabinet de verdure que nous fîmes l'année passée. Mais je n'y songe pas : le soleil vient de se lever pour nous : il ne se levera pour vous autres Gournésiens que dans quatre heures ; & il aura beau se lever pour Gournai, vous ne vous en levez pas plutôt. Peut-estre que vous n'avez pas encore songé à dormir, & qu'entouré de cinq ou six *in folio*, dans votre robe de chambre, étendu sur votre lit, vous achevez de dévorer un volume dont vous avez leu la préface après souppé. Quoi qu'il en soit, je m'adresse à vous, ou raisonnant, ou dormant : tout cela m'est égal ; j'en tirerai aussi peu de l'un que de l'autre, parce qu'il y a quatre mille lieues d'ici à Gournai. Car sans cela, si j'estois à la ruelle de votre lit, je croi que je vous aimerois mieux dormant que raisonnant : & voici sur quoi je me fonde ; sur l'expérience. N'est-il pas vrai que quand vous avez quelque chose à faire, vous allez dormir ; & que plus l'affaire est difficile, plus vous dormez ? Quand les autres mortels ont quelque chose à faire, ils vont étudier, ils vont veiller. Pour vous, j'en suis témoin oculaire, vous n'avez qu'à vous jeter sur votre lit : votre lit vous est ce que la terre estoit à feu Antée ; vous y prenez de nouvelles forces. Je n'ai jamais songé à en trouver la raison : mais ici que je n'ai rien à faire, & qu'éloigné de vous, il faut bien que je raisonne tout

seul, j'y veux songer. Pour moi, je croi que toutes les sciences sont dans votre tête : il n'est question que de les démêler. Or quand vous vous jetez sur votre lit, vous n'êtes pas d'abord endormi : vous songez profondément à ce que vous avez à faire ; rien ne vous distrait. Alors toutes les idées dont est question se présentent à vous. Là-dessus Monsieur s'endort : ces idées se promènent dans son imagination, & s'arrangent ; & à son réveil, il trouve sous sa main tous les matériaux dont il a besoin pour bâtir quelque dialogue. Cela n'est point si mal raisonné. Mais revenons à Gournai. N'y retrouverai-je point une petite fontaine ? Il ne vous en coutera que cinq cens écus. Il est vrai que ce seroit encore mieux fait de les donner aux pauvres. Je parle bien sérieusement. Mais supposé que vous ayiez cinq cens écus dont vous n'ayiez que faire ; grande supposition : il vaut mieux les employer à faire venir de l'eau dans votre bois que les garder dans votre cabinet. Rien n'est si vilain à un Ecclésiastique que de garder de l'argent. Et puis prenez bien votre temps : faites travailler pendant l'hiver : le bled est cher ; cela fera gagner les pauvres gens. En un mot, faites comme il vous plaira, mais je serois bien aise de trouver une fontaine à Gournai. Si je reviens avec M. le Chevalier de Chaumont, je me consolerais pourveu qu'on y travaille. Mais si je demeure à Siam deux ou trois ans, je prétens

O ij

à mon retour la voir jalissante. Je ne vous dis rien de M. le Prieur Nouët : il ne sçait peut-estre pas à quel point je l'aime, & combien je souhaite que M.... le place bien. C'est un homme à mettre en œuvre : & vous-même ne devriez-vous pas y travailler nuit & jour ? Ne vous y endormez donc pas : ce doit estre votre endroit sensible. Et si M. le Général fait son devoir, ce qu'il aime fort à faire, je l'en remercierai du meilleur de mon cœur : car il faut convenir qu'on feroit des choses admirables. Je coupe court. Je ne finirois pas sur les terrasses, sur les galeries, sur les parterres, sur l'Ionique, sur le Dorien ; & voici l'heure du Siamois que je ne prétens pas employer à badiner avec vous.

A 31. degré 40. minutes. Nous commençons à faire le Nordest tout pur ; & la variation & la dérive nous vaudront encore quelque chose.

• 15. Juillet.

C'EST aujourd'hui que finit la neuvaine que nous avons faite pour le bon vent ; & depuis qu'elle est commencée, nous l'avons eu à souhait. Nous avons fait plus de quatre cens lieues depuis huit jours : assurément Dieu veut qu'on le prie. M. Basset a prêché sur les peines de l'enfer, & a fort bien prêché : mais s'il continuë, il ne prêchera pas long-temps. Il se met en colère à l'exorde : il n'est poitrine de fer qui puisse

résister à des mouvemens si impétueux : les Supérieurs le modéreront.

Robin est mort, & nous le mangerons. C'estoit un mouton fameux entre les moutons par ses grands voyages. Il avoit fait plusieurs campagnes fort heureusement ; avoit vu les Isles de l'Amérique, toujours entre les deux ponts à la tête des autres qu'il endoctrinoit sur la tangue & sur le roulis ; & après avoir passé la ligne, doublé le Cap de bonne Espérance, à cinq cens lieues de Batavie, la forte bête s'est laissé tomber, & s'est incommodé d'une jambe de derrière. Robin estoit fort gras : on a eu peur qu'il ne maigrît, on l'a abandonné au boucher. Cet accident a mis la discorde dans le vaisseau. Quelqu'un s'est avisé de dire que Robin n'estoit qu'une machine. Là-dessus grande dispute. Tout le monde a pris parti ; & les histoires ne finissent point sur ce qu'a fait un chien, sur ce qu'a fait une guenon. M. Vachet nous cite des éléphans : chacun retient à faire son conte. Après chaque conte fait, on dispute, on crie, & personne n'avance. Les machinistes font une mine dédaigneuse. Les autres se croient fondez sur le bon sens & sur l'antiquité. La retraite sonne ; & chacun se va coucher, plein de son opinion, & de soi-même.

16. Juillet.

VOICI la pleine lune; & si elle nous est favorable, si le vent ne change point, nous serons à Batavie avant la fin du mois. Il est déjà un peu changé. Il vient du Sud: tant mieux, pourveu qu'il demeure-là. Nous allons au Nordest: vent large; & à midi nous estions à 28. degrez & demi de latitude, & à 106. de longitude. Il me semble que je vous entens. M. l'Abbé Michel, je vous prie, apportez ma Carte: voyons où sont ces pauvres gens; ou plutôt, voyons où ils estoient à deux heures après midi du 16. Juillet 1685. Ils n'estoient pas à cinq cens lieuës del'Isle de Java.

17. Juillet.

LE vent est devenu Suest: nous ne laissons pas d'aller à la route, mais il faut aller au plus près. On a tenu conseil de pilotes pour regler la route. Quelques-uns ont esté d'avis de faire l'Est tant que l'on pourroit, & d'aller reconnoître la terre d'Endrach, pour descendre ensuite le long del'Isle de Java, dans le détroit de la Sonde; & leur raison est qu'en ce temps-ci, il regne des vents d'Est, & que quand ils sont venus, il est difficile de gagner le détroit de la Sonde, si on ne se trouve à la hauteur de Java. Mais leur avis n'a pas esté suivi, parce que ces terres d'Endrach sont

fort dangereuses, pleines de roches à fleur d'eau. Il y en a quelques-unes marquées sur les Cartes, comme les Trials, & une infinité d'autres, entre lesquelles il seroit casuel de passer. Là-dessus on a consulté les Auteurs. Un routier Portugais va reconnoître la terre d'Endrach. Les Hollandois n'y vont jamais : nous n'irons point non plus. Les Hollandois sçavent bien leur métier, & à voir l'état de leurs affaires dans les Indes, ils en sçavent plus que les Portugais. De plus, les uns font notre route beaucoup plus souvent que les autres. Les Portugais, après avoir doublé le Cap de bonne Espérance, rangent les côtes Orientales de l'Afrique, dont ils possèdent une partie, & vont par-là aux Indes; & les Hollandois vont droit à Bantam : ainsi il les en faut croire. Nous allons donc au Nordest pour gagner l'Isle de Java au dessus du détroit; & si les vents nous contrarient, & que nous nous sentions dériver vers Sumatra, nous ferons des bordées pour nous soutenir, jusqu'à ce que nous puissions enfiler ce détroit. Voilà bien de la marine : j'en entens parler, il faut bien que je vous en parle.

18. Juillet.

LE vent commence à estre tiède : aussi approchons-nous du Tropique. La mer de temps en temps se brouille. Nous roulons, nous tangons, nous nous tenons comme nous pouvons. La hau-

teur estoit aujourd'hui de 24. degrez & demi, & la variation de 9. degrez.

19. *juillet.*

LE Tropique est passé. Nous estions à midi à 22. degrez 45. minutes de latitude méridionale, & à 110. degrez de longitude. C'est toujours le Suest que nous pinçons. Il faut espérer qu'il changera; car il nous meneroit à vau-le-vent de Sumatra, & ce n'est pas notre conte.

Je vous ai tenu un petit cas secret : mais je ne puis plus tenir ; & vous puis-je cacher quelque chose ? J'apprens Euclide : j'ai un compas ; je fais des rhomboïdes, & force trapezes. Quand il vous plaira mesurer une ligne inaccessible, vous n'avez qu'à m'envoyer querir. Je vois bien, je sens ce que vous m'allez dire. Vous m'allez renvoyer au Proverbe : *Qui trop embrasse, mal étreint*. Vous allez conter par vos doigts : le Portugais, le Siamois, la Sphere, le Pilotage, la Manœuvre, Euclide sur le tout ; quel pot pouri ? Et ne vaudroit-il pas mieux ne s'appliquer qu'à une chose, & la sçavoir à fonds ? Non, il ne vaudroit pas mieux. Quand on est sur la mer, le moyen d'étudier huit heures de suite la même chose ? On s'en ennuyeroit bientôt : au lieu qu'en suivant ma méthode, on va de plaisirs en plaisirs. Une heure de Portugais, deux heures de Siamois, une heure d'Euclide ; tout cela entremêlé de quelques chapitres

pitres des *Essais de Morale* : une fondation à perpétuité d'un Chapitre de l'Evangile, que je lis tous les soirs avec M. Basset, qui m'en explique les endroits les plus difficiles : un peu de musique. Nous sçavons passablement le plein-chant, & dans un village on porteroit fort bien la chape. De temps en temps la promenade sur le pont, quelque petite conversation avec les pilotes, regarder sur la Carte : nous sommes ici, nous estions-là hier, si nous pouvions être-là demain. Les prières publiques, les particulieres, l'heure du bréviaire, le dîné, le soupé, une partie d'échets pour la récréation. Les jours vont si vite. Je sçai bien que je ne deviendrai pas un bon pilote, ce n'est pas ma vocation ; ni un bon Mathématicien, le métier m'en paroît trop sec : mais au moins je sçaurai le Portugais, & en dépit de vous le Siamois. Les Mandarins m'ont écrit ce matin une lettre pour se réjouir de mes progrès dans la plus belle langue du monde. J'ai fort bien leu la lettre, & l'ai presque toute entendüe ; & sur le champ leur ai fait réponse en pur Siamois. Il est vrai qu'on m'a aidé à faire mon theme. J'ai cru être en quatriême, & écrire une lettre à mon pere pour lui demander mes étreines. Je commence à y prendre plaisir ; & suis feur, moralement parlant, de parler Siamois à Siam. Euclide ira jusqu'ou il pourra, tant que j'aurai le Pere Tachart ; & la Sphère, tant que j'aurai le Pere

de Fontenci: & quand nous serons arrivés à Siam, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

20. *Juillet.*

A 21. degré. Nous voici dans la Zone torride. Il ne fait plus froid; mais les habits de drap n'incommodent point encore. Le vent nous incommode beaucoup. Il est toujours Suest, & nous commençons à trop aller vers le Nord. Si cela durait encore cinq ou six jours, nous nous trouverions à vau-le-vent du détroit de la Sonde; ce qu'il faut éviter. La mer est fort grosse; & nous roulons, & nous tangons: les huniers sont sur le ton.

21. *Juillet.*

CE vent toujours au même endroit, & forcé; ce qui en fait craindre la durée. Nous recommençons aujourd'hui une neuvaine: nous nous sommes bien trouvez de l'autre. Il ne faudroit que six jours de bon vent pour nous faire manger de la salade à Batavie; & tout l'équipage a besoin de rafraîchissement. Il y a plus de trente malades du scorbut. Pour moi, j'ai le cœur fade depuis deux jours. L'approche du chaud, le roulis, la mer grosse, & deux jours maigres sont bien capables de rendre un cœur fade. Il est demain dimanche; & nous allons tuer un mouton & un cochon, qui sont bien meilleurs qu'à terre, parce qu'on les nourrit de pain.

On vient de voir des poissons : il y avoit bien long-temps qu'on n'en avoit vu. Ils n'aiment la grande mer que dans les païs chauds. Les pilotes disent que ce sont des dauphins : il me semble que ce sont des marsouins. Nous en jugerons, s'ils approchent le vaisseau ; car jusqu'ici ils se tiennent sur les hauteurs, hors la portée des harpons. On vient de voir aussi des poissons volans : toutes marques de païs chaud.

La hauteur s'est trouvée de 19. degrez 10. minutes. Nous ne croyions pas avoir fait tant de chemin ; & il faut qu'il y ait par ici des courans qui portent vers le Nord.

22. Juillet.

IL est bien opiniâtre ce Suest. Nous avons pourtant quelque espérance. On voit au dessus du vent qui nous mene, un autre vent qui va vers l'Est : mais il est trop haut & nous est inutile ; peut-estre qu'il décrochera. Ce n'est point une vision ; la marche des nuages en fait foi. Il est présentement question de l'Isle des Cocos, qu'il faut laisser à babord ; ce qui nous sera impossible, si le vent ne se range un peu vers le Sud. Que s'il demeure encore deux jours où il est, nous reviendrons de bord, & irons courir le Sudouest pour nous soutenir dans ce parage, jusqu'à l'heureux moment que nous pourrons reconnoître l'Isle de Java.

M. Manuel a prêché aujourd'hui malgré le roulis, & a esté fort court. On lui a donné beaucoup de louanges.

23. Juillet.

NOTRE fortune ne change point. Nous espérons que la lune, en changeant de quartier, feroit changer le vent : elle n'y a pas songé ; il résiste à tout. Il vient des grains de temps en temps : c'est encore un sujet d'espérance, car les grains d'ordinaire amènent du vent ; & cependant tout cela n'y fait rien. L'inéxorable Suest nous persécute ; & nous pourrions bien l'avoir encore jusqu'à la fin du mois & de la lune.

24. Juillet.

LA même chanson. Nous sommes à quinze degrez. Il commence à faire chaud ; & sans le vent qui vient du païs froid, il en feroit bien davantage.

25. Juillet.

SI jamais vous allez aux Indes, ne croyez rien de tout ce qu'on vous dira en partant. On nous avoit assuré que nous trouverions des vents réglés, une mer pacifique : rien de tout cela. La mer est tres-rude ; la lame court ; le navire ne sçait où se mettre ; & depuis le Cap nous avons presque toujours esté tourmentez. Les vents sont

fort variables. Notre malheureux Suest est devenu Est, & nous portons droit au Nord. S'il vouloit au moins pour un temps devenir Nord-est, nous revirerions de bord, & tâcherions de nous redresser, car nous en avons besoin. Nous sommes aujourd'hui à 14. degrez à vau-le-vent de l'Isle des Cocos.

26. Juillet.

TOUTE la nuit on a fait le Nord, & ce matin on a reviré de bord; de sorte que présentement nous faisons le Suest.

On vient de faire quelques raisonnemens sur le parti qu'il faudra prendre, si les vents nous contrarient toujours; ce qui pourroit bien arriver: & la résolution est prise d'aller passer l'hiver à Ceilon, en cas que dans le 20. Aoust nous ne puissions gagner le détroit. Ce seroit là une fâcheuse extrémité: estre six mois dans un païs perdu, les bras croisez, entre les mains des Hollandois, qui ne seroient peutestre pas si honnestes que ceux du Cap. Nous avons déjà beaucoup de malades: dans dix ou douze jours ils n'auront plus de viande; & le nombre en augmentera. Les chaclurs deviennent grandes. Le bois diminuë. Bientôt les eaux seront basses. Mais, s'il plaît à Dieu, tout cela nous tournera à bien; & j'espère qu'avant qu'il soit quinze jours ce Journal sera daté de Batavie. Que si nous sommes obli-

P iij

gez de relâcher à Ceylon , Dieu a ses desseins : c'est peutestre par là qu'il veut faire réussir l'affaire qui nous mène. Il faut tâcher à tirer parti de tout. He bien , nous passerons l'hiver à Ceylon , & à la fin de Mars nous arriverons à Siam. Il faudra que M. le Chevalier de Chaumont y passe au moins sept ou huit mois : il aura plus de temps pour travailler à la conversion du Roi de Siam : on ne précipitera rien. Nous y serons pendant le beau temps à l'arrivée de toutes les Nations orientales , qui y viennent trafiquer depuis Mars jusqu'en Septembre. Nous aurons à choisir de raretez , de curiositez. Au-lieu que si nous y arrivons au mois de Septembre , nous n'y trouverons plus d'étrangers ; toutes les marchandises seront enlevées ; & qui voudra avoir quelque chose l'achetara bien cher. Tout le païs sera inondé ; point de promenade ; point de chasse : nous ne verrons Siam qu'en hiver ; peu ou point de fruits. Avec tout cela nous bannirons toutes nos voiles pour tâcher d'y arriver.

La hauteur est de 12. degrez 40. minutes : mais depuis ce matin nous remontons vers le Sud.

27. Juillet.

LE vent diminué ; & nous espérons que lundi prochain , à la nouvelle lune , il s'en ira tout-à-

fait, & fera place à quelque bon Ouest. Dieu le veuille.

28. Juillet.

NOUS croyions ce matin estre en calme ; & nous en estions bien-aïses , parce que pour avoir de bon vent , il faut que le mauvais s'en aille : mais il est revenu à son point , & nous faisons toujours le Suest. Cela nous élève au moins en longitude. Nous consentons de bon cœur à aller encore quatre ou cinq jours la même route jusqu'à la hauteur des trials , pourveu qu'il nous vienne ce qu'il nous faut pour tomber dans le détroit.

A la fin la grande partie d'échets vient d'estre décidée. Nous jouïons en vingt parties liées , le Chevalier de Fourbin & le Pere Gerbillon contre moi. Il y avoit deux mois qu'elle nous divertissoit. L'égalité estoit parfaite ; nous avions remis trois fois ; j'estois aujourd'hui vainqueur , & demain vaincu ; l'émulation s'y estoit mise ; un mauvais coup nous faisoit pâlir ; on y estoit tout entier tout le temps qu'on y estoit. L'auditoire, ou plutôt les spectateurs attentifs par-dessus l'épaule , gardoient un profond silence , qu'ils ne rompoient de temps en temps que par des cris d'admiration. Ils ne pouvoient comprendre comment le Roi ne nous donnoit pas ses armées à commander , & ne controient pour rien le Ma-

réchal de Crequi. Voilà qui est beau. Mais à la fin j'ai perdu, & j'ai eu besoin des *Essais de Morale* pour m'empêcher d'être fâché. Par bonheur j'avois leu depuis peu le traité de l'Amour propre, & j'ai trouvé une belle occasion de l'humilier. Il ne faut point rire; & c'est de vous-même que je tiens cette maxime importante, que de tous les jeux le plus dangereux, & qui porte le plus à la vanité, c'est le jeu des échets. On croit qu'il n'y a point de hazard, qu'il y faut de la vivacité & de la prudence. En vain..... se présente comme grand joueur d'échets, & assez mal habile homme. On se flatte toujours que qui peut avoir en même temps tant de vertus différentes, doit avoir un génie supérieur aux autres; & cependant cela n'est pas vrai. Je ne sçai si je vous dois conter ce qui m'arriva il y a trois jours. J'étois dans l'ardeur de cette grande partie d'échets: nous venions encore de remettre en cinq parties. Tout y étoit encore; & les parieurs étoient pour moi, parce que j'avois toujours eu l'avantage. Le soir, en faisant mon petit examen de la journée, je tombai sur les échets, & examinai bien sérieusement d'où venoit que j'avois si envie de gagner; & après avoir bien retourné mon cœur, je trouvai que c'étoit pure vanité. Alors je demandai à Dieu la grace de me faire perdre, si cela pouvoit m'être bon à m'humilier. Qu'arriva-t-il? Nous jouâmes le lendemain,

lendemain, & depuis ce moment-là je ne me suis pas défendu : j'ai perdu toutes les cinq parties, sans en gagner pas une, quoi-que je m'y sois appliqué de toutes mes forces. Je fus assez fâché dans le moment ; mais depuis la réflexion, j'ai eu beaucoup de consolation de voir ma prière exaucée. Il y a peut-estre de la vanité à vous dire ceci : mais pourquoi y en auroit-il ? Si j'ai eu une bonne pensée, vient-elle de moi ? & n'est-ce pas Dieu qui me l'a envoyée ?

29. *Juillet.*

ALERTE, alerte, le vent est sur les voiles ; large l'écoute, hale la bouline. Nous estions sur le pont. Tout le monde s'est jetté aux manœuvres & à travailler. Grande joie, c'est changement de temps. Courte joie, ce n'estoit qu'une chapelle que le pilote nous avoit laissé faire. Il avoit trop serré le vent ; & le vent impatient avoit pris la voile à l'envers : le terme est peu marin, & vous l'en entendrez mieux. De sorte qu'après avoir bien travaillé, nous nous sommes trouvez au même état, & le vent au même lieu. Je croi pourtant que ce petit accident nous a porté bonheur : le vent est venu ce soir presque Suest ; & nous faisons le Nordest quart d'Est, qui est presque notre route.

Le Pere Gerbillon a prêché sur l'Enfer, avec beaucoup d'esprit. Il dit de fort belles choses ;

Q

mais avec un peu trop de véhémence, qu'il sçaura bien modérer à la Chine. Car on n'y prêche point, on parle de bon sens, on raisonne juste; & quand les Chinois voyent un Prédicateur tout hors de lui, qui crie du haut de la tête, ils se mettent à rire, & disent : *A qui en a-t-il ? contre qui veut-il se battre ? & croit-il me persuader en me montrant qu'il se laisse aller à ses passions, & que la colere le transporte ?*

30. Juillet.

NOUS faisons toujours le Nordest quart d'Est par un fort joli petit temps. La mer est la plus belle du monde. Nous avons toutes nos voiles dehors : je ne vous les ai point encore nommées par leur nom. Nous faisons bien trente lieuës par jour, & sommes à 15. degrez, à peu près à deux cens lieuës de Bantam. Si le vent vouloit un peu fraîchir, & se ranger de l'arriere, nous pourrions encore estre à l'entrée du détroit dans sept ou huit jours.

31. Juillet.

NOUS allons toujours doucement. Le matin le vent vient un peu de l'avant, & le soir il retourne au Suest. L'Isle des Cocos est doublée. Les oiseaux, que nous voyons, font connoître que nous n'en sommes pas loin. Que si les Hollandois nous ont dit vrai, si la pointe de l'Isle de

Java est cent lieuës plus Ouest qu'elle n'est marquée sur les cartes; nous la verrons dans peu de jours.

1. *Aoust.*

A la pointe du jour on a aperçu cinq frégates, qui nous ont cotoyé deux ou trois heures. Nous aurions bien voulu avoir quelque conférence avec elles. On a fait tout ce qu'on a pu pour les joindre. Nos armes estoient toutes prêtes; & si elles s'estoient un peu approchées, nous en aurions pris quelqu'une. Elles sont bonnes à manger. Ce sont des oiseaux, qui ont les ailes trois fois grandes comme le corps : on en fait de l'huile admirable pour les rhumatismes.

2. *Aoust.*

ON ne voit qu'oiseaux & poissons. Les oiseaux sont des foux & des frégates. Ils vont à la chasse avec une adresse admirable; & dès qu'un pauvre poisson met le nez dehors, ils fondent dessus, & l'emportent dans les airs. Nous croyons estre fort près de terre. Les oiseaux en troupe en sont une marque infallible.

3. *Aoust.*

A la pointe du jour on a veu terre. Nous ne savons encore ce que c'est. Nous estions hier à 11. degrez 30. minutes de latitude; & par-là il est

Qij

impossible que ce soit l'Isle de Java, dont la pointe la plus méridionale est marquée à 8. degrez: il faut que ce soit l'une des Isles Monin. On verra à midi par la latitude.

C'est aujourd'hui un grand jour pour moi, & dont j'espere que Dieu me fera la grace de me souvenir toute ma vie. Ce fut le 3. Aoust que je tombai malade à la Place-Royale. Mon imagination est fort fidelle: je me voi dans ce lit aussi malade de l'esprit que du corps; & je suis fort aise d'avoir passé du lit au seminaire, & du seminaire aux Indes.

On vient de trouver 9. degrez 56. minutes de hauteur. Les pilotes ne sçavent plus où nous sommes. Nous avons laissé au Sud l'Isle de ce matin. Ce ne peut estre l'Isle Monin, parce qu'à la route que nous faisons nous verrions l'Isle Ceilan, qui n'en est qu'à vingt lieuës Nord: ce ne peut pas estre Ceilan, parce que nous verrions Java. Il faut que ce soit les Cocos. Il est vrai qu'ils sont marquez sur la carte à 12. degrez; & l'Isle que nous avons veüe est à 10. degrez: mais la carte ne vaut rien; c'est au moins tout ce que j'ai à vous dire, & les pilotes aussi. Nous faisons bien ce voyage-ci à la Françoisé: il n'y a pas un homme sur le bord qui ait esté du Cap de bonne Espérance à Bantam. Quelques-uns des pilotes ont bien esté à Bantam, mais par d'autres chemins; & pas un n'a fait la route que nous

faisons : de sorte qu'au moindre accident on ne sçait plus que faire. Dieu s'en est mêlé jusques ici, il achevera.

4. Aoust.

ON n'en doute plus : ce fut l'Isle des Cocos que nous vîmes hier matin. Nous avons depuis fait l'Est Nordest par un bon petit frais, & nous ne voyons point de terre. Si le vent demeure où il est, nous pouvons encore dans trois jours gagner le détroit, ou du moins atterrir à Sumatra à vingt ou trente lieues du détroit. Et si cela arrive, nous mouillerons tout le jour, à cause que le vent vient du large, & qu'il nous seroit contraire ; & nous mettrons le soir à la voile à la faveur d'un petit vent de terre, qui ne manquera point de se lever, & qui nous aura bientôt mis en pais de salade : car nous commençons à souhaiter des herbes. Il y aura bientôt deux mois que nous sommes partis du Cap.

Les oiseaux sont fort familiers en ce pais-ci. Ils viennent se mettre auprès de nous, & nous regardent fixement. On les prend, on les flate, & puis on les mange.

5. Aoust.

TERRE, terre, nous voyons terre. On ne sçait encore ce que c'est : mais constamment ce ne peut pas estre l'Isle de Sumatra ; & par conséquent

Qij

ce ne fut point l'Isle des Cocos que nous vîmes avanthier. Il faut que ce soit une Isle inconnue ; ou que les Hollandois n'aient pas voulu la marquer dans la Carte, pour dérober leur route aux autres nations. Ce soir au coucher du soleil nous vous dirons le nom de la terre que nous voyons. C'est assurément l'Isle de Java. Nous en sommes à trois lieues. Les terres en sont assez basses sur le bord de la mer : mais à sept ou huit lieues avant dans l'Isle, il s'élève de fort hautes montagnes. Nous jugeons estre à cinquante lieues du détroit de la Sonde vers l'Est : & tant mieux, nous n'avons plus qu'à arriver. Le Suest nous est vent arriere, & c'est le plus bel atterrage qu'on pouvoit souhaiter. Il vaut mieux estre à cinquante lieues du détroit au dessus du vent, qu'à six lieues au dessous. Ce qui fait juger encore que nous sommes au dessus du vent, c'est qu'avanthier nous voyions du goimon, des cannes, des roseaux ; & présentement nous ne voyons plus rien de tout cela. C'est que tout cela venoit du détroit, & estoit poussé par les courans, qui en ce temps-ci vont du Nord au Sud ; & nous les avons vus, quand nous estions au large, vis à vis du détroit. Il faut aller bride en main dans un pays qu'on ne connoît point. M. de Vaudricourt n'est rien moins qu'étourdi. Nous allons courir jusqu'à ce que la lune se couche, & puis nous mettrons en panne jusqu'à la pointe du jour.

La hauteur s'est trouvée de 8. degrez ; & c'est justement la hauteur de la pointe de Java, que nous avons reconnuë.

6. Aoust.

AUTRE paire de manches. A la pointe du jour à peine voyons-nous la terre. Il faut que nous ayions furieusement dérivé, & que les courans nous aient porté au large. On va faire le Nord tout pur, pour rapprocher la terre que nous ne voulons plus quitter de veuë.

Nous avons couru tout le jour le long de l'Isle de Java ; & en chemin nous avons trouvé plusieurs anses, & deux petites Isles verdoyantes, qui sont assez près de terre. A l'entrée de la nuit nous estions par le travers du grand Cap qui fait le détroit. La question a esté fort agitée, sçavoir si dans une nuit fort obscure nous irions nous fourrer dans ce détroit, au milieu de terres inconnuës. Se mettre en pane est chose impossible : la dérive, & les courans nous emporteroient trop loin. Aussi entrer les yeux fermez, c'est s'exposer à aller donner contre l'Isle du Prince, qui est marquée à l'entrée du détroit, & que nous n'avons point encore reconnuë. C'est pourtant le parti que nous avons pris. Mais comme il y a plus de dix ou douze lieuës entre Sumatra & l'Isle du Prince, nous tâcherons de passer entre deux. Dureste, bon quart, personne ne dormira. Nous

avons apperceu à trois ou quatre lieuës sous le vent un petit navire qui alloit au plus près pour gagner le détroit : pluſt à Dieu que ce fuſt la Maligne !

La hauteur s'eſt trouvée de 7. degrez 10. minutes.

7. Aouſt.

HIER au ſoir il vint un grain avec apparence de mauvais temps. S'il euſt encore duré une demi-heure, nous prenions le large. Il n'y a pas de plaifir d'eſtre la nuit ſans lune à cinq mille lieuës de chez ſoi, entre des terres qu'on ne connoît point, ſur tout quand il fait mauvais temps. Mais Dieu merci, cela n'a pas duré ; & nous nous ſommes trouvez à la pointe du jour dans le détroit, entre Sumatra & l'Iſle du Prince. Le vent eſt Sueſt ; & nous allons au plus près, & n'avancons gueres à cauſe du courant qui nous eſt contraire.

Il a fallu faire deux bordées pour nous rapprocher de l'Iſle du Prince, & ce ſoir nous en ſommes encore à plus de quatre lieuës.

8. Aouſt.

CETTE nuit il eſt venu un navire à la portée du mouſquet. Il ſortoît du détroit avec le vent & la marée. Nos canons eſtoient déjà parez : mais à dire le vrai, nous nous batrions mal. Il y a plus de quarante hommes malades du ſcorbut,

but, à ne pouvoir se remuer; & de tout le reste il n'y en a pas dix bien gaillards. Nous avons bien besoin de les mettre à terre. Leurs douleurs augmentent quand ils voyent la terre, & qu'ils ne peuvent marcher dessus. Nous sommes présentement à la hauteur de l'Isle du Prince; & s'il plaît à Dieu, nous mouillerons ce soir à la côte de Java. Si nous pouvons une fois l'attraper, nous sommes sauvés. Le mouillage est bon par tout. Les gens du pays apportent, dit-on, des rafraîchissemens; on pêche sur la côte; & l'on attend le vent favorable pour aller à Bantam, & de-là à Batavie, qui n'en est qu'à douze lieues.

Nous allons toujours, & n'avancons point. Ce que le vent nous donne, le courant nous l'ôte. Nous sommes ce soir aussi avancés que ce matin.

9. Août.

ON a fait cette nuit deux ou trois bordées, qui enfin nous ont approché de l'Isle du Prince. Nous la côtoyons avec un petit vent; & s'il calme, nous mouillerons, & nous pêcherons en attendant le lever de la brise ou du vent du large, qui ne manque jamais de venir le soir. Elle est venue cette brise, & nous a fait approcher de la pointe de l'Isle. Encore une demi-heure, & nous la doublions; mais nous revoici aussi avancés que le matin.

R .

10. Aoust.

IL a fallu faire cinq ou six bordées cette nuit ; & peu s'en est fallu que nous n'ayions échoué contre l'Isle du Prince. Il y avoit peu de vent : nous en estions fort près, & le courant nous y portoit. Cependant nos pauvres matelots sont sur les dents. Le nombre des malades augmente : ils n'ont point de viande. M. de Vaudricourt leur a déjà donné de ses poules & de ses moutons ; & ne leur en veut plus donner, parce qu'il n'en a plus gueres. En un mot, il faut arriver : six heures de bon vent nous mettroient à la veuë de Bantam. On vient de hisser nos perroquets. Quand il n'y a gueres de vent, les perroquets valent bien la grand'voile, parce que le vent est haut, & qu'ils le prennent dans leurs petites voiles. Nous n'oublions rien pour attraper les oranges & les citrons, les bananes & les cocos. Ils sont sur le bord : nous les cueillerions sur les arbres, si nous avions les bras un peu longs. Nous ressemblons un peu à feu Tantale.

11. Aoust.

IL vient un peu de vent. On fait deux ou trois lieues. On approche la pointe fatale de cette Isle que nous avons la mine de voir encore longtemps. Le calme vient, & le courant nous remporte. Enfin ce matin nous sommes plus au large

qu'hier au soir. Que faire ? Les pilotes sont partages. Les uns voudroient mouiller, & attendre le vent : les autres aiment mieux se tenir au large ; & prétendent que mouiller dans un païs qu'on ne connoît point, c'est trop hazarder. Il faudroit mouiller fort près de terre ; & il pourroit venir des vents , qui nous jetteroient à la côte. Ceci commence à devenir fastidieux. Il y a huit jours que nous voyons terre. D'abord grande joye ; on s'imagine toutes sortes de rafraîchissemens : & cependant voici trois jours maigres qu'il faut passer avec du stockfiche. Moi-même qui jamais ne désespere, je commence à estre pensif. Il y a des vaisseaux qui ont demeuré trois semaines à passer le détroit. Si pareille chose nous arrivoit , que deviendroient nos malades ? car pour nous il y a de l'eau & du biscuit à fonds de cale : & quand nous ferons arrivez à Batavie, remettrons-nous à la voile avec dix matelots ? Je ne parle point de la frégate, car nous ne l'attendrons pas. Les présens du Roi sont ici, & l'Ambassade ne laissera pas de se faire. Il fera defagréable de n'avoir pas toute cette Noblesse dorée qui est sur la frégate. Mais à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'arriver cette année ; & le quartier d'hiver à Batavie seroit rude à passer.

12. Aoust.

HIER à trois heures après midi le vent vint
R ij

frais. Nous avions déjà dérivé par-delà la pointe de l'Isle : nous faisons une lieue par heure : le vent estoit venu peu à peu, & avoit la mine de durer : & déjà nous commencions à oublier toutes les peines passées. Batavie nous ouvroit son port dans quatre jours; & Siam paroissoit encore au fonds de la perspective. Il faut assez peu de chose pour nous abbatre, & assez peu pour nous relever. Mais hélas, toutes ces belles espérances s'évanouirent tout d'un coup. Il vint un orage dans le temps que nous allions doubler cette Isle fatale : un tonnerre nouveau se fit entendre sur nos têtes, ta ta ta coup sur coup comme trois coups de canon, & fort près : la pluie suivit, le vent tomba. Enfin nous avons perdu cette nuit tout ce que nous avions gagné dans la journée, & nous revoici en pleine mer. Je ne sçai plus ce qui arrivera de tout ceci. Il tombe tous les jours des malades : il y en a cinquante-cinq au lit, & bien des traisneux. Tous les valets travaillent, & les maîtres quelquefois pour leur donner courage. Nous n'avons plus que sept moutons, un codinde, trois oies, & trente poules, & puis du lard, & puis du biscuit.

13. Aoust.

BONNES nouvelles. Le bon vent vint hier à trois heures après midi. Il est sept heures du matin, & nous allons encore. L'Isle fatale du Prin-

ce est bien loin ; & nous voici à la côte de Java, à huit lieues de Bantam, à 18. & 20. brasses d'eau. Bon fonds, vase & sable; de sorte que si le calme vient, nous mouillerons. On voit de tous côtez des bateaux à la pêche : apparemment ils viendront à bord, & nous apporteront des rafraîchissemens.

Je suis un grand prophete. Le calme est venu; nous avons mouillé ; & voici au tour de nous une douzaine de petits bateaux chargez de poules, de canars, de bananes, de figues, de cocos. Peut-être que notre goût n'est pas encore fait aux fruits Indiens; mais franchement les figues sont pâteuses, les bananes sont fades. Il est vrai que dans les cocos il y a une chopine d'eau fort claire, fort fraîche, & fort agréable : c'est une limonade naturelle. Tous ces bons Javans ne se soucient point d'argent : des épingles, des épingles, des couteaux, & ils vident leurs petits bateaux. Ils sont assez semblables aux canots des Américains : vous en avez vu sur le canal de Fontainebleau. Il en est venu un plus grand, où il y avoit dix hommes : tout le bâtiment, mâts, vergue, voiles, cordages, jusqu'aux ancres tout est de coco. Ces hommes sont assez noirs, mais fort bien faits; la taille belle, & le visage agréable, de grands yeux noirs, la bouche petite : ils ne sont point dégoutans comme les *Ouentos*. Ils parlent la langue Malaie; & personne dans le vaisseau ne

l'entend, pas même les Siamois. Mais apprenez un miracle de la patrie. Depuis que les Mandarins ont vu des figures bazanées & des dents noires, on ne les reconnoît plus. Ils n'avoient pas sorti depuis Brest deux fois de leur taniere : ils sont toujours sur le pont, rient aux anges, jouent à de petits jeux. Aussi ont-ils mangé du betel & de l'areque : ce sont leurs pêches madeleines. Je croi qu'à Siam nous leur trouverons de l'esprit : Dieu veuille que nous n'y foyions pas des fors.

14. Aoust.

NOUS levâmes l'ancre hier après-dîné, & fîmes deux lieues. Le calme vint, nous mouillâmes. On a mis à la voile à midi : mais à peine l'ancre a-t-il esté levé, que le vent est tombé. Nous avons pourtant fait près d'une lieue sans vent. Les courans entrent dans le détroit depuis trois heures du matin jusqu'à trois heures après midi, & puis ils en sortent. Quand on a vu le courant contraire & point de vent, mouille ; au moins nous ne perdrons rien. Nous voyons le Cap de Bantam.

15. Aoust.

UN peu de vent & le courant nous ont amené à trois lieues de Bantam. Il a fallu mouiller, parce que la marée devenoit contraire. On a résolu d'aller à Bantam, & non plus à Batavie ; & cela

par mille bonnes raisons. Notre équipage n'en peut plus. Il y a encore quatorze grandes lieues d'ici à Batavie. Pas un de nos pilotes n'y a esté : ils sçavent seulement qu'il y a beaucoup de roches par le chemin. Nous aurons à Bantam toutes sortes de rafraichissemens à bon marché ; & s'il n'y a point de pilotes, on en enverra chercher un à Batavie.

Nous voyons avec les lunettes un navire mouillé, dont les girouettes nous paroissent blanches. Ce pourroit bien estre la Maligne.

16. Aoust.

LE Chevalier de Fourbin est parti ce matin à une heure après minuit dans le canot, pour aller à Bantam faire un compliment au Commandeur Hollandois. Il s'est avisé, en y allant, d'aller reconnoître ce navire que nous aperçûmes hier au soir, & il a trouvé que c'estoit notre pauvre frégate. Jugez de la joie réciproque. Il y a quatre jours qu'ils sont arrivez ; & c'estoit eux que nous vîmes le 6. de ce mois à l'entrée du détroit. C'est une chose assez curieuse que deux vaisseaux se perdent à deux mille lieues d'ici, & se retrouvent à la même heure, deux mois après, au rendez-vous. Après les embrassades, M. Joyeux a dit au Chevalier de Fourbin, qu'il avoit envoyé à Bantam pour avoir permission de faire de l'eau, & d'acheter des provisions : mais que les Hollan-

dois avoient tout refusé, disant que le Roi de Bantam ne vouloit point que les étrangers mis-
sent pié à terre dans son royaume ; que pour eux,
ils n'estoient que troupes auxiliaires, & n'y a-
voient aucun pouvoir ; & que tout ce qu'ils pou-
voient faire, estoit de prendre dans leurs maga-
zins quelques rafraîchissemens dont ils leur fai-
soient présent. Et en effet, ils envoyèrent aussitôt
à bord de la Maligne un bœuf, des poules, des
citrons. Là-dessus le Chevalier de Fourbin est re-
venu fort prudemment conter le tout à Monsieur
l'Ambassadeur, qui l'a renvoyé sur le champ à
Bantam demander au moins de l'eau & des ra-
fraîchissemens, résolu de dresser des tentes dans
une Ile deserte, & d'y mettre nos malades. Nous
venons de mouiller dans la baye de Bantam, à
cinq brasses, à deux bonnes lieues de la ville. Le
mouillage est bon par tout. La frégate est venue
se mettre auprès de nous, & nous a salué de sept
coups de canon : nous lui avons répondu de
cinq. Joyeux est venu à bord, & nous a conté
qu'après qu'il nous eut perdus, il alla jusqu'au
41. degré Sud, & essuia de terribles coups de
mer, & que quand il a veu terre, il n'avoit pas dix
hommes en état de manœuvrer. Cependant de-
puis quatre jours ses gens ont un peu repris cœur,
à force de manger des citrons, des bananes, &
des cocos ; & s'il ne nous avoit vus ce matin, il
appareilloit pour aller à Siam, parce qu'il croyoit
que

que nous pourrions bien estre allez par Tennasserim.

Le Chevalier de Fourbin vient de revenir fort mal content de son ambassade. Le Commandeur Hollandois a fait le malade : & son Lieutenant lui a tenu le même discours qu'à Joyeux , & a dit net , que le Roi de Bantam ne souffriroit point qu'on fist aucuns rafraîchissemens ; mais que nous n'avions qu'à aller à Batavie , où rien ne nous manqueroit. De sorte que bon gré malgré il faut aller à Batavie. Nous n'irons que le jour , toujours la sonde à la main ; & il faut bien filer doux , car nous ne sommes pas les plus forts. La maniere d'agir est un peu arabesque , & bien différente de celle du Cap. Voici leurs raisons , & quelque chose de l'histoire de Bantam , en attendant que j'en sache davantage.

Il y a cinq ou six ans que Sultan Agom Roi de Bantam se démit de la couronne en faveur de son fils Sultan Agui , & se retira à la campagne pour ne songer qu'à son salut. Il est fort dévot Mahométan , & estoit adoré de son peuple. Le jeune Roi voulut d'abord mettre les portes où estoient les fenêtres , & envoya en exil deux Pan-grands : ce sont les grands Seigneurs Javans. Le bon homme Roi dont ils estoient les Ministres , le trouva fort mauvais , & manda à son fils de les rappeler : mais le fils les envoya aussitôt massacrer. Dès que le Pere le sceut , il reprit les orne-

mens royaux: tous les peuples se déclarerent pour lui ; & il vint avec une armée de trente mille hommes assiéger son fils dans la forteresse de Bantam. Le jeune Roi se voyant abandonné de tout le monde eut recours aux Hollandois, qui vinrent à son secours. M. de Saint Martin mit pié à terre avec trois mille hommes de troupes réglées, du canon, des bombes, des grenades. Les Javans, entre lesquels il y avoit des Macassars, qui sont les plus braves des Indiens, défendirent quelque temps la décente ; furent forcez, batus, mis en fuite. Les Hollandois se saisirent de la forteresse & du jeune Roi. Ils ont depuis atrapé le vieux Roi. Ils les gardent tous deux, mais les traitent bien différemment. Le vieux ne mange que du ris, n'a point de femmes, & ne voit personne. Le jeune a toutes les apparences de la royauté ; rien ne se fait que sous son nom : il a son palais, son ferrail, ses gardes, & fume tant qu'il veut. Voilà ce que nous avons pu sçavoir de l'état présent de Bantam. Les Hollandois y sont fort haïs des peuples : ils n'oseroient sortir de leurs portes. Ils craignent de plus les Européans, dont ils pillerent les marchandises à la prise de Bantam. Faut-il s'étonner qu'ils n'aiment pas à voir à terre des gens qu'ils ont offensez, & qui pourroient redonner courage aux Javans ? On dit que le vieux Roi de Bantam a trouvé moyen de faire passer un de ses enfans en Angleterre, sça-

chant bien qu'il n'y a que les Anglois qui puissent le rétablir : outre qu'ils y ont le plus grand intérêt, & que leur magasin estoit le mieux garni. Pour moi, je pardonne à leur politique ce qu'ils nous font ici, pourveu qu'à Batavie ils mettent tout par écuelles pour nous recevoir. Nous mettons à la voile pour y aller ; & si le vent demeure où il est, nous y serons demain au soir. Le contretemps a esté parfait : mais deux choses me consolent, la frégate retrouvée, & la certitude qu'on peut encore arriver à Siam le 20. Septembre. Il ne faut que quinze jours pour y aller. Voilà encore du temps pardevers nous.

17. Aoust.

NOUS avons fait cinq lieuës ; le calme est venu, & la nuit on a mouillé. Toute la côte est pleine d'îles, de bans de sable, de roches. Nous n'avons esté qu'à petites voiles, toujours la sonde à la main.

18. Aoust.

LE Chevalier de Fourbin est parti à minuit dans le canot, pour aller à Batavie faire un compliment à Monsieur le Général, & lui demander toutes les choses dont nous avons besoin. Nous avons mis à la voile à neuf heures du matin par un petit vent, qui n'a duré qu'une heure. On a mouillé. Le vent est revenu à une heure après mi-

di, & nous voici à la veuë de Batavie. Le canot n'est point encore revenu. Nous contons avec les lunettes quatorze navires à la rade.

Le Chevalier de Fourbin vient de revenir pompeux & triomphant. Le Général lui a accordé plus qu'il ne demandoit. Nous sommes mouillez à demi-lieuë de la ville. Nous l'avons saluée de sept coups de canon, & elle nous a répondu d'autant; ce qui n'est jamais arrivé dans les Indes. Les Anglois, les Portugais, même des navires de Roi saluënt; & on ne les saluë point. C'est ici la capitale de l'Empire des Bataves. Leur puissance y est formidable, & il ne faut pas s'étonner qu'ils soient fiers sur leur paillier. On nous permet d'envoyer nos malades à terre; de faire de l'eau, du bois, toutes sortes de rafraîchissemens. On nous donne un bon pilote. A ce bon traitement nous reconnoissons nos amis du Cap: mais qu'on ne nous parle point de Bantam.

19. Aoust.

M. Vachet estoit allé hier au soir à terre, & vient de revenir à bord, pour nous apprendre des nouvelles. Il a trouvé à Batavie le Pere Fuciti Jésuite Italien, qui sur l'ordre du Pape & de son Général est sorti du Tonquin, & cherche à retourner en Europe. Le Pere Ferreira son compagnon est allé à Macao. Voici les nouvelles. M. l'Evêque d'Héliopolis est mort l'année passée à

la Chine dans la ville de Fō-gaŋ en la province de Fō-kien , d'un catarre qui l'a suffoqué. Dieu lui a donné la consolation d'entrer dans les terres de sa mission, & d'y mourir en Apôtre. Il y avoit plus de vingt ans qu'il tentoit toutes sortes de voies pour entrer à la Chine. Il avoit fait trois fois le voyage des Indes, & une fois le tour du monde; & dans le temps qu'il alloit estre d'un grand secours à tant de milliers de pauvres Chinois, Dieu le retire à lui par des raisons que nous devons adorer sans les approfondir. En tout cas il a bien fait son personnage; & puisque nous serons tous jugez sur nos œuvres, il en avoit bien de bonnes à présenter au jour qu'il a esté jugé pour toute l'éternité. Ainsi au-lieu de le plaindre, nous devons nous réjouir de son bonheur. Monsieur l'Evêque d'Argolis est aussi entré à la Chine avec deux Missionnaires. Il y en avoit deux avec M. d'Héliopolis, qui seront venus recevoir ses ordres; & c'est toujours un grand bien qu'il y ait un Evêque, qui pourra faire des Prêtres du pays. Il n'y a point d'autre moyen d'y conserver le Christianisme pendant la persécution. On reconnoît au visage les Missionnaires d'Europe: on les met prisonniers: il y en eut vingt-trois d'arrêtez il y a quelques années, dont il y avoit dix-huit Jésuites. Au-lieu que les Prêtres du pays se pourront mieux cacher, & faire leurs fonctions sans avoir peur d'estre découverts.

M. Mahot Evêque de Bérithé est mort à la Cochinchine. Le métier de Missionnaire ne mène gueres à la vieillesse. Il faut estre toujours sur pié : & quand un pauvre homme se voit presque seul dans une grande Province, chargé du soin de vingt ou trente mille ames, il fait plus qu'il ne peut ; lezele le transporte, & l'huile de sa lampe est bientôt usée.

M. Le Général de Batavie vient d'envoyer offrir à M. l'Ambassadeur tout ce qui dépend de lui. Le compliment a esté accompagné de dix ou douze grands manequins pleins de toutes sortes de fruits & d'herbes. On a fait boire & fumer les bons Hollandois, qui à peine ont esté sortis qu'il en est revenu d'autres avec deux grands bœufs, des moutons, & des fruits, & des herbes. On a mis l'équipage à même. Une bonne journée comme celle-ci, leur fait oublier toutes les fatigues passées. Nos malades sont à terre. On leur donnera du potage deux fois par jour ; & à la fin de la semaine ils seront tous gaillards.

20. Août.

J E suis venu aujourd'hui à terre. Batavie ressemble à toutes les villes de Hollande : les maisons blanches, toutes les ruës entre deux canaux, de beaux arbres bien verts, le chemin des honnêtes gens est bien carrelé, le milieu des ruës est bien sablé. On voit fourmiller un grand peuple.

Les trois quarts sont Chinois, marchands riches qui font un grand commerce ; quelques Malaies ; peu de Hollandois. J'appelle ici Hollandois, tous les visages Européans ; & parmi eux il y en a au moins un tiers de François, tous Catholiques. La garnison est ordinairement de mille hommes, sans conter quatre ou cinq mille Chinois ou Javans portant armes. Les soldats ont peu de chose pour vivre, & sont traitez fort durement : à la moindre faute le bâton joué. Mais quand une fois ils sont parvenus à estre Officiers, en quoi on ne leur fait point d'injustice, leur fortune est faite ; & toutes les nations sont avancées par degrez, aussi-bien que les Hollandois. La citadelle est bâtie sur pilotis : elle est de quatre grands bastions avec un bon fossé d'eau vive, & couvre la ville qui est dans les terres ; & comme le terrain est fort plat & les maisons basses, on ne voit point la ville de la rade. Je m'informerai peu à peu de tout ce que vous me demandez. Vous voulez sçavoir ce que c'est que ce Général de Batavie, qui commande dans toutes les Indes Hollandoises, & dont la Cour est aussi belle que celle des Rois ; que ce Conseil souverain dont chaque petit membre à maintes tonnes d'or. Vous ne serez point fâché d'avoir une liste de toutes les places que les Hollandois ont dans les Indes, & de la maniere dont ils y font le commerce. J'espère sçavoir tout cela ; & si je ne le

ſçai, qui jamais le pourra ſçavoir ? Outre ce que je puis faire par moi-même, j'ai ſix Jéſuites en campagne qui tous rapportent le ſoir quelque nouvelle connoiſſance ; & vous aurez le précis de tout cela. Attendez donc encore quelques jours. Je ne vous dirai que les choſes dont je ferai bien aſſuré. J'ai eſté chez le ſeul Libraire de Batavie chercher des livres du païs : il n'en fait pas de cas ; mais à toute force il me vouloit vendre le *Mercuré Galant*.

Le Pere Fuciti eſt venu à bord. C'eſt un vénérable vieillard, qui a eſté près de trente ans à la Cochinchine ou au Tonquin. Sa vie paſſée lui met ſur le viſage une gayeté perpétuelle. Il viendra avec nous à Siam, & je croi que M. l'Ambaſſadeur le remenera en Europe. J'en ſuis bien aïſe ; car il a la vraie phifionomie d'un Saint. Nos Jéſuites ſont logez avec lui dans le jardin de M. le Général qui les fait traiter à la Françoisiſe avec magnificence. Ils eſtoient bien au Cap : mais ici cela va encore d'un autre air. Ils vont dreſſer leurs machines pour au moins payer leur hôte avec un peu de Jupiter & de Mercure.

Un de nos matelots vient de ſe noyer en ſe baignant dans la rivière : il y avoit pié par tout. Dès que ſes camarades l'ont veu aller à fonds, ils ſe ſont jettez après, & l'ont retiré par un pié déjà étouffé. On va le reporter à bord pour prier Dieu pour lui, & le jeter à la mer. Il n'y avoit qu'un

qu'un quart d'heure que j'estois venu dans la chaloupe: ce pauvre misérable estoit un des rameurs, gaillard; & un quart d'heure après il va paroître devant Dieu. Il est bon d'estre toujours prêt à faire ce voyage, puisque nul ne sçait quand il faudra partir.

M. Vachet a mené les Mandarins chez M. le Général, qui les a fort bien receus. Ces Messieurs ont besoin du Roi de Siam; & tous les ans ils y envoient quantité de vaisseaux charger du ris, du cuivre, & du calin.

21. *Aoust.*

M. le Général vient d'envoyer encore un bateau chargé de rafraîchissemens. Nous nous faisons aux fruits des Indes. Les ananes l'emportent; c'est une chair ferme, rouge, & qui tend au melon. Les oranges sont bonnes & les citrons, les bananes & les patates; on ne regarde plus les cocos: & cependant vivent les pêches madelaines, les figues, & les muscats. Il y a ici du vin de France détestable, qu'on vend un écu la pinte. Tout est fort cher; & l'argent fort commun. C'est un bon métier que celui de cabaretier; on y fait fortune en peu de temps: car quoi-qu'un petit bouchon rende à la compagnie douze ou quinze mille francs par an, ils s'y enrichissent encore. On y boit toujours; & c'est un passage perpétuel du vin de France au vin de Rhin, du vin d'Es-

T

gne au vin de Perse: seulement de temps en temps un peu de tabac & de bierre. Hommes & femmes, tout fait la même vie: je vis hier une petite fille de six ans qui apprenoit à fumer à un petit garçon de quatre ou cinq. Cela n'empêche personne de vaquer à ses affaires; & si l'on veut leur plaire, il faut faire comme eux. Pour moi jamais je ne ferois fortune en ce pais-ci. Les particuliers n'y font pas grand'chose, depuis que les Hollandois sont maîtres de Bantam: c'est la Compagnie qui fait tout le commerce. Les marchands n'ont plus de vaisseaux sur leur conte: il faut qu'ils vendent à la Compagnie qui n'achete qu'à bon marché, & qui par-là tire tout le profit.

M. de Vaudricourt a esté voir ce matin M. le Général, pour le remercier de toutes les honnêtetez qu'il a pour les François: il y a ordre de les laisser entrer par tout.

22. Aoust.

IL y a ici des lettres de Macao qui disent que l'Empereur de la Chine a ouvert tous les ports de son Royaume à tous les étrangers; & a fait publier que tous les marchands, de quelque nation qu'ils fussent, seroient bien receus à faire le commerce. Cela va achever de ruiner les Portugais. Il y a cinq ans qu'ils envoyèrent à Peking une ambassade célèbre, & obtinrent que seuls de tous les Européens ils feroient le com-

merce par Macao. Mais comme ils ont peu de vaisseaux, & qu'ils n'y pouvoient fournir, les marchands Chinois ont représenté à l'Empereur Camhi, que le moyen d'enrichir son païs estoit d'y recevoir tout le monde. Les Hollandois feront assurément des premiers à y aller. La Chine est présentement en paix. Les Tartares sont maîtres par tout. Le pirate qui s'estoit fait Roi de l'Isle Formose a esté défait. Le vieux Gozlanqui qui fit entrer les Tartares en 1640. & qui s'estoit révolté contre eux, & avoit conservé quatre Provinces, est mort; & son fils a esté tué, ou chassé. De sorte que les Tartares n'ayant plus rien à craindre du dedans, ouvrent leurs portes, & dans cinquante ans prendront les manieres Chinoises. La bonté du païs les rendra efféminez; ils laisseront croître leurs cheveux: & dans deux cens ans il reviendra d'autres Tartares Septentrionaux, guerriers & brutaux, qui ne reconnoîtront plus les petits enfans de ceux-ci, & qui feront la conquête de la Chine. Cela est déjà arrivé plusieurs fois; & par la situation du païs & les mœurs des habitans, on peut, sans estre prophete, assurer que cela arrivera encore.

M. Vachet vient de me dire qu'un marchand François nommé M. Junet, natif de Saint Jean de Laune, est mort à Masulipatan. Il passoit pour avoir plus de trente mille écus de bien. Il a fait des legs pieux pour quatre mille roupies; vous

T ij

sçavez qu'une roupie vaut trente sols; & a laissé tout son bien à la mission. Cela ne viendra pas mal pour fonder le College de Siam. Ainsi quand Dieu leur ôte M. d'Heliopolis, qui avoit dix mille livres de rente dont sa famille n'a jamais veu un quart d'écu, il leur envoie une bonne succession.

Il court ici une nouvelle, qui seroit bien terrible: que Sevagi, après avoir défait l'armée navale du grand Mogol, qui venoit au secours de Goa, a pris la ville d'assaut, & l'a ruinée; que les Portugais manquant de monde, de cinq forteresses qu'ils ont à Goa n'ont conservé que les deux meilleures; & que Sevagi s'est retiré avec des richesses immenses. M. le Général a dit, qu'il n'en avoit point de nouvelles. Il faut espérer que cela n'est pas vrai, & que Saint François Xavier aura conservé une ville où son corps a fait de si grands miracles: si ce n'est qu'irrité des horribles débauches des habitans, il les ait abandonnez à la justice de Dieu.

23. Aoust.

JE viens de lire la lettre du Pere Tifanier Supérieur des Jésuites de Macao, qui dit positivement que l'Empereur de la Chine se voyant en paix, & ne craignant personne, a ouvert aux étrangers tous les ports de son Empire, pour éprouver pendant deux ans si le commerce sera utile

à ses sujets. Il confirme aussi la mort de M. d'Héliopolis arrivée dans la Province de Fô-kien le 29. Octobre 1684. & celle de M. de Bérithé à la Cochinchine au mois de Juin 1684.

J'ai esté aujourd'hui avec M. l'Ambassadeur voir Batavie. Nous avons fait le tour de la citadelle, & celui de la ville, toujours en bateau, & de temps en temps entre deux rangs de belles maisons, & deux rangs de beaux arbres, à la manière Hollandoise. La ville est grande, bâtie au cordeau : chaque rue est entre deux canaux ; & chaque maison a une pompe. La citadelle est de quatre grands bastions, sur lesquels il y a soixante pieces de canon en batterie ; & tout autour entre les courtines & le fossé sont rangées au moins huit cens pieces de canon, la plupart de fer, pour les vaisseaux. Le Général & les Conseillers du Conseil sont logez dans la citadelle. Nous avons decendu au jardin de M. d'Angers François, faisant ici la fonction de Consul. Il y a dix-huit ans qu'il vint ici avec cent écus ; & il a chez lui quarante esclaves, & a, dit-on, cinquante mille écus de bien. Il nous a dit que depuis la prise de Bantam, les marchands ne gagnent plus rien. Nous avons aussi esté voir le jardin de M. le Général, qui est peu de chose. Ils font grand cas d'un colifichet qui pisse quand la pompe a joué. Par tout il y avoit une grande colation ; & d'abord une demi-douzaine de Negres nous apportoit du

vin sec à la main droite, & une pipe bien allumée à la gauche. Les dames s'y sont trouvées : mais, bon Dieu, quelles dames, qui toujours marchent du bétel & de l'aréque ! Or vous sçavez que ce bétel découle une liqueur rouge comme du sang ; & mesdames ont la bouche comme si on venoit de leur arracher quatre grosses dents. M. l'Ambassadeur, en retournant à bord, a passé par le jardin de feu M. Spelman où sont logez les Jésuites, & y a trouvé une colation magnifique. M. Thim Commandeur de la flotte, lui est venu faire un compliment de la part de M. le Général ; & moi je suis demeuré à terre avec les Pères qui m'ont fait fort bonne chère.

24. Aoust.

ENFIN j'ai déterré l'Abbé de D. de Batavie. Il m'a instruit à fonds : je n'ai cessé de questionner pendant deux heures ; & j'espère que vous serez content. Mais il faut, s'il vous plaît, que vous attendiez que nous soyions partis d'ici. Je chercherai toujours de nouvelles connoissances : j'assurerais davantage ce que je sçai déjà ; & sur le chemin de Siam je vous développerai peu-à-peu tout ce que j'ai mis dans mes loges.

Nos vaisseaux ont solennisé ce soir la veille de Saint Louis fête du Roi. L'Oiseau a tiré dix-sept coups de canon, & la Maligne onze. Les Hollandois nous ont dit, que si ç'avoit été le jour

de la naissance du Roi, on auroit bu bien du vin, & fumé bien des pipes sur les remparts de la citadelle au bruit de tout le canon ; mais qu'ils n'osoient, à cause du Saint qu'ils auroient peur d'honorer.

On embarquera de main nos malades, qui ne le font plus gueres. Les rafraîchissemens ne leur manqueront pas sur la route. Il n'y a que M. d'Arbouville, qui est toujours fort foible : il y a deux mois qu'il a le flux de sang ; c'est un mal dangereux dans les pays chauds. Je crois que le 26. de ce mois, à la pointe du jour, nous mettrons à la voile avec un petit vent de terre, qui ne manquera jamais de se lever tous les matins. Notre pilote Hollandois nous mène par le détroit de Banka. Il y a mené plusieurs fois de grands vaisseaux, & paroît sûr de son fait. Outre que c'est le plus court, nous ne perdrons point la terre de vené d'ici à Siam, & nous pourrons encore prendre quelques salades à Poltimont, qui est à moitié chemin. Ainsi, Monsieur, vous pouvez juger que notre voyage est bien avancé, & que toute la fatigue en est ôtée. J'ai ramassé de bonnes choses pour M. l'Abbé Baudrand, des royaumes, des villes, des forteresses dont il n'a jamais oui parler ; il fera bien-aîse.

Il est arrivé ici un vaisseau Hollandois, parti d'Amsterdam au mois de Décembre dernier. Il a esté deux mois en calme sous la ligne, & n'a pu

entrer dans le Cap de bonne Espérance à cause du mauvais temps. Le Capitaine, les deux pilotes, & quarante-cinq matelots ont esté jettez à la mer. Jugez de notre bonheur d'avoir fait presque le même trajet en cinq mois sans mal ni douleur; nous qui ne sommes point accoutumés à ces longues navigations, & sur qui le changement des climats devoit faire plus d'impression.

25. Aoust.

IL arriva encore hier au soir trois vaisseaux de la coste de Coromandel. Il en partit en même temps quelques-uns pour le Japon. On les accommode exprés : ils n'ont point de figures à la poupe ni à la prouë, parce que les Japonnois croient que les autres nations ne mettent des figures que pour se moquer de leurs idoles. Or ces Japonnois traitent assez cavalierement les étrangers : il n'y a que les Hollandois qui ayent commerce avec eux, & voici comment. Dès que leurs vaisseaux sont arrivez, les Japonnois viennent à bord, font porter à terre les mâts, les voiles & les cordages, dressent un état de toutes les marchandises, les font conduire dans leurs magazins, y mettent le taux sans consulter les Hollandois, & leur apportent de l'or pour les payer. Quand cela est fait, les Hollandois attendent dans leur contoïr, ou sur leurs vaisseaux, que la saison de partir soit venue, sans avoir commerce

merce avec personne : on leur rend leurs mâts & leurs voiles, & ils reviennent à Batavie. Il est assez bon de remarquer que les Japonnois ne veulent point que le Chef ou Président du contoïr Hollandois y demeure plus d'un an : & à cause de cela on nomme toujours à Batavie trois Présidens du contoïr du Japon, un qui y est actuellement, un qui est en chemin pour y aller, & l'autre qui se repose à Batavie ; & le même y peut retourner plusieurs fois, pourveu qu'il ait esté deux années dehors. Ce sont des manieres un peu dures pour une nation si puissante aux Indes ; mais ils en souffriroient encore davantage par l'espérance du gain. Quarante mille écus de marchandise leur vallent au moins cent mille écus en or ; & cet or qui est fort bon, ils le reportent sur les côtes de Bengale où le profit est encore plus grand. Pour le Président, il peut dans son année, en vivant comme un Capucin, gagner cent mille écus. ConteZ, je vous prie, que je n'exagere point, & que j'aime mieux dire moins que plus : je suis toujours en garde là-dessus.

Je suis revenu à bord ce matin, parce que demain à la pointe du jour, s'il plaît à Dieu, nous mettrons à la voile.

Il est encore venu ce soir deux bateaux chargés de rafraîchissemens de la part de M. le Général : on ne peut rien ajouter à ses honnêtetés.

26. Aoust.

Nous avons mis à la voile à sept heures du matin. Trois de nos meilleurs matelots estoient demeurez à terre hier au soir ; on avoit peur qu'ils n'eussent déserté : on les a attendus ; & ils sont revenus avec des Catholiques, qui venoient entendre la Messe. Notre pilote Hollandois est fort habile. On lui a confisqué depuis six mois pour six mille écus de marchandises de contrebande ; & ces Messieurs ne laissent pas de s'en servir. Je m'en vais vous dire, pendant que je m'en souviens, tout ce que j'ai appris du gouvernement général des Hollandois dans les Indes, & de Batavie en particulier. J'écrirai tout ce qui viendra au bout de la plume : vous y mettrez de l'ordre si vous voulez.

Il y a plus de cent ans que les Anglois prirent la ville de Jacatra sur l'Empereur de Mataran, & la brulerent. Ils y bâtirent une loge avec un méchant petit fort. Les Hollandois y vinrent en 1617 ; & sous prétexte de mettre des malades & des marchandises à terre, ils firent descendre de petits canons dans des balots, & un jour de prêche taillèrent en pieces tous les Anglois, & s'y établirent. Depuis ce temps-là ils s'y sont fortifiez peu à peu malgré les Insulaires qui souvent leur ont fait la guerre ; & ont bâti la forteresse sur pilotis avec de grandes dépenses pour défendre la rade, &

DU VOYAGE DE SIAM.

ensuite la ville qui n'est dans la perfection que depuis quinze ou vingt ans. Ils sont présentement les maîtres de toute l'Île de Java. Les Rois de Bantam sont prisonniers. Vous sçavez leur histoire : j'y ajouterai seulement qu'il y a dans la forteresse de Batavie deux freres du jeune Roi.

Voici l'histoire de Mataran. Le dernier Empereur ayant laissé trois enfans, les deux cadets se sont révoltés. L'aîné a demandé secours aux Hollandois, & leur a livré la ville de Japara à soixante lieues de Batavie sur la côte septentrionale de Java. Ils y ont bâti un fort, & y entretiennent une bonne garnison. La guerre a duré jusqu'à ce que l'un des freres ait esté tué, & l'autre pris prisonnier. Mais comme l'Empereur s'est trouvé redevable aux Hollandois de sommes considérables, il leur a encore donné la ville de Cheribam, à vingt lieues de Batavie, sur la même côte. Par le moyen de ces deux places, il est absolument soumis à leurs volontez, & les paye par termes. Il leur a envoyé depuis quinze jours quarante mille écus, & leur demande seulement trois cens hommes pour mettre à la raison quelques révoltés dans les montagnes. M. Tac qui a fait la fonction de Major général en l'absence de M. de Saint Martin, doit y aller bientôt.

Les Hollandois sont aussi les maîtres dans l'Île de Sumatra. Ils ont un fort à Padan sur la côte Sudouest ; & deux contoires dans les terres, l'un

à Palimbang, & l'autre à Jambi: de sorte que la Reine d'Achem, & tous les autres petits Souverains de l'Isle, n'oseroient vendre à d'autres leur poivre & leur or.

Ils n'ont dans toutes les Indes que six Gouvernemens généraux, où ils soient absolument souverains. Voici leur rang.

LA COSTE DE
COROMANDEL.

AMBONE,
prise sur les Anglois
par trahison.

BANDA,
qui fournit la Muscade.

TERNATE.
Il y avoit des girofliers que les Hollandois ont arrachez pour mieux vendre ceux d'Ambone.

ISLE DE CEYLON,
où il y a cinq forteresses.

MALACA,
prise sur les Portugais
en 1641.

Illes Moluques.

PALACATE.

VICTORIA,
qui fournit le
clou de girofle à
toute la terre.

GAMMALAMME.

COLOMBO,
pris sur les Portugais
il y a 50. ans.

Villes Capitales.

Ils ont outre cela des Gouvernemens particuliers, où le Commandant s'appelle Commandeur. Comme,

Le Cap de bonne Espérance, dont la nomination se fait en Europe,

Macassar,

Padan dans l'Isle de Sumatra,

Bima,

Timor, pris sur les Portugais,

Andragiry,

Cochin, pris sur les Portugais ; & plusieurs autres sur la côte de Malabar.

Ils ont aussi des contoirs. Comme,

Hispahan,

Gaumaron, ou Bandarabassi en Perse, d'où ils tirent de la soye,

Surate,

Agra,

Amanabat,

Bengale,

Palimbang,

Jambi, où il y a u-

ne forteresse,

} Dans les Etats
du grand Mogol.

} Dans l'Isle de
Sumatra.

Banka,

Ligor, où il y a des mines d'étain,

Siam,

Tonquin,

Japon.

Ils n'ont point de contoïr dans la Chine : mais ils portoient leurs marchandises dans les Isles voisines, & les Chinois les venoient prendre en cachette. Ils y ont envoyé quatre vaisseaux depuis deux mois, avec un Ambassadeur & des présens magnifiques pour l'Empereur & pour ses Ministres : ils avoient été avertis de bonne heure de la résolution que les Chinois ont prise d'ouvrir leurs ports.

Vous verrez dans toutes les relations quelles différentes marchandises sortent de ces différens païs.

Parlons un peu du gouvernement de la Compagnie dans les Indes. Tout s'y fait par le Conseil de Batavie.

Il est composé du Général, qui ne fait qu'ordonner, & ne rend point conte ;

Du Directeur général, qui a tout entre les mains, & en répond ;

De six Conseillers ordinaires ; & de quelques Conseillers extraordinaires, quelquefois deux, quelquefois quatre, selon qu'il plaît aux cinquante - six personnes, dont la Compagnie est composée, & qui demeurent toujours en Europe.

Le Conseil donne toutes les charges & tous les gouvernemens, en attendant la confirmation d'Europe, qui est ordinairement conforme aux résolutions du Conseil. Le Général y a deux voix

& du pouvoir selon sa capacité. Le dernier, nommé M. Spelman, faisoit tout de sa tête. Ce fut lui, qui malgré tout le Conseil entreprit l'affaire de Bantam. Il estoit homme de guerre.

Quand il meurt un Conseiller, c'est au Conseil à lui donner un successeur, qui doit estre confirmé par la Compagnie. M. Spelman fit un Conseiller de son autorité ; & la Compagnie qui le craignoit, approuva tout. On dit à Batavie, que si le Roi avoit pris Amsterdam en 1672. M. Spelman, quoy-qu'il ne fust alors que Capitaine général de Ceilon, se seroit fait Souverain dans les Indes. Il y a dix-huit mois qu'il est mort, & a laissé trois millions de bien.

Le Général d'à présent se nomme M. de Cam-pich, homme de bonne mine, âgé de cinquante ans, libéral, n'yant jamais songé dans tous ses différens emplois qu'au bien de sa Compagnie. Il a passé par tous les degrez de marchandise, & n'a jamais veu de guerre. Il est venu aux Indes Sous-écrivain à huit écus de gages par mois. En suite il fut fait Teneur-de-contes, puis Sous-marchand, Marchand, Sur-marchand, Président du Japon, Secrétaire général qui a le rang après les Gouverneurs de provinces audeffus des Commandeurs, Conseiller ordinaire ; & enfin à la mort de M. Spelman il fut élu Général tout d'une voix. Il a reçu sa confirmation d'Europe depuis six semaines.

Le Général n'est que pour trois ans : mais il est toujours continué toute sa vie, parce que la Compagnie n'y gagneroit pas, s'il falloit engraisser un homme tous les trois ans. Il a par mois huit cens écus de gages, & cinq cens écus pour sa table, toute sa maison entretenüe ; avec une clef des magazins, où il prend ce qui lui plaît sans rendre conte. Il ne sort jamais qu'il n'ait devant son carosse cinquante gardes à cheval, une compagnie d'infanterie derriere, & douze pages aux portieres ; & quand il donne audience aux Ambassadeurs des Rois Indiens, c'est avec un faste extraordinaire.

Le Directeur général a tout entre les mains, & rend conte.

Les Conseillers, en gages & en profits réglez ont douze mille francs par an.

Les Conseillers extraordinaires disent leur avis au Conseil : mais leurs voix ne sont point contées, quand le Général, le Directeur général, & les six Conseillers ordinaires y sont tous. Mais s'il en manque quelqu'un, on conte les voix des plus anciens Conseillers extraordinaires.

Il y a deux Procureurs généraux ou fiscaux, l'un pour la mer, & l'autre pour la terre, qui visitent tout, & n'ont pour gages que le tiers des confiscations : les deux autres tiers sont au profit de la Compagnie. Ce sont des charges fort lucratives, & souvent on graisse la patte de ces Messieurs.

Outre

Outre le Conseil souverain, il y a le Conseil de Justice, composé d'un Président, d'un Vice-président, & de douze Conseillers. Il juge sans appel tous les procès civils & criminels; & condamneroit à mort le Général, s'il estoit convaincu de trahison.

Il y a plusieurs petites Justices subalternes, où l'on juge sans appel les affaires au dessous de cent écus.

Le Bailli de la ville aussi sa Justice particulière.

Il y a encore deux premiers marchands, qui ont soin de faire charger & décharger les navires. Ce sont des charges considérables, qui donnent rang après les Conseillers devant les Gouverneurs de Province.

Reste à parler de la guerre. La Compagnie n'entretient dans toutes les Indes, que douze mille hommes de troupes réglées; mais dans chaque place où il y a garnison Hollandoise, il y a toujours beaucoup de gens du pays portant armes, qu'ils font marcher devant quand il faut se battre. On prétend que dans les différens pays, ils ont outre leurs troupes plus de cent vingt mille hommes, qui tirent fort bien un coup de mousquet.

C'est le Major général, qui commande toutes les troupes sous les ordres du Général. Il a sous lui des Capitaines, dont les Compagnies sont ordinairement de deux cens hommes, & des Lieu-

tenans, qui en temps de guerre deviennent Capitaines ; & les Capitaines deviennent Colonels.

Le Major général est la seconde personne des Indes Hollandoises. Je vous ai dit au Cap, que c'estoit M. de Saint Martin François. Il revient de Hollande où il estoit allé rendre conte de ses actions après la prise de Bantam, & revient glorieux. On l'a confirmé dans sa charge, & de plus on l'a fait Conseiller extraordinaire, & Vice-président du Conseil de Justice.

Enfin, pour finir, car je commence à estre las d'écrire, la Compagnie a dans les Indes cent soixante vaisseaux depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon ; & en temps de guerre, elle en peut aisément armer quarante des plus grands. Bon soir : je vous dirai les choses que j'aurai oubliées, à mesure que je m'en souviendrai.

27. Aoust.

JE vous dis bon soir hier à neuf heures du soir, & me couchai bientôt après. Le moyen de croire que les aventures de la journée n'estoient pas encore finies ? A dix heures j'entens crier : *Aux armes, aux armes, pare les canons, amorce les mousquets, où sont les sabres ?* Je me leve, & monte sur le pont : je vois à la portée du pistolet un gros navire aussi gros que nous. On lui crioit à tête : *D'où est le navire ?* Mot. *D'où est le navire ?* Mot. Et cependant il arrivoit sur nous, & nous

alloit aborder à babord. On lui avoit montré notre fanal, il nous avoit montré le sien. Il avoit le vent sur nous. On a donné un coup de gouvernail pour éviter l'abordage, jusqu'à ce que nous fussions bien paréz. Enfin il nous a abordez par la poupe ; & avec son beaupré a emporté une partie de notre couronnement. Alors on lui a lâché une trentaine de mousquetades. Mot : il a fait sa route vent arriere ; & en un moment s'est éloigné de nous. Je ne me suis pas trouvé à bien des batailles, mais à voir la contenance de nos soldats & de nos matelots, on ne nous auroit pas enlevés sans coup férir. Les Jésuites & les Missionnaires avoient déjà pris parti. Les uns estoient à genoux à fonds de cale ; & les autres fierement le sabre à la main estoient sur le pont. Raïsonnez présentement sur ce que ce pouvoit estre. Les vaisseaux Indiens ou Mores ne sont point si grands : c'est donc un Hollandois, un Anglois, ou un Danois, car il y en a quelques-uns en ce pais-ci. Les avis entre nous sont partagez. Les uns disent que c'est un Anglois, qui nous prenant d'abord pour un Hollandois, vouloit dans l'obscurité nous incommoder, & peut-estre nous enlever ; mais qu'au langage nous reconnoissant pour François, il avoit passé outre. Il est certain qu'il y a dans ces mers des vaisseaux Anglois, qui cherchent noise aux Hollandois, à cause de l'affaire de Bantam. Mais l'opinion la plus saine est que

c'est un pauvre navire marchand où tout le monde dormoit, qui nous voyant si près de lui, a voulu arriver pour passer à notre arriere : il a mal manœuvré, & contre son intention nous a abordé. Un moment après arrive la Maligne toute furieuse. Elle s'estoit éveillée au bruit de la mousqueterie, & venoit bien parée pour estre de la fête. Toute cette jeunesse estoit sur le pont prête à sauter dans le bord ennemi. On leur a dit ce qui nous estoit arrivé : les sabres ont esté remis dans le fourreau ; & j'ai esté me recoucher. Voici un joli article pour le Journal. Il n'y a point eu de sang répandu ; & cependant cela nous a donné un petit air de guerre qui sied bien.

Nous avons déjà fait bon chemin ; & si le vent continuë , nous verrons avant la nuit le détroit de Banka.

La hauteur s'est trouvée de 4. degrez 26. minutes. Quand nous aurons passé la ligne, nous n'aurons plus que 14. degrez jusqu'à Siam.

28. Aoust.

Nous mouillâmes hier au soir à 14. brasses : on avoit creu voir terre ; & il est bon de ne la reconnoître que de jour. Ce matin, en appareillant ; la Maligne a envoyé sa chaloupe à bord demander des poulets & du vin pour M. d'Arbouville, qui est toujours fort malade. Son mal n'a point diminué à Batavie. Les matelots

nous ont dit que de la Maligne ils avoient vu non seulement le vaisseau qui nous aborda, mais encore un autre au vent. Ces deux vaisseaux peuvent faire changer nos raisonnemens. Il y a par ici deux Anglois qui ont esté à Batavie faire des rodomontades : ils pourroient bien estre venus mouïller sous une Isle en attendant quelques Hollandois. Si ce sont eux, ils ne se vanteront pas de n'avoir rien répondu aux mousquetades dont on les a saluez.

Nous sommes à 3. degrez & demi de la ligne. On voit Sumatra : on voit Banka. Il y a par ici des roches & des bancs de fable : notre pilote a toujours la sonde à la main ; & dès que la nuit est venue, mouille à six brasses.

29. *Aoust.*

HO, quel chaud ! La ligne est toujours la ligne ; & nous sentons bien ses approches. Les bancs de fable sont parez. Je vous demande pardon : dans le temps que j'écris ceci, nous touchons. On fait grand bruit là-haut, je m'en vais voir ce que c'est.

C'est que nous avons touché. On sondoit, on trouvoit sept brasses, & tout d'un coup trois brasses. Notre navire prend trois brasses & demie par le derriere, l'avant estoit à flot. On a cargué toutes les voiles, & jetté l'ancre ; & après bien de la peine, nous avons dégagé notre gouvernail, & nous sommes remis à la voile. Cela nous a fait

X iij

perdre trois heures de temps, car, Dieu merci, le fonds estoit de bonne vase, & le navire n'a point travaillé. Le pilote Hollandois assure que depuis un an le banc qui est à l'entrée du détroit, a changé de place; & que sans cela nous n'aurions point touché : mais comme le fonds est bon, il ne s'est point embarassé. La Maligne a échoué aussi-bien que nous, quoi qu'elle ne prenne que douze piés d'eau. Ce sont petites aventures ordinaires dans les détroits. On voit un navire : c'est une petite flûte Hollandoise, qui est mouillée. Elle vient de la côte de Bengale, & va à Batavie : & comme nous avons le vent & la marée pour nous, elle les a contraires, & attend le soir que tout cela changera en sa faveur ; & à notre tour nous mouillerons.

30. Aoust.

ON mouilla hier à six heures du soir, après avoir passé l'endroit du détroit le plus étroit ; & à la pointe du jour on a remis à la voile. La marée & un bon vent nous ont fait avancer presque jusqu'à la pointe ; & à l'entrée de la nuit on a mouillé à cause d'un banc de sable, & d'une roche sous eau, qu'il faut parer demain matin. Cette Isle de Banka est grande & peuplée : les Hollandois y ont une habitation, & un petit fort de palissades. On ne sçait pas pourquoi ils n'ont point voulu fortifier un poste qui paroist si im-

portant : car tous les vaisseaux qui viennent de la côte de Bengale , de Malaia , de Siam , passent par le détroit pour aller à Camboge , à la Cochinchine , au Tonquin , à la Chine , & au Japon ; & n'oseroient prendre le large au Nord & à l'Est del'Isle de Banka , de peur d'estre portez par les courans sur les côtes de Borneo , qui sont fort dangereuses. Nous avons veu à babord la riviere de Palimbang dans Sumatra , où les Hollandois ont une forteresse & un contoir. Le pilote nous a dit qu'ils en tirent beaucoup d'or de bas aloi ; mais que l'air y est si mauvais , que peu de gens y veulent demeurer.

Mouille à douze brasses & demie.

31. Aoust.

VOICI encore une autre embouchure de la riviere de Palimbang , bien plus grande que l'autre. La mer , à deux lieuës au large , est d'eau trouble , & peu fallée. Nous voici presque hors du détroit : on sonde toujours pour éviter un banc de sable , & certaines roches à fleur d'eau.

On a mouillé deux fois ; c'est la commodité de cette navigation. Quand le vent ou la marée sont pour nous , on met à la voile ; & quand ils sont contraires , mouille : au moins si on n'avance pas , on ne perd rien.

1. Septembre.

LE Chirurgien de la Maligne est venu consulter les nôtres sur le mal de M. d'Arbouville. Le pauvre garçon a reçu aujourd'hui le Viatique, & ses forces diminuent à vue d'œil.

Nous faisons tous les jours la même manœuvre. On profite d'un peu de vent : tant qu'il dure, toutes nos voiles sont tendues ; quand il s'en va, nous demeurons, & plantons le piquet jusqu'à ce qu'il revienne.

2. Septembre.

UN bon vent nous prit hier au soir, & nous avons été toute la nuit à petites voiles. On a vu, à la pointe du jour, les sept Isles à tribord. Nous les rangeons présentement ; & s'il plaît à Dieu, nous passerons ce soir la ligne. Il n'y a plus que deux cens soixante lieues d'ici à la barre de Siam, comme de l'Isle à Saint Jean de Luz : est-ce-là un voyage ?

On a pris hauteur, & nous ne sommes plus qu'à 50. minutes de la ligne.

3. Septembre.

LA ligne Indienne est bien plus jolie que l'Africaine. Nous l'avons passée ce matin en dormant. Le vent est bon, & le chaud fort modéré. On voit des Isles à droit & à gauche : nous laissons

sons l'une à tribord, & l'autre à babord. Il faut estre fou pour venir ici sans un bon pilote qui y ait passé plusieurs fois. Il nous fait tourner comme un carrosse à arc : ici est un banc, là une roche; & nous passons avec confiance. C'est à nos pilotes à faire de bons journaux, afin qu'à l'avenir les vaisseaux François se puissent passer des pilotes étrangers.

Nous avons côtoyé tout le matin l'Isle de Linguen, que nous laissons à babord allant droit au Nord. Elle est fort grande, couverte de hautes montagnes fort connoissables. Mais à midi, après avoir esté deux heures au plus près, il a fallu mouiller, parce que le vent est venu tout-à-fait contraire, & que les courans nous portoient au large. Or il ne nous faut pas quitter la terre de veüe; & nous prétendons passer entre l'Isle de Poltimont, qui est à quarante-cinq lieuës d'ici, & la presqu'isle de Malaca, & ensuite gagner la barre de Siam toujours terre à terre. On sçait l'histoire du Vautour, vaisseau de la Compagnie Française, qui voulant passer à l'Est de Poltimont, fut jetté par les courans sur les côtes de Camboge, qui sont fort dangereuses.

Le pauvre Arbouville a reçu l'Extrême-Onction : on n'en espere plus rien.

Le vent est revenu de l'avant; on a mouillé: une demie-heure après il est revenu bon; on a appareillé.

Y

4. Septembre.

A LA pointe du jour nous nous sommes trouvez par le travers de Polpangean , & nous allons reconnoître la côte de Malaca : c'est le grand continent de l'Asie. Il y a trois mois que depuis le Cap de bonne Esperance nous n'avons vu que des Isles. Nous espérons voir demain Poltimont. Vous sçavez que Pol en langue Malaye veut dire Isle. Il y a ici de grands courans, qui sortent du détroit de Malaca. Les herbes & les arbres flottent sur les eaux.

5. Septembre.

NOUS ne manquons point de faire tout ce que nous avons prévu. Voici Poltimont à tribord , & la grande terre à babord. On a cargué les basses voiles pendant une partie de la nuit , & au jour on a tout remis dehors. Cette grande terre est la peninsule de Malaca. Tout ce grand païs estoit autrefois du royaume de Siam. Il y a présentement plusieurs petits Roitelets, dont le plus considérable est le Roi de Jor. M. Vachet vient de me dire qu'il est tributaire du Roi de Siam, & que tous les ans il lui envoie une fleur d'or.

Quoi qu'il en soit, nous voici comme arrivez. Poltimont est à trois degrez , & la barre de Siam à treize : reste dix degrez , qui font deux cens

lieuës. Il n'y a plus à craindre que les courans nous portent sur la coste de Camboge. Nous ne quitterons plus la terre de veuë. Il viendra bien quelques coups de vent vers les sept ou huit degrez : quitte à se mettre à sec pendant une heure, car ils ne durent jamais davantage. Il est donc question de songer à la grande affaire qui nous mene. J'ai quelque impatience d'entretenir M. de Metellopolis, ou M. l'Abbé de Lionne ; & pourveu qu'à la premiere conversation ils nem'aillent pas dire qu'il n'y a rien à faire, pourveu qu'ils me donnent quelque espérance, me voila content. On nous crie de la Maligne que M. d'Arbouville se porte un peu mieux. Il est bien jeune, il en pourra revenir ; & nous le souhaitons ardemment, tant pour l'amour de lui qui a du mérite, que pour avoir le plaisir de vous renvoyer toute votre jeunesse un peu halée, mais en bonne santé, & toute glorieuse d'avoir esté au bout du monde.

6. Septembre.

IL vint hier au soir un petit coup de vent avec tonnerre & pluie, qui nous obligea à virer de bord, & à prendre au large. Cela dura une demi-heure. On mouilla jusqu'à minuit, que le vent estant revenu bon, on a remis à la voile ; & toute la journée nous avons fait bon chemin.

Ce matin la frégate a mis son pavillon ; c'estoit

Y ij

le signal de la mort de M. d'Arbouville : & ce soir elle a tiré cinq coups de canon, après l'avoir jeté à la mer. Il estoit fils unique, auroit eu beaucoup de bien, & méritoit une destinée plus heureuse : si ce n'est que Dieu le faisant mourir si jeune, ait voulu lui ôter l'occasion de l'offenser ; en ce cas il est plus heureux que nous.

Il y a encore eu un grain ce soir, peu de vent, beaucoup de pluie & de tonnerre. Nous marchons au soleil, & le soleil marche à nous. Avant qu'il soit trois jours nous nous rencontrerons. Il ne faut pas s'étonner des fréquens orages : il pleut presque toujours dans les pays où le soleil va visiter le fonds des puits. Sa grande chaleur élève continuellement des vapeurs, qui se résolvent en pluie, & des exhalaisons qui forment le tonnerre. Les Mandarins sont ravis de voir des terres qui dépendent du royaume de Siam.

7. Septembre.

NOUS avons dépassé ce matin Polcapat ; & nous estions à six heures du soir à la vue de Polruangh. Le pilote Hollandois avoit quelque envie de ranger la grande terre ; mais il a pris au large, sur ce qu'on lui a représenté que notre vaisseau prend dix-sept piés d'eau, & que le passage est fort étroit à cause d'un banc de sable. Nous allions gaillards au Norouest, quand tout d'un coup le vent en est venu avec une si grande violence,

qu'à peine a-t-on pu amener les perroquets & les huniers. Cela a duré deux heures : beaucoup d'éclairs, & peu de pluie ; & comme nous allions un peu trop au large, on a mouillé à vingt-quatre brasses.

8. Septembre.

LE vent est revenu au Sud à minuit. On a appareillé, & nous dépassons Polruangh. C'est aujourd'hui que nous rencontrons le soleil tête pour tête. Il va au Sud, nous allons au Nord. Il pourra bien faire quelque fracas ce soir : nous nous attendons à un coup de vent.

Le coup de vent n'a pas été si lourd que celui d'hier : il a seulement interrompu le sermon du Pere le Conte, qui étoit en train de nous dire de belles choses. On s'est mis à sec, & mouille à trente brasses : deux heures après on a appareillé. Il avoit paru un peu de vent, il a disparu, on a mouillé. C'est un petit métier qu'on fait souvent dans ce parage. Notre pilote dit qu'en un voyage de Batavie à Siam il a mouillé deux cens quarante fois. On a bon vent deux heures, il faut s'en servir : il devient contraire, il faut mouiller pour ne rien perdre ; & par tout le mouillage est bon, de la vase & du sable principalement près des terres.

9. Septembre.

A minuit on a appareillé. Nous avons fait deux ou trois lieuës, & puis mouille jusqu'à deux heures après midi, qu'un bon vent nous a encore fait faire cinq ou six lieuës. Nous tâchons d'approcher les terres, afin de ne mouiller qu'à douze ou quinze brasses.

10. Septembre.

JE croi que dans la journée nous avons bien fait trois lieuës à force d'appareiller & de mouiller. Ce qui est de meilleur, nous avons rapproché la grande terre, & nous sommes mouillez à dix-huit brasses. Quand le soleil sera un peu plus loin de nous, il viendra du vent. Cinq ou six bonnes journées nous mettroient à la barre de Siam.

11. Septembre.

Nous n'avancons gueres; peu de vent, & souvent contraire. On a porté ce matin notre Seigneur à un soldat menuisier de son métier, & fontainier. Il prétendoit faire des cascades à Louvo.

12. Septembre.

CE pauvre soldat est mort ce matin : ainsi le Roi de Siam se passera de fontaines. Nous avons fait bon chemin toute la journée, & voici de-

vant nous le gros cap de Patani.

13. Septembre.

LE vent & le courant nous avoient un peu mis au large : il a fallu revirer de bord deux fois pour se rapprocher de terre. Nous languissons, & il fait chaud : mais si une fois nous gagnons la pointe de Ligor, qui n'est pas loin, le pilote assure que les vents de terre ne nous manqueront plus. Tout cela va à huit jours de plus ou de moins. Qu'importe, pourvu qu'on arrive au commencement d'Octobre, & qu'on puisse repartir au commencement de Décembre. M. le Chevalier de Chaumont verra bien en deux mois de quoi il est question ; & si le Roi de Siam a envie de se faire instruire, il pourra s'en retourner en France suivant les ordres du Roi, & laisser quelqu'un à sa place pour achever ce qu'il aura commencé.

14. Septembre.

BON vent presque toute la journée, quelquefois un peu contraire : alors on va au plus près, on fait des bordées, & on avance toujours. Il y a six mois que je vois gouverner un vaisseau, & je l'admire plus que le premier jour. Ce nombre presque infini de cordages, tous nécessaires, n'a pas été trouvé tout d'un coup.

15. Septembre.

Nous avons doublé la pointe de Ligor. C'est le premier Gouvernement du Royaume de Siam. On y parle Siamois. Le Gouverneur portoit autrefois la qualité de Roi de Ligor; & dans les grandes cérémonies, en présence du Roi, avoit une couronne sur la tête, & précédoit tous les Mandarins : je croi que cela ne se fait plus. Les Hollandois y ont un contoïr, d'où ils tirent beaucoup d'étain, qu'ils portent au Japon, où ils le troquent contre des coupans. Vous voyez par là que nous voici en terre d'amis. Il y a bien encore cent lieuës d'ici à la barre de Siam. Si le vent veut tenir où il est, nous y serons mouillés dans quatre jours.

16. Septembre.

Cela va bien : le vent est foible, mais la marée & les courans nous portent au Nord. Il est venu sur le soir un grain sec presque sans pluie. Nous faisons deux lieuës par heure.

17. Septembre.

La nuit a esté admirable. Nous avons dépassé Pol-cornon. Nous sommes par le travers de Pol-cori, & nous voyons en perspective Pol-bardi. Nous pourrions bien estre mercredi à la barre de Siam.

18. Septembre

18. Septembre.

LE vent a beaucoup moli. Nous allons pourtant toujours. Nous voyons les pintes, hautes montagnes qui sont à la pointe Ouest du golphe de Siam. Il ne nous reste pas quarante lieuës à faire ; une couple de grains nous mettroit à la barre.

19. Septembre.

Les pintes sont doublées. On va un peu la nuit, le soir & le matin : calme le reste du jour. Le vent est venu de bout, mouille à dix-neuf brasses.

20. Septembre.

NOUS avons appareillé à une heure après minuit ; & deux heures après mouille.

21. Septembre.

CECI commence à devenir ennuyeux. Les vingt dernieres lieuës sont toujours les plus difficiles : ainsi en avons-nous usé en arrivant au Cap de bonne Espérance & à Batavie. Il y a cinq ou six jours que nous languissons dans le petit golphe de Siam. Nous voyons la terre de tous côtez , & ne pouvons avancer. Il vient des grains, on amene les voiles de peur d'accident. Quand le vent n'est plus si fort, on hisse ; & il n'est plus temps : calme tout plat.

Z

22. Septembre.

NOUS avons fait aujourd'hui cinq ou six lieuës; & nous voici mouillez à quatre lieuës de la barre de Siam : encore deux lieuës, & nous mouillerons à demeure avec la grosse ancre entre six & sept brasses. On ne sçauroit approcher plus près, à cause d'un banc de sable qui est des deux côtez de la riviere. Le pilote Hollandois dit qu'il n'y a dans les basses marées que seize piés de fonds, & il nous en faut dix-sept. Si cela est, & que nos vaisseaux soient obligez de demeurer à la rade, les Officiers ne viendront gueres à Siam.

23. Septembre.

M. Vachet est parti ce matin dans le canot : il va avertir de notre arrivée. M. l'Ambassadeur a écrit à M. l'Evêque de Métellopolis pour le prier de venir à bord conférer de toutes choses. Il n'est question présentement que de l'entrée ; mais il faut qu'elle réponde à la dignité du plus grand Roi du monde. Quand nous serons dans la ville de Siam, dans le palais des Ambassadeurs de France, nous parlerons de l'audiance.

Nous n'avons point levé l'ancre. M. Manuel a prêché tout à son aise, & a fort exhorté les matelots à la persévérance. Il a fait en passant l'éloge des Jésuites. Outre que l'éloge estoit véritable, il avoit bonne grace dans la bouche du Missionnaire.

24. Septembre.

LEs Mandarins sont fort affligés de n'être pas allés à terre avec M. Vacher. Ils ont peur d'avoir la tête piquée avec certaines petites pointes de fer qui tirent tout le sang qu'un homme a dans le corps. C'est leur faute ; il n'a tenu qu'à eux d'aller dire les premières nouvelles.

Nous voici enfin mouillés à la barre de Siam, à deux lieues de l'embouchure de la rivière, à cinq brasses & demie. On a tiré trois coups de canon : non pour saluer, car il n'y a point de forteresses à l'embouchure, elles sont plus avant dans la rivière ; mais pour avertir la côte qu'il est arrivé des vaisseaux, & que les douaniers peuvent venir voir ce que c'est.

25. Septembre.

LEs Mandarins viennent de partir dans un bateau Siamois, qui les est venu querir. On les a régalez de cinq coups de canon. Ils ont été bien-aisés de voir des faces Siamois. Il n'y a que le vieux Mandarin qui pleure comme un enfant : il a appris que pendant son voyage sa grand'mère est morte. Je ne raille point.

Nous venons encore d'appareiller pour nous éloigner un peu du banc de sable en tirant vers l'Est ; & je croi que cette fois-ci nous sommes mouillés à demeure. On a jeté un gros ancre,

Z ij

& bientôt on affourchera : vous m'entendez.

26. *Septembre.*

LE Chevalier de Fourbin arrive de Banko. Il a amené avec lui un François maréchal ferrant de son métier, habillé de soie, qui nous a dit bien des nouvelles. Les voici. Le Roi de Siam est en bonne santé. Il favorise les Missionnaires & les François en toutes choses. Il n'a pas voulu écouter les Portugais qui lui ont envoyé depuis peu une grande Ambassade pour l'obliger à chasser les Vicaires Apostoliques. M. Constance est favori, & a présentement une charge au dessus du Barkalon. Le Roi semble toujours incertain du parti qu'il doit prendre sur la Religion. M. de Metellopolis est en bonne santé. L'Abbé de Lionne a soin du séminaire. M. du Chefne est mort : il avoit été nommé Evêque de Bérithé, & avoit ses bulles ; mais par modestie il avoit toujours remis à se faire sacrer. M. l'Evêque d'Argolis a été fort bien reçu à la Chine, & l'on dit qu'il est d'accord avec tous les Missionnaires. Voilà de grandes nouvelles dont il faut attendre la confirmation. M. Vachet doit arriver ce soir à Siam : il ne sera pas long-temps à nous écrire.

Le Gouverneur de Banko vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un bateau chargé de fruits avec des poules, des canars & un cochon. Les Siamois que nous avons vus jusqu'ici sont fort bien,

faits; & je ne comprends pas qu'ils eussent choisi la crasse de leur pays pour l'envoyer montrer au bout du monde.

Nous sommes affourchez sur deux ancrés: c'est à dire que le vaisseau poussé par le vent ou par la marée, peut aller d'un ancre à l'autre, mais sans virer au tour de son cable, comme il fait quand il n'a qu'un ancre.

27. Septembre.

LE pilote Hollandois accompagné d'un pilote François, est allé sonder la barre, pour voir si notre vaisseau peut monter jusqu'à Banko. On dit qu'il y a un vaisseau Anglois aussi gros que nous. Ils n'ont trouvé que douze & treize piés d'eau; & quand nous ôterions notre canon, il feroit difficile d'alléger assez notre vaisseau pour le faire passer sans craindre un tour de reins. Ainsi l'Oiseau a la mine de demeurer où il est: pour la Maligne, elle passera par tout.

28. Septembre.

LE Chef du contoir de la Compagnie Francoise à Siam est venu à bord, avec le Capitaine d'un navire de la Compagnie qui est à Siam devant la loge. Nous avons esté assez aises de voir des François. Ils nous ont dit que M. l'Evêque de Metellopolis estoit parti aussitôt qu'eux, pour venir voir M. l'Ambassadeur. Aussitôt on a en-

Z iij

voyé la chaloupe au-devant de lui.

A huit heures du soir est arrivé un petit canot Siamois, qui a dit que M. de Metellopolis alloit arriver. On l'a attendu jusqu'à minuit. On a allumé des fanaux, & il n'est point venu. Il y a apparence qu'il a relâché à la barre, à cause du mauvais temps.

29. Septembre.

M. de Metellopolis a mouillé cette nuit à deux lieues d'ici, & vient d'arriver. C'est un grand homme de bonne mine, qui n'a que quarante-cinq ans, & qui en paroît soixante : vingt-quatre ans de mission ne rendent pas le teint frais. M. l'Abbé de Lionne est avec lui. Sa grande barbe ne m'a pas empêché de le reconnoître : il est fort maigre, & d'ailleurs se porte bien. Autant que j'en peux juger par les premières conversations que j'ai eues avec eux, je croi que je retournerai en France avec M. le Chevalier de Chaumont. La conversion du Roi de Siam n'est pas une affaire prête. Il favorise la Religion, il aime les Missionnaires, il fait bâtir des églises : mais il est encore bien loin de se faire baptiser. Il est pourtant vrai que la Religion Chrétienne tirera un grand avantage de l'Ambassade. Les estoient sur le point de déclarer la guerre au Roi de Siam, & peut-être de venir se saisir de l'embouchure de la rivière pour se rendre

maîtres du commerce. Or vous sçavez que quand ils sont maîtres quelque part, les Missionnaires n'y ont que faire. Ils iront bride en main à l'avenir, & craindront d'offenser le Roi en offensant son ami le Roi de Siam. Vous voyez par là que nous allons estre bien receus. Voici deux Mandarins de la maison du Roi, qui viennent faire compliment à M. l'Ambassadeur. Ils ont une suite de quarante personnes; leur livrée est de chair. Ils sont grands & forts, on en feroit de bons soldats. Ils ont dit que le Roi avoit esté transporté de joie d'apprendre la bonne santé du Roi de France, & comme il estoit toujours victorieux de tous ses ennemis; & ont assuré M. l'Ambassadeur que sa personne estoit si agréable à sa Majesté Siamoise, qu'il falloit qu'autrefois il eust rendu de grands services à la nation, voulant lui faire entendre qu'il avoit esté Siamois il y a deux ou trois mille ans. Ils ont ajouté qu'ils alloient consulter les astres pour trouver le jour heureux entre les plus heureux pour faire descendre à terre son Excellence: de sorte que si les Talapoins sont lents dans leurs opérations, nous en serons plus long-temps à la rade. Après les complimens ils ont bu du Té & du vin d'Espagne, & mangé des confitures, & sont rentrez dans leur bateau. Ils y ont esté plus de deux heures avant que de déborder, pour écrire tout ce qu'ils avoient vu, & dit, & oui. S'ils avoient ou-

blié quelque circonstance, on leur piqueroit la tête. Il en viendra d'autres plus considérables à mesure que nous avancerons dans la rivière; & à deux lieues de la ville se trouvera le premier Ministre dans les balons dorez du Roi avec les grands Officiers de la Couronne. Quand les Mandarins sont rentrez dans leur barque, on les aaluez de neuf coups de canon. La Compagnie Françoisse vient d'envoyer trois cens poules, dix cochons, quarante canars, des cocos, des oranges & des citrons. Quand leur Chef s'en est allé, on l'a régale de cinq coups de canon, pour montrer que le Roi fait cas de la Compagnie.

Je viens d'avoir une grande conversation avec M. l'Abbé de Lionne pendant que M. l'Ambassadeur entretenoit M. de Metellopolis. Le Roi de Siam ne s'est point déclaré sur la Religion, & même depuis dix-huit mois n'a point fait là-dessus de pas considérables. M. Constance n'a point voulu accepter la charge de grand Chacri, qui le mettroit audessus du Barkalon: il se contente d'avoir toute l'autorité. Il a beaucoup d'esprit, & est fort habile dans le commerce. Il a découvert les friponneries des Mahometans, qui estoient les maîtres des affaires avant qu'il s'en mêlast. C'est par là qu'il s'est élevé. Vous sçavez quelque jour toutes les particularitez de sa vie. Il semble qu'estant Catholique, il ait intérêt à faire son Maître Chrétien: nous verrons bientôt
comme

comme il s'y prendra. La conjoncture est très-favorable pour faire faire au Roi de Siam tout ce qu'on voudra. M. l'Ambassadeur les laissera venir; & l'on trouvera peutêtre moyen de leur faire passer pour des graces la plupart des choses qu'on a à leur demander. On insistera d'abord sur la Religion, afin que s'ils n'accordent rien sur ce point-là, ils accordent amplement tout le reste. Nous ne desespérons pourtant pas; & Dieu en a tant fait qu'il peut bien encore achever. On aura au moins des déclarations publiées par tout le royaume, qui permettront & approuveront la Religion Chrétienne.

M. d'Héliopolis a eu la consolation avant que de mourir de voir la paix entre les Missionnaires. Il a fait sa visite paisiblement pendant six mois, & est mort comme une chandelle faite de mèche. Quand il viendrait en Orient dix vaisseaux chargés de Missionnaires, il y auroit de quoi les occuper dans la seule Chine. On dit que depuis un an il y est entré beaucoup de Religieux. M. l'Evêque d'Argolis y a toute l'autorité. Il a avec lui deux Missionnaires ses Religieux, les deux qui estoient avec M. d'Héliopolis, & trois autres qu'on y envoya l'année passée du séminaire de Siam. Il y a encore un Chinois nommé Dom Gregoire Lopés, homme de grand mérite. Il est désigné Evêque & Vicaire Apostolique, & sera sacré par M. d'Argolis.

30. *Septembre.*

M. de Metellopolis vient de s'en retourner à Siam pour faire avancer toutes choses. On a tiré neuf coups de canon à sa sortie. M. l'Ambassadeur l'a fort bien reçu, mais ne lui a point donné la main. Voilà trois grandes barques chargées de rafraîchissemens, qui viennent de la part de M. Constance.

1. *Octobre.*

AUTRE grand bateau chargé de cochons, de poules, & de canars : on en a régalé l'équipage. Il n'y a pas un mousse qui n'ait à son dîner sa poule ou son canar. Il vint hier au soir des vaches & des veaux. Enfin les Siamois font ce qu'ils peuvent pour nous régaler. On prépare sur la route des maisons pour recevoir M. l'Ambassadeur, & les balons du Roi le viendront prendre à la barre. M. Constance viendra au devant de lui à cinq ou six lieues de Siam. M. de Metellopolis écrit de Banko, que le Roi de Siam ayant sceu à minuit la nouvelle de notre arrivée, envoya sur le champ querir un de ses grands Mandarins qui a soin des bâtimens, & lui ordonna d'aller à Louvo faire préparer une maison pour l'Ambassadeur de France. On croit qu'il donnera l'audience à Siam, & puis qu'il ira à Louvo : voici la saison qu'il y va, à cause que toutes les campagnes de Siam, & même la ville sont inondées.

2. Octobre.

M. Vachet écrit qu'il envoie cinq grands bateaux pour charger tous les balots.

Le Roi de Siam & ses Ministres sont après à imaginer des moyens d'honorer un Ambassadeur. Ils ont déjà résolu de donner l'audience le jour de l'entrée, ce qui ne s'est jamais fait : mais aussi veut-il faire en l'honneur du Roi des choses extraordinaires.

3. Octobre.

LE Roi de Siam a nommé un de ses plus grands Mandarins pour aller Ambassadeur en France. On se prépare à nous bien recevoir. M. Constance est allé disposer toutes choses à Louvo, parce que la Cour ira aussitôt après l'audience : il viendra lui-même avec les balons du Roi jusqu'à la barre. Tous nos balots sont débarquez ; & la Maline appareille pour entrer dans la rivière.

4. Octobre.

NOU s voyons beaucoup de souffleurs, qui sont de petites balcines pas plus grosses qu'une chaloupe. Ils font des jets d'eau, & de temps en temps ouvrent une grande gueule pour avaler les petits poissons.

5. Octobre.

RIEN à vous dire.

6. Octobre.

IL vient d'arriver un bateau de la côte, qui dit que tout se prépare à nous bien recevoir, & que d'ici à Siam nous devons nous arrêter en sept endroits, où se trouveront des Mandarins, des balons, & grand'chere.

7. Octobre.

NOTRE chaloupe alla hier au soir à terre faire de l'eau. Elle a ramené M. Veret qui revient de Siam. Il dit que c'est une ville plus grande que Paris, les maisons fort vilaines, les pagodes ou temples des Dieux fort magnifiques, la riviere admirable, un peuple infini, un nombre de bateaux qu'on n'oseroit dire. Nous verrons bientôt, s'il plaît à Dieu, & en jugerons par nous-mêmes. Il dit que le Roi a donné à M. Vachet une audience de trois heures; & qu'après l'avoir fort remercié, il a ajouté ces paroles dignes d'un Roi Chrétien : *N'en soyez pas plus orgueilleux, Pere Vachet : ce n'est pas vous qui avez fait de si grandes choses en si peu de temps ; c'est le Dieu du ciel & de la terre qui l'a permis pour sa gloire, & c'est lui que nous en devons remercier.* Il lui a parlé ensuite du Roi & de la Religion d'une maniere à tout

faire espérer. Chose admirable ! Dieu veut que je demeure toujours dans un état d'incertitude. Après avoir entretenu l'Abbé de Lionne, je croyois retourner en France : présentement je croi demeurer à Siam ; & cela en raisonnant fort juste. Or souvenez-vous que depuis qu'on parle de cette affaire, j'ai toujours esté incertain de ma destinée. D'abord j'ai espéré avec quelque fondement d'y venir Ambassadeur. J'ai veu nommer à la barbe de moi qui y songeois fort, M. le Chevalier de Chaumont qui n'y songeoit pas : cela n'est rien. J'ai tâché de me racrocher : mais combien de jours ai-je dit le soir & le matin, Irai-je, n'irai-je pas ? ~~le voudra-t-on, ne le voudra-t-on pas ?~~ Me voici arrivé à la barre de Siam : j'ai entretenu à fonds M. de Metellopolis, & n'en suis pas plus çavant. Ho bien Dieu soit loué de tout. Je le prie tous les jours de conduire tout à sa gloire & à mon salut. Je me sens avec sa grace en état de recevoir tout avec tranquillité. Je demeurerai à Siam avec plaisir ; & s'il faut retourner en France, je serai bien-tôt consolé. Quand il n'y aura point de ma faute, je n'aurai qu'à penser, C'est la volonté de Dieu, allons gayement où il veut que nous allions ; & je le ferai comme je le dis. Ho, M. l'Abbé de D. . . , la belle chose que la Religion Chrétienne ! qu'elle est d'un grand secours dans tous les événemens de la vie ! Un chrétien est prêt à tout, & toujours gai. Que Ti-

Timoleon a d'obligation à Théophile de lui avoir ouvert l'esprit ! Aussi vous puis-je assurer qu'il en aura une reconnoissance éternelle : oui éternelle, car j'espère qu'elle passera dans l'autre vie, & que dans la Jérusalem céleste Timoleon s'écriera : *Seigneur, si je chante vos louanges, si je vous vois, si je vous aime, c'est à Théophile après vous, Dieu de miséricorde, à qui j'en ai la première obligation.*

M. Veret nous a dit encore que toute la rivière est couverte de balons dorez, & de Mandarins; que M. Constance est déjà à Banko; que tout Siam se remuë pour la réception de M. l'Ambassadeur; qu'on a coupé plus de cinq cens pieces d'étoffes d'or, d'argent, & de soie, pour meubler son palais; que tous ses gentilshommes & sa suite auront des Chambres à la Françoisë; que la basse-cour sera bien garnie; que le Roi veut nourrir les deux navires sans qu'il en coûte un sou aux François. En voilà bien : & au bout de tout cela s'il se fait Chrétien, ne l'aimerez-vous pas autant que moi ? C'est beaucoup dire, car je me sens déjà une grande tendresse pour sa Majesté Siamoise.

8. Octobre.

M. de Metellopolis, & M. l'Abbé de Lionne sont arrivez à bord ce matin avec deux Mandarins qui ont complimé M. l'Ambassadeur de la part du Roi, & l'ont prié de mettre pié à terre.

Il leur a répondu qu'il alloit monter dans sa chaloupe, pour se rendre à l'entrée de la rivière où les balons du Roi l'attendent. Deux heures après nous sommes partis : on a tiré quinze coups de canon. Nous avons trouvé à Bankakia le Gouverneur de Banko dans un balon à soixante rameurs, suivi de plus de trente autres : c'est un Mahométan de fort bonne mine. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque & moi sommes montés dans le balon du Roi qui est tout neuf, doré. Je vous ferai quelque jour la description d'un balon. M. l'Abbé de Lionne, le Pere de Fontenei, & tous les gentilshommes de l'Ambassade ont rempli les autres. Un moment après a paru le Gouverneur de Pipeli avec une grande suite de balons. On ne voyoit que balons sur la rivière. Tout cela s'est rangé en bataille sur deux colonnes : le balon du Roi au milieu où estoit son Excellence; à droite & à gauche les douze balons des Mandarins Maîtres des cérémonies ; & à la queue de tous, les balons de suite & de bagage. Ces Mandarins de cérémonie avoient des bonnets blancs faits en forme de mitre. Nous croyions aller coucher à l'une des sept maisons bâties sur la route : mais on est venu avertir M. l'Ambassadeur qu'elle estoit toute pleine de Maringoins ou petites mouches insupportables. Il a pris le parti d'aller coucher à bord la frégate qui est mouillée à quatre lieues de la barre dans la rivière. Nous y avons passé

une assez mauvaise nuit. M. Constance estoit à cinq cens pas de nous *incognito*.

Il a passé à minuit six grands bateaux chargez de vivres, que le Roi de Siam envoie pour la nourriture des deux navires pendant six semaines: la frégate en va prendre sa part; le reste ira à l'Oiseau, qui demeurera à la rade. Il auroit trop de peine à monter: l'équipage se creveroit à se toucher. La frégate demeurera à Banko.

9. Octobre.

Nous sommes partis à huit heures du matin du bord de la frégate dans le même ordre qu'hier, & à midi sommes arrivés à la première des sept maisons de M. l'Ambassadeur. Elle est bâtie sur pilotis de bois de bambou, & composée de trois galeries qui se joignent: l'une est pour l'audience, l'autre est l'appartement de son Excellence, & dans la troisième sont logez les gentilshommes. On m'y a ménagé une petite chambre fort bien meublée. M. l'Evêque ne voulant point, par mortification, coucher dans un lit doré, va passer la nuit sur des planches dans son balon. Tout est meublé de lits de la Chine, de tapis de Perse, de paravents de Japon. A la porte de la maison se sont trouvez deux Mandarins plus considérables que les premiers; & ainsi en montant à chaque reposoir, il y en aura de plus grands Seigneurs jusqu'aux Opras & aux Oyas, qui sont
comme

comme les Maréchaux de France , & les Ducs & Pairs. On a servi une table de trente couverts de toutes sortes de viandes accommodées à la Francoise. Nous avons toujours derriere nous une douzaine de grands bateaux , faits comme des maisons, pour les vivres & les valets. Le Gouverneur de Banko & les deux Mandarins ont dîné avec nous. Il faut remarquer que tout ce qui sert à M. l'Ambassadeur est neuf, tapisseries, lits, tapis, linges, balons, &c.

Après-dîné, à deux lieües de Banko, M. Vachet est venu joindre son Excellence, & lui a dit que tout se préparoit pour la bien recevoir.

A une demi-lieuë de Banko deux grands Mandarins, dont l'un est Portugais, sont venus recevoir M. l'Ambassadeur, avec quantité de balons; de sorte que le cortege grossit tous les jours, & grossira jusqu'à Siam. Le Portugais vient commander les troupes à Banko, & fera audessus du Gouverneur. Il y a à Banko deux forteresses des deux côtez de la riviere : elles sont en bon état ; vous en aurez le plan. Dès que nous avons paru , un vaisseau Anglois , qui est mouillé , a salué M. l'Ambassadeur de dix - sept coups de canon. Les deux forteresses ont tiré , l'une trente coups de canon , & l'autre vingt. La maison du Gouverneur estoit meublée magnifiquement, & avoit esté reveuë & augmentée. M. Constance y estoit *incognito*. M. Vachet l'a veu ; & ils sont

convenus que M. l'Ambassadeur demeurera trois ou quatre jours à la Tabanque, à trois quarts de lieuë de Siam, & que là on concerteroit toutes choses pour l'entrée & pour l'audiance.

10. Octobre.

QUAND nous sommes partis ce matin, les deux fortereffes ont salué de tout leur canon. Nous avons remarqué que devant tous les villages qui sont sur le bord de la riviere, on a fait des murailles de bambou couvertes de verdure; & c'est un honneur réservé au Roi seul. Nous trouverons par tout la même chose jusqu'à Siam. Toutes les maisons de M. l'Ambassadeur sont peintes de rouge; autre honneur tres-singulier. Les deux côtez de la riviere sont bordeés d'aréquiers & de coquiers, qui sont des arbres verts tout chargez de fruits, de singes & d'oiseaux. Il y a des oiseaux tout bleus, d'autres tout rouges, d'autres tout jaunes. Les plus jolis sont les Aigrettes, qui sont blanches comme neige, & qui ont sur la tête une véritable aigrette. Il y a beaucoup de bêtes en ce pais-ci, parce qu'on n'oseroit les tuer, de peur de tuer son pere: la metempsychose est un article de foi parmi les Siamois. On voit de temps en temps de grandes campagnes; où le ris tout vert est à nage; des villages, dont les maisons sont de bois, bâties sur pilotis. On voit tous les bestiaux en l'air à la premiere cham-

bre, & ils y demeureront jusqu'au mois de Décembre que les eaux commenceront à se retirer.

Nous avons passé ce matin entre deux forts de bois qui nous ont saluez, l'un de dix coups de canon, & l'autre de huit. Ils n'ont ici que du canon de fonte, & la poudre est fort bonne. Le fort à main droite s'appelle Hale de cristal, & celui de la gauche Hale de rubis. Ici le Gouverneur de Banko est venu prendre congé de M. l'Ambassadeur sur les frontieres de son gouvernement; & le Gouverneur de la Province de Teland-couan l'est venu complimenter dans un balon, où il y avoit plus de soixante rameurs.

En arrivant au lieu de la dînée, on a tiré dix coups de canon d'un fort de bois qui est de l'autre côté de l'eau : il en a encore tiré quand nous sommes partis. La maison est toujours faite de même, les meubles différens & tout neufs; & par tout un air galant qu'on ne s'attend point à trouver parmi des peuples qui vont nus piés, & dont la grande parure est une chemise de mouffeline, au travers de laquelle on conte leurs côtes. Aussi faut-il dire la vérité : c'est M. Confiance qui ordonne de tout ceci : les maisons, les meubles, tout est de son dessein; & quoi-que nous ne l'ayions point encore entretenu, nous pouvons juger, à ses manieres d'agir, qu'il a bien de l'esprit. Il faut pour s'estre élevé au poste où il est, qu'il en sçache plus qu'un autre.

Bb ij

Le païs embellit à veüe d'œil. Nous côtoyons des villages, qui ont une demi-lieuë de long. Il y a de temps en temps de grands canaux bordez d'arbres couverts de finges & de perroquets. La riviere a par tout un quart de lieuë de large, souvent davantage; & de grandes campagnes de ris. Mais on ne voit point de bateaux sur cette grande riviere; pas un petit pêcheur, & presque personne dans les villages. J'estois scandalisé de cét affreux desert: mais M. de Metellopolis m'a appris qu'ordinairement la riviere est couverte de bateaux, & que les villages sont fort peuplez; & que si nous ne voyons personne, c'est par respect pour son Excellence. Ils en usent ainsi quand le Roi passe, & l'on ne voit jamais que ceux qui n'ont pas eu le temps de se cacher.

Il y a deux jours que nous n'avons mangé de pain: grande chere, beaucoup de viande, & du ris. Manger une bouchée de viande & une bouchée de ris, cela est bien triste à qui n'aime pas le ris: il faut pourtant en passer par là. J'oubliois à vous dire que nos rameurs rament en cadence. Leur comite est bon musicien: il chante, & ne fait que cela. Les autres rament & chantent, redisent tout ce que le comite dit, & sur le même ton. Les accords sont parfaits, & l'on voit dans le même instant cent voix s'accorder parfaitement avec cent rames.

M. Constance estoit encore ici ce soir: il sort

des lieux un moment avant que M. l'Ambassadeur y arrive.

11. Octobre.

NOUS avons trouvé ce matin un vaisseau Hollandois & un Anglois, qui remontent la riviere pour aller à Siam. Ils sont petits & malfaits. Le Hollandois a salué de neuf coups, & l'Anglois de cinq. Nous avons vu sur la gauche le village de Samko, où il y a une église de Chrétiens dédiée à Saint Pierre, & un Missionnaire qui en a soin. Il y a un autre village de l'autre côté de la riviere, dont tous les Chrétiens ne manquent point tous les dimanches de venir à la Messe à Samko, quoi-qu'il y ait plus de trois quarts de lieuë, & la riviere à passer. Mais ici le peu qu'il y a de Chrétiens sont fort zélez.

A la dînée, deux Opras, le Général des troupes de la frontiere de Pegou, & vingt Mandarins sont venus saluer M. l'Ambassadeur; le soir, d'autres grands & petits Mandarins. Les maisons toutes semblables: on les a toutes bâties & meublées en même temps, & plus de vingt mille hommes y ont esté emploiez.

12. Octobre.

A peine avons-nous esté dans le balon que deux grands Opras sont venus complimenter son Excellence. Il n'y a plus à venir que les Oyas. Le

Bb iij

cortège s'augmente toujours, & nous avons présentement plus de cent balons. On commence à voir de grands clochers dorez, qui sont les pagodes de Siam. On voit aussi les montagnes de Louvo, qui sont à seize lieues d'ici.

A gauche est une maison de plaisance du Roi: il paroît y avoir beaucoup de logement. Il y a deux toits l'un sur l'autre, ce qui n'est permis qu'au Roi & aux Talapoins; & par parenthèse les Talapoins sont honorez comme le Roi. Les tuilles de la maison paroissent dorées.

A un quart de lieue plus loin est venu le Chef de la compagnie d'Angleterre avec tous les Anglois dans des balons avec leur pavillon, qu'ils ont amené par respect. Il a fait un compliment à M. l'Ambassadeur. Les Hollandois ont fait la même chose, & se sont rangez dans la marche: il y a présentement plus de cent cinquante balons. Nous voici à trois quarts de lieues de Siam, & nous y demeurerons jusqu'au jour de l'entrée & de l'audiance. La maison est beaucoup plus grande & plus commode que les autres. Il y a une chapelle, & sur l'autel un Crucifix d'or, que le Roi y a envoyé.

Nous sommes ici au milieu de grands arbres, où l'on a fait une ouverture de la largeur de la maison, pour nous donner la vue d'une fort belle campagne terminée par des montagnes couvertes de bois toujours vert.

13. Octobre.

M. l'Ambassadeur a déclaré le Chevalier de Fourbin son Major, & a prié tous ses Gentils-hommes de suivre tous les ordres qu'il leur portera de sa part.

Ce matin le Roi de Siam a fait assembler tous les grands Mandarins, & leur a fait dire par M. Constance, qu'ils ne devoient point s'étonner s'il faisoit des choses extraordinaires & inouïes pour honorer l'Ambassadeur de France ; qu'il connoissoit parfaitement combien le Roi de France & par sa puissance & par son mérite personnel estoit au-dessus des autres Rois, & qu'il ne croioit pas pouvoir donner trop de marques de distinction à son Ambassadeur. Tous les Mandarins ont mis ces royales paroles sur le sommet de leur tête, & s'en sont allez contents : car on dit qu'il y en avoit quelques-uns qui murmuroient, & qui faisoient difficulté d'aller au-devant de M. l'Ambassadeur, alleguant qu'on ne l'avoit jamais fait aux Ambassadeurs de l'Empereur de la Chine, ni à ceux du Mogol & du Roi de Perse. Et effectivement on n'a jamais reçu Ambassadeur qu'à trois quarts de lieuë de Siam, & c'estoit des Mandarins du second ordre qui les alloient complimenter. Au-lieu qu'il en est venu jusqu'au vaisseau à quarante lieuës de Siam ; qu'on a bâti des maisons exprés, meublées magnifiquement ;

que les forteresses ont salué de tout leur canon ; qu'on a fait des murailles devant les villages ; que les maisons de M. l'Ambassadeur sont peintes de rouge ; qu'on allume des feux tout autour ; & qu'on fait sonner une certaine maniere de cloche : tous honneurs réservés à la seule personne du Roi. Cette assemblée des grands Mandarins est une justification de la conduite du Roi, qui a bien voulu leur faire entendre pourquoi il en faisoit tant.

On vient d'ouvrir les balots des présens du Roi : il n'y a pas grand'chose de gâté.

M. Constance toujours galant dans tout ce qu'il fait, vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un présent de porcelaines, de confitures de la Chine, & de thé. Il y a de ce fameux thé, si cher, si précieux, dont le seul Empereur de la Chine use, & dont il envoie aux Rois ses amis : il n'y en a guères.

M. l'Ambassadeur a fait venir les Mandarins qui sont auprès de lui, & les a priez de lui apprendre la maniere dont le Roi de Siam reçoit les Ambassadeurs ; & pour les y obliger, il a commencé par leur expliquer la maniere dont on les reçoit en France. Ils ont écouté attentivement, & après avoir tout remarqué, ont répondu que les manieres d'Orient estoient bien différentes, mais qu'ils n'osoient en parler sans l'ordre du Roi. Là-dessus M. l'Ambassadeur les a priez de
supplier

supplier le Roi de sa part de lui envoyer quelque homme de confiance, qui eust le pouvoir de régler toutes choses avec son Excellence. Ils en ont esté sur le champ informer sa Majesté, qui a ordonné à M. Constance de venir trouver M. l'Ambassadeur pour cela, & de convenir de tout.

14. Octobre.

M. Constance accompagné de deux grands Mandarins est venu après-dîné voir M. l'Ambassadeur. Tous les gentilshommes l'ont reçu à la décence de son balon. Son Excellence l'a reçu à l'entrée de sa salle d'audiance; & après quelques complimens, l'a prié d'entrer dans sa chambre, & a passé le premier. Ils ont esté trois heures en conférence, & sont convenus de beaucoup de choses sur l'entrée & sur l'audiance. Il reste quelques difficultez, sur lesquelles M. Constance n'a osé prononcer, & dont il doit parler au Roi. Tout se passera avec toute la dignité d'un Ambassadeur du plus grand Roi de la terre. Ensuite M. Constance a beu du vin & du thé; & après avoir veu quelques-uns des présens du Roi qu'il a trouvez fort beaux, il s'en est allé.

Le séminaire de Siam & le college de Masprend qui est à une lieüe de Siam, sont venus en corps saluer M. l'Ambassadeur. Il y a long-temps que je n'ai rien veu qui m'ait tant touché. On voyoit à la tête une douzaine de prêtres vénérables par

C c

leur barbe, & encore plus par leur mine modeste. Suivoit une quarantaine de jeunes Ecclésiastiques depuis douze ans jusqu'à vingt de toutes nations, Chinois, Japonois, Tonkinois, Cochinchinois, Pégouans, Siamois, tous en soutane. Je croyois estre au seminaire de Saint Lazare. Un Cochinchinois a harangué en Latin fort bien : un Tonkinois en a fait autant encore mieux. C'est assurément un fort bel établissement. Tous ces Ecclésiastiques seront prêtres : il y en a déjà plusieurs dans les Ordres. Ils font des actes en philosophie & en theologie comme à Paris ; & quand on les trouve capables, on les envoie chacun dans son païs prêcher la Foi, & ils y font beaucoup plus de fruit que les Missionnaires d'Europe.

15. Octobre.

M. Paumart Missionnaire, qui a, dit-on, beaucoup de part à la confiance de M. Constance, est venu ce matin dire qu'on n'avoit encore osé proposer au Roi de donner un carreau à M. l'Ambassadeur ; que le grand & petit Conseil s'estoit assemblé pour cela, & que pas un Mandarin n'avoit osé se charger de faire à sa Majesté une proposition si nouvelle ; qu'il croyoit pourtant que M. Constance la feroit, mais qu'il ne répondoit de rien.

Les Tonkinois Chrétiens sont venus en corps faire un compliment à son Excellence.

Le Roi alla hier à une grande fête dans un pagode : Dieu veuille qu'il l'ait fait par politique pour cacher sa marche. Les Talapoins sont ici dans une grande considération. Il y en a constamment dans le royaume plus de cent mille ; & quand le Roi voudroit se faire Chrétien, il auroit bien des mesures à garder pour le bien même de la Religion.

M. Constance est revenu dans un balon magnifique que le Roi lui a donné. Il n'en avoit point encore eu d'une si grande dignité ; & quoi que le Roi lui en eust voulu donner plus de vingt fois, il les avoit toujours refusez par modestie. Mais en cette occasion qu'il s'agit de traiter avec l'Ambassadeur du Roi, il a cru qu'il y alloit de l'honneur de son Prince d'honorer son Ministre, & a tout accepté. Il vient de régler avec M. l'Ambassadeur toutes les cérémonies de l'entrée & de l'audience ; & il nous a fait voir clairement que jamais on n'avoit fait de si grands honneurs à Siam aux Ambassadeurs de la Chine, ni de Perse, ni d'aucun autre pays.

Il y a eu une grande difficulté. M. Constance vouloit faire porter la Lettre du Roi en triomphe dans un balon toute seule, & qu'ensuite on la mist entre les mains d'un des grands Mandarins du Royaume, pour la porter encore en triomphe dans la ville & dans les cours du palais. M. l'Ambassadeur ne vouloit point lâcher sa Lettre, &

se tenoit roide sur les coutumes d'Europe. Je n'ai pas manqué mon coup. J'ai dit qu'il falloit accommoder aux coutumes de l'Orient dans les choses qui bien loin d'estre honteuses, estoient beaucoup plus honorables; qu'on ne pouvoit rendre de trop grands honneurs à la Lettre du Roi: & là-dessus j'ai proposé à M. l'Ambassadeur, au lieu de mettre la Lettre entre les mains des Mandarins Siamois, de me la remettre à moi pour la montrer au peuple, & la porter à l'audience. Il y a consenti; & en cela a esté bien-aisé de me faire plaisir, & M. Constance aussi qui vouloit seulement que la Lettre fust exposée à la veüe de tout le monde. Par-là je me suis donné un rang fort honorable: au lieu qu'auparavant j'estois assez embarrassé de ma personne, n'ayant qu'une maigre coadjutorerie, & un caractere en idée. Il faudra bien honorer celui qui touchera la Lettre du plus grand Roi du monde: on me donnera à moi seul un balon du Roi; j'irai à l'audience à côté de M. l'Ambassadeur, & j'y aurai une place réglée & honorable.

Le jour est pris à jeudi 18. de ce mois. Les Astrologues assurent qu'il fera beau: on dit qu'ils ne se trompent presque jamais. Il y a pourtant douze ans que le Roi ayant marqué un jour pour couper les eaux, il plut, & tous les beaux balons furent gâtez. Les Astrologues en furent chassés; & depuis on n'a pas fait la cérémonie. Les Mis-

fionnaires sont venus là-dessus, & ont prouvé que c'estoit une superstition. Le Roi alloit commander aux eaux de se retirer de dessus ses terres; & les Talapoins ne l'y faisoient aller que quand ils voyoient que les eaux s'alloient retirer: ce qu'ils connoissoient à une certaine marque.

Le Roi a demandé à M. Constance si les François estoient propres, s'ils avoient soin de leurs dents, s'ils se lavoient la bouche & le corps. C'est une chose assez plaisante: on voit des gens bazanez, presque tout nuds; & ce sont les gens du monde les plus propres à leur manger, à leurs habits, en tout jusqu'à leurs discours. Il y a de grosses peines ordonnées contre ceux qui chantent des chansons deshonnêtes.

16. Octobre

ON nettoye les présens du Roi, on les portera à l'entrée & à l'audience tout comme ils sont. M. Constance le souhaite ainsi pour rendre la cérémonie plus magnifique.

Les Cochinchinois Chrétiens sont venus en corps saluer M. l'Ambassadeur. M. Vachet estoit à leur tête. Ils l'honorent & l'aiment comme un homme qui a fait de grands biens dans leur pays. A propos de M. Vachet, le Roi l'a envoyé chercher pour lui dire qu'il sent vivement les obligations qu'il lui a; que s'il estoit un homme du monde, il ne seroit gueres embarrassé à lui en témoi-

Cc iij

gner sa reconnoissance, en le comblant de biens & d'honneurs; mais qu'estant pere, il vouloit contenter son zèle pour la Religion Chrétienne: que pour cela il n'avoit qu'à choisir un lieu dans ses Etats, & qu'on y bâtiroit une église & une maison pour lui, avec une rente fondée à perpétuité pour le faire subsister honorablement; afin que dans les siècles futurs, on apprît que dans un tel temps, sous un tel Roi, le Pere Vachet avoit rendu de grands services à l'Etat. Le bon Roi est persuadé, & il n'a pas tout-à-fait tort, que M. Vachet a beaucoup contribué à l'Ambassade.

Nous n'avions point encore remarqué qu'on fait la garde autour de la maison de M. l'Ambassadeur; & que la ronde marche toute la nuit à la lueur de plusieurs feux, qu'on allume de trente en trente pas. ●

Il arriva avanthier un vaisseau Hollandois à la barre.

17. Octobre.

M. Constance est venu ici ce matin pour achever de régler quelques petites difficultez; car quoi que le Roi de Siam ait résolu de faire toutes choses pour honorer M. l'Ambassadeur, les coutumes de ces pais-ci sont si différentes des nôtres, qu'à tout moment il faut s'arrêter. Il est encore revenu cette après-dinée, parce que sans lui rien ne se fait. Il a réglé la marche des nations qui

sont venuës complimenter M. l'Ambassadeur : c'est la plus belle chose que nous ayions encore veüe. Il y avoit quarante-trois nations différentes, toutes habillées & armées à la mode de leur país; & parmi ces gens-là il y avoit trois fils de Roi. Il me semble que cela est assez fier. J'aurai les noms & les qualitez, & si je peux, la situation de tous ces país. Il y aura plus de trente noms dont M. l'Abbé Baudrand n'a jamais oui parler. Les seuls Portugais ne sont point venus rendre leurs devoirs à son Excellence; & quand M. Constance leur a mandé de la part du Roi d'y venir, ils ont répondu beaucoup d'impertinences. Il est vrai que M. de Metellopolis n'a point esté rendre visite à leur Ambassadeur : mais il n'avoit garde d'aller voir un homme qui venoit se plaindre des Vicaires Apostoliques, & faire tous les efforts auprès du Roi de Siam pour les faire chasser.

18. Octobre.

VOICI une grande affaire faite; l'entrée & l'audience. Il y a mille choses curieuses à remarquer; & je prétens bien vous en faire une relation en forme, quand je sçaurai les noms & les qualitez de tous les personnages. Je veux pourtant vous en dire aujourd'hui quelque chose. Dès le matin M. l'Ambassadeur a mis lui-même la Lettre du Roi dans une boîte d'or, & cette boîte dans une coupe d'or, & la coupe sur une soucoupe aussi d'or;

& en suite il l'a exposée sur une table. Il est venu d'abord deux Oyas, qui sont les Ducs & Pairs du royaume de Siam, suivis de quarante grands Mandarins, qui après avoir complimenté M. l'Ambassadeur se sont prosternés devant la Lettre. Après cela ils sont rentrez dans leurs balons, & se sont mis en marche vers la ville.

Alors M. l'Ambassadeur a pris la Lettre du Roi, & me l'a remise entre les mains. Nous avons marché vers la rivière, moi toujours à sa gauche. Il a repris la Lettre, & l'a mise dans un balon doré, où le fils du Roi n'entreroit pas. Ce balon de la Lettre a suivi les balons où estoient les présens, & estoit accompagné par huit balons de garde. M. l'Ambassadeur suivoit dans son balon tout seul. Je le suivois aussi dans un balon du Roi tout seul. J'avois une soutane de satin noir, un rochet avec le grand manteau par-dessus. Nous avions aussi à droite & à gauche des balons de garde. Venoient ensuite quatre balons où estoient les gentilshommes que le Roi a mis à la suite de M. l'Ambassadeur, avec son Secrétaire; & dans d'autres balons estoient tous les gens de la maison, maîtres-d'hôtel, sommeliers, valets de chambre, tous fort propres; & ensuite les trompettes, & vingt personnes de livrée. La livrée est fort belle, & c'est ce que les Siamois ont trouvé de plus beau. Ils ont vu souvent des justaucorps dorez: les petits marchands d'Europe en ont

ont ici ; les ferruriers sont habillez de soie. M. l'Ambassadeur a quatre ou cinq habits dorez : ce seroit beaucoup à Londres ou à Madrid ; on dit qu'ici il faudroit en changer tous les jours.

Enfin le cortege finissoit par les balons de toutes les nations. Voilà la marche par eau, qui avoit quelque chose de fort singulier. Tous ces balons du Roi estoient dorez, & avoient des clochers d'un ouvrage fort délicat & fort doré. Il y avoit soixante hommes de chaque côté avec de petites rames dorées, qui toutes en même temps sortoient de l'eau & y rentroient : cela faisoit un fort bel effet au soleil.

La loge des Hollandois, & un vaisseau Anglois nous ont saluez en passant de tout leur canon ; & ce qui ne s'est jamais fait dans la capitale d'un royaume, le Roi présent. La forteresse a tiré plus de vingt coups de canon : le vaisseau François a aussi tiré plus de vingt coups. Il avoit emprunté des perriers, & faisoit le plus de bruit qu'il pouvoit. Enfin on a fait des honneurs à M. l'Ambassadeur qu'il n'eust jamais osé demander.

En mettant pié à terre, M. l'Ambassadeur a pris la Lettre du Roi, & l'a mise sur un char de triomphe encore plus magnifique que le balon. Il est ensuite monté dans une chaise découverte dorée, portée par dix hommes. Il avoit à ses deux côtez deux Oyas, aussi dans des chaises ; & je le suivois aussi dans une chaise portée par huit hommes. Je

D d

ne me suis jamais trouvé à telle fête, & je croyois estre devenu Pape. Suivoient les gentilshommes à cheval; les gens de la maison, trompettes & livrées à pié. Nous avons marché dans une rue aussi longue & plus étroite que la rue Saint Honoré, entre deux doubles files de soldats, le pot en tête & le bouclier doré. Les uns ont des sabres, & les autres des piques. Il y avoit sur notre chemin de temps en temps des éléphants armez en guerre. Tout s'est arrêté à la premiere porte du palais. M. l'Ambassadeur est descendu de sa chaise; a pris la Lettre du Roi sur le char de triomphe; est entré dans le palais, en la portant; & ensuite me l'a remise entre les mains. Nous avons marché gravement, les gentilshommes devant, & les Oyas à droite & à gauche. Nous avons passé trois ou quatre cours. Dans la premiere, il y avoit un régiment de mille hommes avec le pot en tête & le bouclier doré. Ils estoient assis sur leurs talons, leurs mousquets devant eux ficher en terre. Cela est assez beau à la veüe; mais franchement je crois que cinquante mousquetaires les batroient bien.

Dans la seconde cour il y avoit peut-estre trois cens chevaux en escadron. Les chevaux sont assez beaux, & mal dressez. Mais, ce qu'on ne voit en nul lieu du monde, il y avoit des éléphants bien plus grands que ceux du dehors. Nous en avons bien veu quatre-vingts; & entre autres le fameux éléphant blanc, qui dans les guerres de Pegou a

couté la vie à cinq ou six cens mille hommes. Il est assez grand, fort vieux, ridé, & a les yeux pliffés. Il y a toujours auprès de lui quatre Mandarins avec des éventails pour le rafraîchir, des feuillages pour chasser les mouches, & des parasols pour le garantir du soleil quand il se promene. On ne le sert qu'en vaisselle d'or; & j'ai vu devant lui deux vases d'or, l'un pour boire, & l'autre pour manger. On lui donne de l'eau gardée depuis six mois, la plus vieille étant la plus saine. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'il y a un petit éléphant blanc tout prêt à succéder au vieillard, quand il viendra à mourir. J'ai vu aussi l'éléphant prince, qui est le plus grand & le plus spirituel des éléphants : c'est celui que le Roi monte. Il est fier & indomptable à tout autre; & quand le Roi paroît, il se met à genoux. On m'a dit qu'à Louvo nous verrions ce manège. Enfin dans la dernière cour, nous avons trouvé de grandes troupes de Mandarins, la face en terre, appuiez sur leurs coudes. Il falloit monter sept ou huit degrez pour entrer dans la salle d'audiance. M. l'Ambassadeur s'est arrêté avec M. Constance, pour donner le temps aux gentilshommes François d'entrer dans la salle, & de s'asseoir sur des tapis. On estoit convenu qu'ils y entreroient la tête haute à la Françoisse, avec leurs fouliers, & qu'ils se mettroient à leur place avant que le Roi parust sur son trône; & que quand il y paroîtroit, ils lui feroient une in-

Dd ij

clination à la Françoisse sans se lever. Cependant M. l'Ambassadeur & moi estions au bas du degré avec le Barkalon, dont jusques-là on n'avoit pas ouï parler. Il a dit à son Excellence, qu'à la nouvelle de son arrivée à la barre, il avoit eu envie d'y aller, mais que les affaires de l'Etat l'en avoient empêché. Dès que les gentilshommes ont esté placez, on a ouï sonner les trompettes & les tambours du dedans; ceux du dehors ont répondu: c'est le signal que le Roi se va mettre sur son trône. Aussitôt M. Constance, nus piés, c'est à dire, avec des chaufsettes sans fouliers, a monté les degrez en rampant, comme on fait à Rome en montant *la scala santa*, & encore bien plus respectueusement. M. l'Ambassadeur l'a suivi: j'étois à sa gauche portant la Lettre du Roi. Son Excellence a ôté son chapeau sur les derniers degrez, dès qu'il a veu le Roi; & après estre entré dans la salle, a fait une profonde révérence à la Françoisse. J'étois à sa gauche, & n'ai point fait de révérence, parce que je portois la Lettre du Roi. Nous avons marché jusqu'au milieu de la salle entre deux rangs de grands Mandarins prosterner. Il y avoit parmi eux un beauftere du Roi de Camboge. Là M. l'Ambassadeur a fait la seconde révérence, & s'est avancé vers le trône du Roi à la portée de la voix, & s'est mis devant le siege qu'on lui avoit préparé. Il a fait sa troisième révérence, & a commencé sa harangue de-

bout, & découvert: mais à la seconde parole il s'est assis, & a mis son chapeau. Je suis demeuré debout tenant toujours la Lettre du Roi. Il a dit, *Que le Roi son maître, si fameux par tant de victoires, & par la paix que plus d'une fois il a donnée à ses ennemis à la tête de ses armées, lui a commandé de venir trouver sa Majesté aux extrémités de l'univers, pour lui présenter des marques de son estime & l'assurer de son amitié. Mais que rien n'étoit plus capable d'unir ces deux grands Princes, que de vivre dans les sentimens d'une même croyance; & que c'étoit particulièrement ce que le Roi son maître lui avoit commandé de représenter à sa Majesté. Il a ajouté, Que le Roi le conjuroit par l'intérêt qu'il prend à sa véritable gloire, de considérer que cette suprême Majesté dont il est revêtu sur la terre, ne peut venir que du vrai Dieu, c'est à dire d'un Dieu tout-puissant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnoissent, qui seul fait regner les Rois, & regle la fortune de tous les peuples: que c'étoit à ce Dieu du ciel & de la terre qu'il falloit soumettre toutes ses grandeurs, & non à ces foibles divinités qu'on adore dans l'Orient, & dont sa Majesté qui a tant de lumière & de pénétration, ne peut manquer de voir assez l'impuissance. Il a fini en disant, Que la plus agréable nouvelle qu'il pouvoit porter au Roi son maître, étoit que sa Majesté persuadée de la vérité se fait instruire dans la Religion Chrétienne; que cela cimenteroit à jamais l'estime & l'amitié entre les deux*

Rois ; que les François viendront dans ses Etats avec plus d'empressement & de confiance ; & qu'enfin sa Majesté s'assureroit par ce moyen un bonheur éternel dans le Ciel, après avoir regné avec autant de prospérité qu'elle fait sur la terre.

La harangue finie, M. l'Ambassadeur, sans se lever, & sans ôter son chapeau, hors quand il parloit des deux Rois, a montré à sa Majesté quelques-uns des présens qui estoient dans la salle. Il m'a ensuite fait l'honneur de me présenter, & puis les Gentilshommes. Aussitôt M. Constance, qui a servi d'Interprete, s'est prosterné par trois fois avant que de parler, & a expliqué la harangue en Siamois, M. l'Ambassadeur demeurant toujours assis & couvert. Dès que l'explication a esté faite, M. l'Ambassadeur s'est levé, a ôté son chapeau, s'est tourné de mon côté, a salué respectueusement la Lettre du Roi, l'a prise, & s'est avancé vers le trône.

Il faut vous expliquer ici un incident fort important. M. Constance, en réglant toutes choses, avoit fort insisté à ne point changer la coutume de tout l'Orient, qui est que les Rois ne reçoivent point les lettres de la main des Ambassadeurs : **mais son Excellence avoit esté ferme à vouloir rendre celle du Roi en main propre. M. Constance avoit proposé de la mettre dans une coupe au bout d'un baton d'or, afin que M. l'Ambassadeur pût l'élever jusqu'au trône du Roi : mais on lui a**

voit dit qu'il falloit ou abbaïsser le trône, ou élever une estrade, afin que son Excellence la pût donner au Roi de la main à la main. M. Constance avoit assuré que cela seroit ainsi. Cependant nous entrons dans la salle, & en entrant nous voyons le Roi à une fenêtre au moins de six pieds de haut. M. l'Ambassadeur m'a dittout bas, *Je ne lui sçaurois donner la Lettre qu'au bout du baton, & je ne le ferai jamais.* J'avouë que j'ai esté fort embarrassé. Je ne sçavois quel conseil lui donner. Je songeois à porter le siege de M. l'Ambassadeur auprès du trône, afin qu'il pût monter dessus : quand tout d'un coup, après avoir fait sa harangue, il a pris sa résolution ; s'est avancé fierement vers le trône, en tenant la coupe d'or où estoit la Lettre ; & a présenté la Lettre au Roi sans hauffer le coude, comme si le Roi avoit esté aussi bas que lui. M. Constance, qui rampoit à terre derriere nous, crioit à l'Ambassadeur, *Hauffez, hauffez :* mais il n'en a rien fait, & le bon Roi a esté obligé de se baïsser à mi-corps hors la fenêtre pour prendre la Lettre ; & l'a fait en riant, car voici le fait. Il avoit dit à M. Constance, *Je t'abandonne le dehors, fais l'impossible pour honorer l'Ambassadeur de France ; j'aurai soin du dedans.* Il n'avoit point voulu abbaïsser son trône, ni faire mettre une estrade ; & avoit pris son parti, en cas que l'Ambassadeur ne haussast pas la Lettre jusqu'à sa fenêtre, de se baïsser pour la prendre. Cette posture

du Roi de Siam m'a rafraîchi le sang ; & j'aurois de bon cœur embrassé l'Ambassadeur pour l'action qu'il venoit de faire. Mais non seulement ce bon Roi s'est baissé si bas pour recevoir la Lettre du Roi : il l'a élevée aussi haut que sa tête, qui est le plus grand honneur qu'il pouvoit jamais lui rendre. Il a dit ensuite qu'il recevoit avec grande joie des marques de l'estime & de l'amitié du Roi de France ; & qu'il estoit presque aussi aise de voir M. l'Ambassadeur, que s'il voyoit le Roi lui-même. Il a demandé des nouvelles de la Maison Royale, & des nouvelles de la paix & de la guerre. M. l'Ambassadeur lui a répondu que le Roi, après avoir pris la forte place de Luxembourg, avoit obligé les Espagnols, les Hollandois, l'Empereur, & tous les Princes d'Allemagne à signer avec lui une trêve de vingt ans. Enfin le Roi a souhaité à M. l'Ambassadeur, que le Dieu du Ciel le remenast en France aussi heureusement, qu'il l'avoit amené au royaume de Siam. J'ai oublié à vous dire que M. l'Evêque de Mettlopolis & M. l'Abbé de Lionne se sont trouvés dans la salle avant nous ; & qu'après que M. l'Ambassadeur a eu rendu la Lettre du Roi, je me suis assis sur le tapis à sa main droite, M. l'Evêque étant à sa gauche, M. l'Abbé de Lionne derrière l'Evêque, & M. Constance un peu devant M. l'Ambassadeur. Le Roi a esté quelque temps sans rien dire. Après quoi on a ouï les trompettes &

& tambours comme avant l'audiance, ~~c'est~~ pour avertir au dehors que sa Majesté va sortir de son trône. Il s'est retiré doucement, & a fermé sa petite fenêtre. M. l'Ambassadeur est demeuré sur son siege pour donner le temps aux Gentilshommes de défilier avec M. Vachet, qui par l'ordre exprés du Roi avoit esté leur conducteur. M. l'Evêque, M. l'Abbé de Lionne & moi avons suivi, & un moment après M. l'Ambassadeur & M. Constance.

Aussitôt que le Roi s'est retiré, le Barkalon & tous les grands Mandarins du royaume, qui avoient esté prosternez pendant l'audiance, se sont ~~levez à leur~~ s'éant. Or entre ces Mandarins il y a un beaufrere du Roi de Camboge, & des fils de Roi. Je ne sçai si je vous ai dit, qu'à la porte du palais un jeune Opra favori du Roi est venu recevoir M. l'Ambassadeur, & l'a suivi à l'audiance. En sortant nous avons trouvé toutes choses dans le même ordre, les Mandarins, les éléphants, & les troupes. M. l'Ambassadeur à la porte du palais est remonté dans sa chaise, & moi dans la mienne, les Gentilshommes ont suivi à cheval, ~~tout le reste à pié~~. Il a fallu remonter dans les balons pour aller au palais de son Excellence. On a remis pié à terre au bout de la rue des Chinois, ensuite on a passé dans la rue des Mores : ce sont les deux plus belles de Siam. Les maisons en sont de pierres & de brique : c'est beaucoup

E c

dire en ce païs-ci. La marche estoit toujours la même. Nous sommes enfin arrivez au palais de son Excellence, au milieu d'une foule incroyable de peuple: on ne voioit que des têtes. La ville est assurément fort peuplée; mais ce n'est pas encore Paris. La cour de ce palais est grande, & fort gaye. A droite est un grand lieu à colonnes, qui est magnifique & galant: le haut est peint d'un jaune, qui paroît or: les murailles sont blanches, toutes pleines de niches où il y a des porcelaines; ce jaune, ce blanc, & ce bleu se marient fort bien ensemble. Il y aura dans deux jours une fontaine jaillissante: on travaille nuit & jour à un petit réservoir qui fournira l'eau. Voyez par là si ces gens-ci oublient quelque chose. A gauche est le corps de logis. M. l'Ambassadeur y a une antichambre, une chambre, des garderobes, une gallerie, & une fort belle terrasse: j'y ai une fort jolie chambre. La chapelle est grande; & nous avons, dit-on, la consolation d'y voir tous les jours des turbans Chrétiens. Il faut que je vous aime bien d'écrire si long-temps, étant aussi las que je le suis. Les honneurs coûtent cher. J'ai porté la Lettre du Roi; les Siamois me regardent avec respect: mais je l'ai portée plus de trois cens pas dans un vase d'or, qui pesoit cent livres, & j'en suis sur les dents. En arrivant M. l'Ambassadeur a fait distribuer quatre cens pistolles en piéces de trente sols, aux balons qui l'ont amené

de la barre, & qui l'ont conduit à l'audiance, aux hommes qui l'ont porté sur leurs épaules, & à ceux qui l'ont servi pendant qu'il a esté à la Tabanque. La libéralité est un peu forte ; & je ne crois pas qu'il en soit quitte pour douze cens pistoles en présens. Mais comment feroit-il autrement ? Les autres Ambassadeurs en usent ainsi. Laissera-t-il tomber le nom du Roi dans un païs où il passe pour le plus grand Prince du monde ? Et n'est-ce pas dans ces occasions qu'il faut donner jusqu'à sa dernière pistole ?

M. Constance vient de sortir d'ici : c'est un maître homme. M. l'Ambassadeur lui disoit qu'il avoit esté embarrassé, en voyant le trône du Roi si haut, parce qu'il avoit bien résolu de ne point hausser le bras en donnant la Lettre, & qu'il auroit esté au desespoir de déplaire à sa Majesté. *Et moi, lui a répondu M. Constance, j'estois encore plus embarrassé : vous n'aviez qu'un Roi à contenter, & j'en avois deux.* Il nous a montré pendant l'audiance le beaufrere du Roi de Camboge prosterné comme les autres. *Son Excellence*, nous disoit-il, *a les piés où les freres de Roi ont la tête.* En un mot c'est un drôle, qui auroit de l'esprit à Versailles. Il a trouvé les confitures à la Françoisé fort bonnes. Bon soir, je dors tout debout.

19. Octobre.

DEUX yeux ne voyent pas tout. Ces Messieurs
Ee ij

les gentilshommes ont remarqué des choses dans le palais, qui m'ont échapé. Il y avoit, disent-ils, fix chevaux de main, dont les harnois estoient d'or, chagez de perles, d'émeraudes, de rubis & de diamans.

M. Constance sort d'ici. Il dit que le premier article des instructions des Ambassadeurs que le Roi de Siam envoye en France, sera de faire aveuglement tout ce qu'on leur ordonnera, dans la pensée qu'on ne leur ordonnera que des choses raisonnables & glorieuses à leur maître. Il nous a dit aussi que le Roi avoit bien recommandé qu'il ne manquast rien aux deux navires. Tout cela est beau : mais je ne vois encore rien pour la Religion, & c'est pourtant ce qui nous mene.

On s'est assemblé ce matin au palais pour traduire en Siamois la Lettre du Roi. Le palais est une ville assez grande, composée de sept ou huit maisons bâties par différens Rois. On a transporté la Lettre du Roi d'une maison à l'autre avec la même pompe que le jour de l'audiance. Il y avoit dans la salle les quarante Mandarins du Conseil, le Barkalon, M. Costance, M. de Métellopolis, M. l'Abbé de Lionne, & M. Vachet. On a traduit la Lettre tout haut mot à mot en paroles Siamoises, les plus expressives ; après quoi les principaux Mandarins l'ont portée au Roi.

20. Octobre.

IL y a eu ici ce matin une grande fête. Le Roi a envoyé quelques présens aux Talapoins. Les ruës estoient tapissées de feuillages, & les présens estoient portez par vingt-quatre éléphants montez par autant de Mandarins. Le Roi n'y a point esté lui-même ; ce qui a fort diminué les cérémonies. S'il y avoit esté, il y auroit eu quatre-vingts dix-huit éléphants.

M. Constance vient d'envoyer du vin & de la bière du Japon. Nous en avons tâté : c'est de la manne dans une décoction de séné. Les confitures sont un peu meilleures. L'eau rose est admirable, si de l'eau rose peut estre bonne.

Ce soir nous avons esté voir M. l'Evêque. Le séminaire est à une demi-lieuë d'ici. On y va en balon fort à son aise. La maison est assez jolie ; il y a beaucoup de logement. Le Roi y fait bâtir une église de brique, qui fera magnifique.

21. Octobre.

C'ESTOIT aujourd'hui la grande fête du séminaire. Le Pape leur a envoyé des Reliques de Saints Martyrs, & ils en ont fait la fête. M. de Mételopolis a officié pontificalement. Son clergé estoit composé de trente Ecclésiastiques. Je n'y en ajoute pas un : neuf ou dix d'Europe, le reste de toutes nations. M. de Courtaulin a prê-

Ee iij

ché, & a fait à M. l'Ambassadeur un compliment où il y avoit beaucoup d'esprit.

Je viens de lire le journal du voyage de M. d'Héliopolis à la Chine, fait par lui-même. Vous ne ferez pas fâché de sçavoir de quelle maniere il y est entré: cela tient un peu du miracle. Il s'embarque à Siam sur un vaisseau Chinois qui alloit au Japon. M. Constance le recommande au Capitaine qui devoit le mettre à terre sur les côtes de Cantom avec deux Missionnaires qui l'accompagnoient. Le Capitaine en approchant de la Chine, apprend que tout y est en armes; que les Tartares ont deux cens vaisseaux, & qu'ils vont attaquer le Prince de Formose, petit-fils de celui qui se soutint dans son Ile contre toute la puissance du conquerant de la Chine. On lui dit que les côtes de la Chine sont couvertes de navires & de pirates: il n'ose s'en approcher. Tout l'équipage veut faire route, & jeter à la mer les Missionnaires: car de les mener au Japon, ils n'ont garde d'y penser; il y va de la vie. Le Capitaine propose à M. d'Héliopolis de le mettre dans une Ile deserte, où il vivroit comme il pourroit; & lui promet de le reprendre en passant au retour du Japon. Le bon Evêque accepte le parti. On cherche une Ile. Paroissent dans le moment trois pirates Tartares. Le Chinois fait force de voiles, & se sauve où il peut, cinglant toujours vers le Japon. Enfin, après avoir bien cherché une Ile

deserte, chose fort aisée à trouver dans ce parage, il se trouve à la pointe du jour à la rade de l'Isle Formose, le théâtre de la guerre, & le lieu dont il vouloit sur tout s'éloigner. Néanmoins s'estant apperceu que l'armée des Tartares n'y estoit pas encore arrivée, & se voulant défaire de M. d'Heliopolis, il le met à terre brusquement avec ses Missionnaires, & continuë son voyage au Japon. Tout estoit alors dans une étrange confusion à Formose : on y attendoit à tout moment l'irruption des Tartares ; & comme le Prince n'estoit pas en état de leur résister, on voyoit sur le visage des habitans une tristesse qui présageoit la captivité ou la mort. Peu de temps après les Tartares arrivent, & ne trouvent point de résistance. Le Prince se rend à discretion, & ses richesses immenses sont pillées. Que fera M. d'Heliopolis ? Il va droit au Général Tartare, & lui fait dire qu'il est le grand-pere des Chrétiens de la Chine, & qu'il lui demande la permission d'aller voir ses enfans. Cét air vénérable & Apostolique, ou pour mieux dire, l'esprit de Dieu tourne le cœur de ce barbare. Il lui accorde sa demande contre toutes sortes d'apparences & de raisons politiques, & lui donne un passeport & un vaisseau pour le porter à Fō-kien, qui estoit précisément le lieu de sa mission. Il faut avouër que cela n'est pas naturel.

Le Roi de Siam, après avoir leu la Lettre du

Roi, dit à M. Constance, *Je vois bien que le Roi de France me veut faire Chrétien ;* & lui dit ces paroles d'un ton à faire beaucoup espérer. Je crois que c'est pour me tenir toujours en haleine, afin que jusqu'au départ de M. l'Ambassadeur je ne sçache point ma destinée.

Il y a ici un fameux astrologue. Le Roi l'envoya querir la veille que nous sommes arrivés à la barre, sur la nouvelle qui estoit venue par un petit vaisseau Anglois, que le Roi de France envoyoit ici une grande Ambassade. Il lui demanda quand elle arriveroit : il répondit, incessamment. Nous arrivâmes le lendemain. On lui demanda si cette Ambassade seroit heureuse, il dit qu'oui ; mais que dans peu de jours on recevrait une mauvaise nouvelle : & l'on vient d'apprendre que les révoltez de Camboge ont bien battu les troupes de Siam. Ces astrologues font leurs prédictions comme font les nôtres, par les astres, dont ils ont une grande connoissance.

22. Octobre.

LE Roi vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un fort beau présent. M. Constance en a esté le porteur. Ce sont des robes de chambre du Japon, cent boutons d'or de manille, & dix pieces d'étoffe d'or & d'argent de la Chine ou de Perse. Il y avoit pour moi quatre pieces de satin noir de la Chine ; & quarante pieces pour les Gentilshommes,

mes, vingt d'or, & vingt de soie. Les autres Rois d'Asie font ces sortes de présens le jour de l'audience en robes toutes faites: mais le Roi de Siam plus galant ne nous l'a fait que quatre jours après.

M. Constance a dit à un homme, qui me l'est venu dire, c'est M. Paumart, qu'il vouloit avoir le cou coupé si je ne demeurois à Siam à la place de M. l'Ambassadeur. J'ai de la peine à le croire.

23. Octobre.

IL vient d'arriver l'un des deux Missionnaires, qui estoient partis de France trois semaines avant nous. Il s'appelle M. du Carpon, & est d'autant plus louable d'embrasser une vie si austere, qu'il passe pour avoir plus de cinquante mille écus de bien. L'autre sera ici dans cinq ou six jours. Ils sont venus en vingt jours du Port-Louis à la ligne, ont essuyé du mauvais temps auprès du Cap des Aiguilles, se sont rafraîchis à Pondichéri sur la côte de Coromandel, & sont venus aborder à Tenasserim. Il dit que l'Ambassadeur de Perse est arrivé à Madraspatan avec un grand train, & des présens magnifiques qu'il apporte au Roi de Siam de la part du Sophi. Mais, ce qui est assez plaisant, il dit que cet Ambassadeur vient proposer au Roi de se faire Mahometan: si cela est, je suis d'avis que nous nous battons en champ clos.

24. Octobre.

M. l'Ambassadeur, & moi, avons esté ce soir nous promener dans un petit balon tout simple, fans tout cet arroi d'Ambassade. Nous avons eu beaucoup de plaisir à visiter les camps des Cochinchinois & des Pegouans. On se promene dans des allées d'eau à perte de veuë, sous des arbres verts, au chant de mille oiseaux, entre deux rangs de maisons de bois sur pilotis, fort vilaines par dehors, fort propres par dedans. On entre dans une maison où l'on s'attend de trouver des païsans bien gueux ; on trouve la propreté même, le plancher de nattes, des cofres de Japon, des paravents. Vous n'estes pas dedans, qu'on vous présente du thé dans des porcelaines ; & là tout fourmille d'enfans. Au retour de la promenade, je me suis jetté dans l'eau ; ce qui m'arrive tous les jours, & ce qui est nécessaire pour la santé. Il faut se baigner, manger peu de viande le soir, tant qu'on veut de poisson : il ne fait jamais de mal ; & il y en a tant dans la riviere, qu'en se baignant, il nous vient donner contre les jambes. Cela est exactement vrai.

25. Octobre.

LE Roi a fait avertir M. l'Ambassadeur par M. Constance, qu'il lui vouloit donner ce matin une audience particuliere. Nous y avons esté à

neuf heures, M. l'Ambassadeur seul dans son balon; M. l'Evêque, l'Abbé de Lionne & moi dans un autre. On nous a mené dans un des appartemens secrets du palais, où jamais étranger n'entra. C'est un jardin fort agréable, coupé par des canaux & de belles allées. Les Gentilshommes sont demeurez dans des allées couvertes; & nous sommes montez sur une petite terrasse. M. l'Ambassadeur s'est mis sur un siege; M. l'Evêque à sa droite, & moi à sa gauche sur des tapis; M. Constance prosterné servant d'Interprete. Nous avons fait en entrant les révérences comme à la premiere audience; & le Roi a paru au haut d'un petit escalier sur un siege. Dispensez-moi de vous dire ici ce qui s'est dit. La pluie est venuë. Le Roi s'est levé, & a fait dire à M. l'Ambassadeur qu'il ne vouloit pas le laisser mouiller, & qu'une autrefois l'audience seroit plus longue. Nous sommes retournez dans le lieu où estoient les Gentilshommes. Les tables estoient déjà dressées, le bufet magnifique, beaucoup de vases d'or & d'argent. On ne fait pas cas ici du vermeil doré. On a dîné longuement. La santé des Rois a esté beuë. Des ragouts à la Japonoise, que j'ai trouvé bons, à la Siamoise meilleurs, à la Portugaise détestables; du vin d'Espagne, de Perse, de France, de la bierre d'Angleterre. M. Constance a fort bien fait les honneurs: cet homme fait tout bien. Après-dîné nous avons veu dans les canaux

des poissons, qui ont la tête comme une vilaine femme, ou plutôt comme une guenon ; les lèvres rouges, le visage ou groin assez blanc, mais les yeux beaucoup plus bas que le nez. Nous sommes retournés dans les mêmes balcons, accompagnés des mêmes Mandarins ; la garde ordinaire du Roi rangée en double haie sur notre marche.

J'ai été ce soir quatre heures en conférence avec M. Constance. Je vous donne rendez-vous à la Saint Jean à Gournai : un plat de crème, s'il vous plaît.

26. Octobre.

AUTRE conférence entre M. l'Ambassadeur, M. Constance & moi. On y prend de grandes résolutions. Voici de grandes paroles ; & je deviens bien important, si je n'y prens-garde. Nous avons été nous promener *incognito*. Toutes les promenades sont admirables. Les pagodes sont tous dorez, & il y en a pour le moins autant que d'églises à Paris. On ne voit que Talapoins, qui ont une grande écharpe jaune : c'est la marque de leur profession. Il y en a vingt mille de conte fait dans l'enceinte de la ville ; & bien davantage dans les camps qui sont des deux côtes de la rivière, à deux lieus au-dessus & autant au-dessous. La raison de ce grand nombre de Talapoins est aisée à rendre. Tous les peuples de ce

royaume sont obligez de travailler pour le Roi, quand il lui plaît; & il lui plaît souvent. Les seuls Talapoins en sont exemts. Il est vrai que la plupart vivent d'aumônes; mais ils ne manquent de rien, & sont respectez par le Roi même. Les plus grands Mandarins les saluent les premiers.

J'ai acheté aujourd'hui quelques bagatelles. Il est difficile d'en trouver : les Anglois, qui estoient ici avant nous, ont tout enlevé bon & mauvais. Il faut, pour avoir ici des raretez, y estre aux mois d'Avril & de Mai, à l'arrivée des vaisseaux de la Chine & du Japon. Les Marchands de diverses nations prennent tout pour envoyer chez eux; & présentement ne pouvant rien avoir de la premiere main, nous sommes à la discretion de gens qui veulent beaucoup gagner.

Il vient encore d'arriver un autre Missionnaire de France nommé M. Charmot. Il a laissé entre les mains des Siamois, à plus de quarante lieus d'ici, pour huit ou dix mille francs de hardes. C'est avoir bonne opinion d'eux. M. de Metelopolis n'est pas tout-à-fait si debonnaire, & y va envoyer.

27. Octobre.

M. Vachet a esté après-dîné porter au Barkalon les Lettres & les presens des Ministres de France: il n'eut pas esté de la dignité que M.

Ff iij

l'Ambassadeur les eust portez lui-même.

M. Constance est venu conter à M. l'Ambassadeur une conversation importante qu'il a eue avec le Roi. M. l'Evêque & moi estions en quart.

Nous avons esté nous promener hors la ville. Je ne puis me lasser d'admirer une fort grande ville dans une isle entourée d'une riviere trois fois grosse comme la Seine, des vaisseaux François, Anglois, Hollandois, Chinois, Japonois, Siamois, un nombre innombrable de balons, des galeres dorées où il y a soixante rameurs. Le Roi commence à faire bâtir des vaisseaux à l'Européane: on en vient de lancer trois à l'eau. Mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que des deux côtez de cette isle on voit des camps ou villages habitez par des nations différentes; toutes les maisons de bois qui sont à nage; les bœufs, vaches, cochons en l'air. Les ruës sont des allées d'eau vive & courante, à perte de vue, sous de grands arbres verts; & dans ces petites maisons tout fourmille de peuple. Un peu au-delà des villages sont de grandes campagnes de ris, que l'on traverse en bateau. Le ris s'élève toujours au dessus de l'eau; & l'horison est borné par de grands arbres, au dessus desquels d'espace en espace on voit briller les tours & les pyramides des pagodes, qui sont dorées à deux ou trois couches. Je ne sçai pas si je présente à votre imagination une belle vue: mais certainement je n'ai jamais rien vu

de plus beau, quoi-qu'à la réserve des pagodes tout y soit encore dans la simplicité de la nature.

28. Octobre.

LE Roi a nommé trois Ambassadeurs pour aller en France : ce sont gens de la première qualité, & ils seront accompagnés de douze Mandarins.

Nous avons esté à la grand' Messe au séminaire. Je ne m'étonne plus que ces Missionnaires fassent tant de bien en ces pais-ci : leur mine, leur conversation, tout en eux inspire l'envie de servir Dieu. Il est vrai que jusques ici ils n'ont pas fait grand' chose dans le royaume de Siam. Les Siamois sont des esprits doux, qui n'aiment pas à disputer, & qui croient la plupart que toutes les religions sont bonnes. Il y a pourtant quinze ou seize Missionnaires dispersés en différens endroits du royaume, & tous ont des églises plus ou moins grandes suivant la quantité des nouveaux Chrétiens. Il faut dire aussi, pour la justification des Missionnaires, qu'ils ne font mission dans le royaume de Siam que depuis dix ou douze ans : au lieu qu'ils sont au Tonquin & à la Cochinchine depuis plus de vingt-cinq ans ; & qu'en arrivant dans ces deux royaumes ils y ont trouvé le Christianisme tout établi par les Jésuites, qui en ont été les premiers apôtres. Je croi avoir leu dans quelque relation que le Pere Alexandre

de Rhodes, en quittant le Tonquin, prétendoit y avoir laissé plus de cent mille Chrétiens. Ils disent qu'il y en a présentement deux cens mille, & soixante mille en Cochinchine.

29. Octobre.

LE nom de Louis le Grand fait par tout pais la pluie & le beau temps. Nous renverfons tous les jours les coutumes des Siamois. M. l'Ambassadeur a esté voir aujourd'hui le Barkalon. Il est bon de vous dire que ce Barkalon est le premier Ministre, le grand Vizir du Roi de Siam. Celui-ci n'a pas grande autorité; c'est M. Constance qui fait tout : mais il en a le titre & les honneurs. Or d'ordinaire il donne audience aux Ambassadeurs dans une niche; les grands Mandarins & l'Ambassadeur sur un tapis, au plus sur un carreau. Le dernier Ambassadeur de Portugal, qui vint ici l'année passée, s'affit sur le tapis. Il est vrai qu'il ne tint qu'à lui de faire porter un carreau. Voici comment l'affaire s'est passée à nostre égard.

Deux grands Mandarins à cheval sont venus prendre M. l'Ambassadeur chez lui. Il a monté dans sa chaise, M. l'Evêque dans la sienne, & moi dans la mienne; car on me voit par tout, & je suis proprement le personnage muet de la comédie. M. l'Ambassadeur estoit dans une chaise, qu'il a apportée de France, fort dorée, avec de belles crepines.

pinces d'or & d'argent. Les Gentilshommes & les François de la compagnie estoient à cheval. Nous avons marché dans cette pompe au son des trompettes. Il n'y avoit pas loin à la maison du Barkalon : mais ils nous ont fait passer par cinq ou six rues fort longues & fort peuplées, toujours entre des canaux & de beaux arbres. Le Barkalon, chose inouïe dans l'Empire Siamois, est venu recevoir M. l'Ambassadeur à la porte de sa salle, lui a fait donner un fauteuil, & en a pris un autre vis à vis de lui. M. l'Evêque & moi, avons eu des chaises à dos. Les gentilshommes sont demeurez debout, & les Mandarins aussi debout. C'est la première fois que dans une cérémonie les Mandarins n'ont pas esté sur leurs talons. La conversation a roulé sur des complimens. M. l'Ambassadeur a présenté M. Veret comme chef de la compagnie Française. On s'est levé. Le Barkalon est venu reconduire son Excellence jusqu'au bas de la salle, & nous sommes revenus avec la même gravité.

M. Constance m'a fait voir bien de jolies choses, qu'il veut envoyer en France ; & dans quelques jours nous irons dans les magasins du Roi choisir ce qu'il y aura de plus beau. S'il prend mes avis, & qu'il tombe sous ma main de gros vases d'or, je ne les laisserai pas échaper : cela vaut bien des paravents & du bois d'aigle.

30. Octobre.

HO que je serois embarrassé, si M. Constance ne m'avoit promis de me donner une relation bien exacte de tout ce que nous venons de voir ! Nous venons du palais : c'est un furieux terrain, j'en aurai aussi le plan. Il y a dans l'enceinte cinq ou six palais avec de grandes cours, entourées de corps de logis séparés, qui tous sont couverts de calin, qui est une espèce d'étain sonnant, fort luisant ; & au haut de chaque corps de logis est une pyramide dorée. M. Constance a mené M. l'Ambassadeur par tout. Il s'est trouvé par bonheur que ce matin justement quand nous sommes entrez dans le palais, le Roi a eu envie de voir un combat d'éléphants. Il y a deux hommes sur chacun qui les excitent ; & ils ont de gros cables aux jambes de derriere pour les retirer, quand ils se sont donnez quelque coup de dent ou de trompe. Une vingtaine d'esclaves sont attachez à ces cables, & les obligent de se séparer en reculant. Ils font des efforts effroyables, & quelquefois rompent leurs cables. Quand cela arrive, on lâche une femelle, qui vient mettre sa trompe entre-deux ; & aussitôt, quelques acharnez qu'ils soient, ils se séparent par respect pour les dames. Après le combat il vient des esclaves, rampans tout du long de la cour, leur apporter des cannes de sucre, & de l'eau pour se rafraî-

chir. Le Roi estoit à un balcon, & toute la Cour estoit pleine de Gardes armez, le ventre à terre dans un profond silence. Nos François même qui y estoient tous, se sont fort bien contenus & n'ont point fait de bruit. Nous avons vu ensuite par dehors plusieurs petits palais séparés. Dans l'un sont les Lettres de tous les Rois du monde, qui ont envoyé ici des Ambassadeurs. Dans l'autre, sont toutes les curiositez particulières du Roi. Ici est le trésor d'un tel Roi, & là le trésor d'un autre ; & le Roi qui en mourant a laissé un plus grand trésor, est plus honoré que celui qui a gagné des batailles. C'est une bien méchante politique : l'or & l'argent ne sont plus dans le commerce ; & ne vaut-il pas mieux qu'un Roi dépense deux millions à une fontaine, que de les enterrer, & en priver à jamais son peuple ? Car ici on ne touche jamais au trésor. La dépense du Roi est réglée sur ses revenus, & tous les ans on en garde quelque chose pour mettre dans le trésor. Que si les revenus du Roi augmentent ou par quelque nouvelle conquête, ou par le moyen du commerce, alors sa Majesté gâte de l'argent. M. Constance me disoit que l'année passée ayant eu besoin d'argent pour payer l'armée qu'il envoyoit contre les révoltez de Camboge, il en avoit emprunté en son nom à l'un des Gardes du trésor, qui l'avoit pressé de le rendre six mois après ; à faute de quoi il seroit venu

Gg ij

dans sa maison enlever tout ce qui y est. Cette politique met beaucoup d'argent dans le palais, & peu dans le royaume. Enfin après avoir bien marché, nous sommes arrivez à la pagode du Roi. En entrant j'ai creu entrer dans une église. La nef est soutenuë par de grandes & grosses colonnes, sans ornemens d'architecture. Les colonnes, les murailles, la voute, tout est doré. Le chœur est fermé par une espece de jubé, fort chargé d'ornemens. Au dessus du jubé sont trois idoles ou pagodes d'or massif, de la hauteur d'un homme, assises à la mode du país. Ils ont de gros diamans au front, aux doigts, & sur le nombril. Le pagode qui est à gauche en entrant, est le plus honoré. C'est l'image de leur Dieu, qui vivoit il y a deux mille ans dans l'Isle de Ceylon; il a passé dans plusieurs país, & enfin a esté conquis par un Roi de Siam. Les Talapoins disent que ce pagode va quelquefois se promener hors du palais; mais l'envie ne lui en prend jamais que quand on ne voit goutte. Le chœur est petit & fort obscur: il y a bien cinquante lampes qui brulent continuellement. Mais ce qui va vous surprendre, au bout du chœur est un pagode d'or massif, c'est à dire d'or jetté en moule. Il peut avoir quarante-deux piés de haut sur treize ou quatorze de large, & a trois pouces d'épaisseur. On dit qu'il y a pour douze millions quatre cens mille livres d'or. Nous avons encore veu en d'autres

endroits du pagode dix-sept ou dix-huit figures d'or massif, de hauteur d'homme, la plupart avec beaucoup de diamans aux doigts, des émeraudes & quelques rubis sur le front & sur le nombril. Ces figures sont très-assurément d'or : nous les avons touchées & maniées : & quoi que nous n'ayions approché qu'à cinq ou six piés de la grande statuë, sans la toucher je crois qu'elle est d'or aussi-bien que les autres ; & à l'œil c'est le même métal. Il y a outre cela plus de trente idoles, qui ont des chemises d'or. Je n'ai garde de vous parler de trois idoles, qui ont vingt-cinq piés de haut, ni de plus de cent cinquante qui sont de la hauteur ordinaire, parce que tout cela n'a que deux ou trois couches d'or. Je n'en ai vu que deux d'argent, & quelques-unes de cuivre. Vous sçavez que *Pagode* est le nom du temple, aussi-bien que de l'idole. Il y en a aussi quelques-unes de deux piés de haut, faites d'une composition d'or & de cuivre, plus brillante que l'or, & que l'on appelle *Tambague*. Je ne trouve point cela si beau qu'ils disent : c'est peut-estre l'*Ele-ctrum* de Salomon. J'ai encore remarqué plusieurs arbres, dont le tronc & les feuilles sont d'or : l'ouvrage est fort délicat ; & c'est le tribut de la plupart des Rois qui dépendent du Roi de Siam. Après avoir vu tant d'or, nous avons admiré un canon si prodigieusement gros, que les boulets de son calibre doivent peser plus de trois

Gg iij

cens livres, selon la supputation des connoisseurs; il a quatorze pouces d'embouchure. Nous avons salué en passant l'appartement de la Princesse, qui assurément nous voyoit par quelque jalousie. Il ne faut pas songer à la voir. M. Constance-Ministre, qui est à tous momens dans le Palais, ne l'a jamais veüe. Voici ce qu'il m'en a conté. Elle est fille unique, & depuis la mort de sa mere elle est traitée comme la Reine. Elle a ses terres, ses rentes, ses sujets, ses soldats, ses officiers; tout cela indépendamment du Roi. Tous les jours elle donne audience le matin & le soir à toutes les femmes des grands Mandarins, qui n'oseroient manquer à s'y trouver l'une après l'autre. Elle est dans son trône; & toutes ces pauvres femmes sont couchées par terre, la tête baissée, dans la même posture que leurs maris sont devant le Roi. Sa justice est très-sévère. Quand quelque dame a trop parlé, elle lui fait coudre la bouche; & quand elle n'a pas assez parlé, elle lui fait fendre la bouche jusqu'aux oreilles. Ce n'est point une plaisanterie. M. Constance m'a protesté aujourd'hui que cela est vrai; mais vous pouvez bien croire qu'on ne fait pas tous les jours cette justice. Tous les jours elle va voir le Roi deux fois, & dîne avec lui. Il est arrivé plusieurs fois que M. Constance, pour des affaires pressées, a demandé à parler au Roi pendant son dîné; on l'a fait entrer: la Princesse estoit à table avec un

petit paravent devant elle, & il ne l'a point veüe. Il a pourtant souvent des affaires à démêler avec elle. Il prit l'année passée deux mille hommes dans les terres de son appanage pour les faire marcher à Camboge: elle gronda fort, & fut longtemps sans vouloir écouter les raisons que Madame Constance lui disoit pour excuser son mari. Je vous ferai son portrait au premier jour: Madame Constance y doit aller, & est bien instruite pour remarquer toutes choses.

J'ai esté ce soir trois heures avec M. Constance: on ne s'ennuye point avec lui.

31. Octobre.

LE dernier vaisseau Hollandois arrivé à la barre, a rapporté que le vaisseau qui nous aborda au détroit de Banka, estoit Hollandois; que le Capitaine dormoit, & qu'il fut bien étonné à l'abordage; que la décharge de mousqueterie que nous fîmes, leur tua deux hommes; & qu'en arrivant à Batavie, le Général a fait arrêter le Capitaine, pour le mettre à la discretion de M. l'Ambassadeur.

M. Constance m'a fait voir ce matin bien de belles choses pour les présens du Roi. Le Roi de Siam lui a commandé de choisir dans ses magasins ce qui pourroit plaire le plus au Roi & à Monseigneur le Dauphin. La Princesse fera des présens à Madame la Dauphine, & aux Enfans de France.

Nous avon esté ce soir à la promenade en ballon. Le Chevalier de Fourbin a tué des oiseaux, dont les ailes ont sept piés & demi d'envergure, pour parler encore marine. Les vents de Nord commencent à venir, & à rafraîchir.

M. Constance est venu prier M. l'Ambassadeur d'aller demain dîner chez lui. Il fait une grande fête pour l'exaltation du Roi de Portugal; mais il n'a prié que les Portugais, qui sont venus voir M. l'Ambassadeur. On a commencé ce soir par un grand feu d'artifice dans le camp des Portugais, & par quelques pots à feu qu'on a tirez devant la maison de M. Constance. Ils sont fort habiles en ce país-ci pour l'artifice. Je croyois voir des arbres, dont le tronc & les branches sont d'un feu enfoncé, les fleurs & les feuilles d'un feu vif & brillant. J'en porterai quelques pots en France.

1. Novembre.

LA fête a esté grande chez M. Constance : on a esté trois heures à table. D'abord on a beu la santé du Roi de Portugal; c'est le Roi de la fête. Tous les vaisseaux François, Anglois, Hollandois ont répondu de tout leur canon. On a beu ensuite la santé du Roi, celle du Roi de Siam, & celle du Roi d'Angleterre. Monseigneur le Dauphin, M. le Duc de Bourgogne, & M. le Duc d'Anjou ont suivi; tout cela au bruit du canon :
&

& on a fini par la santé de Madame la Dauphine. Après le dîné une foule de plaisirs assez peu plaisirs, mais qui avoient la grace de la nouveauté.

D'abord il y a eu une comédie à la Chinoise. Les habits sont beaux, les postures assez bonnes; ils sont alertes : la simphonie détestable, ce sont des chaudrons qu'on bat en cadence. Ensuite est venu un opera Siamois : le chant est un peu meilleur que le Chinois. Les comédiennes sont bien laides : leur grande beauté est d'avoir des ongles d'un demi-pié de long. Les danseurs de corde ont fait merveilles. Ils mettent de longs bâtons l'un au bout de l'autre, hauts comme trois maisons; & se tiennent debout audeffus sans contrepoids, quelquefois les pieds en haut. Ils se couchent sur des pointes d'épées; & de gros hommes leur marchent sur le ventre à nu.

Les Pégouans ont une danse assez plaisante. La fête a fini par une tragédie Chinoise : car il y a des comédiens de la province de Cantom, & d'autres de la province de Chincheo. Les Chincheo sont plus magnifiques & plus cérémonieux. Quand un homme les vient voir, ils commencent par se saluer au milieu & aux quatre coins de la chambre : ils saluent ensuite la chaise du maître de la maison, & celle de celui qui le vient voir; & après avoir fait plusieurs tours compassez, ils s'asseient, & font encore autant de complimens avant que d'entrer en matiere. Ces gens-

Hh

là ont bien du temps à perdre.

Je viens d'apprendre que le Roi de Siam a un nom d'une aune : chaque Roi a le sien ; & il est défendu sur peine de la vie de prononcer le nom du Roi vivant. Les plus grands Mandarins ont aussi de grands noms , que le Roi leur donne. Voici ce que veut dire en françois celui qu'il a donné à M. l'Evêque de Metellopolis : *Divin , Religion , Justice , Excellent en diverses manieres , Lumineux , Eclatant , Dom Luis Evêque François.*

2. Novembre.

J'AI acheté aujourd'hui du bon thé ; mais on m'en a donné d'admirable , de ce thé dont se sert l'Empereur de la Chine. On n'en vend jamais. J'ai aussi fait provision de porcelaines communes. On ne trouve rien chez les marchands ; & le peu qu'il y a , les Anglois , les Hollandois , les François se l'arrachent des mains , & les bons Siamois le valent bien.

3. Novembre.

J'AI aujourd'hui aidé M. Constance à choisir des présens pour le Roi & pour Monseigneur le Dauphin , pour Madame la Dauphine , & pour les Princes ses Enfans. Si les présens ne sont pas beaux , ce sera ma faute : j'ai esté à même , & de long-temps n'ai vu tant de richesses. J'ai dîné chez M. Constance , qui s'est venu loger vis-à-vis

de M. l'Ambassadeur, & qui tient une grande table. Nos Gentilshommes François lui font grand plaisir d'aller boire de son vin.

4. Novembre.

J'E ne sçai par où commencer. Il n'y a point de paroles assez magnifiques pour exprimer ce que je viens de voir. Le Roi est sorti en balon : cela ne lui arrive pas souvent ; mais aussi quand il veut bien se faire voir à son peuple, c'est avec une pompe digne du Roi de l'Elephant blanc. Le cortège estoit de plus de deux cens balons, chacun selon sa dignité. Les Gentilshommes marchaient devant ; suivoient les Barons, les Comtes, les Marquis, & les Ducs du pays, chacun dans des balons plus ou moins dorés. Ils ont des noms que vous n'entendriez point, Ok-ia, Ok-pra, Ok-louangvan, Ok-quan, Ok-mun, &c. Les balons du Roi estoient riches & galans au dessus de l'imagination. Il y avoit à la plupart cent cinquante rameurs avec des rames toutes dorées. Le Roi estoit tout couvert de pierreries. Tous les rameurs avoient un corselet, des brassars, & un bonnet d'or massif ; & chacun avoit à ses piés une lance, un sabre, & un mousquet. J'aurai un mémoire exact de la marche, avec le nom & la dignité des Mandarins. Le Roi est allé à une maison de plaisance qu'il a à deux grandes lieues d'ici : il y a dîné. Après-dîné tous les balons se sont placez chacun

H h ij

à son rang pour retourner à la ville ; & celui qui arrivera le premier au palais, doit avoir un prix considérable. C'est une chose à voir, que la vitesse avec laquelle ils remontent une grosse rivière fort rapide. Le balon où estoit le Roi a gagné le prix, & sa Majesté a fait donner à chacun de ses rameurs un cati, qui vaut cinquante écus. Il n'a gagné dans une course de deux grandes lieues, que de la longueur de quinze brasses. Nous avons vu la fête ce matin dans une salle préparée exprès pour M. l'Ambassadeur, & après-dîné nous estions au passage dans des balons. Le Roi en passant s'est tourné plusieurs fois de notre côté avec un visage riant. Ho mon Dieu, qu'il m'a fait pitié ce pauvre Roi, quand je l'ai vu dans cette pompe, passant entre deux cens mille personnes qui bordoient la rivière, & qui les mains jointes & le visage contre terre lui rendoient les honneurs divins ! Hé le moyen qu'un pauvre homme accoutumé à ces adorations ne s'imagine pas estre quelque chose audessus de l'homme ! & qu'il fera difficile de lui persuader de se soumettre à toutes les humiliations de la Religion Chrétienne !

M. Constance, qui ne nous a point quitté de toute la journée, a fait tirer ce soir un feu devant sa maison pour l'exaltation du Roi d'Angleterre. Il avoit fait élever une double muraille de bambou avec des arcades des deux côtez de sa rue,

qui est fort longue ; & sur chaque pièce de bois il y avoit de demi-pié en demi-pié une lampe d'une lumière fort brillante. Cela faisoit un fort bel effet : les fusées volantes , les pots à feu , la pluie dorée & lumineuse , tout a esté galant & singulier ; sur tout de petites fusées dont je vous porterai une demi-douzaine.

5. Novembre.

J'AI oublié à vous dire qu'avant hier un des Siamois nommé Antonio Pinto soutint dans le palais de M. l'Ambassadeur des theses en théologie dédiées au Roi : c'est au nôtre. On ne peut pas répondre avec plus de capacité. Nos Jésuites disputerent. M. Basset & M. Manuel l'attaquèrent vertement : mais il y eut un Diacre Cochinchinois qui fit merveilles , & qui ne vouloit point se taire ; on avoit beau barre des mains. L'Archevêque Talapoin de Siam y vint , & se mit vis-à-vis du répondant. Il nous auroit fait grand plaisir de disputer , mais sa gravité l'en empêcha. M. de Metellopolis auroit pris la parole , s'il avoit esté nécessaire. Remarquez en passant qu'il est assez beau à nos Missionnaires de faire des écoliers capables de répondre en Sorbonne. Pour moi, je voudrois qu'ils en envoyassent quelqu'un en France pour faire une Expectative à Paris. Cela feroit grand plaisir à M. Grandin , de voir une face noire parler si juste *de Deo uno & trino.*

H h iij

Nous avons esté aujourd'hui cinq heures à table. M. Constance a fort bien solennisé la fête du Roi d'Angleterre. On a beu toutes les fantes royales, & particulieres, & même la mienne. Je n'aurois jamais cru que cela püst arriver : ma santé a fait tirer plus de cinquante coups de canon.

Plus j'entretiens M. Constance, plus je le trouve habile & de bonne foi, & d'une conversation charmante. Il a la repartie aussi prestre qu'homme qui soit. •

6. Novembre. •

TOUTE la journée a esté encore employée à faire le choix des présens : ils seront assurément tres-magnifiques. M. Constance en son particulier en fait au Roi, qui ne sont pas si riches que ceux de son maître, mais qui du moins sont aussi agréables. Cét homme a l'ame grande : aussi faut-il avoir bien du mérite, pour s'estre élevé au poste qu'il tient ici. Il est de Céphalonie, de parens nobles & pauvres. A dix ans il prit parti sur un vaisseau Anglois, & a passé par tous les degrez de la marine. Enfin, après avoir fait commerce à la Chine & au Japon, après avoir fait naufrage deux ou trois fois, il s'attacha au Barkalon de Siam, qui lui trouvant de l'esprit & de la capacité pour les affaires, l'employa, & le fit connoître au Roi; & depuis la mort du Barkalon,

sans avoir aucunes charges il les fait toutes. Le Roi plusieurs fois l'a voulu faire grand Chacri, qui est la première charge de l'Estat. Il a toujours refusé, en faisant connoître à sa Majesté que ces grands honneurs l'obligeroient à tant d'égards, qu'il en deviendrait inutile à son service, & ne pourroit plus aller par tout comme il fait sans conséquence. Les plus grands Mandarins sont devant lui en respect. ●

7. *Novembre.*

LA liste des présens ne finit point : on en apporte toujours de nouveaux. On y vient d'ajouter un très-petit tapis de Perse, qui coûte en Perse dix-huit cens écus. M. Constance a dit à M. l'Ambassadeur que le Roi lui donnoit toutes les porcelaines qui sont dans son divan. Elles sont toutes Chinoises : il peut y en avoir pour deux mille écus ; & c'est assez qu'elles soient sorties du palais pour n'y rentrer jamais. C'est un commencement de présent. M. de Vaudricourt, bien qu'il n'ait point encore paru, aura aussi son présent ; & nos gentilshommes ne seront point oubliés. J'ai coulé à M. Constance dans mes conversations ce qu'il falloit faire là-dessus. Je n'avois garde de parler pour moi : mais j'ai affaire à un homme d'esprit. Il m'a conté une assez plaisante chose. Quand il entra dans le ministère, il y avoit dans le royaume beaucoup de forciers, qui

payoient au Roi certain petit tribut, pour avoir permission de parler au diable. Cela pouvoit monter à six cens écus par an. M. Constance proposa d'abord à sa Majesté de les chasser; & n'ayant pu y réussir, il proposa d'augmenter le tribut: ce qu'il a fait jusqu'au point de leur faire payer présentement seize mille écus; & la somme est si exorbitante, qu'ils commencent à désertir.

8.^e Novembre.

LE Roi est parti ce matin en balon pour Louvo. Il y a douze grandes lieues d'ici. Il y passe tous les ans sept ou huit mois; & il s'y fait une grande ville. On dit qu'il y mene une vie plus commode qu'ici. Il sort tous les jours, va à la chasse, & est plus visible. M. Constance, qui est l'ame des affaires, n'ira que dans trois ou quatre jours; quand nous aurons achevé les présens, que le rôle en sera fait, qu'ils seront emballez, & envoyez aux vaisseaux. Il y aura un prodigieux nombre de balots, & bien plus qu'en venant: aussi y aura-t-il plus de place à fonds de cale. Nous avions pour un an de vivres; & il n'y en aura que pour six mois. M. l'Ambassadeur ira à Louvo avec M. Constance.

Aujourd'hui s'est fait le mariage d'un François subalterne de la Compagnie, avec la fille d'un Portugais Capitaine de navire. Le François se nomme M. Coche; & le Portugais Jean d'Abreo,

breo, grand ami des Missionnaires, qu'il a transportez plusieurs fois au Tonquin & à la Cochinchine. Les amans estoient accordez depuis dix-huit mois, & ne s'estoient point encore veus. On ne se marie dans les Indes, ni par amour, ni par intérêt. La dot est legere: on ne se voit point auparavant; & ce n'est que par nécessité qu'on se soumet au joug pesant du ménage.

9. Novembre.

N O U s avons commencé ce matin le mémoire des présens du Roi. Ce fera un livre; car un homme qui a eu l'honneur de présider dans votre école, ne fait pas un mémoire comme un marchand de la rue Saint Denis. Il faut qu'il y ait par tout un peu d'esprit; & j'espère que vous serez content de l'histoire des porcelaines. Je vous dirai: Ce vase est de l'Empereur Cachien, qui le fit faire il y a trois cens quatre-vingts ans: cet autre est du Conquerant de la Chine: cet autre est de Camhi. Et si vous voulez entrer dans un plus grand détail, je vous dirai: Ce rouleau est fait de la matiere de porcelaine, proposée par l'Empereur Sontec; mais la façon est à la Persienne, & les fleurs à la Siamoise. Je vous apprendrai que sur la plupart des anciennes porcelaines, le nom de l'Empereur regnant est écrit, hormis sur celles qui ont esté faites à la fantaisie des étrangers; car les Chinois ne mettent jamais la

datte, si tout n'est à la Chinoise. Et par-là si vous voulez, vous pourrez dresser sur les porcelaines des tables cronologiques de l'histoire de la Chine. Assurément le présent du Roi est magnifique, & augmente à toute heure. Je croi vous l'avoir déjà dit, j'en suis honteux ; & plus de quatre fois j'ai dit à M. Constance, *basta* : mais il en fait encore davantage ; & comme il n'a qu'à prendre dans les magasins, & que son pouvoir est sans bornes, il ajoute tout ce qu'il croit estre digne du Roi. Il n'y a pas jusqu'à la maniere d'emballer, qui ne soit à remarquer. Toutes les pieces d'or & d'argent sont dans de grandes bourses de brocard de Perse : celles-là sont dans d'autres de toile de Hollande : le tout dans des cofres de Japon, qui sont dans des cofres de bois commun, couverts d'une toile cirée, reliée de petites rotes de bambou ; & par dessus le balot une peau de vache, couverte de chaux, afin d'empêcher les vers & les fourmis du vaisseau.

10. Novembre.

LE Roi de Siam, en arrivant à Louvo, est allé à la chasse des éléphants. Il avoit envoyé deux caranes ou sabres du Japon, garnis de rambaque, pour le présent du Roi ; & sur ce que M. Constance lui avoit mandé qu'il y en avoit deux pareilles dans le présent qui est allé en France par Goa, sa Majesté lui a répondu qu'il les envoyast

donc à Monseigneur le Dauphin.

Je vous écrivis l'autre jour que le Roi de Siam avoit donné à M. l'Ambassadeur toutes les porcelaines qui sont dans son Divan. Nous n'en avions pas fait grand cas ; mais il est arrivé un petit incident qui les a bien embellies. M. Constance avoit chez lui des montres de porcelaines avec un écrit à chacune, qui marquoit le nombre qu'il y en avoit dans les magasins. Nous en avons choisi les plus belles pour les présens : on les va chercher dans les magasins, on ne les trouve point ; & l'on dit qu'ils sont dans le Divan de M. l'Ambassadeur. Là-dessus force bastonades aux magasiniers ; & depuis nous avons admiré ce qui avoit passé pour médiocre. Nous disons présentement qu'il y en a pour quatre mille écus à bon marché. Je n'en crois rien.

11. Novembre.

LE mémoire des présens du Roi est achevé : si vous n'en estes pas content, ce sera votre faute. Monseigneur le Dauphin va paroître sur la scène, & déjà nous avons travaillé deux heures pour son service. Je serai bien-aise de ne pas porter plus loin, de peur d'oublier beaucoup de choses particulieres que M. Constance vient de m'apprendre. Les Missionnaires qui sont ici depuis vingt-cinq ans, ne les sçavent pas. Le Roi se leve tous les matins à cinq heures, donne l'aumô-

ne de sa main au premier Talapoin qui se trouve à la porte du palais. A sept heures commence l'audiance pour les femmes, eunuques, & autres gens de l'intérieur du palais. Ensuite il donne le mot aux Capitaines de la garde; & les écoute, s'ils ont quelque chose à lui dire. Après eux, viennent les Mandarins & les Officiers étrangers qui demeurent dans le palais; le Juge civil, qui lui rapporte les procès de conséquence, & les jugemens que sa Majesté approuve ou réforme comme il lui plaît. Après quoi, on fait entrer vers les onze heures tous les grands Mandarins. A midi sa Majesté va dîner avec la Princesse, ses sœurs & ses tantes. Ses frères ne le voyent que deux fois l'année. En dînant on lui rapporte les procès criminels; & je croi qu'il condamne ou absout selon qu'il a bon appetit.

Après-dîné, il se retire dans sa chambre; se met sur des carreaux, & s'endort pendant que le Breteuil Siamois lui lit les annales de ses ancêtres. M. le Lecteur lit d'abord fort haut, peu à peu abbaisse la voix; & quand sa Majesté ronfle, le lecteur se tait, & s'en va. Mais à quatre heures il revient sans qu'on l'appelle, & commence à le prendre d'un ton si perçant qu'il faut bien que le Roi s'éveille. A six heures du soir commence l'audiance des grands Mandarins, qui dure jusqu'à neuf; & c'est-là que les grands officiers de la couronne présentent requête pour avoir des

audiances du Roi. Sa Majesté leur marque une heure: ils n'oseroient autrement approcher du palais; & c'est pourquoy M. Constance n'a pas voulu estre grand Chacri.

A dix heures du soir le Conseil secret s'assemble. Ce Conseil est composé du tuteur du Roi, qui a quatre-vingts ans, est fourd, & a encore une bonne tête; du grand Chambellan; du Juge criminel, qui a aussi la surintendance des médecins; d'un jeune homme que le Roi aime, & qu'il fait entrer au Conseil pour crier à l'oreille du vieux tuteur tout ce qui se dit; & enfin de M. Constance, qui, à proprement parler, est l'ame du Conseil, puisqu'il a toute l'autorité au dehors, & que les plus grands Officiers reçoivent l'ordre de lui. Ce Conseil dure ordinairement jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a dans le royaume que le premier médecin qui ait le pouvoir d'y entrer; non qu'il soit du secret, mais il vient quelquefois avertir le Roi de s'aller coucher. Il est aussi à la porte de la chambre du Roi, & visite tous les plats qu'on lui porte à dîner, ne laissant passer que ce qu'il croit bon à la santé. Voilà la vie du Roi quand il est à Siam. Il y a un peu moins de Conseils quand il est à Louvo, & beaucoup plus de chasse: aussi s'y aime-t-il beaucoup mieux, & y demeure huit mois de l'année.

12. Novembre.

LES présens de Monseigneur & de Madame la Dauphine sont sur le rôle : ils ne sont pas si riches que ceux du Roi, mais il ne s'en faut gueres. La Princesse vient encore d'envoyer des porcelaines. J'arrache toujours quelque nouvelle connoissance de M. Constance ; & tout cela, parce que vous estes curieux. Le Roi n'a qu'une fille unique, qui a vingt-sept ans. Elle a le rang & les revenus de la Reine, depuis que sa mere est morte ; & les aura jusqu'à ce que son pere se remarie. Il y a deux freres du Roi : l'un qui a trente-sept ans, & est impotent, fier, & capable de remuer, si son corps lui permettoit d'agir ; l'autre n'a que vingt-sept ans, est bien fait, & muet. Il est vrai que l'on dit qu'il fait le muet par politique. Ils ont chacun un palais, des jardins, des concubines, des esclaves, & ne sortent presque jamais. La sœur du Roi & ses tantes sont fort vieilles.

Tous les grands officiers de la couronne sont leurs charges avec une dépendance entiere de M. Constance, à qui ils obeissent aveuglément. Il y a un an que le Barkalon ne lui ayant pas voulu obéir, fut chassé, & eut encore par ordre du Roi cinquante coups de rote, qui est une petite baguette pliante, qui ne rompt jamais. Vous sçavez que dans toutes les Indes on mange du bétel & de l'areque : le Roi vend tous les ans pour

soixante & quinze mille écus de bétel, pour cent mille écus d'areque vert, & pour cinquante mille écus de sec. Le Gouvernement de Banko avec ses jardins vaut quatre millions cinq cens mille livres. Celui de Tennasserim coute plus qu'il ne vaut, à cause des fortifications que le Roi fait faire dans l'Isle de Mergui, à l'entrée du port de Tennasserim. Tous les peuples sont esclaves, & obligés à travailler pour le Roi. Il y a quelques Provinces, qui payent la taille en argent, ou en marchandises, & qui par-là se sont exemptées de la corvée.

13. Novembre.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne a aussi son petit rôle en or, en argent & en ouvrages de vernis de Japon. Monseigneur le Duc d'Anjou a aussi de petits joujous. Messieurs les Ministres de France ont aussi des présens. Le Barkalon leur en avoit envoié l'année passée; ils ont fait risposte: voilà une affaire finie. C'est aujourd'hui M. Constance qui leur en envoie comme premier Ministre du Roi de Siam. Il a dequoi en envoyer: le Roi de Siam ne lui donne point d'appointemens, & il ne laisse pas de faire une grande dépense. Il a cinq ou six vaisseaux à lui, qui vont & viennent à la Chine & au Japon; & son garde-meuble est bien garni.

Tout s'avance: à mesure que les présens sont

choisis , on les met à part , on les embale , & on procede à autre chose. Il y a déjà cent cinquante balots. Les Ambassadeurs Siamois portent en France des paravents , des porcelaines , des ouvrages de Japon , du thé. Vous pouvez avertir les Dames que toutes ces jolies choses feront pour les plus modestes. Les Siamois aiment la modestie. Qu'elles ne manquent pas , en les venant voir , de porter des éventails , de grandes coifes , de se bien cacher , & de ne se montrer qu'après s'en estre bien fait prier : celles qui en useront ainsi , remporteront quelque chose. Le premier Ambassadeur est fort galant , il veut manger avec nous pendant le voyage : avec nous m'a échapé , car je croi & j'espere que je vous embrasserai dans sept ou huit mois. Il veut , dit-il , se faire aux manieres Françoises. Je commence à lui apprendre des mots qu'il prononce fort bien , & je croi qu'avec ses dents noires il ne laissera pas de plaire. Le second est une bonne tête , qui a esté deux fois en Ambassade à la Chine. Le troisiéme est un jeune homme , mais on ne croit pas qu'il vienne , parce que depuis huit jours , on a présenté une requête au Roi contre lui ; & sa Majesté veut que ses Ambassadeurs soient exemts même du soupçon.

J'ai envie de vous expliquer une affaire qui fait ici grand bruit. Il faut reprendre les choses d'un peu loin. Vous sçavez que les Portugais , suivant

une

une concession du Pape Alexandre VI. prétendent que les Indes, & même la Chine sont de leur domaine, & qu'ils ont droit seuls d'y envoyer des Missionnaires : c'est ce qui fait que depuis vingt-cinq ans ils s'opposent aux Vicaires Apostoliques. Ils sont en cela fort mal fondez. La bulle ne leur accorde ces pouvoirs que dans les lieux où ils sont les maîtres, comme à Goa, à Macao. Or jamais ils n'ont été maîtres à Siam, au Tonquin, en Cochinchine, à la Chine. Comment donc peuvent-ils empêcher le Pape d'envoyer des Missionnaires dans des païs abandonnez, qu'ils ne sont pas en état de secourir ? Ils ne laissent pas de le faire autant qu'ils peuvent ; & l'Archevêque de Goa a ici un Vicaire, qui ne veut point reconnoître les Vicaires Apostoliques. Il s'appelle Vicaire de Varre : *Varre* veut dire baguette ; & il en fait porter une devant lui, pour marquer qu'il a la juridiction extérieure dans les choses Ecclésiastiques. Ce Vicaire par sa défobéissance a encouru l'excommunication fulminée par le Pape. Il va son chemin ; & sur ce qu'il a appris que M. Coche ne se croyant pas bien marié par lui, a été se remarier à l'Eglise de M. l'Evêque, il l'a excommunié, la mariée, son pere Jean d'Abreo, la mere, les tantes, & toute la famille, sans aucune admonition, sans les interroger, sans entendre de témoins, contre toutes les formes. M. Constance qui l'a sceu, l'a envoyé arrêter pour

K k

avoir osé excommunier un homme qui est au Roi, & qui alloit mettre à la voile pour un grand voyage, sans au moins en avertir sa Majesté ou ses Ministres. Nos Jésuites, qui ont de l'esprit & de la charité, ont fait l'accommodement. Le Vicaire s'est dédit par écrit, & a avoué que son excommunication estoit nulle, & qu'il avoit esté mal informé. Mais une conduite si téméraire, & qui marque une ignorance si grossière, justifie extrêmement les Vicaires Apostoliques, à qui depuis vingt ans les Portugais ont fait de pareils tours, qu'ils ont toujours soufferts avec une patience évangélique.

14. Novembre.

M. Constance m'a fait un fort beau présent de la part du Roi ; quantité de belles porcelaines pour Gournai, & de fort beaux cabinets de Japon. Ce sera à vous à en prendre ce qu'il vous plaira, & à donner le reste. Il est venu des nouvelles de Tennasserim. L'Ambassadeur de Perse y est arrivé avec un grand train. J'aurois bien voulu qu'il fust arrivé ici avant notre départ pour voir son minois. On dit dans des livres que ces Persans ont l'air François : nous aurions fait alliance avec eux, & ils nous auroient donné du vin de Schiras pour boire le matin dans le voyage. Il auroit bien encore le temps de venir ; mais je crois que M. Constance ne voudra pas faire

un conflit d'Ambassadeurs, & qu'il n'osera partir avant que de faire au Roi les mêmes honneurs qu'à Louis le Grand. Les mêmes lettres ont appris qu'un vaisseau du Roi de Siam a pris un vaisseau de Golkonde, dont la charge est estimée plus de cent mille écus, & qu'il l'a emmené à Tennassérin. Le Roi de Siam, depuis qu'il a déclaré la guerre au Roi de Golkonde, a fait armer six vaisseaux, dont trois sont commandez par un François, & trois par un Anglois. Ils courent les côtes de Golkonde, & prennent tout ce qu'ils trouvent. Le sujet de la guerre est venu de ce qu'à Golkonde on a maltraité des Siamois, & qu'on n'en a pas voulu faire raison au Roi de Siam, qui l'a demandée trois ou quatre ans durant. A la fin ils s'est mis en colere.

M. Martin Directeur de la Compagnie Française à Surate, mande qu'on y est fort en peine de Goa; que depuis long-temps on n'en a eu de nouvelles, & que tous les chemins sont bouchés par terre & par mer par les gens de Sevagi.

Les Portugais sont à présent si foibles dans les Indes, qu'on peut tout craindre pour eux. Le Gouverneur de Daman écrit la même chose.

Je finirai la journée, en vous disant, qu'on voit passer les soirs sur la riviere de petites lampes allumées, qui vont à vau-l'eau. C'est une dévotion Siamoise.

15. Novembre.

M. Constance, je parle souvent de lui, est parti ce matin pour Louvo. M. l'Ambassadeur est parti à une heure après midi. M. l'Evêque, l'Abbé de Lionne & moi, l'avons accompagné dans son balon. Le cortège estoit le même qu'à l'entrée de la rivière : les Mandarins dans leurs balons, & toute la suite en bon ordre. Nous avons trouvé à un quart de lieuë de la ville la pompe funebre du grand Talapoin des Pegous. Cela estoit en vérité fort singulier, & je voudrois pouvoir vous en faire une bonne description. La scene estoit dans une grande campagne d'eau, bornée de tous côtez par de beaux arbres verts, chargez de fruits. Au milieu s'élevoit une représentation fort haute & fort dorée, avec une pyramide d'architecture chargée de banderolles. Au bas de la pyramide estoient quarante ou cinquante Talapoins marmotans certaines moralitez, qu'ils croyent soulager l'ame du défunt. D'autres racontent les principales actions de sa vie. Il y avoit d'autres petites pyramides autour de la grande, toutes dorées ; & en huit endroits différens on avoit préparé des feux d'artifice pour le soir. On les aime fort en ce pais-ci. Mais ce que j'ai trouvé de plus beau, c'est un nombre innombrable de balons chargez de peuples qui estoient venus au service, & qui tous gardoient un silence profond &

respectueux : pas un ne parloit à son voisin. Plus loin estoient plusieurs balons chargez de présens pour les Talapoins officians. Il y avoit aussi deux théâtres, où des farceurs masquez faisoient force postures diaboliques. On fait ici de furieuses dépenses au brulement des corps. Quand il meurt quelque grand Mandarin, qui a eu soin des affaires du Roi, on partage sa succession en trois lots : sa Majesté en a un ; les héritiers l'autre ; & le troisième est destiné aux frais des funérailles. M. l'Ambassadeur s'est arrêté un moment devant le mausolée. On a suivi la route par le plus court au travers des ris. Nous avons trouvé un grand pieu avec deux marques, qui marquoient deux lieues de chemin ; & de temps en temps des salles publiques couvertes, pour reposer les voyageurs. Nous avons laissé à droite une maison de plaisance du Roi ; & sommes arrivés de bonne heure à une maison faite exprès pour M. l'Ambassadeur, toute pareille à celle de la Tabanque. Le terrain est élevé ; on se promène à pié. Il y a de grands arbres chargez de fruits, & l'on pourroit y faire des jardins admirables. Le pays est beaucoup plus beau à mesure qu'on remonte la rivière, & n'est presque plus inondé.

16. Novembre.

NOUS allions partir, quand M. Paumart, aide de camp de M. Constance, est venu prier M.

K k iij

l'Ambassadeur de demeurer ici deux jours, parce que sa maison à Louvo n'est pas encore prête. Il y aura des coups de rote donnez. Notre jeunesse est allée à la chasse.

17. Novembre.

C E M. Constance est alerte. Tout est prêt à Louvo, & nous partirons à midi. Il en fait plus en vingt-quatre heures que tous les Mandarins en quinze jours.

Nous avons esté voir une maison de plaisance du Roi. Elle est à peu près comme les autres : de grandes cours pleines d'arbres, avec des manieres de hales où les Mandarins font prosterner quand le Roi donne audience : trois ou quatre corps de logis avec des domes couverts de calin. Nous avons entré dans les cours : mais pour l'intérieur du palais, tout estoit barricadé. M. l'Ambassadeur a fort pressé pour entrer : ces bonnes gens montroient leur cou, & nous faisoient fort bien entendre qu'il y alloir de leur tête. On a remonté en balon, & à huit heures du soir nous sommes arrivez à Louvo. Les fauxbourgs ont une demi-lieuë de maisons, comme à Siam. Le Gouverneur de la ville est venu recevoir M. l'Ambassadeur à la porte, & l'a conduit à sa maison. Vingt Mandarins marchaient devant avec des flambeaux. La maison est fort riante, meublée à l'ordinaire; un fallon parfaitement beau avec un grand

DU VOYAGE DE SIAM. 263
portrait du Roi. Tout le monde est bien logé.
M. Constance est venu faire les honneurs.

18. Novembre.

M. de Vaudricourt est arrivé : l'Oiseau est prêt à mettre à la voile. Il n'a point voulu venir ici, qu'il n'eût tout mis en état ; en cela fort louable, de préférer son devoir à son plaisir. Joyeux & Chammoreau sont aussi venus : ce sont deux bons Officiers bien appliquez à leur métier.

Je fourre dans le Journal tout ce que j'apprens : ce sera à vous à ranger tout cela à sa place. Il y a dans le royaume de Siam des mines de cuivre, de calin & de fer, & beaucoup d'antimoine. On trouve aussi dans les montagnes des minéraux d'or & d'argent, qui paroissent quelque chose, & deviennent à rien quand on les met au feu. On conte ici par roi, de même que nous contons par lieuë : la brassé est de cinq pieds & demi ; vingt brasses font une corde, & cent cordes font un roi. Je vous ai déjà dit qu'on trouve sur les chemins des pieux, où les rois sont marquez.

Je n'ai point encore vu de bossu, ni de boiteux, mais seulement deux borgnes : j'ai pourtant vu bien du peuple.

19. Novembre.

M. l'Ambassadeur a eu ce matin audience particulière du Roi : elle a duré deux heures & demie.

Sa Majesté estoit dans un fauteuil de tabac; M. l'Ambassadeur sur son placet, M. l'Evêque à sa droite, & moi à sa gauche. Tout s'est passé au contentement réciproque des parties; & comme vous estes honnête homme, je m'en vais vous dire toutes les choses qui ne sont pas d'une extrême conséquence. Après avoir parlé amplement d'affaires, le Roi a dit que tous les Rois ses voisins lui demandoient son amitié; mais qu'il faisoit une extrême différence d'eux au Roi de France: que la plupart ne songeoient qu'à leur intérêt; au-lieu que le Roi de France dans les propositions qu'il lui faisoit, ne pouvoit avoir en veüe que le bien du Roi & du royaume de Siam: que par là il le regardoit comme son bon voisin, & tous les autres comme s'ils estoient au bout du monde. Il a dit ensuite qu'il aimoit fort feu M. d'Héliopolis; que le voyant vieux & cassé, il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour l'empêcher d'aller à la Chine. M. l'Ambassadeur a répondu que les Missionnaires Chrétiens se sacrifioient volontiers pour la gloire de leur Dieu. Sa Majesté a repris que M. de Métellopolis & tous les Missionnaires François avoient deux choses en veüe, l'avancement de leur Religion, & la gloire de leur Roi. Il a dit que M. d'Héliopolis seroit rajeuni de dix ans, s'il avoit veu arriver à Siam un Ambassadeur de France. Ensuite M. l'Ambassadeur lui a fait les complimens de Monsieur.

fieur. Il a répondu par des complimens, en ajoutant qu'il estoit ravi de voir la grande union de la maison de France ; que c'estoit sa force : que quand les Princes n'avoient de volonté que celle du Roi, un Etat estoit invincible : que la desunion dans les Maisons Royales de Mataran & de Bantam les avoit perduës ; & en levant les yeux au Ciel, il a ajouté d'un air sérieux & triste, qu'il ignoroit ce que le grand Dieu ordonneroit de la sienne. Je croi vous avoir dit qu'il n'a que deux freres tous deux fort inquiets, & qu'il tient sous la clef. Enfin ce Roi a beaucoup d'esprit, & est fort habile. Depuis plus de trente ans qu'il regne, il a toujours fait toutes les affaires de son royaume, est tous les jours plus de huit heures à différens conseils ; est l'homme du monde le plus curieux. Je ne l'avois pas encore si bien veu : il estoit fort près de nous, & se levoit quelquefois debout. Il est assez maigre ; a de grands yeux noirs, vifs, pleins d'esprit. Il parle vîte, & bredouille ; a une phisionomie d'un bon homme. Il ne sera point damné, il connoît à demi la vérité : Dieu lui donnera la force de la suivre. Il nous a fait entendre que M. d'Héliopolis & les Missionnaires n'estoient entrez à la Chine que par son moyen ; & cela est vrai. Il a témoigné de la joie d'apprendre la réunion des Missionnaires à la Chine & dans les Indes. Il fait bâtir des églises : il va accorder incessamment de grands avanta-

ges pour la Religion : il a un Crucifix dans sa chambre : il lit l'Évangile que M. de Métellopolis lui a donné traduit en Siamois : il parle de Notre Seigneur Jésus-Christ avec grand respect : il va avoir des conférences avec M. l'Evêque. Tout cela ne suffit pas pour me faire demeurer ici comme Ministre du Roi ; mais cela suffit pour nous donner une grande consolation. Prions bien Dieu pour ce bon Roi de Siam : je suis assuré que si vous l'aviez veu, vous l'aimeriez de tout votre cœur.

Il est temps que je vous dise ce qui me regarde. Je ne suis point maître des secrets de l'Ambassade, c'est à M. l'Ambassadeur à en disposer ; mais je suis maître de mon secret, & il m'est impossible de vous le porter plus loin. Il y a quelques jours que le Roi de Siam, en causant avec M. Constance, lui demanda s'il avoit souvent des conférences avec M. l'Ambassadeur. Il lui dit qu'oui, & encore plus souvent avec moi, parce que M. l'Ambassadeur avoit un caractère à soutenir qui empêchoit la familiarité. Sa Majesté lui dit : *Mais comment parlez-vous avec le Talapoin François ? il ne sçait pas le Siamois.* Il repliqua qu'il me parloit Portugais, & que je lui parlois Italien ; que j'avois esté plusieurs fois en Italie, & que même j'avois esté au Conclave au couronnement du Pape. Là-dessus ce Roi, qui pense à tout, lui dit : *Puis qu'il ne veut pas de-*

meurer ici , & qu'il s'en retourne en Europe , si je la priois d'aller à Rome faire mes complimens au saint Pape , & lui porter quelques présens de ma part ; qu'en dis-tu ? M. Constance lui répondit , qu'il ne doutoit pas que je ne me chargeasse volontiers des ordres de sa Majesté ; & que je me ferois un grand honneur de porter à sa Sainteté des marques de l'estime particuliere d'un grand Roi , principalement si sa Majesté vouloit bien assurer le saint Pape par ma bouche , qu'à sa considération & à celle du Roi tres-Chrétien , elle donneroit à l'avenir dans tous ses Etats une protection particuliere à la Religion Chrétienne. Le Roi lui dit : *Bon , bon ; je le ferai.* Et de fait , hier après avoir parlé d'affaires & de complimens avec M. l'Ambassadeur , sa Majesté me demanda , s'il estoit vrai que je connusse le saint Pape. Je lui répondis qu'ouï , & que même j'estois le premier homme du monde qui lui eust baisé les piés un peu avant son exaltation. *Puis que cela est ,* me dit-il , *je vous prierai de faire à Rome quelques commissions pour moi.* Il n'en dit pas davantage , & ce sera à l'audiance de congé qu'il me parlera en forme. O ça , avouons la vérité : ne suis-je pas bienheureux ? & ne pouvant demeurer ici , pouvois-je retourner en Europe d'une maniere plus agréable & plus convenable à un Ecclésiastique ? J'ai eu le service de Dieu en venant , & je l'aurai encore en retournant. Il est beau

pour notre Religion , qu'un Roi idolâtre témoigne du respect pour celui qui en est le chef en terre , & lui envoie des présens des extrémités du monde ; & je croi que le Roi sera bien-aïse de voir le Vicaire de Jesus-Christ honoré par le Roi de Siam , & qu'un de ses sujets soit chargé d'une pareille commission. Adieu, bon jour. M. l'Ambassadeur me fait appeller pour monter un éléphant : ce n'est pas raillerie , il y a cinquante éléphans devant la porte, & nous allons au cours de Louvo.

La promenade a été fort belle. M. l'Ambassadeur estoit monté sur un éléphant , & moi fièrement sur un autre. On est dans une chaise à bras sur des carreaux ; il y a un homme sur le cou , un autre sur la queue , qui gouvernent l'éléphant avec un baton d'argent à pointe de fer. L'allure est un peu rude, mais sûre. Ce ne sont que des femelles, qui se mettent à genoux quand on veut, & qui ne demandent qu'à se promener gravement. Toute la suite de M. l'Ambassadeur estoit aussi sur des éléphants ; & cela estoit fort beau à voir. M. Constance estoit sur le cou du sien, qu'il gouvernoit lui-même : il le faisoit aller quelquefois fort vite. Nous avons été nous promener dans une grande plaine qu'on a défrichée : la vue en est fort agréable ; de beaux arbres verts , beaucoup de gibier, des perdrix. La montagne n'est pas éloignée de plus d'une lieue. Nous avons passé

autour d'un jardin du Roi, où il y a force figuiers, des allées, des canaux. Le Jardinier est un François, qui fait bien ses petites affaires.

J'ai appris de M. Constance que la guerre de Camboge ne va pas bien. Il y a deux Rois, l'un soutenu par le Roi de Siam, & l'autre par le Roi de Cochinchine. Les Siamois ont esté bien battus; & il y en a cinq cens assiégés, qui mangent la terre, & ne veulent point se rendre. On a envoyé ordre sur la frontiere de faire tout marcher à leur secours. Les armées de ce país-ci ne sont pas autrement bien disciplinées.

Ne croyez pas que je vous oublie : on travaille de tous côtez à vous faire des mémoires; & j'espère vous rendre assez bon conte des royaumes de Siam, de Tonquin, de Cochinchine, de Camboge, de Chiampa.

Jene vous ai pas dit que M. l'Ambassadeur obtint hier une chose qui sera fort agréable au Roi : c'est les chroniques du royaume de Siam. Il y a peine de la vie à les avoir chez soi; & sa Majesté les accorda agréablement, quand on lui dit que cela feroit plaisir au Roi. Mais voici quelque chose qui vous plaira encore davantage. Depuis que ce Roi-ci regne, il a eu un soin particulier de ramasser les livres de l'histoire de la Chine : il y a envoyé des Ambassadeurs presque exprés : il n'a point épargné la dépense pour satisfaire sa curiosité. Il a tout cela bien conditionné, & il nous le

donnera : c'est à dire qu'il en donnera des livres l'un après l'autre aux Missionnaires pour les traduire en François, & les envoyer au Roi. N'est-ce pas un bon homme qui ne trouve rien de difficile, dès qu'on lui parle de son bon ami le Roi de France ? De bonne foi, à le voir agir & parler on peut croire qu'il aime le Roi de tendresse.

J'ai oublié mille choses qui ont esté dites dans l'audiance. Le Roi a dit que la plupart des Ambassadeurs n'estoient que des porteurs de lettres & de complimens. *Par exemple, a-t-il dit, l'Ambassadeur de Perse qui est arrivé à Tennasserim, m'apportera de belles étoffes ; cela est bon pour s'habiller : mais l'Ambassadeur de France, il vient pour de vraies affaires.* Il a dit à M. l'Ambassadeur qu'il avoit fait réponse à son dernier mémoire ; & que s'il avoit quelque chose à lui proposer, il le pouvoit faire librement. M. l'Ambassadeur a répondu qu'il verroit la réponse de sa Majesté, & qu'il la supplioit tres-humblement de lui nommer quelqu'un de ses ministres avec qui il pût conférer. Sa Majesté a nommé M. Constance ; & a dit à M. l'Ambassadeur qu'il pouvoit toujours parler, & qu'il n'y avoit là personne de suspect. M. l'Ambassadeur a répondu qu'il n'avoit rien de secret pour M. l'Evêque ; & a dit, sans rien particulariser, que le Roi l'avoit chargé d'assurer sa Majesté de son amitié, & qu'en toutes occasions il lui en donneroit des marques. Il veut les voir venir.

Or il est bon de remarquer qu'à la première audience il y avoit quarante Mandarins, à la seconde vingt ; & aujourd'hui il n'y en avoit que huit, tous confidens du Roi. Son tuteur y estoit aussi : c'est, comme je pense vous l'avoir déjà dit, un bon vieillard de quatre-vingts ans, sourd, que le Roi aime & respecte beaucoup. Sa Majesté a parlé d'affaires importantes, & a fini, en disant que le commerce n'estoit pas une affaire, & qu'il donneroit là-dessus au Roi & à la Compagnie toute sorte de satisfaction.

M. Constance est venu voir M. l'Ambassadeur, & lui a dit que le Roi en plein Conseil avoit dit ces paroles : *Le Roi de France a pour moi une amitié désintéressée. Il m'en voye proposer de me faire Chrétien : quel intérêt y a-t-il ? Il demande que je m'instruise de sa Religion : il ne faut pas le mécontenter ; il faut le faire, & voir.* Grande parole pour un Roi des Indes, qui ne sçait point dissimuler, & qui croit qu'il y va de son honneur de ne dire que ce qu'il pense ! Ce rapport de M. Constance est très-véritable : la même chose a esté rapportée à un Missionnaire par le Barkalon qui parla encore plus fortement, & dit que la religion des pagodes estoit près de sa fin. Nous ne sommes pas assez innocens pour croire cela tout droit. Mais enfin il est bon que les principaux Mandarins s'accoutument à ces discours, & ne s'effraient point d'une pareille nouvelle. Quoiqu'il en puis-

se arriver, si l'Ambassade ne produit pas dans le moment la conversion actuelle du Roi, elle fera toujours un bon effet.

20. Novembre.

J'AI esté ce matin remercier M. Constance de tout ce qui se passa hier à mon égard. Car outre tout ce que je vous ai déjà écrit, le Roi me dit qu'il estoit persuadé que j'apporterois aux affaires tout le soin & toute l'application dont j'estois capable. M. Constance me l'expliqua en Portugais. J'en fus assez aise ; & ne fis pas semblant de l'entendre, & pour cause.

J'ai eu aujourd'hui une grande conférence avec M. de Métellopolis sur mon état spirituel ; & après avoir bien pesé toutes choses, & m'estre soumis aveuglément à sa volonté, il a résolu de me donner les ordres ici avant que je retourne en France. Il y a long-temps que je m'y dispose : quand on est foible, il ne faut pas s'exposer au danger, & je croi que ces saintes chaînes me fixeront dans le bon chemin. Je n'aurai plus envie d'aller à l'Opera ; & prêtre j'espère que Dieu me fera la grace de vivre en prêtre. J'ai des bénéfices, je ne les veux pas quitter : ne suis-je pas obligé à mener une vie réglée ? Ce qui me détermine encore, c'est que je vois devant moi sept ou huit mois de vie innocente ; & cela ne fera pas mauvais avec la compagnie des Missionnaires pour bien

bien m'imprimer les devoirs de ma profession. Dieu veuille que M. l'Abbé de Lionne soit du voyage ! ce feroit une grande consolation pour moi. Il m'apprendra bien des choses que je ne sçai point, & je n'aurai pas de peine à me soumettre à sa direction : il a tout l'esprit qu'il avoit en France avec une humilité angelique. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque, les François, les Siamois, tous voyent clairement qu'il est à propos qu'il fasse le voyage : lui seul s'y oppose. Il a peut-estre peur que dans sa patrie sa grande barbe ne lui attire des respects qu'il méprise beaucoup ; & ne veut pas voir que Dieu en tirera sa gloire. S'il persiste à estre opiniâtre, nous lui ferons commander par le Roi d'accompagner ses Ambassadeurs. Il sçait leur langue, & sera un interprete illustre. M. le grand Prieur & Poligomolin ne seront pas fâchez de le voir.

J'ai esté ce soir deux heures avec M. Constance.

21. *Novembre.*

J'E prévois que M. de Vaudricourt n'aura point l'honneur de voir sa Majesté Siamoise : il faudroit qu'il ôstât ses souliers, & qu'il mist la tête sur ses coudes, manieres Orientales qui ne conviennent point à la Noblesse Françoisë. J'oppose aux raisons de M. Constance l'exemple récent de nos gentilshommes qui ne l'ont point fait ; & il me répond qu'on les a regardez comme la robe de

M m

M. l'Ambassadeur, pour qui on a passé par-dessus toutes les coutumes. S'ils sont fermes, & qu'ils protestent que les Anglois & Hollandois n'en font point de difficulté, nous leur dirons que toute la terre roule entre un Capitaine d'un vaisseau de guerre du Roi & tous ces marchands qui courent les Indes; & bien seurement M. de Vaudricourt retournera à son navire. Il en meurt d'envie, & est à terre comme un poisson hors de l'eau. Les balots des présens sont allez à bord : voilà une belle excuse pour y retourner incessamment. M. Constance m'a fait voir les présens que le Roi lui vouloit faire; ils sont magnifiques.

22. Novembre.

J'AI employé toute la journée à songer à ma conscience. Je m'en vais me charger d'un caractère pesant. Il est vrai que j'y songe depuis longtemps: mais quand le moment approche, on y songe encore plus fort. Avec cela, plus j'y songe, & plus je me confirme dans la pensée que cela m'est nécessaire pour mon salut.

23. Novembre.

M. Constance vient d'envoyer à M. de Vaudricourt un présent magnifique pour un particulier. Ce sont de belles porcelaines, des chocolatières, des tasses d'or & d'argent de Japon, des vernis admirables, une robe de chambre, & un fort joli

cabinet. Joyeux a eu aussi son présent.

Les nations Angloise & Hollandoise ont eu aujourd'hui audience du Roi, qui leur a donné de belles vestes. M. Veret chef de la Compagnie François ne l'a point encore eue. Les Jésuites ont salué sa Majesté dans le palais le plus intérieur, & en ont esté fort bien receus.

A quatre heures après midi le Roi est sorti du palais sur son éléphant. Toutes les rues estoient bordées de gardes à pié & à cheval. Les gardes à pié avoient un pot, une cuirasse, & un bouclier dorez. Les Mores estoient à cheval bien montez, & avoient fort bonne mine. Les Mandarins alloient devant & après le Roi, avec leur bonnet de cérémonie fait en pyramide entourée de plusieurs cercles d'or, chacun suivant sa dignité. Après le Roi marchoit l'éléphant de parade, qui portoit une chaise d'or massif; & puis venoit le jeune Mandarin, que le Roi traite comme s'il estoit son **fils : il avoit seul la tête haute ; tout le reste avoit la tête baissée sur le cou de son éléphant.** Je vous assure que ce cortège estoit royal & fort singulier, & je crois que Pharaon sur les bords du Nil se promenoit à peu près avec la même pompe. Le Roi s'est arrêté hors la ville dans une petite plaine pour voir combattre des éléphants. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque & moi estions chacun sur un éléphant à dix pas du Roi. Le reste des François estoit aussi sur des éléphants un peu plus

M m ij

loin. Le combat a commencé. Deux éléphants se sont donnez quelques coups de dent & de trompe : le Roi les a fait bientôt séparer, & a repris le chemin de la ville. Il a passé devant nous avec un visage riant, & s'est arrêté auprès de la troupe des François. M. Constance a fait avancer M. de Vaudricourt sur son éléphant. Il a salué le Roi, qui lui a souhaité un heureux retour, & lui a fait donner en sa présence une veste de toile d'or de Perse, avec des boutons d'or, une chaîne d'or, & un sabre de Japon, dont la poignée est d'or, & le fourreau garni d'or. Il faut remarquer qu'il y a des sabres de trois sortes ; & celui-ci est de ceux que le Roi donne à ses Généraux d'armées. Sa Majesté a dit à M. de Vaudricourt qu'il estoit persuadé que si on l'attaquoit, il se défendrait bien ; & il a répondu qu'il se serviroit de l'épée que le Roi lui venoit de donner. Voilà des manières honnêtes, qui ne sont gueres d'un Roi Indien qui se croit une divinité ; mais aussi ne les a-t-il que pour les François. Ce présent est beau, & vaut au moins deux mille écus. M. joyeux a fait aussi la révérence au Roi, & a eu pour présent un sabre d'or, une chaîne, & une veste ; le tout de moindre prix, ainsi qu'il convient au Capitaine d'une frégate. Il faut avouer que M. Constance fait bien les choses ; & quand dans une affaire difficile il ne trouve pas les expédiens, c'est qu'il n'y en a point. Après que le Roi a esté passé, M. Constance nous

a mené voir un éléphant sauvage, que des éléphanstraitreusement ont amené dans un Parc où il est prisonnier. Il est encore un peu hagar. On en prend souvent de cette maniere. Une femelle va crier dans les bois : quelque éléphant sauvage l'entend, vient au bruit, la trouve à son gré, & la suit jusqu'à ce qu'il soit pris dans une cage de bois. Elle y passe la premiere, il suit, on baisse la trape, & il demeure enfermé; & en trois jours il est apprivoisé. On le met entre deux éléphants de guerre, qui sont stiles à l'exercice. Deux hommes montent sur le sauvage, l'un sur le cou, l'autre sur la queue, & lui font sentir un bâton ferré, avec lequel ils veulent le gouverner. S'il regimbe, ils le batent bien; & s'il se tourne à droite ou à gauche, les éléphants de guerre lui donnent de bons coups de dent. On le fait jeuner; & quand il a bien obéi, ceux qui le montent lui donnent un peu d'herbe: il devient doux comme un mouton.

24. Novembre.

M. de Vaudricourt est retourné à bord fort content, & M. de Fourbin est allé à Siam par ordre de M. l'Ambassadeur, pour faire châtier quelques François, qui ont fait des insolences, & pour les renvoyer tous au vaisseau. On n'en a point fait de plaintes: mais M. l'Ambassadeur, pour faire justice, n'attend pas qu'on se plaigne.

Le Roi a veu prendre ce soir l'éléphant sauva-

Mm iij

ge, qui estoit dans la petite enceinte. Tous les éléphants privez qui l'accompagnoient, sont sortis par un passage fort étroit. Il a demeuré quelque temps sans les suivre, se promenant fierement dans l'enceinte : des hommes faits à cela, l'alloient agasser ; & il les poursuivoit d'une maniere terrible en criant & levant sa trompe. Cependant les éléphants qui estoient sortis, faisoient du bruit, & batoient la terre avec leur trompe pour l'attirer au passage. Il y est venu, en poursuivant un homme qui lui disoit des injures ; il y est entré, & s'est trouvé pris au trébuchet. Aussitôt plus de trente hommes au travers des barreaux lui ont attaché des cordes aux jambes, au cou, à la queue, & lui ont fait une maniere de selle avec des sangles avec une adresse admirable : il se débattoit, & faisoit de grands efforts. On lui a amené plusieurs vieux éléphants, qui passoient leur trompe au travers des barreaux, & l'alloient flater : il estoit froid aux uns, & donnoit sa trompe aux autres, les baisoit, & leur rendoit caresse pour caresse. On lui jettoit beaucoup d'eau sur le corps pour le rafraîchir. Quand toutes les cordes ont esté préparées, on l'a fait sortir de sa niche. Il croyoit estre en liberté, & a voulu faire le méchant : mais deux gros éléphants de guerre se sont approchez de lui, l'un à droite, & l'autre à gauche, & lui ont donné de bons coups de défense. Un autre éléphant le pouffoit par derriere pour le faire

avancer vers un poteau auquel on vouloit l'attacher: il a bien fallu marcher; quoi-que grand & terrible, il n'estoit pas le plus fort. On l'a attaché au poteau avec des cordes passées dans des poulies, en sorte que quand il fait effort, les cordes obéissent, il tourne autour du poteau, & ses efforts viennent à rien. Sans cette invention il abbatroit le poteau & la maison, & se tueroit. Il est aussi sanglé par-dessous le ventre, de peur qu'il ne se couche; parce que s'il estoit couché, il ne voudroit plus se relever, le chagrin le prendroit, & il mourroit. Il fera quinze jours ainsi traité. Quand on le menera à l'eau, les deux éléphants de guerre seront à ses côtez pour le régenter; & après cela il régentera les autres. On lui donna hier vingt-quatre hommes pour le servir, huit par quatre mois. M. Constance nous a dit une chose bien difficile à croire, qu'il y avoit dans le royaume de Siam vingt mille éléphants privez, dont chacun a plusieurs hommes à son service selon sa grandeur. Le Roi en a toujours mille à sa suite. Nous avons veu la chasse fort commodément. M. l'Ambassadeur y est allé sur un cheval de Perse fort beau, dont la selle estoit d'or massif. Toute sa suite avoit de beaux chevaux; mais comme ils ont presque tous la bouche forte, & que nos Gentilshommes sont bons matelots & mauvais écuiers, quelques-uns ont pensé estre démâtez, & ils alloient souvent à la bouline.

M. l'Evêque a pris le parti d'aller sur un éléphant, & moi aussi. Quand l'éléphant sauvage a esté pris, le Roi a mandé à M. l'Ambassadeur qu'il s'estoit pressé de lui en donner le plaisir, quoi-qu'il ne soit pas encore temps d'aller à la chasse, à cause que présentement les éléphants gâtent les ris, & que cela l'empêcheroit d'en voir un grand nombre. M. Constance a ramené M. l'Ambassadeur chez lui, & on a parlé d'affaires.

25. Novembre.

J'AI eu la consolation de voir ce matin faire un Chrétien : c'est un homme de la coste de Coromandel, que M. du Carpon a amené ici. Dimanche prochain on batisera deux familles de Siamois, que M. le Clerc instruit depuis dix-huit mois.

M. Constance nous a dit que le Roi estoit fort en colere contre l'Ambassadeur de Perse : il est à Tennasserim, & y fait mille impertinences. Il y a passé sur un vaisseau Anglois, & n'a rien donné au Capitaine. Le Gouverneur de Tennasserim lui a donné six cens écus pour son Excellence. On lui a fait de grands honneurs en mettant pié à terre. Il ne trouve rien de bien fait : son maître-d'hôtel rebute toutes les viandes qu'on lui présente ; & un jour l'Ambassadeur de Siam qui revient de Perse, lui ayant dit qu'on ne lui faisoit pas si bonne chere à Isfahan, il se mit en colere,

colere, & ordonna à ses gens d'aller au marché acheter tout ce qu'il lui falloit. Le Gouverneur donna ordre aussitôt qu'on lui livrast tout ce qu'il demanderoit, & sans argent. Cela fut fait : mais le lendemain les femmes du marché, craignant de n'estre pas bien payées du Gouverneur, désertèrent ; & les Persans furent obligez à revenir demander leur pitance au Gouverneur. Cét Ambassadeur a déclaré que s'il passoit des femmes devant sa maison, il les feroit charger à baïle ; & qu'il feroit encore pis, s'il apprenoit qu'on vendist du vin dans les lieux où il passeroit. Le Roi de Siam, qui n'aime pas ces manieres hautes, vouloit le faire rembarquer sans lui donner audience ; & , s'il continuë, il lui arrivera quelque avanie. *Voyez, disoit hier le Roi en plein Conseil, voyez l'Ambassadeur de France : il ne demande que des choses raisonnables ; & dans son quartier cent jeunes François n'y font pas plus de bruit que feroient cent Missionnaires.*

M. de Fourbin a fait justice à Siam, & a renvoyé à bord tous les François. Ils n'avoient pas fait grand mal : seulement quelques poules plumées. Un verre de raque, qui est l'eau de vie du païs enyvre : & quand on est yvre, on se bat, on crie, on fait du bruit ; & les Siamois, qui sont d'une humeur paisible, croient que tout est perdu.

26. Novembre.

TOUS les jours plaisirs nouveaux. Nous avons veu le combat de trois éléphans contre un tigre. La partie n'estoit pas égale. Les éléphans avoient sur le nez un masque de cuir, derriere lequel ils cachotent leur trompe en la recoquillant, & ils attaquoient le tigre avec leurs défenses. Le tigre se jettoit quelquefois sur le masque : il a mordu à la jambe un éléphant qui a beaucoup crié. Enfin le tigre ou fatigué ou poltron, s'est rendu, & a fait le mort. Les éléphans l'alloient tourner doucement, & quelquefois il se relevoit. Ces pauvres éléphans obéissoient à la voix de leurs conducteurs, & pouissoient fort quand on leur disoit. Les relations sont pleines d'histoires d'éléphans : je m'en vais pourtant vous en conter une, dont M. l'Evêque de Métellopolis est garant. Il y avoit dans un convent de Franciscains à Ceylon un petit éléphant qui venoit dîner & souper au réfectoire. Sa mere trop grande demouroit à la porte, & l'observoit; & quand il faisoit quelque sottise, qu'il renversoit quelque portion, elle l'appelloit rudement, & lui donnoit cinq ou six coups de trompe, plus ou moins selon sa faute. Mais entre Siam & Porcelonc il y avoit un éléphant voleur de grands chemins. Il se jettoit sur les passans, les renversoit, & les dépouilloit fort adroitement; quelquefois il les tuoit : il portoit

tout ce qu'ils avoient sur eux dans une caverne, où tout estoit rangé en fort bon ordre. Un jour un marchand Cochinchinois fut surpris, & renversé par l'éléphant, qui au lieu de lui faire mal, lui présentoit un pié, & crioit fort. Le Cochinchinois reprend courage, regarde ce pié, & en arrache une grosse épine. Aussitôt l'éléphant le flate, le prend avec sa trompe, le met sur son dos, le mene à sa caverne; & après lui avoir montré tout son trésor, le laisse-là, & s'en va. Le marchand en fit son rapport aux magistrats de Porcelonc, qui lui adjugerent une partie de ce qui estoit dans la caverne: le reste fut rendu à ceux qui reconnurent leur bien.

M. Constance vient de me dire que le Roi lui a montré ce matin la lance, la cuirasse, & le bouclier d'un Roi de Siam, qui dans une bataille tua de sa main un Roi de Pégou, & par cette action presque seul mit en fuite tous ses ennemis. Il m'a appris quelques particularitez de la vie du Roi regnant. Il y a trente & un an qu'il regne. Il a plusieurs fois commandé ses armées en personne. En 1667. il assiégea une ville sur les frontieres de Laos, & la prit après un long siege. Ses troupes ne mangeoient plus que de l'herbe & des racines; & un jour plus tard il estoit obligé à lever le siege. J'en sçaurai davantage. L'éléphant blanc qui est dans le palais, n'y est que depuis vingt-quatre ans. Mais ne seriez-vous point bien-

N n ij

aïse de sçavoir l'histoire de ce vieux éléphant blanc dont on a tant parlé? La voici.

Le Roi de Pégou ayant appris que le Roi de Siam avoit sept éléphans blancs, lui en envoya demander un : on refusa net. Il renvoya, & menaça de le venir querir lui-même à la tête de deux cens mille hommes : on se moqua de ses menaces. Il vint, assiégea long-temps la ville de Siam, la força, n'entra pourtant pas dans le palais du Roi, fit dresser deux téatres égaux à la porte du palais, l'un pour lui, & l'autre pour le Roi de Siam ; & là, en grande cérémonie, fit des demandes qui estoient autant de commandemens. Il demanda d'abord six éléphans blancs, qui lui furent livrez. Il dit avec beaucoup d'affection au Roi de Siam, qu'il aimoit son second fils, & qu'il le prioit de le lui mettre entre les mains pour avoir soin de son éducation. Ainsi avec beaucoup de civilité, il prit tout ce qu'il voulut, & retourna à Pégou avec des richesses immenses, & un nombre infini d'esclaves. Il ne toucha point aux pagodes, parce que la religion des Siamois & celle des Pégous est la même. Seulement un de ses soldats étant entré dans la pagode du Roi, coupa une main de la grande statuë d'or : on en a depuis remis une autre, & j'en ai vu la cicatrice.

27. Novembre.

M. Constance apporta hier au soir à **M. l'Am-**

ambassadeur la réponse à un mémorial, qu'il présenta au Roi il y a plus d'un mois. Il paroît que le Roi de Siam n'est pas encore assez instruit pour embrasser la Religion Chrétienne, & il promet de s'en instruire. Que lui peut-on demander davantage? Il a donné ce matin audience particulière à M. l'Ambassadeur. Plus je vois ce bon Prince, plus je l'entens raisonner; & plus je l'aime. Il s'en va à la chasse dans les bois pour dix jours. M. Constance a plein pouvoir d'arrêter toutes choses; & au retour de sa Majesté, nous aurons audience de congé; *et poi in Franza per la via delle poste*. Le Roi dans l'audience a prié M. l'Ambassadeur de visiter les fortifications de Louvo, & de voir avec M. l'Evêque un lieu propre à bâtir une église pour les Chrétiens.

Après-dîné nous avons eu une grande conférence avec M. Constance sur les affaires de la Religion. Nous obtiendrons de grands privilèges pour les Chrétiens; & M. l'Evêque espère que dans quatre ans il faudra bâtir par tout de nouvelles églises.

Le soir nous avons esté au palais voir une illumination. Toutes les fenêtres estoient pleines de lanternes & de lampes: force machines brillantes, des paravents de verre à fleurs naturelles avec des bougies derrière qui faisoient un effet admirable. Toutes les fenêtres du Roi estoient fermées avec des paravents faits de paille de ris:

l'or & l'argent ne paroissent rien auprès. Tous les Mandarins sont venus rendre leurs respects, ou plutôt leurs adorations au Roi. Sa Majesté estoit à sa fenêtre, & leur a fait donner à chacun une veste plus ou moins belle selon leur qualité. Les femmes ont fait la même chose à la Princesse. La fête se fait tous les ans le premier jour de la lune de Novembre; & ce jour commence le premier mois de l'année Siamoise. Remarquez pourtant qu'ils ne changent leur ere qu'au mois de Mars, c'est à dire au cinquième mois. Par exemple, ils content présentement l'an 2229. de l'établissement de leur religion. Au mois de Mars ils commenceront à conter 2230. Ils content par lunes; & quand il se trouve treize lunes entre les deux équinoxes de Mars, leur année est de trois cens quatre-vingts-quatre jours: elle n'est ordinairement que de douze lunes, qui font trois cens cinquante-quatre jours.

28. Novembre.

M. Constance m'avoit déjà fait voir à Siam quelques-uns des présens que le Roi me vouloit faire. Il me les vient de faire tout ensemble, & j'ai été surpris de leur richesse, & de leur nombre: des vases d'or, d'argent, des cabinets de Japon, plus de cinq cens porcelaines admirables. Nos Jésuites qui les ont veus, croient qu'il y en a pour plus de deux mille écus: cela n'est-il pas honnête?

29. Novembre.

J E croiois que les présens estoient finis, au moins pour ce qui me regarde. Je vous demande pardon : M. Constance m'en vient d'envoyer un de sa part, qui n'est pas, à beaucoup près, si magnifique que celui du Roi, mais il vaut toujours plus de deux cens pistolles. Si j'avois ici quelque chose de bien curieux à la Françoisse, assurément je lui en ferois présent : il attendra, s'il lui plaît, le retour des Ambassadeurs Siamois ; je fais ce que je peux. J'ai envoyé à sa femme tout ce qui me restoit de bagatelles Françoises ; des tableaux, des bourses, des montres, des rubans, des gands, de petits miroirs, de petites bouteilles de cristal, des lunettes d'approche, & sur le tout deux bagues qui sont assez belles. Ils ont en ce pays-ci de gros diamans mal taillez, qui ne paroissent rien. Il a envoyé en même temps à M. l'Ambassadeur un présent, qui vaut assurément plus de quatre cens pistolles : à tous Seigneurs tous honneurs. Vous croiez que c'est tout ; mais non. Il a envoyé à chacun des Gentilshommes un présent en particulier ; quelque petite piece d'argent de Japon, une robe de chambre, des bandéges de vernis, & bon nombre de porcelaines. M. de Fourbin & le Chevalier du Fay ont esté distinguez, & leur présent estoit plus fort. Sérieusement je ne sçai pas comment nous ferons pour mettre tout cela

dans les deux vaisseaux. Il y a déjà trois cens ballots, & cependant on ne veut pas qu'il y ait rien sur les ponts; point d'embaras, & les batteries bien libres, afin de se bien défendre, si on nous attaque. Je disois cela tantôt à M. Constance, qui s'est mis à rire, en disant que cela seroit plaisant, que deux vaisseaux François ne pussent pas porter les présens du Roi de Siam; & pour me faire enrager, il est allé querir un bassin d'or, une écritoire d'or, & une coupe d'or pour ajouter au présent de Monseigneur le Dauphin. Qu'avez-vous à dire à cela? Monseigneur sera-t-il en colere contre moi, si je tiens encore de pareils discours?

Le Roi, qui est à quatre lieuës d'ici, vient d'envoyer chercher M. Constance: il est parti sur le champ en relais d'éléphans. Je lui ai donné avant qu'il partist, un memoire pour obtenir des privileges pour la Religion: s'il le peut faire passer au Conseil, M. l'Evêque aura dans peu bien des gens sous sa juridiction.

30. Novembre.

M. Constance est revenu ce matin. Le Roi lui vouloit parler des affaires de Camboge. Il en est venu un courier, qui a veu partir seize mille hommes qui vont faire leurs efforts pour dégager ces pauvres cinq cens Siamois dont je crois vous avoir parlé. Il n'a point perdu de temps, & a présenté

a présenté au Roi le mémorial de M. l'Ambassadeur sur la Religion. Sa Majesté l'a accordé en tous ses points. Il est trop important pour que vous en perdiez rien. Je m'en vais le mettre ici tout du long.

T R A I T E'

fait entre M. le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur extraordinaire de sa Majesté Très-Chrétienne, & M. Constance Faulkon, Commissaire avec amples pouvoirs de sa Majesté de Siam pour accorder en son royal nom des privilèges aux Missionnaires Apostoliques dans tous ses royaumes.

I.

LE sieur Ambassadeur de France supplie très-humblement sa Majesté de Siam de faire publier dans toutes les villes de son royaume de la 1. 2. 3. 4. 5. & 6. classe, permission aux Missionnaires de prêcher la Loi Chrétienne, & aux peuples de les entendre, sans que les Gouverneurs y puissent mettre aucun empêchement.

SA Majesté de Siam fera publier dans toutes les villes de son royaume de la 1. 2. 3. 4. 5. & 6. classe, que les Missionnaires Apostoliques peuvent prêcher la Loi Chrétienne dans toutes lesdites villes, & les peuples les entendre, chacun

Oo

suivant son inclination, sans que les Gouverneurs ou autres Officiers, de quelque qualité qu'ils soient, puissent les molester en quelque maniere que ce soit, directement ou indirectement: à condition que lesdits Missionnaires prêcheront la Loi de Dieu, sans insinuer aucune nouveauté dans le cœur du peuple contre le gouvernement & les loix du país, sous quelque prétexte que ce soit. Et en cas que lesdits Missionnaires le fissent, le présent privilege sera & demeurera nul; & le Missionnaire coupable arrêté, & renvoyé en France, sans que jamais, sur peine de la vie, il puisse remettre le pié dans le royaume de Siam.

II.

LE sieur Ambassadeur de France demande, que les Missionnaires puissent enseigner les naturels du país, & les rendre capables de bien servir sa Majesté de Siam, tant dans les affaires du gouvernement, que dans celles de la bonne conscience; & que pour cela ils aient pouvoir de les recevoir dans leur convent, & lieux de leurs habitations, avec les mêmes privileges des autres convents, sans que personne puisse les inquiéter là-dessus: sa Majesté voulant que toutes les requêtes qu'on pourra présenter contre eux sur ce sujet, soient renvoyées à un Mandarin particulier, qui sera nommé à cet effet.

S A Majesté le Roi de Siam accorde que les Missionnaires Apostoliques puissent enseigner

les naturels de son royaume à leur volonté, en quelque science que ce soit, & qu'ils puissent les recevoir dans leurs convents, écoles & habitations, avec les mêmes privilèges des autres convents de Siam, sans que personne puisse les empêcher ; & que lesdits Missionnaires puissent leur enseigner les sciences, loix, & autres études qui ne sont point contraires au gouvernement, & aux loix du royaume. Et en cas qu'on découvre par la voix certaine de deux témoins, qu'ils y aient contrevenu, le présent privilege sera & demeurera nul ; & le maître d'école & le disciple seront traitez ainsi qu'il est marqué dans le premier article. Mais au cas que lesdits Missionnaires Apostoliques se conservent dans leurs privilèges, toutes les affaires qu'ils auront seront jugées par un Mandarin, que M. l'Evêque présentera, & que le Roi nommera, pourveu qu'il soit capable de cet emploi.

III.

LE sieur Ambassadeur de France demande à sa Majesté, que tous ses sujets qui se feront Chrétiens, soient exempts les dimanches & jours de fête marquez par l'Eglise, de tous les services qu'ils doivent à leurs Mandarins, si ce n'est dans une nécessité pressante.

SA Majesté de Siam accorde que tous ses sujets, qui de bonne volonté se feront Chrétiens, jouis-

O o ij

sent du privilege des Chrétiens en la maniere demandée par le sieur Ambassadeur. Et comme il faudra juger de la nécessité pressante ; pour éviter tous différends sur ce sujet, sa Majesté nommera un Mandarin de son côté, & M. l'Evêque nommera du sien une personne d'autorité ; & ce qu'ils regleront ensemble sera receu, & ponctuellement exécuté par les parties.

IV.

LE sieur Ambassadeur de France demande à sa Majesté le Roi de Siam, que si quelques-uns de ses sujets Chrétiens, par vieillesse ou infirmité, deviennent incapables de servir, ils puissent estre délivrez du service, en se présentant à un Mandarin que sa Majesté nommera à cet effet.

SA Majesté de Siam accorde que si quelques-uns de ses sujets Chrétiens, par vieillesse ou infirmité, sont évidemment incapables de service, en se présentant à un Mandarin que sa Majesté nommera à cet effet, ils pourront estre dispensés du service jusqu'à leur guérison.

V.

LE sieur Ambassadeur de France demande encore, que pour éviter les injustices & les persécutions qu'on pourroit faire aux nouveaux Chrétiens, sa Majesté ait la bonté de nommer quelque Mandarin Siamois qualifié, homme de bien & de justice, pour entendre & juger tous lesdits procès, sans que ledit

Mandarin puisse rien prendre pour le jugement des procès ; en sorte que les amendes soient partagées à la fin de chaque année, partie au Mandarin & à ses officiers , & partie aux pauvres ; ce qui empêchera que ledit Mandarin ne vende la justice.

SA Majesté le Roi de Siam accorde que le Mandarin dont il est parlé au deuxième article soit juge desdits procès, suivant que le demande le sieur Ambassadeur de France ; & pour éviter toute dispute, requête, & longueur de procès, sa Majesté ordonne que le Mandarin, après s'être instruit de l'affaire, demandera l'avis de l'un des Juges du Roi, avant que de passer sentence, afin qu'on n'en puisse point appeller.

ET sa Majesté de Siam ordonnera que tous les articles ci-dessus soient publiez par tous les royaumes, en sorte que tous les peuples connoissent que sa royale volonté est que les Missionnaires Apostoliques jouissent desdits privileges.

Fait à Louvo le dixième jour du mois de Décembre mil six cens quatre-vingt-cinq.

On le va faire publier dans toutes les villes du royaume ; & présentement il ne faut plus que des Missionnaires. Je crois qu'à cette grande nouvelle il en viendra ici de tous les endroits du mon-

de. Vous voyez que M. Constance ne sert pas mal la Religion : il mérite que le Pape & le Roi lui en témoignent leur reconnoissance. Il ne lui faut que des honneurs : il se soucie peu d'argent. Nous venons d'achever le mémoire des présens qu'il envoie au Roi : ils sont magnifiques & galans ; & il a affecté de ne rien envoyer de tout ce qu'envoie le Roi de Siam. Il y a plusieurs choses qui ne sont que pour la montre ; & il m'a prié de supplier très-humblement sa Majesté de lui envoyer un mémoire de toutes les choses qui lui plairont, afin qu'il en fasse faire autant que sa Majesté en voudra. Ce qui lui sera très-facile, parce que les vaisseaux du Roi de Siam vont tous les ans à la Chine, au Japon, à Bengale, en Indoustan, & dans tous les autres lieux d'où il vient des curiositez ; & ce qu'il dit, il le fera avec une exactitude admirable. Pour moi, je vous l'ai déjà dit, j'aime cet homme de passion, & ne m'étonne point du tout qu'il soit aimé de son Roi. M. de Métellopolis m'a dit plusieurs fois que la Mission lui avoit les dernières obligations ; que c'étoit par son moyen que M. d'Héliopolis estoit entré à la Chine ; qu'il leur faisoit tous les ans de grandes charitez ; qu'en toutes occasions il les protège. C'est une providence de Dieu, qu'ayant de si bons sentimens, il soit élevé au poste où nous le voyons. Je crois que sans lui nous aurions esté bien embarrassé ; & comment

aurions-nous fait, s'il avoit fallu passer par les mains du Barkalon ? Je ne finis point sur le chapitre de M. Constance. Avec tout l'esprit du monde & la pénétration, il est prudent ; rien ne l'embarasse. Il écoute cent hommes, & répond cent requêtes en une demi-heure : décisif, va au fait, coupe court avec les gens qui n'ont que du verbiage ; également capable dans les matieres de politique, & dans les bagatelles ; bon négociateur, bon architecte. Je crois que si M. de Lou... le connoissoit, il l'aimeroit passionnément.

1. Décembre.

M. Constance, je m'apperçois que je commençetoùjours par lui, a renvoyé à M. l'Ambassadeur le mémoire de demandes de M. M. de la Compagnie, avec des apostilles. Il en faudra faire un autre avant que de le présenter au Roi. M. Veret sera appelé pour débattre ses droits. Le Roi a envoyé ici le Barkalon pour dresser avec M. Constance quelques propositions. Tout se dispose au départ. Les présens augmentent encore, & augmenteront. M. l'Abbé de Lionne ne vouloit point absolument aller en France : mais il faut qu'il marche par obéissance. M. l'Evêque le juge absolument nécessaire, & l'ordonne.

2. Décembre.

ON a fait ce matin douze Chrétiens. Voici la

cérémonie. M. le Clerc les a interrogés, & M. l'Evêque les a baptisés. M. l'Ambassadeur a été parrain, & moi aussi. La plupart de nos gentils-hommes ont eu chacun le sien. Il y avoit grande consolation à voir avec quel zèle ces pauvres gens répondoient ; & je crois que tous les séminaristes de Paris déserteroient pour venir ici, si on leur pouvoit faire un fidèle tableau de ce qui se vient de passer.

Nous avons eu ce soir une grande conférence avec M. Constance sur le commerce. Pourvu qu'on en puisse tirer des articles aussi avantageux que ceux qui ont passé sur la Religion, la Compagnie n'aura pas sujet de se plaindre.

3. Décembre.

M. le Chevalier de Fourbin demeurera ici : le Roi le doit demander à M. l'Ambassadeur à la première audience, & je crois qu'il fera une grande fortune. Il plaît au ministre qui le met à même des plus grands emplois. Il pourroit bien aller commander l'armée navale du Roi de Siam sur les côtes de Camboge. Il y a déjà soixante galères, & à la fin du mois on y envoie six autres galères, & trois vaisseaux de guerre qu'on équipe présentement à Siam. Tous nos François ont envie de demeurer. M. l'Ambassadeur doit faire une galanterie au Roi, & lui dire qu'ayant examiné l'état de ses places, il lui laisse un ingénieur pour

pour les fortifier, & qu'il est bien assuré qu'à son retour en France on approuvera sa conduite.

Les Mores ont fait toute la nuit un charivari pour célébrer leur grande fête.

M. Constance vient d'apporter à M. l'Ambassadeur un mémorial de la part du Roi. Il a été lu, examiné; & demain la réponse sera faite.

4. Décembre.

JE viens de ramasser quelques monnoies différentes d'or, d'argent, & de cuivre. En descendant du vaisseau, j'ai donné ordre qu'on m'en cherchât de tous côtez, & n'ai pas trouvé grand'chose. Il y a seulement des monnoies de douze Royaumes.

Je viens de donner à M. Constance la réponse au mémorial qu'il apporta hier de la part du Roi. Il ne se plaindra pas que M. l'Ambassadeur soit long dans ses négociations. Après avoir parlé d'affaires, nous avons parlé de curiositez. Apprenez que le Tambaque est une matiere composée de sept parts d'or sur trois parts d'une espece de cuivre qu'on trouve dans les montagnes de Siam; & ce cuivre est huit fois plus fin que le cuivre ordinaire, est fort rare, & donne à l'or un éclat brillant qu'il n'a point tout seul. Vous en verrez un grand vase parmi les présens du Roi; & l'on en fait au Japon une chaise à bras pour le Pape, dont le Roi de Siam lui veut faire présent: on l'attend incessamment. Pour moi, je

P p

ne trouve point cela si beau qu'ils disent.

5. *Décembre.*

M. Constance est allé porter au Roi la réponse de M. l'Ambassadeur à son mémorial. Il reviendra demain pour dresser le traité du commerce. Tous les momens commencent à estre précieux. M. l'Ambassadeur veut absolument partir d'ici le 12. de Siam le 15. & à la voile le 18. Il est ferme dans ses résolutions, & il partira : malheur à qui demeurera derriere. L'astrologue du Roi de Siam est venu ce soir contempler les astres dans les grandes lunettes des Jésuites. A propos des Jésuites, le Pere Tachart revient en France : j'en suis ravi. On dit qu'il va querir douze bons mathématiciens, que le Roi de Siam veut entretenir. On va bâtir un observatoire à Louvo, & un autre à Siam.

6. *Décembre.*

JE viens de faire le marchand. J'ai entretenu un Chinois sur le commerce, & sur le prix des marchandises de la Chine, pour sçavoir ce qu'elles se vendent à Péquin, à Nanquin, & à Cantom, afin de voir le gain que font les Siamois dans leur commerce. Par exemple, si les plus belles soies cruës se vendent à Nanquin cent écus, elles se vendront cent cinquante à Cantom, & trois cens à Siam. Il m'a dit que quand les Tartares entrèrent

dans la Chine, les plus habiles ouvriers en soie se sauverent vers les provinces méridionales, & y sont demeurez. Je tâcherai d'emporter des mémoires exacts de tout cela pour faire ma cour à M. le M. de S.

Les Mores ont achevé cette nuit leur ramadant. On n'a jamais tant crié. La procession estoit fort belle : il y avoit plusieurs châsses dorées, avec force flambeaux, des danseurs, des joueurs d'instrumens. Ils s'arrêtoient de temps en temps, & crioient, *Il est mort, il est mort*, en parlant d'Ali, dont ils suivent la secte. Les plus riches Mores avoient fait des reposoirs devant leurs maisons, & ils y bruloient des parfums. Ils avoient de longs bâtons, au bout desquels estoient des mains d'argent, qu'ils faisoient toucher aux châsses. Les pauvres gens me faisoient grand' pitié, car ils y alloient de tout leur cœur.

7. Décembre.

M. Constance a répondu au mémoire de M. Veret; & lui a accordé quelques articles, & lui en a refusé d'autres. Il est bien difficile de contenter tout le monde. Pour moi, je suis peut-être prévenu en faveur de M. Constance : mais il me paroist fort honnête homme & fort raisonnable; & jusqu'à ce qu'il m'ait trompé, je ne changerai point d'entiment.

J'ai reçu ce matin les quatre mineurs; & de-

main, s'il plaît à Dieu, je m'engagerai pour toute ma vie dans l'état ecclésiastique. Il y a deux ans & demi que j'y songe ; j'ay pris bon conseil ; je me suis abandonné à M. de Métellopolis : ainsi j'ai la conscience en repos , & crois prendre le bon parti.

La Princesse Reine de Siam est revenue ce soir de la chasse. Ses gardes marchaient devant elle, & faisoient cacher tout le monde sur son chemin, encore qu'elle fust bien cachée dans une petite loge sur son éléphant. Les dames la suivoient dans le même équipage. Je désespere enfin de la voir : les ministres du Roi son pere ne l'ont jamais vue.

8. Décembre.

JE suis présentement soudiacre : il n'y a plus moyen de reculer, voilà qui est fait. Je ne sçai si je serai assez malheureux pour me repentir, mais je n'en crois rien. Il me semble que je ne l'ai pas fait légèrement.

M. Constance a accordé quelques privileges à Messieurs de la Compagnie Françoisé. Je n'ai point esté appelé, quand on les a réglez : ainsi je m'en lave les mains.

9. Décembre.

JE suis Diacre : c'est bien marcher à pas de géant : & qui plus est, demain, s'il plaît à Dieu, je serai

prêtre. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement : nous nous en allons mécredi ; & depuis dix-huit mois qu'on parle de Siam, j'ai toujours eu la pensée de recevoir les ordres de la main de Monseigneur de Métellopolis. Sept ou huit mois que je vais passer dans un vaisseau me serviront de retraite.

Je viens d'entretenir un Mandarin Chinois fort habile, qui m'a appris beaucoup de choses curieuses. Je m'en vais les mettre ici sans ordre. L'Empereur de la Chine se nomme Chamhi : il a trente & un an, & regne depuis l'âge de sept ans. Il a un fils qui a trois ans ; n'a point de frères, & a plusieurs oncles & plusieurs tantes. Il paye tribut aux Tartares occidentaux. Pour comprendre qu'un si grand Prince soit tributaire, il faut savoir que le Roi Tartare qui entra dans la Chine il y a quarante-cinq ans, estoit des Tartares orientaux à l'égard de Péquin ; qu'il n'estoit pas fort puissant ; & qu'après avoir fait la conquête de toute la Chine, il fut menacé de guerre par les Tartares occidentaux, auxquels il promit de payer chaque jour de l'année dix mille ticals de Chine, qui font quinze mille six cents écus. Ses successeurs l'ont toujours payé depuis. Il est vrai qu'à mesure qu'ils se sont bien établis dans la Chine, ils ont fait des chicanes pour le paiement, & ont souvent payé en denrées & en hommes qu'ils estimoient excessivement. Par exem-

ple, ils donnoient un homme lettré pour mille écus; & de-là vient que ces Tartares occidentaux sont devenus assez bien policez avec leurs esclaves lettrez. Il y a près de deux ans que l'Empereur de la Chine prit par assaut l'Isle Formose, & y trouva quantité de braves officiers qui prirent son parti. Ils lui ont persuadé qu'estant paisible possesseur d'un grand empire, il ne devoit plus payer de tribut. Il les a creus, & l'a refusé, & a envoyé de grosses armées sur la frontiere de la Tartarie occidentale. Tous les Chinois sont présentement soumis aux Tartares, & tous ont fait couper leurs cheveux. Chaque Chinois depuis seize ans jusqu'à cinquante-cinq, paye deux mayons qui sont dix-huit sols de notre monnoie, & est encore obligé à quelques services personnels. Ces grandes & épouvantables murailles, dont toutes les relations parlent, n'ont que six brasses de haut, à ce que dit le Mandarin Chinois. Le palais de l'Empereur a une lieuë de diametre. Du temps de l'invasion des Tartares, il y avoit un Roi de Corée tributaire de la Chine. Il implora le secours de l'Empereur du Japon, dont les terres ne sont séparées de la Corée que par un très-petit bras de mer. Les Tartares & les Japonois se firent une rude guerre; & enfin partagerent la Corée, dont les Japonois eurent la moitié la plus orientale, & leur voisine. On porte de longs cheveux dans cette partie de la Corée; & dans l'autre on est

rasé à la Tartare. L'empire du Japon est composé de trente-trois Isles, qui pourtant ne font que la dixième partie de la Chine. La bonne porcelaine se fait dans la province de Kiansi près Nankin : on n'en fait plus gueres, faute d'ouvriers. C'est un conte fait à plaisir que la tour de porcelaine.

10. Décembre.

ME voici donc prêtre. Quel terrible poids je me suis mis sur le dos ! Il faudra le porter ; & je croi que Dieu qui connoît ma foiblesse, m'en diminuera la pesanteur, & me conduira toujours par ce chemin de roses, que j'ai trouvé si heureusement chez vous, au sortir des bras de la mort.

Le Roi, qui est à la chasse depuis huit jours, vient d'envoyer chercher M. l'Ambassadeur pour lui faire voir la maniere dont on prend les éléphants. On dit qu'il y en a cent quarante dans l'enceinte avec des tigres, des buffles sauvages, des cerfs, des sangliers, & autres telles bêtes qui viennent souvent attaquer les éléphants les plus guerriers. M. l'Evêque a accompagné M. l'Ambassadeur. Je n'aurois pas manqué d'y aller dans un autre temps ; mais aujourd'hui, cela n'auroit pas esté décent.

M. Constance vient de donner deux cens cinquante écus au college de Masprend ; & tous les ans il en donnera autant, & traitera les écoliers

trois fois l'année. En vérité cet homme-là a du grand.

M. l'Ambassadeur vient de revenir. Il n'a fait que reconnoître les lieux. La chasse est remise à demain : assurément c'est pour l'amour de moi. Il a veu le Roi qui lui a demandé où j'estois. M. l'Evêque, qui estoit présent, a répondu qu'il m'avoit donné ce matin les ordres sacrez, & que j'avois creu devoir demeurer en solitude. Sa Majesté a témoigné beaucoup de confiance à M. l'Ambassadeur; & lui a donné une soucoupe d'or, avec une tasse couverte aussi d'or, ouvrage de Siam. Il l'a ensuite prié de lui laisser M. le Chevalier de Fourbin pour l'employer dans ses armées. M. l'Ambassadeur lui a accordé sa demande fort agréablement, a appelé Fourbin, & l'a présenté à sa Majesté, qui lui a promis d'avoir soin de lui; & sur le champ lui a fait donner un sabre d'or, & une veste magnifique. M. l'Ambassadeur a dit au Roi, qu'ayant examiné ses places, & les trouvant en mauvais état, il lui offroit Lammare ingénieur, qui en peu de temps les mettroit hors d'insulte. Sa Majesté l'en a fort remercié, & l'a accepté.

11. Décembre.

IL y a eu cette nuit une éclipse de lune, qui a commencé à trois heures & un quart du matin. Le Pere de Fontenei, & ses compagnons avoient
braqué

braqué toutes leurs lunettes dans une chambre à côté de celle du Roi ; & sa Majesté a tout observé avec eux. Il a oublié en cette occasion sa gravité, a souffert qu'ils fussent aussi haut que lui, & a témoigné estre fort satisfait. En voici une bonne preuve. Il leur a dit qu'il feroit bâtir une église, une maison, & un observatoire à Siam, & à Louvo, & qu'il vouloit qu'eux ou leurs semblables y fissent de belles découvertes. Cela a esté suivi d'une robe de satin, que chacun des Peres a rapportée à la maison.

Nous avons esté ce matin à la chasse des éléphants : c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumez toute la nuit, & à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros éléphants de guerre, & de petites pieces de canon. Des hommes armez entrent dans l'enceinte, & font le trictrac : peu à peu on gagne du terrain ; l'enceinte se retrécit ; les feux, le canon, & les éléphants approchent, jusqu'à ce qu'on puisse approcher les éléphants sauvages assez près pour leur jeter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelques un de pris, les éléphants de guerre qui sont stiles à cela, se mettent à leurs côtes, & leur donnent de bons coups de défense s'ils font les méchans, sans pourtant les blesser : d'autres les pouf-

Qq

sont par derrière. Des hommes leur mettent des cordes de tous côtes, montent dessus, & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachez jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi estoit monté sur un éléphant de guerre, & donnoit les ordres. C'est lui qui a renouvelé cette sorte de chasse, qui n'estoit plus en usage. M. Constance m'a dit qu'il y a présentement deux mille éléphants de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

Le Roi au milieu de la chasse a fait approcher M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque, & moi, & nous a parlé avec une familiarité charmante. Nous étions chacun sur notre éléphant. Il a accablé M. l'Ambassadeur d'honnêteté; & m'a dit à moi indigne, que comme les Ambassadeurs qu'il envoie en France sont étrangers, & ignorans des coutumes du païs, il me les recommande, & me prie de les assister de mes conseils. Ensuite M. l'Ambassadeur lui a présenté Lamare ingénieur, à qui il a fait donner une veste; & à la fin de la chasse tous nos gentilshommes François chacun sur son éléphant, ont pris congé de sa Majesté qui leur a souhaité un bon voyage, & en particulier au Chevalier du Fay, qu'il sçait estre parent de M. l'Ambassadeur.

Après la chasse nous sommes revenus dîner chez M. Constance.

M. Pomart m'a dit ce soir que je n'~~ai~~ point à Rome ; que le Roi de Siam n'avoit point de présens assez magnifiques pour le Pape, & qu'il ne lui en veut point faire de médiocres. Il m'avoit pourtant dit quelque chose à la dernière audience ; mais il fera semblant de l'oublier, & demain ne m'en parlera point. Dieu soit benî de tout. Je sentoîs une petite complaisance d'aller faire des complimens à sa Sainteté de la part d'un Roi du bout du monde.

12. Décembre.

NOUS venons d'avoir audience de congé. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque, & moi avons esté portez sur des chaises à l'ordinaire. Tout le chemin estoit bordé de troupes à pié & à cheval, & de plus de deux cens éléphans de guerre, sur chacun desquels il y avoit deux Mandarins avec leurs bonets de cérémonie : cela faisoit un bel effet. Les cours du palais estoient couvertes de Mandarins prosternez, chacun suivant sa dignité. Nous sommes montez debout à la Françoisê dans la salle où le Roi estoit sur son trône. Elle sera fort belle quand les miroirs venus de France seront placez. M. l'Ambassadeur s'est assis sur son siege ordinaire, M. l'Evêque & moi à ses côtez, assis sur les tapis. M. Constance estoit prosterné, ainsi que tous les grands Mandarins du Royaume. M. l'Abbé de Lionne & M. Vachet estoient assis der-

rière M. l'Evêque. L'audiance s'est passée en complimens; toutes les affaires estoient réglées. Le Roi a fait apporter une grande bossette d'or telle que la portent les seuls Oyas, qui sont les Ducs & Pairs Siamois; & en a fait présent à M. l'Ambassadeur, comme le plus grand honneur qu'il lui pouvoit faire. Il a donné à M. l'Abbé de Lionne & à M. Vachet à chacun un crucifix d'or & des habits, & nous a souhaité un heureux voyage; le tout avec un visage riant qui gagne les cœurs. Pour moi, j'ai senti je ne sçai quoi en le quittant. Dieu veuille que nous nous revoyions en paradis. Le pauvre Prince parle toujours de Dieu, & par ses vertus morales semble mériter que ce Dieu de miséricorde acheve de l'éclairer. Il est en bon train: il va avoir des conférences avec M. l'Evêque. Nous partons avec espérance.

Après l'audiance M. Constance nous a mené dans une salle toute entourée de canaux & de fontaines, où le dîné a esté bon & long. Il y a eu plus de dix services. Le Roi y a envoyé des plats de sa table, nous exhortant à faire bonne chere.

Après-dîné M. l'Ambassadeur a choisi deux petits éléphans de poche, qui pèsent bien chacun une demi-douzaine de beufs: ils nous embarrasseront beaucoup. J'ai oublié à vous dire qu'à la dernière chasse le Roi dit à M. l'Ambassadeur, qu'il vouloit envoyer un petit éléphant à Mon-

seigneur le Duc de Bourgogne; & une heure après il se souvint de Monseigneur le Duc d'Anjou, & dit qu'il ne vouloit pas le faire pleurer, & qu'il falloit aussi lui en envoyer un. Ils sont fort jolis: pourveu qu'ils arrivent à Versailles; j'en doute. Nous sommes sortis du palais avec la pompe ordinaire, & sommes montez dans les balons pour aller à Siam

13. Décembre.

ON a marché une partie de la nuit, & nous voici à Siam. M. l'Ambassadeur assure qu'il partira demain à quatre heures du matin. M. Constance vient de lui donner des plans des maisons royales, & de la marche du Roi en balon: cela sera fort curieux. J'en ai esté bien-aîse pour l'amour de vous: mais écoutez une triste aventure. Il y a huit jours que M. l'Evêque écrivit en Europe; ses lettres estoient dans mon porte-feuille avec une partie de mon Journal. Tout est demeuré sous mon matelas à Louvo. J'y envoie en diligence: tout est déménagé; c'est un grand hasard si on les retrouve. M. l'Abbé de Lionne m'assure que c'est la volonté de Dieu, & demeure tranquille, quoi-qu'il soit aussi fâché que moi. Je vois bien qu'il a raison, & que quand un homme est bien déterminé à recevoir tout ce qui arrive comme venant de la part de Dieu, il est au-dessus de tout: disgrâce, maladie, mort; si c'est

Qq iij

la volonté de Dieu, pourquoi nous y opposer ? pourquoi nous chagriner ? Nous ne sommes pas les plus forts ; & les gens sages sçavent faire de nécessité vertu.

14. *Décembre.*

IL y a quelque temps que le Roi donna à M. l'Ambassadeur toutes les porcelaines qui estoient dans sa maison de Siam : elles sont emballées, & à fonds de cale. Mais sa Majesté lui vient de mander que son intention avoit esté de lui donner tous les meubles de la maison, & qu'elle vouloit absolument qu'il les fît emporter. Comment voulez-vous résister à un Roi ? On emballe des tapis de Perse à fonds d'or, des paravens de la Chine, un lit, des dais, &c. Ces gens-ci sont assez magnifiques. M. Constance vient encore d'envoyer à M. l'Ambassadeur un présent en son nom : c'est un petit esclave pour en faire un Chrétien ; ce sont des piques & des mousquets à la Japonoise, & quelques belles porcelaines. Il m'a aussi envoyé un petit esclave, & des porcelaines non encore veuës. Certainement cet homme-là aime bien à faire des présens, & il en devient fatigant. Si on avoit de quoi répondre, ce seroit un plaisir : mais toujours recevoir, & ne rien donner, cela est rude à souffrir. Il faudra lui envoyer de France.

15. Décembre.

NOUS partîmes hier de Siam à cinq heures du soir. Les balons du Roi vinrent accompagner M. l'Ambassadeur jusqu'à la Tabanque. Ils veulent finir comme ils ont commencé. Les honneurs sont extraordinaires. Tout le canon de la ville & des forteresses a salué en passant. Nous avons marché toute la nuit, & sommes arrivés à Banko à trois heures du matin. M. Constance estoit dans un beau balon que le Roi lui a donné depuis peu. Nous avons esté manger des Moufquites, ou maringoins : c'est ici leur país. La Lettre de l'Ambassade & les Ambassadeurs ont esté portez en triomphe dans les balons d'Etat jusqu'à une frégate de vingt-deux pieces de canon, qui les doit mener à l'Oiseau. Ils viennent de passer devant les forteresses de Banko, qui les ont saluez de cinquante coups de canon.

16. Décembre.

M. de Beauregard que j'avois envoyé à Louvo chercher mes papiers, est revenu, & n'a rien trouvé ; Dieu soit beni.

Nous sommes partis de Banko à onze heures du matin au même bruit des canons, & avec le même appareil. M. Constance est venu avec nous. J'ai profité de l'occasion, & lui ai fait force questions. Il m'a confirmé tout ce que le Manda-

rin Chinois m'avoit dit de son païs, & sur tout quel l'Empereur de la Chine paie tribut aux Tartares occidentaux. Il y a deux ans qu'un Ambassadeur de Siam vit à Péquin les Ambassadeurs Tartares, qui venoient querir ce tribut ; & si je lui avois parlé de cela à Louvo, il m'auroit donné le journal de l'Ambassadeur : vous n'auriez pas esté fâché de le voir. Je m'en vais vous dire tout ce qu'il m'a dit sur les Royaumes voisins. Laos est grand & puissant : il y a du benjoin, du musc & de la soie. Lantchan est la ville capitale. Il est en guerre depuis plusieurs années avec le Roi de Siam. Le feu Barkalon entra dans le païs avec une grosse armée de Siamois, & s'avança jusqu'à deux lieuës de la capitale. Le Roi de Laos lui manda qu'il alloit fortir de sa ville à la tête de son armée, pour l'aller combattre : mais le Barkalon lui fit réponse qu'il n'osoit mesurer son épée avec celle de sa Majesté, & qu'il alloit se retirer content d'avoir batu ses Généraux ; ce qu'il fit, & ramena à Siam trois mille Laos esclaves, à qui on donna des terres pour les cultiver. Le Roi de Siam lui dit à son retour que cela auroit esté bon du temps qu'on se mouchoit sur la manche, & lui fit donner quelques bastonades pour avoir manqué une si belle occasion. Notre premier Ambassadeur estoit à cette expédition avec son frere le Barkalon. Depuis ce temps-là il y a toujours eu guerre entre Siam & Laos. Cha-

cun

cun garde sa frontiere, fait quelques courfes, & prend quelques esclaves fans les tuer.

Les Royaumes de Pégou & d'Ava obéïssent à un même Roi, & sont en guerre avec Siam. Les Pégous enleverent l'année passée sept ou huit cens Siamois.

Il y avoit autrefois grande alliance entre le Roi de Siam, & celui d'Achem dans l'Isle de Sumatra. Il arriva sous le dernier Roi de Siam, pere de celui-ci, que le Barkalon ayant enlevé quelques femmes d'un Ambassadeur d'Achem, fit assassiner à Banko l'Ambassadeur même & tous ses gens, de peur qu'il ne se plaignist de la violence. Depuis ce temps-là, il n'y a eu aucun commerce entre ces deux Royaumes : seulement, il y a trois ans que la Reine d'Achem envoya proposer au Roi de Siam une ligue contre les Hollandois, qui se vouloient rendre maîtres de tout le commerce de son païs, & lui écrivit qu'il falloit renouveler les anciennes alliances qui avoient esté entre leurs Etats.

Le Japon a un Empereur qui ne fait rien, & un Roi qui fait tout. Le Roi va rendre hommage à l'Empereur une fois l'année ; & ce jour-là, à ce que disent des Siamois qui l'ont veu, toutes les rues sont couvertes de grandes plaques d'or massif. Le palais du Roi brula il y a sept ou huit ans : l'or, le plomb, & le cuivre dont il estoit rempli se fondirent, & composerent un nouveau mé-

tal, que le Roi a laissé pour servir de fondement au nouveau palais qu'il a fait bâtir. M. Constance, par malheur pour vous, est rentré dans son babilon, & les questions ont fini. Nous sommes arrivés à la Barre. La frégate du Roi de Siam y estoit mouillée. M. l'Ambassadeur est monté dedans, & y a trouvé les trois Ambassadeurs Siamois, & les douze Mandarins de leur suite. On a tiré force canon. Un vaisseau Anglois qui est à M. Constance a salué. Un moment après nous sommes montés dans la chaloupe de l'Oiseau, & avons gagné le bord pour donner ordre aux logemens. Les Ambassadeurs, & la Lettre du Roi viendront demain.

17. Décembre.

LA Lettre du Roi & les Ambassadeurs sont arrivés auprès de nous dans leur frégate. On leur a envoyé notre chaloupe pour les amener à bord. Ils y sont présentement. Tout notre canon a été tiré plus d'une fois. On ne sçauroit croire l'embarras où nous sommes : tout est plein de balots : la Maligne en a ce qu'elle en peut porter ; & cependant en voici encore vingt-deux de l'équipage des Ambassadeurs, & sur le tout deux éléphants. Comment faire ? Ce n'est pas comme en venant ; & que sçavons-nous si la guerre n'est point en Europe. Il faut que nos bateries soient libres, afin de n'être pas pris comme des coquins.

Ho Dieu soit beni, je viens de retrouver mes papiers. M. l'Evêque qui est ici, n'en est pas fâché. Ils estoient dans un cofre que j'avois vuide trois fois sans les trouver : je ne sçai comment cela s'est fait.

Nous sommes fort en peine de sept Mandarins, & encore plus de M. Vacher, de M. Veret, & de M. de la Brosse Secrétaire de M. l'Ambassadeur, qui partirent tous hier au soir de la frégate du Roi de Siam pour venir à bord. Ils se mirent dans un mirou avec leurs hardes. Il y avoit pour deux heures de chemin, & ils ne sont pas encore venus.

18. Décembre.

M. de Fourbin est revenu de la Barre, où il estoit allé trouver M. Constance de la part de M. l'Ambassadeur. On n'y a point eu de nouvelles de M. Vacher, ni des Mandarins. On craint beaucoup pour eux.

Le Secrétaire de M. Constance vient d'amener un grand bateau chargé de poules, cochons, & toutes sortes de fruits. Les présens ne finissent point en ce pais-ci. Tous nos matelots depuis trois mois ont esté nourris de poules, de canars, & de cabrits ; & nos vaisseaux en sont chargez pour le retour.

M. Constance vient de passer assez près de nous dans un vaisseau qui est à lui. Les Hollan-

dois, & la frégate du Roi de Siam l'ont salué. Nous ne l'avons point salué, parce qu'il avoit pavillon Anglois. Il est allé mouiller à trois portées de mousquet de nous.

19. Décembre.

M. Constance est venu à bord. On a tiré vingt & un coups de canon : ce ne sont point les manières d'Europe, mais ici on ne fait que tirer. Il a visité le vaisseau, & a vu lui-même qu'il étoit impossible d'embarquer les éléphants & les vingt-deux balots : on les renvoie à terre. Il est retourné à son vaisseau après avoir parlé d'affaires, sans rien terminer. Il attend à l'extrémité, afin que M. l'Ambassadeur pressé de partir en passe par où il voudra. Au moins je vous déclare que je n'entens plus parler de rien.

Le Roi vient d'envoyer deux Mandarins Chinois avec des montres des choses qu'il veut faire faire en France. Il presse extrêmement, afin que nous lui donnions un mémoire des choses, qui pourroient plaire au Roi, afin d'y faire travailler ou ici, ou à la Chine, ou au Japon.

On avoit envoyé des barques chercher M. Vachet & les Mandarins : on n'a rien trouvé. Serait-il bien possible que ces pauvres gens fussent périés ?

20. Décembre.

ON commence à croire nos gens noyez. Tout le monde regrette ce pauvre M. Vachet qui est si bon homme; & nos Ambassadeurs montrent qu'ils ont de l'esprit, en sentant la perte qu'ils font. Cela seroit bien cruel pour la Compagnie de France, que M. Veret, qui en est le chef, fust noyé avec tous ses papiers & ses mémoires. M. de la Brosse est aussi un fort honnête homme, frere de M. des Landes qui est à Surate un des premiers de la Compagnie. Enfin la perte seroit grande, s'ils estoient perdus, & nous avons tout sujet de craindre. Voici le quatrième jour qu'ils sont au moins égarez : est-il possible que M. Vachet, le plus agissant des hommes soit au monde, & n'ait pas donné de ses nouvelles? Il y a encore avec eux un marchand François, nommé M. de Rouën, qui venoit voir l'Oiseau par curiosité. Il aura bien dit plus d'une fois, *Qu'allois-je faire dans cette galere?* S'ils sont noyez, voilà une source de procès : ils doivent de l'argent, on leur en doit : on ne donne point de billet entre gens de bonne foi ; chacun est embarrassé à chercher des preuves.

Enfin M. Constance est venu à bord, & toutes les affaires, à ce qu'on dit, sont terminées. Il eust esté à souhaiter que M. Veret se fust trouvé ici.

R r iij

M. l'Evêque & M. Constance font retourner à terre dans notre chaloupe : si-tôt qu'elle sera revenue, on mettra à la voile. On n'attend plus M. Vachet : M. l'Evêque assure qu'il n'est point noyé, & qu'ils ont dérivé vers les côtes. M. Constance dit que l'astrologue du Roi répond que nous ne partirons point sans M. Vachet. Nous devons pourtant partir demain : il faut qu'il se presse de revenir.

21. Décembre.

ON a encore donné aujourd'hui pour se ranger ; & nous partons, s'il plaît à Dieu, à une heure après minuit. Je crois franchement que s'il n'estoit point vendredi, nous partirions toute à l'heure. Nos Officiers ne sont point superstitieux ; il y a même des ordres du Roi de partir le vendredi comme les autres jours : & cependant quand le cas arrive, on remet toujours au lendemain en faveur des matelots Bretons, curieux observateurs de ces bagatelles.

Grande joie sur le vaisseau. On voit paroître une galere ; on remarque des Mandarins habillez de vert ; on distingue le justaucorps bleu de M. Veret. Voici M. Vachet : la lunette nous approche les objets. Quel bonheur qu'ils arrivent dans le temps qu'on alloit partir ! On les croit resuscitez : on ne sçauroit se lasser de les embrasser. Il n'y a que trois Mandarins avec eux, & ce sont

les plus alertes. Il en est resté quatre plus pesans, qui n'ont pas voulu quitter leurs hardes: ils viennent par une autre voiture; & selon les apparences, ils nous trouveront partis. Voici leur aventure. Ils estoient sur un grand mirou, & venoient à notre bord avec le vent & la marée. Ils s'en sont approchez à la portée de la voix, & ont voulu mouiller pour attendre le jour. Le fonds estoit de six brasses: ils n'avoient que quatre brasses de cable; ce n'estoit pas le moyen que leur ancre allast à fonds. Ils ont donc dérivé: le courant les a emportez à plus de trente lieuës de nous. Ils n'avoient que trois méchantes rames: le moyen de se soutenir contre vent & marée? Leur voile a esté emportée à la mer, & pendant trente heures ils se sont veus entre la vie & la mort. Enfin ils ont abordé à une petite ville audeffous de Pipeli. Le Gouverneur leur a donné une galere qui les vient d'amener un peu fatiguez, mais si aises de nous trouver encore ici, qu'ils ne sentent plus leurs peines. Il n'y a que M. Vachet qui regardoit cét accident comme un effet de la providence, qui le vouloit à la Cochinchine où il a laissé son cœur.

22. *Décembre.*

NOUS avons mis à la voile à deux heures après minuit. Le reste des Mandarins n'est pas venu: on s'en passera bien. Trois Ambassadeurs, huit Mandarins, quatre Secretaires, & une vingtaine

de valets suffiront pour vous donner une idée de la nation Siamoise.

Toutes nos partances sont heureuses, & nous partons toujours le samedi ; de Brest, de Batavie, de Siam, toujours le samedi, & toujours vent arrière. Nous avons déjà doublé le Cap de Leon du côté de Camboge. La mer est belle, le vaisseau ne branle point, personne ne songe à être malade. Nos Ambassadeurs sont bonnes gens, & veulent apprendre le François.

23. Décembre.

PETIT vent : bon chemin : nous sommes dans un bateau qui va de Paris à Saint-Cloud. Tout y est plein d'animaux différens pour le manger, ou pour le plaisir ; vaches, moutons, cabris, cochons, oyes, codindes, canars, poules, singes, perroquets, chiens, chats, sans compter deux oiseaux plus grands & plus beaux que les demoiselles de Numidie, civettes, oiseaux qui parlent, & un nombre infini de rats fort familiers. Les animaux raisonnables s'y trouvent aussi rassemblés de païs assez éloignez, François, Suisses, Flamans, Hollandois, Bretons, & Provençaux, car ces deux derniers ne se disent pas François, Siamois, Pégous, Macassars : tout cela vit dans une grande union, & mange au même plat. Nous commençons à nous ranger. Nous prions Dieu demain & après ; & puis chacun
fera

fera sa tâche. J'ai de la besogne taillée pour six bons mois, & ne crains point de m'ennuyer.

24. *Décembre.*

J'AI commencé à exécuter ce matin les ordres du Roi de Siam. J'ai donné de petits avis aux Ambassadeurs : ils ne demandent qu'à plaire, & sur ma parole ils plairont. J'ai promis de leur apprendre tous les jours six mots François, & ils me payeront en traits d'histoire orientale.

La hauteur s'est trouvée de 10. degrez 47. minutes. La Barre de Siam est à 13. degrez & demi. Nous avons pris un peu au large pour éviter une roche qui est sous l'eau, & contre laquelle plusieurs vaisseaux se sont brisez. A l'heure qu'il est nous faisons le Suest pour avoir connoissance de Pol-pangean, ou de Pol-ubi ; & quand nous aurons doublé la pointe de Camboge, nous ferons route vers Poltimont pour enfilier le détroit de Banka. La Maligne va mieux que nous : il faudroit l'attendre, si nous trouvions de grosses mers.

25. *Décembre.*

ON a dit la Messe de minuit, on a chanté la grand' Messe & vespres, on a dit le sermon : on ne fait pas mieux au séminaire. Nous ne sommes pas tant d'Ecclésiastiques qu'en venant : mais nous avons M. l'Abbé de Lionne & le Pere Tachart ; ils

S. f

en valent bien deux autres. Nos pilotes ont peur d'estre trop au large. Il y a ici de terribles courans qui portent vers Ligor; & si par malheur nous y estions poussez, nous en aurions peutestre pour un mois.

26. Décembre.

A minuit s'est levé un bon vent. Nous avons fait l'Est Suest toute la nuit pour nous redresser; & à la pointe du jour nous avons vu Pol-pangean. Nous voilà bien, si le vent continue: nous laisserons Pol-ubi à babord, sans nous mettre beaucoup en peine de le reconnoître.

27. Décembre.

APRES un peu de calme est venu un grain, beaucoup de pluie, & un bon Est Nordest, qui nous a fait appercevoir à la pointe du jour Pol-ubi. Nous voici dans un beau parage. Il n'y a plus que quatre-vingts lieuës à Poltimont; c'est une affaire de trois jours. Nos Ambassadeurs sont gaillards: la plûpart de leurs gens ont le cœur sur les levres.

28. Décembre.

NOTRE rouleux est revenu. Le vent est assez fort: mais la mer nous prend par le travers, & cette mer vient de loin. Nous sommes tourmentez passablement: on se console, parce que nous allons vite.

29. *Décembre.*

LE même temps ; & de plus je suis bien triste. Mon cœur ne tient gueres : il me semble qu'à tous momens je m'en vais le cracher dans la mer.

La hauteur est de 5. degrez 22. minutes. Nous avançons. Quand nous aurons gagné les-Isles, la mer deviendra douce, & chacun aura la tête libre.

30. *Décembre.*

IL a plu toute la nuit. La mer est fort grosse, & point de vent : c'est le moyen d'être bien bercé. La Maligne que nous méprisions en venant, a bien sa revanche : elle va mieux que nous, parce qu'elle est nette, & que nous sommes sales. Elle a esté quelque temps dans la riviere de Siam ; l'eau douce l'a nettoyée : & notre Oiseau qui n'a point quitté la rade, est chargé d'un demi-pié de coquillage.

M. l'Abbé de Lionne a la fièvre. Il a pris beaucoup sur lui depuis que nous sommes à Siam ; trois jours de roulis là-dessus en voilà assez pour altérer un tempérament aussi délicat que le sien.

La nuit approche, il fait bon frais, & nous ne voyons point Polimont ; il faut pourtant le voir, autrement nous pourrions bien mettre à la Cape. Gent Jagers ne vont point s'aventurer dans des Isles, quand la nuit est noire. Terre : on crie *Terre*,

S f ij

c'est Poltimont. J'ai quitté la plume pour l'aller voir : cela vient bien en cadence. L'air estoit embrumé, on ne voyoit pas à cent pas ; & justement le soleil en se couchant s'est montré, & a dissipé le nuage qui couvroit Poltimont : tout le reste de l'horison est demeuré dans l'obscurité. Cela assure notre route. Qu'il vente tant qu'il voudra : nous sçavons où nous sommes, & nous irons toute la nuit.

31. Décembre.

MA tête commence à se remettre ; & bientôt je vous dirai choses nouvelles & rares des Royaumes de Siam, de Tonquin, & de Cochinchine. Je me suis appliqué à cestrois païs autant que j'ai pu. J'en ai tiré des mémoires de différentes personnes, & je m'en vais m'appliquer à les rectifier : ce sera sans beaucoup de peine. Notre premier Ambassadeur a fait quinze ans durant toutes les affaires de Siam sous le Barkalon son frere : il a de l'esprit & de la capacité. Le second Ambassadeur a esté deux fois à la Chine. Le troisième a esté aussi chez le Mogol. Je les questionnerai à loisir l'un après l'autre ; & suivant votre louable coutume, je tâcherai de les éventrer.

Nous allons bien. Il pleut toujours. Poltimont est bien loin ; & demain, s'il plaît à Dieu, nous passerons la ligne. Me voici tout racoutumé à la mer. J'en ai esté quitté pour deux jours de diette.

1. *Janvier 1686.*

BON jour, bon an de quatre ou cinq mille liettès, les souhaits vont vite, & ont bientôt fait le tour du monde. J'aurois dit ma première Messe aujourd'hui, si nous n'avions pas tous esté malades : ce sera pour le jour des Rois. L'Abbé de Lionne a encore un peu de fièvre, & est bien foible. La pluie continuë depuis cinq jours. Nous avons passé la ligne à quatre heures du soir par le travers de l'Isle de Linguen, que nous avons laissé à tribord.

2. *Janvier.*

IL a fallu vers le minuit revirer de bord. Le vent venoit de l'avant, & nous pouffoit sur les terres. On a tiré un coup de canon pour avertir la frégate. Le vent a bientôt changé, & nous avons repris notre route. Toujours la pluie, mais bon vent. A deux heures après-midi, après avoir reconnu les sept Isles, & les avoir laissées à babord, on a fait le quart de Surouest pour gagner la côte de Sumatra, & enfiler le détroit de Banka.

On voit un bâtiment qui nous suit. Nos lunettes assurent que c'est le sieur Combal François, qui va trafiquer à Batavie. Nos lunettes ont menti, c'est une femme Chinoise.

3. Janvier.

LA nuit fort noire, le brouillard épais, les terres proches. Il a fallu mouiller cette nuit à 10. brasses. Le vent est venu à neuf heures du matin. Nous voyons à babord la grosse montagne de Banka ; mais le pilote fait encore le Surouest pour gagner la côte de Sumatra, & parer certaine roche qui est à l'entrée du détroit.

Nous sommes entrez dans le détroit heureusement vent arriere.

4. Janvier.

ON a mouillé cette nuit à cause du brouillard. A la pointe du jour on a vu deux vaisseaux Hollandois. Une de leurs chaloupes est venue à bord. Ils viennent charger du poivre dans la riviere de Palimbang. Le Capitaine est venu un moment après. Nous l'avons déjà vu au Cap de bonne Espérance.

5. Janvier.

CALME profond tout le matin. Du vent après-diné, mais contraire. Il a fallu louvoyer tantôt vers Banka, tantôt vers Sumatra. Nous avons avancé jusqu'à la moitié du détroit, & puis mouillé.

6. Janvier.

DI E U m'a fait la grace de dire aujourd'hui ma première Messe. Ho le bon séminaire, la bonne retraite qu'un navire! On est en paix dans sa petite chambre : personne ne vient vous interrompre.

Petit vent & la marée nous ont fait faire un peu de chemin. Le vent s'est fortifié le soir, mais on n'a osé se hasarder à travers le banc, sur lequel nous échouâmes en venant. Il a fallu mouiller, & attendre le grand jour.

7. Janvier.

ON a appareillé à la pointe du jour. Le vent est devenu contraire. On a louvoyé tout le matin.

Il a paru un navire avec pavillon Hollandois au grand mast. Nous avons mis notre pavillon, & il a amené le sien : c'est sçavoir vivre. S'il ne l'avoit pas fait d'amitié, nous ne lui aurions point fait faire de force : car nous sommes bonnes gens; & dans ces mers des Indes, nous ne cherchons point noise.

A quatre heures après-midi amene les voiles. On ne trouve plus que 4. brasses moins deux piés. Nous voilà échouez, mais fort doucement sur la vase : nous avons pourtant eu assez de peine à nous en retirer. Nous étions à flot avant minuit : on a mouillé pour attendre le jour. Nous échouâmes, en venant à Siam, presque au même endroit.

Ce passage est difficile aux grands vaisseaux. Le vaisseau Hollandois a passé à notre barbe, parce qu'il prend beaucoup moins d'eau que nous. Tous nos Officiers assurent qu'il n'a jamais ôté son pavillon du grand mast : on me l'avoit dit, & même je croyois l'avoir vu de loin.

8. Janvier.

ON a appareillé à la pointe du jour, & nous sommes sortis heureusement de tous les bancs. Petit vent, grand chaud : la brise vient le soir. J'ai parié contre M. de Francine que le 17. à minuit nous aurions passé le détroit de la Sonde, & doublé l'Isle du Prince; & nous avons parié une belle porcelaine à discretion. Quand mon pari a esté bien fixé au 17. j'ai parié pour le 16. & ensuite pour le 15. pareillement une porcelaine. Il y a apparence, malgré l'échouage, que je gagnerai trois porcelaines.

9. Janvier.

NOUS avons marché toute la journée, & n'avons pas fait grand chemin. Les courans nous ont fort contrariés. A minuit on a mouillé, quoi qu'il fût bon frais, parce qu'on avoit peur d'aller donner sur les mille Isles : mais à peine l'ancre a-t-il esté jeté, qu'on a crié aux armes. Tout le monde s'est rendu à son poste. On voyoit un grand navire, qui venoit sur nous à pleines voiles :

il s'est approché à demi-lieuë, & a changé de route, & a fait prudemment.

10. Janvier.

PETIT vent, petit chemin. On voit l'Isle de Sumatra ; on voit l'Isle de Java, & la montagne de Bantam. Il a fallu changer de route pour éviter une roche, sur laquelle nous avions le Cap ; & à minuit mouille.

11. Janvier.

NOUS voici mouillez dans la rade de Bantam. Le Chevalier de Sibois a esté de la part de M. l'Ambassadeur trouver le Gouverneur Hollandois, pour lui demander permission d'aller à terre acheter des provisions, & faire de l'eau. Il n'a pu avoir l'honneur de le voir. Ce Gouverneur est inexorable, & ne veut pas que personne ait commerce avec les Javans. Il a refusé toute permission ; mais il a envoyé six beufs de rafraîchissement, & a promis d'envoyer demain des poules & de la salade.

12. Janvier.

M. de Sibois vient de retourner à terre. Le Gouverneur s'est laissé voir, & lui a donné à dîner. Les poules & les autres rafraîchissemens doivent venir à bord ce soir. Le Roi de Bantam est toujours dans une honnête prison : il va quelque-

T t

fois se promener avec le Gouverneur Hollandois, & n'est jamais le plus fort. Son pere est fort resserré, & n'a que deux valets. Son frere est prisonnier à Batavie. Ecoutez un plaisant incident. Voici une chaloupe avec pavillon Hollandois : c'est assurément un compliment pour M. l'Ambassadeur, & les rafraîchissemens suivront. Il sort de cette chaloupe un petit homme noir qui vient faire à son Excellence une profonde révérence, & la prier très-humblement d'envoyer à M. le Gouverneur soixante & dix écus pour les six beufs qu'il envoya hier. Cela s'appelle prier un homme à dîner, & lui faire payer son écot. M. l'Ambassadeur lui a répondu froidement, qu'il payeroit les beufs avec les poules qui devoient venir, & qu'il pouvoit les aller querir. Il s'en est allé, & demi-heure après nous avons appareillé. Là-dessus beaucoup de raisonnemens. Ils ont eu des nouvelles d'Europe. Avons-nous la guerre avec eux ? Ou bien est-ce que ce vieux Gouverneur est un vilain, qui ne sçait pas vivre ? Ou bien nous regardent-ils déjà comme les amis du Roi de Siam, qu'ils veulent traiter en ennemi. Quoi qu'il en soit, ils sont affinez, & en ont pour leurs six beufs. Mais cependant nous n'avons gueres d'eau. On trouve tous les jours des barriques percées de vers ; & j'ai peur qu'avant que nous arrivions au Cap, l'eau ne soit bien chere. Je m'en vais faire remplir ma jarre, & je la

garderai précieusement. L'eau de la rivière de Bantam ne vaut rien, & ne se fait qu'avec des peines infinies. Il y en a de fort bonne à l'Isle du Prince, au bas du détroit de la Sonde; mais nos pilotes n'y ont jamais esté, & ne connoissent point le mouillage.

13. Janvier.

LE vent estoit bon en appareillant : il est devenu debout. Nous faisons des bordées.

Jamais on n'a ouï parler d'une chose pareille : nous avons dans le cours de la même journée doublé le Cap de Bantam, enfilé le détroit de la Sonde, passé le grand & petit chapeau, rangé l'Isle de travers, & fait enfin ce qu'on ne fait pas quelquefois en huit jours. Mais nous avons perdu la frégate : il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident, car elle va bien.

14. Janvier.

LA frégate ne paroît point : on a mis en panne pour l'attendre : elle nous fera perdre aujourd'hui plus de vingt lieues. Si elle ne vient pas aujourd'hui, nous partons demain : cela pourroit bien cruel de se séparer de si bonne heure. M. de Francine m'a payé les trois porcelaines. Nous sommes en pleine mer : il est question présentement d'arriver au Cap. Nous avons parié une autre discrétion. Je parie que nous y serons mouil-

lez le 12. Mars : il parie que non. Ces petits paris nous amusent à l'heure de la récréation. Tout le vaisseau prend parti. Pour moi je vais toujours à l'avantage du public, & j'ai toujours les vœux de mon côté.

La frégate est revenue ce soir : elle avoit mouillé la nuit dans le détroit, & n'avoit pas esté si brave que nous. Elle nous a fait perdre plus de vingt lieues. Nous avons remis à la voile, & nous voici dans la grande mer. Nous allons reconnoître l'Isle des Cocos, qui est à plus de cent cinquante lieues d'ici. Après cela il faut faire dix-huit cens lieues sans songer à voir terre.

15. Janvier.

TO U J O U R S de belles partances. La hauteur s'est trouvée de 7. degrez 21. minutes. Il y a longtemps que nos pilotes n'avoient consulté le soleil. On se soucie peu de lui dans les détroits, ou quand on voit terre : mais en pleine mer, sans le soleil on ne sçait ce qu'on fait.

16. Janvier.

BO N petit vent. Calme un peu vers le midi. Le soir un grain. Nous faisons vingt-cinq lieues par jour.

17. Janvier.

LA mer devient grosse, & nos cœurs deviennent

faides. On commence à voir des foux, & d'autres oiseaux, & des poissons volans.

18. *Janvier.*

LA matiere manqueroit au Journal, si je n'y fourrois mes observations historiques. J'en ai beaucoup sur les Royaumes de Siam, de Tonquin, & de Cochinchine. Je ne vous dirai rien qu'après avoir consulté sur chaque païs au moins deux ou trois personnes d'esprit, témoins oculaires des choses; & quand leurs témoignages se sont rapportez, je les ai mis sur mes tablettes. Je vais vous en faire part.

Le Royaume de Siam a à l'orient Camboge & Laos; au septentrion Laos; à l'occident Ava & Pégou; au midi la mer.

De l'entrée de la riviere de Siam jusqu'à la ville royale il y a quatre journées; de la ville royale jusqu'à Porcelonc vingt-quatre; & de Porcelonc jusqu'à Fang, qui est la dernière ville de la frontière du côté du nord, il y a neuf journées de chemin. Il y a dix-huit ou vingt journées de chemin d'un bout du royaume à l'autre, d'occident en orient.

Les Rois de Camboge, de Geor, de Patani, de Queda, & de Jembi, sont tributaires du Roi de Siam, & lui payent tous les ans un bouquet de fleurs d'or. Il y avoit autrefois des Rois à Ligor, à Tennasserim, & à Porcelonc; mais leurs roya-

mes on esté conquis par les Rois de Siam, qui les ont réunis à leur couronne.

Le Royaume de Siam est divisé en plusieurs provinces: sçavoir, la province de Sciuteja, de Bankoc, de Porcelonc, de Pitpri, de Pitchai, de Campeng, de Rapri, de Tennasserim, de Ligor, de Cambari, de Conrasema, de Louconsevan. Chacune de ces provinces a un Gouverneur.

La Capitale du Royaume se nomme *Sciadjuthaïa* : les Portugais l'ont nommée *Siam*. Elle est abondante en bois pour la construction des vaisseaux, en toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de tous les ports des Indes, en éléphants, bateaux, balons, sel, verni, peaux de bêtes sauvages, bois de senteur, &c.

Les principales villes du Royaume sont, Tennasserim port de mer vers l'occident. Il y a du ris & des fruits. La ville est à sept lieues dans la rivière ; mais à l'embouchure : il y a une petite Ile nommée Mergui, où le Roi de Siam fait bâtir une forteresse.

Joncelang, autre port de mer sur la même côte, abonde en calin, & ambre gris.

Ligor, port de mer dans le golfe de Siam, abonde en calin, ris, fruit ; & dans quelques années aura beaucoup de poisson.

Pitpri, port de mer, a du ris & des coïles de coton.

Bankoc, qui est la clef du Royaume du côté

de la mer du Sud, a deux bonnes forteresses : il abonde en jardinages & fruits, comme aréque, bétel, cocos, durion, bananes, oranges, &c.

Pourcelonc a beaucoup de dents d'éléphants, du ris, du salpêtre, des cornes de rhinocéros, des peaux de bêtes sauvages, comme buffes, cerfs, tigres, &c. de la gomme rouge dont on fait la cire d'Espagne, des cannes de sucre, des oignons, du tabac, de la cire, du miel, des flambeaux faits de poix & d'huile, du bois pour la construction des vaisseaux, du coton, du bois de Sapan, &c.

Camburi, qui est sur la frontière de Pégou, a les mêmes choses que Pourcelonc, hors les cannes de sucre, & les oignons.

Conrasema, qui est à l'orient sur la frontière de Laos, abonde en éléphants, en rhinocéros, en bois d'aigle, &c.

La rivière qui passe à Siam se nomme Menan, ou mere des eaux. Quelques auteurs prétendent que c'est un bras du Gange : mais M. le Clerc Missionnaire, qui l'a remontée jusqu'à la frontière de Laos, la trouva fort étroite ; & les habitants du lieu l'assurèrent qu'à trois journées plus haut ce n'étoit plus qu'un très-petit ruisseau qui sortoit des montagnes.

La grande richesse du Roi de Siam consiste en ce que tous ses sujets sont obligés de le servir toute l'année pour rien à quoi qu'il les veuille employer. Ainsi quand il sort dans ses beaux ba-

lons, il y aura quinze mille rameurs qui ne lui content pas un fol. Quand il fait la grande chafse des éléphans, il y aura quarante ou cinquante mille hommes employez, qui ne gagnent pas davantage. Ses bâtimens se font au même marché; & il n'y a que dans le temps de la moisson des ris, que les peuples ont liberté de travailler pour eux-mêmes. Il y a pourtant quelques cantons du Royaume qui sont exempts du service, en payant une certaine somme d'argent. Les revenus du Roi consistent en éléphans, calin, plomb, salpêtre, ris, &c.

En temps de paix, le Roi met sur les frontières quelques petites garnisons pour garder les passages; & en temps de guerre il fait enrôler tous ceux qu'il veut, & les fait marcher au rendez-vous; & quand ils sont en corps d'armées, il leur donne du ris pour se nourrir.

La garde ordinaire du Roi consiste en deux Compagnies de Cavalerie de Mahométans, & deux de Chinois. L'infanterie est composée de deux Compagnies de Siamois avec des sabres, de deux avec des lances, & de deux avec des mousquets. Il y en a autant de Pégous, autant de Cambogiens, & autant de Laos. Car il est bon de remarquer qu'il y a beaucoup de ces peuples habituez dans le Royaume de Siam, qui sont aussi fidèles & affectionnez au Roi, que les naturels du pais.

On

*Questo tratto è stato prelevato da un'opera con cui
era collegata una lettera che ora si trovava.*

On croit que le Roi de Siam a un grand trésor en or, argent, & pierreries, parce que tous les ans on y met quelque chose, & que jamais on n'y touche. L'honneur des Rois consiste à augmenter le trésor.

Dans le Royaume de Siam les enfans héritent de leurs parens, & ont plus ou moins selon la volonté de leurs peres & meres. Mais quand ils meurent en faute, & qu'ils ont malversé dans leurs charges, le Roi confisque tout leur bien, & les femmes & enfans sont faits esclaves du Roi. Que si les parens meurent sans testament, les enfans partagent également.

Il y a sept grands Officiers dans le Royaume.

Maha-omma-rat, qui est le premier après le Roi, & qui a droit d'être assis en sa présence.

Chacri, qui regle les affaires de guerre & de justice.

Ces deux charges ne sont point remplies présentement; & l'on croit que le Roi les veut supprimer, parce qu'elles donnoient trop d'autorité.

Le Généralissime de terre & de mer, qu'on appelle Aahoum.

Ok-ia-vang, qui a dans son département toutes les affaires du palais.

Ok-ia-pra-cla-ag, c'est ce que nous appelons le Barkalon, qui a toutes les affaires étrangères, & les magasins du Roi.

Ok-ia-pollatep, qui a soin des revenus du Roi.

V u

Ok-ia-Jombarat, qui juge toutes les affaires criminelles.

Outre ces grandes charges le Roi a un trésorier, qu'on appelle Ok-ia-pacdi. La charge est présentement exercée par commission par Ok-louang Racha Sombat.

Ceux qui possèdent ces grandes charges, donnent avec l'agrément du Roi toutes les autres charges du royaume, & sont responsables de toutes les fautes qui s'y commettent.

Il n'y a de dignitez dans le Royaume de Siam que pour ceux qui sont actuellement au service du Roi. Les enfans n'héritent point des dignitez de leurs peres. Après les grandes charges, les premières dignitez sont celles,

D'Ok-ia,

D'Ok-pra,

D'Ok-louang,

D'Ok-quun,

D'Ok-mun.

Il y a encore quelques autres degrez plus bas, mais on ne les donne jamais aux gens de qualité. Notre premier Ambassadeur est Ok-pra; le second est Ok-louang; le troisième est Ok-quun. Il y a deux Mandarins Ok-quun, & les autres sont Ok-mun. Ceux qui sont près du Roi, ou qui sont en faveur parviennent aux premières dignitez. En voici assez pour un jour. Le vent est passable, la mer fort belle, & nous allons notre route.

19. Janvier.

TOUS les jours tous les Mandarins Officiers s'assembloient dans une sale dans la cour du palais. Chacun de ceux qui ont quelque requête à présenter se tient à la porte sa requête à la main : Ils entrent ensuite, & présentent leurs requêtes. Les étrangers les présentent au Barkalon qui juge toutes leurs affaires, ou à son Lieutenant. Ceux qui ont des affaires touchant les tailles & tributs, les présentent à l'Officier qui les doit juger. Après que les affaires sont discutées, on le fait sçavoir aux Officiers du dedans du palais, qui en avertissent le Roi. Sa Majesté sort sur un trône élevé de trois brasses. Tous les Mandarins se prosternent la face contre terre : & alors le Barkalon, ou quelqu'un des premiers Ok-ias rapporte au Roi le jugement des principaux procès ; & la Majesté le confirme ou change selon sa volonté. Quelquefois le Roi se fait rapporter certains procès au dedans du palais, & fait écrire son arrest qu'il envoie publier au dehors.

Le Roi est très-absolu : il est proprement le Dieu des Siamois : personne n'oseroit prononcer son nom. Il châtie très-séverement la moindre faute, ses sujets ne voulant estre traités rudement. Les châtimens ordinaires sont des coups de rote, trente ou quarante selon la grandeur du crime. Il fait aussi piquer la tête avec un sabre ;

Vu ij

& quand on fait mourir un homme, on attache sa tête au col des complices, & on la laisse pourrir au soleil. La peine du Talion est aussi fort en usage. Le supplice ordinaire est de condamner à la rivière, qui est proprement comme nos forçats de galère.

Le Roi de Siam fait travailler plus qu'aucun de ses prédécesseurs en bâtimens dans ses palais, à réparer les murs des villes, en maisons & églises pour les étrangers, & en navires qu'il fait construire à la manière d'Europe. Il aime fort les étrangers, & en retient à ses gages tant qu'il peut ; & depuis que les Missionnaires François sont dans son Royaume, il se fait voir beaucoup plus souvent qu'il ne faisoit auparavant.

Les Siamois, Pégouans, & Laos font la guerre comme les anges. C'est-à-dire qu'ils poussent leur ennemi hors de sa place, sans pourtant lui faire mal : & s'ils portent des armes, c'est pour faire peur en tirant contre terre ou en l'air, ou tout au plus pour se défendre dans l'extrême nécessité ; mais cette nécessité n'arrive presque jamais, parce que leur ennemi en use de même. Ils détachent quelque régiment de l'armée pendant la nuit, qui va enlever tous les habitans de quelque village dans le pays ennemi, & font marcher hommes, femmes, & enfans ; & puis le Roi leur donne des terres, & des bœufs pour les labourer. Néanmoins depuis quelques années, le Roi de

Siam fait la guerre aux Cambogiens révoltez ; & comme ils sont secourus par les Cochinchinois, & par les corsaires Chinois, on s'y bat tout de bon, & il y a déjà eu beaucoup de gens tuez de part & d'autre.

Il y avoit autrefois grand commerce entre Siam & Laos. Il venoit de Laos de l'or, du musc, du benjoin, & de la soie ; & en échange on leur donnoit des toiles, des chites, des panes, &c. Mais le Roi de Siam a déclaré la guerre au Roi de Laos, parce qu'on ne lui a pas voulu livrer un marchand Mahometan qui l'avoit volé, & qui s'estoit retiré à Lantchang capitale de Laos. Il y a aussi guerre continuelle entre Siam & Pé-gou, mais de la manière dont j'ai parlé cy-dessus.

Les loix du royaume ne font mourir personne : on condamne seulement les criminels ou à la chaîne, ou à estre jettez dans quelque isle deserte pour y mourir de faim. Mais le Roi d'à présent leur fait couper le cou, ou les abandonne à ses éléphants.

Quand les Rois estoient toujours enfermez, les Officiers avoient tout pouvoir : mais ce Roi-ci veut tout sçavoir, & est tous les jours fix ou sept heures à divers Conseils. Il a ses espions au dehors ; & s'il découvre qu'on lui ait caché quelque chose d'important, il en fait une justice fort sévère.

Les Siamois sont fort dociles : ce qui ne pro-

cede pas tant de leur vertu naturelle, que de leur naturel fainéant, paresseux, & timide. C'est ce qui donne grand crédit parmi eux aux Talapins, qui leur défendent de tuer toutes sortes d'animaux, & qui ne laissent pas de les manger, quand on les leur donne tout tuez.

Les Siamois sont fort chastes : ils n'ont ordinairement qu'une femme. Les riches pourtant ont des concubines qui sont toujours enfermées. Le peuple est fort fidelle, & ne vole point. La plupart des Mandarins qui sont dans les emplois y feroient de grandes injustices, si le Roi n'y tenoit la main.

Presque la moitié du royaume est peuplé de Pégous, qui ont été pris à la guerre : ils sont plus agissans que les Siamois. Il y a aussi beaucoup de Laos, qui étant à demi Chinois, sont adroits, & voleurs par finesse. Leurs femmes sont blanches, belles, & familières.

Les Mandarins sont ordinairement assez accommodés : ils ne dépensent presque rien. Le Roi leur donne des esclaves, qui les servent à leurs dépens. Les vivres sont à bon marché ; & pour s'habiller, ils se servent de pieces d'étofes, qui ne s'usent pas si aisément que les habits.

Les Siamois sont presque tous maçons & charpentiers. Ils imitent parfaitement les plus beaux ouvrages d'Europe en dorure & sculpture. Ils n'ont point encore pu parvenir à la peinture. Ils

font de très-beaux ouvrages de sculpture en chaux, & ils les font avec une eau tirée de l'écorce d'un arbre, qui la rend si forte, qu'elle dure deux cens ans sans se gâter exposée aux injures du temps.

J'ai envie de vous parler des fruits de Siam. Il y en a quantité de bons. Les goûts sont différens : je vous dirai le mien.

J'ai mangé à la rade de Bantam le durion : il sent assez mauvais, & ne me parut pas trop bon. Tous les gens qui ont demeuré quelque temps aux Indes, disent que si j'en avois mangé quatre fois, je le trouverois le meilleur de tous les fruits du monde. Il est très-chaud.

L'ananas l'emporte à mongout sur tous les autres. Il est, dit-on, fiévreux, quand on en mange beaucoup.

La mangue est admirable, & ne fait point de mal.

Le mangoustan est excellent; mais il donne le flux de ventre, quand on en mange beaucoup. Il est dans une maniere de coque, qui cuite au feu resserre, & guérit le dévoyement.

Le Jaque ne me semble pas trop bon.

La figue est un fruit doux, bienfaisant, qui dure toute l'année.

Il y a de grosses oranges vertes dont la chair est rouge : elles ont peu de pepins, & font d'un goût infiniment au-dessus de toutes les oranges que vous avez jamais mangées.

Je ne vous dirai rien de la patate, & de la pamplemousse, qui sont plus communes, & sont assez bonnes.

On commence à semer du bled dans les pays hauts auprès des montagnes, & il vient fort bien. On y a aussi planté des vignes qui viennent fort bien, mais qui ne durent pas : les fourmis blanches en mangent la racine. On y fait beaucoup de cannes de sucre. Mais par dessus tous les fruits, les Siamois estiment l'aréque, & le bétel avec la chaux, & ne peuvent pas s'en passer.

Le Roi de Siam a assurément les plus beaux balons qui soient au monde, & en plus grande quantité. Ce sont de petits bâtimens faits d'un seul arbre d'une longueur prodigieuse, puisqu'il y a cent cinquante rameurs. Les deux pointes sont très-relevées ; & celui qui gouverne en donnant du pié sur la poupe, fait trembler tout le bâtiment. Ils sont dorez presque par tout, & ornés de très-belle sculpture : au milieu est un siège en maniere de trône fait en pyramide. Autrefois il n'y avoit à Siam que des vaisseaux à la Chinoise qu'on appelle Sommes ; & il y en a encore pour aller à la Chine & au Japon. Mais le Roi en fait bâtir tous les jours à l'Europeane, & il en a acheté plusieurs des Anglois tout appareillez. Il ne se sert pour naviguer que des Mores, Chinois, & Malabars, les Siamois n'étant bons que dans leur riviere.

Il me

Il me reste à vous parler de la religion des Siamois. Je m'en suis instruit à fonds avec M. de Metellopolis, qui la doit sçavoir depuis vingt-quatre ans ; & avec M. l'Abbé de Lionne, qui s'y est fort appliqué. Mais remettons cela à demain. Le vaisseau tourmente un peu, le vent est foible, la mer est grosse ; & quand on écrit longtemps la tête tourne.

20. Janvier.

LA religion des Siamois est fondée sur le droit naturel ; & n'est proprement qu'un ramas d'histoires sans fin, qui ne tend qu'à faire rendre des honneurs divins aux Talapoins, leur principale vertu consistant à les honorer. Ces Talapoins ont des loix admirables qu'ils observent assez bien, au moins à l'extérieur. Leur fin dans toutes leurs bonnes œuvres est quelque bonne transmigration de leur ame dans le corps de quelque homme riche ou roi, ou dans le corps de quelque animal docile, comme d'une vache ou mouton, qu'ils n'osent tuer de peur de tuer leur père ou leur mère. Ils admettent un enfer & un paradis, où les crimes sont punis, & les bonnes actions récompensées ; mais seulement pour un temps, après quoi les ames reviennent sur la terre.

Ils croyant qu'il y a eu dans les siècles passés un grand nombre de grands Talapoins, qui par des mérites extraordinaires qu'ils avoient acquis

X x

dans des milliers de transmigrations, sont devenus dieux l'un après l'autre ; & que depuis qu'ils ont esté dieux, ils ont encore aquis de si grands mérites qu'ils ont tous esté anéantis : ce qui est le terme du plus grand mérite, & la dernière récompense de la vertu, pour n'estre plus si fort fatiguez en changeant si souvent de corps. Il est vrai que par le mot Siamois *ni-rupan*, que nous traduisons *anéantissement*, ils entendent seulement un état permanent, où ils seront comme endormis sans rien souffrir ; & c'est en quoi ils mettent leur bonheur éternel.

Leur dernier dieu s'appelle *Ckodom* : quelques-uns l'appellent *Sommono-Ckodom*, comme qui diroit *le grand Ckodom*. Ils disent qu'il mourut il y a 2229. ans ; qu'il avoit passé par les corps de cinq cens cinquante animaux de différente espece ; qu'estant Talapoin, il vint des païs orientaux un autre Talapoin envieux de sa réputation pour le tuer ; qu'il le laissa approcher de fort près, & que tout d'un coup par son ordre la terre s'ouvrit, & le méchant Talapoin fut précipité dans les enfers, lié de chaînes, & dans une posture assez semblable à un homme crucifié. Cette fable leur donne quelque éloignement de la Croix. Ils ajoutent que quoi-que *Ckodom* ait esté anéanti, & que par conséquent ils n'ayent point de Dieu présentement, sa loi ne laisse pas de subsister dans les Talapoins ; & que dans quelques siècles un

ange viendra se faire talapoin, & puis d'ieu; que par ses grands mérites il méritera d'estre anéanti, & que sa loi durera cent millions d'années. Voilà leur Religion, qui consiste proprement à ne reconnoître point de Dieu, & à attribuer toute la récompense de la vertu à la vertu même, qui a le pouvoir de rendre une ame heureuse, en lui procurant une bonne transmigration; au lieu que le vice porte avec soi son châtiment, en faisant passer l'ame du méchant dans le corps de quelque pourceau, corbeau, tigre, &c.

Ils croient que le monde s'est fait par lui-même; & que depuis son commencement il s'est écoulé un nombre presque infini d'années; que les hommes naissent, & meurent plusieurs fois; que ceux qui sont à présent sont les mêmes qui estoient autrefois, & qu'il n'y en aura point d'autres à l'avenir; & qu'enfin le monde finira pour recommencer dans la suite, quand toutes les parties d'un autre monde seront disposées à se rassembler. Les Siamois, les Pégous, les Laos, & les Cambogiens suivent la même religion; & depuis la mort de Ckodom ils s'occupent particulièrement à trois choses: la première, à bien garder les commandemens que cet homme leur a laissé par écrit, qui tous sont fondez sur le droit naturel; la seconde, à faire faire des figures qui représentent cet homme, & cela n'est pas fort ancien parmi eux; la troisième, à bien

loger & nourrir leurs prêtres, qu'ils disent estre les disciples de Ckodom : & en faisant cela ils esperent de devenir dieux, & dans la suite estre anéantis. Les Talapoins, par un extérieur modeste, & une vie fort réglée, les entretiennent dans ces sentimens. Ils ne font aucun sacrifice, ni oraison, puisqu'ils ne reconnoissent point de dieu auquel ils puissent adresser leurs prieres. Ils chantent seulement quelques histoires fabuleuses entremêlées de sentences. Ils chantent aux enterremens : *Nous devons tous mourir, nous sommes tous mortels.* Ils ont une espece de confession : car leurs novices vont au soleil levant se prosterner ou s'asseoir sur leurs talons, & marmoter quelques paroles ; après quoi le plus vieux Talapoin leve la main à côté de la joue du novice, & lui donne une espece de bénédiction. Quand ils prêchent, ils exhortent à la pratique de la vertu, & à donner l'aumône aux Talapoins. Ils paroissent fort scavans dans leurs sermons, quand ils citent quelque passage de leurs livres anciens, qui sont en langue Bali. Ce Bali est comme le Latin parmi nous. Ils ne font point fondez, n'ont point de rentes, & ne vivent que d'aumônes. Ils vont tous les matins se présenter devant la porte ou balcon des gens qu'ils connoissent, & se tiennent-là un moment avec une grande modestie, sans rien dire, un éventail à la main qui les empêche de voir les femmes. Ils attendent, s'ils voyent qu'on se

dispose à leur donner quelque chose; sinon ils s'en vont autre part, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé suffisamment pour les nourrir avec leur famille pendant la journée. Ils peuvent manger tout ce qu'on leur donne, poules, canars, & autres viandes qu'ils n'oseroient tuer; & ne boivent jamais de vin. Ils sont habillez de jaune, la tête & les sourcils rasez, le poil de la barbe arraché avec des pincettes; & quand ils veulent, ils peuvent quitter l'habit de Talapoin, & se marier.

Nous allons gaiement par un petit vent de Suest, qui nous a fait faire trente lieuës depuis hier. Nous ne verrons point les Cocos: les vents nous ont obligé à faire le Norouest, & quelquefois l'Est Norouest.

21. Janvier.

QUAND quelque Siamois recherche quelque fille ou femme en mariage, il l'envoie demander à ses parens par quelqu'un des siens, qui leur porte une petite boîte d'or ou d'argent pleine de bétel & d'areque. Si les parens reçoivent le présent, c'est une marque qu'ils acceptent la demande; & l'on convient du bien que chacun doit avoir, & du jour des noces où se trouvent tous les parens & amis de part & d'autre. Les loix du royaume permettent la séparation, pourveu que les deux parties y consentent devant des témoins ou par écrit; & ils se peuvent marier à d'autres.

X x iij

Ceux qui meurent de quelque maladie contagieuse, & les femmes qui meurent en couche, sont enterrez ou abandonnez aux oiseaux carnassiers. Les autres corps sont brulez ; & les personnes riches font élever des tombeaux magnifiques avec des piramides dorées pour garder les cendres de leurs parens, & de leurs Talapoins.

Je commence à chercher ce que j'ai à vous dire sur le Royaume de Siam. Mes tablettes sont poussées à bout ; & vous n'avez plus rien à attendre que de la conversation des Ambassadeurs. J'ai oublié à vous parler des monnoies. Les Siamois n'en ont point d'or dans le commerce ordinaire : le Roi en fait faire par curiosité. La plus grosse monnaie d'argent s'appelle tical, & vaut trente sept sols & demi monnaie de France : le mayon est la quatrième partie du tical : le foang vaut la moitié d'un mayon ; & le sompaie est la moitié du foang. Ils se servent pour petite monnaie de coquilles que les Hollandois leur apportent des Maldives : il en faut huit cens pour un foang, & on les nomme coris.

22. Janvier.

LA journée a esté fort pluvieuse, le vent foible & fort changeant. Nous avons fait vingt routes différentes.

23. *Janvier.*

N O s pilotes ont esté fort étonnez ce matin de voir terre : ils croyoient avoir depassé l'Isle des Cocos, & s'en faisoient à plus de vingt-cinq lieues. Bien nous a pris d'avoir veu clair : nous faisons le Sorouest avec confiance, & allions à pleines voiles donner sur l'Isle ; cela n'eust pas esté sain la nuit. Il n'y a point de lune : cette terre est fort basse ; & nous eussions esté dessus avant qu'on s'en fust apperceu. Ils disent pour s'excuser que les courans viennent de l'Ouest, & nous ont soutenus plus qu'on ne sçauroit dire. J'ai remarqué que les courans font d'un grand secours aux pilotes ; & quand ils se sont trompez, ils s'en prennent toujours aux courans.

24. *Janvier.*

PLUIE continuelle. Deux heures de bon vent, & puis les voiles batent les mâts. Nous avons espérance à la nouvelle lune : c'est ce soir ; mais il faut lui donner le temps de s'évertuer.

Il n'y a pas moyen de prendre hauteur. Nous allons toujours un peu, & faisons l'Ouest Sorouest. Tout l'air est embrumé : de temps en temps des grains qui ôtent le peu de vent qu'on a. On ne voit que poissons : on en prend peu ; c'est assurément la faute de nos pescheurs. Ils s'amusent à la ligne, & ne se veulent pas donner la peine de harponer.

25. *Janvier.*

LE temps se met au beau : le soleil se montre. La hauteur est de 12. degrez 53. minutes. Le vent semble vouloir nous mener tout de bon. Nous venons de manger une bonite excellente.

Je prétens faire une carte admirable du royaume de Siam, où je mettrai, situerai, & orienterai toutes les provinces, & toutes les villes du royaume, d'une maniere à contenter tous les Baudrands & tous les Samsons du monde.

26. *Janvier.*

NOUS avons fait quarante - trois lieues en vingt-quatre heures. Le vent commence avec la lune : il n'y a plus de brouillars ; & c'est un vent fait.

27. *Janvier.*

CE vent fait s'est bientôt défait. Nous allons toujours à la route, mais foiblement ; & j'ai la mine de donner un beuf à l'équipage.

28. *Janvier.*

NOUS recommençons à rouler. Le vent est arriere & foible ; & une grosse mer nous prend par le travers.

29. *Janvier.*

29. *Janvier.*

LA nuit on va bien, le jour très-douce-ment. Nos pilotes assurent que nous n'irons pas autrement jusqu'à ce que nous ayions dépassé le soleil. Ce sera, s'il plaît à Dieu, dans trois ou quatre jours: alors nous trouverons les vents plus frais.

30. *Janvier.*

IL s'éleva hier au soir un vent admirable, & nous faisons deux lieuës par heure. Cela me met en bonne humeur, & je vais vous débrouiller le royaume de Tonquin.

Le royaume de Tonquin a au septentrion Jus-man & Cantom provinces de la Chine; au midi la Cochinchine; à l'orient l'Isle & le golfe d'Haynam; & à l'occident les Laos, & les barbares Kemoï. Il a environ six-vingts lieuës du septentrion au midi. Sa largeur est inégale: il a plus de cent trente lieuës du côté de la Chine, & au plus cinquante vers le midi.

Il y a huit grandes provinces, toutes coupées de rivières & de canaux. Les gouvernemens sont entre les mains d'Eunuques; au lieu qu'en Cochinchine les Eunuques sont fort méprisés.

La ville de Checò est la capitale du royaume: ainsi s'appellent toutes les villes où le Roi fait sa résidence.

Voici le lieu de vous expliquer bien nettement

Y y

ce que c'est que le Bua, & le Chua de Tonquin : je vous dirai en même temps l'origine du royaume de Cochinchine. J'ai consulté là-dessus M. Vacher, & M. de Courtaulin Missionnaires, qui ont demeuré douze ou quinze ans à la Cochinchine ; & le Pere Fuciti Jésuite, qui a esté vingt-huit ans ou au Tonquin, ou à la Cochinchine : & je ne mettrai ici que les choses dont ils conviennent tous trois.

Les royaumes de Tonquin & de Cochinchine estoient autrefois une province de la Chine. Il y a à peu près six vingts ans que les Chinois voulurent les remettre sous le joug, & entrèrent dans le pays avec une grande armée. Le Roi de Tonquin fut battu dans les premières rencontres, & estoit prest à tout abandonner, & à s'étrangler avec un cordon de soie, à la maniere des Rois orientaux : quand un de ses capitaines lui promit de remettre ses affaires en bon état, s'il lui vouloit donner le commandement absolu sur toutes les troupes. Il le fit ; & ce nouveau Général se gouverna avec tant de courage & de sagesse, qu'il obtint la paix des Chinois, à condition que les Rois de Tonquin envoyeroient tous les trois ans à l'Empereur de la Chine un homme d'or massif de la hauteur d'une coudée, un genou en terre, la tête inclinée, portant à la main droite une pique dont le fer va jusqu'à terre. Ces conditions, quoi-que dures, furent acceptées avec beaucoup de joie.

Les Chinois se retirèrent ; & le Roi de Tonquin demeura paisible possesseur de tout son royaume. Il fit aussitôt assembler tous les Grands de son état : & pour témoigner sa reconnoissance à son Général, il le déclara lui, & ses descendants, Gouverneur général & irrévocable du Tonquin pour la guerre, paix, justice, police, &c. avec cette réserve toutefois que lui & ses successeurs auroient toujours le pouvoir souverain ; que tous les actes se passeroient en son nom ; que l'on ne battoit monnaie qu'à son coin ; que le Gouverneur général ne feroit rien d'important sans son ordre spécial ; qu'il le reconnoîtroit tous les ans pour son Seigneur en présence des Grands du royaume ; qu'il lui prêteroit le serment de fidélité. Il se réserva encore un certain nombre de soldats pour sa sûreté, & de rentes pour sa subsistance. Ainsi au lieu d'un Roi, on en vit deux dans le Tonquin, le premier ne songeant qu'à ses plaisirs, & le second ayant en main toute l'autorité. Le premier s'appella Bua, & le second Chua. On a vu presque la même chose en France sous les Rois faibles, qui avoient des Maires du Palais.

Le premier Chua du Tonquin n'avoit qu'un fils fort jeune, & une fille qu'il maria à un Tonquinois. A sa mort son gendre, qui estoit fort habile, se saisit du gouvernement. Il vouloit faire mourir le jeune prince, mais sa femme l'en empêcha ; & pour s'en défaire plus honnêtement,

Y y ij

il l'envoya faire la guerre au Roi de Chiampa, qui estoit alors fort puissant. Il lui donna des officiers qui estoient tout à lui, & qui avoient ordre d'abandonner le jeune prince dans le combat : mais ils le virent si brave, & si digne de les commander, qu'ils lui furent fidèles. Il s'empara en quelques années de cinq provinces de Chiampa : quantité de familles Tonquinoises vinrent s'établir dans les nouvelles conquêtes ; & il se vit maître d'un assez joli état avec des troupes fort aguerries. Alors le Chua de Tonquin eut de la jalousie, & le rappella sous prétexte de lui remettre le gouvernement. Il ne voulut pas s'y fier, & s'excusa sur la nécessité de sa présence pour assurer ses conquêtes. Il s'appelloit seulement Caibak, c'est à dire colonel ; & ce fut son fils qui osa le premier prendre le titre de Chua. Il fit en même temps élever quelques fortifications sur les frontières de Tonquin & de Cochinchine, & refusa d'aller rendre l'hommage au Bua de Tonquin. Le Chua prit ce prétexte pour lui faire la guerre, & l'attaqua avec des forces bien au-dessus des siennes. Les Cochinchinois laissèrent entrer les Tonquinois dans leur pays ; & les ayant fait donner dans des embuscades, les taillèrent presque tous en pièces. Ils poussèrent ensuite leurs conquêtes vers le midi, & depuis se sont fort bien maintenus contre les Tonquinois qui les ont attaqués plusieurs fois à leur honte.

Les principales marchandises qu'on peut tirer du Tonquin, sont de la soie, du musc, & du bois d'aloës, quand il est gras. Les Hollandois les y viennent prendre pour les porter à la Chine & au Japon, d'où ils rapportent au Tonquin de l'or & de l'argent. Il n'y a ni lions, ni asnes, ni moutons, mais beaucoup de buffles, peu de beufs, des vaches, pourceaux, quantité de cerfs, tigres, loups, ours, singes, éléphants; ni blé ni vin, beaucoup de ris. On n'y entend jamais parler de peste, de goute, ni de pierre. Il y a des ouragans presque tous les ans.

Le peuple est esclave, & travaille toujours pour le Roi, excepté les deux moissons pour semer, transplanter, & recueillir les ris; ce qui va à peu près à quatre mois par an. Un village de cent habitans paye douze mille de caches, qui valent quatorze écus, & douze grandes mesures de ris: ce qui est peu de chose au prix des Cochinchinois, qui payent cinq écus par tête, & qui sont ordinairement tous pauvres.

Le plus grand revenu du Roi consiste aux présens que tous les grands seigneurs sont obligés de lui faire le premier jour de l'année, le jour de sa naissance, & le jour de l'anniversaire de son pere. Il tire encore beaucoup des douanes, de l'ancre des vaisseaux, & des marchandises de son royaume qu'il vend aux étrangers. Le Chua d'à présent se nomme Nambuon, & ne regne

Y y iij

que depuis deux ans. Il est fort emporté, & haï de ses sujets. Le Bua est fort sage & fort aimé. Ce qui pourra causer quelque révolution, le Bua par ses manières populaires paroissant avoir envie de reprendre l'autorité que ses ancêtres ont abandonnée.

Il y a dix ou douze ans que le Roi de Tonquin entra en Cochinchine avec huit mille chevaux, quatre-vingts dix mille hommes de pié, & sept cens éléphans. Les Hollandois lui avoient donné des bombes qu'il envoya dans le camp des Cochinchinois; & l'on ne doute point qu'il ne les eust entièrement défaits, s'il avoit pu se servir de son avantage. Mais il se retira brusquement sur la nouvelle que le Bua songeoit à remuer. Il entretient ordinairement deux cens galeres.

Les Tonquinois ne font point de cas des diamans, ni des perles. Ils ont de l'or & de l'argent du Japon en barre ou en caches, qui sont comme les doubles de France: ces caches sont trouées, & six cens valent un écu dix sols.

Les affaires de peu de conséquence sont jugées par les principaux de chaque village. Les grandes affaires, sur tout celles où il y va de la vie, vont au Gouverneur qui a ses officiers; & quand les principaux Mandarins y ont intérêt, ils attirent l'affaire à la cour.

Il y a dans le Tonquin des mines d'argent, une

mine de plomb, & une grotte très-profonde, d'où on tire tous les trois ans une quantité prodigieuse de soufre. Il y a aussi du vif argent.

Je m'en vais, pendant que je suis en train, vous expédier la Cochinchine. Elle a à l'orient la mer, au septentrion le Tonquin, à l'occident les barbares Ké-moi, & au midi le royaume de Chiam-pa. Il y a de grandes montagnes vers le septentrion, où après avoir marché cinq jours, on trouve le royaume de Thiem, qui a un Roi particulier de Laos : c'est-là que se retirent les Cochinois fugitifs.

La Cochinchine a cent dix lieues de long du septentrion au midi, & dix, vingt, ou vingt-cinq de large. Il y a dix ou douze lieues de barbares Ké-moi qui payent tribut au Roi de Cochinchine. Ces Ké-moi n'ont ni roi, ni religion. Ils n'ont point d'idoles, & adorent le ciel. Ils sont presque tous forciers, ou tâchent de l'être pour empêcher les éléphants & les tigres de les dévorer. Ils sèment du ris qui est très-bon, & mangent le gibier qu'ils tuent avec leurs fleches. Toutes les eaux de leur pais font mourir les étrangers qui en boivent; ce qui empêche les Missionnaires d'y aller.

Il y a plusieurs Rois tributaires de Cochinchine. Le Roi de Chiampa lui paye deux éléphants, cent buffes, cent bœufs, cinq cens pieces de toiles, & tout le bois de Calamba, & d'Aigle, avec toute

l'ébene & l'ivoire qu'on trouve dans son païs. Le Roi de Cochinchine a rétabli celui-ci dans tous ses droits, & même lui a donné le pouvoir de faire mourir les Cochinchinois qui commettront quelque crime dans son état.

Le Roi de Thiem lui paye des éléphants, du Calamba, de la cire, de l'ivoire, &c.

Les barbares Ké-moï lui payent de la cire, de l'arèque, & du bétel ; & depuis quelques années l'un des deux Rois de Camboge s'est déclaré son tributaire pour avoir sa protection.

Les rivières de Cochinchine sont si courtes & en si grand nombre, qu'on ne leur a point donné de nom.

Le Roi de Cochinchine a beaucoup de bois odoriférans, & de l'or en sable que l'on trouve dans un fleuve de la province de Fuyen. Il a la troisième partie de tous les ris ; & les Gouverneurs en ont de neuf parts une. Chaque homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante paye cinq ou six écus ; & outre cela travaille toute l'année pour le Roi, hors pendant les quatre mois que durent les moissons. L'achat des offices qui va très-haut, & les présens que tous les Mandarins sont obligés de lui faire à certains jours de l'année, lui font encore un grand revenu. Il tire aussi beaucoup des Chinois habituez dans ses terres, qui font le commerce de la Chine & du Japon.

Comme

Comme le Royaume de Cochinchine s'est établi & se maintient par la guerre, la discipline militaire y est fort bien observée. Il n'y a point de vaisseaux, il n'y a que des galeres : il y en avoit cent trente & une en l'année 1679. C'est toujours le premier prince présomptif héritier de la Couronne qui les commande.

Chaque galere a trente rames de chaque côté : il n'y a qu'un homme à chaque rame. La poupe & la prouë sont libres, & c'est le poste des officiers. Il n'y a rien de si propre. Le dehors de la galere est d'un vernis noir, & le dedans d'un vernis rouge où l'on se mire. Toutes les rames sont dorées. Les rameurs, qui sont aussi soldats, ont à leurs piés un mousquet & un poignard, un arc & un carquois. Il leur est défendu sur peine de la vie de dire une parole. Ils doivent toujours regarder leur capitaine, qui par le maniment de sa baguette leur fait exécuter tous ses ordres. Tous les rameurs rament debout, la face tournée vers la prouë où est le capitaine. Tout y est tellement d'accord, qu'un maître de musique ne se fait pas mieux entendre à tous ses musiciens en batant la mesure, qu'un capitaine de galere de Cochinchine se sçait faire obéir au mouvement de sa baguette ; car sans ouvrir la bouche, il fait avancer, reculer, tourner, tirer de telles armes qu'il lui plaît, tout l'exercice estant réglé suivant les mesures de sa baguette.

Bien qu'on ne fasse l'exercice des galeres que trois ou quatre fois l'année, chaque capitaine a toujours devant sa porte un petit bâtiment semblable à la galere, sur lequel il exerce tous les jours ses soldats ; parce que s'il arrive dans la revue générale qu'il fasse la moindre faute, ou dans le commandement ou dans l'exécution, il est cassé, & mis au nombre des soldats, & le plus habile prend sa place.

Les matelots n'ont ordinairement qu'un caleçon de soie blanche, & un bonnet de crin : mais quand ils se préparent au combat, ils mettent sur leur tête un petit pot doré, & prennent un beau justaucorps. Tous ceux d'une galere sont de même couleur. Ils ont le bras, l'épaule, & le côté droit tout nu.

Les galeres ont chacune trois officiers, six canoniers, deux timoniers, soixante soldats ou rameurs, & deux tambours. Il y a un coursier à l'avant, & deux petites pieces aux deux cotez. Elles ont toutes une maison particuliere sur le bord de la riviere ; & l'on a grand soin de les tenir en bon état.

Outre les galeres du Roi, les Gouverneurs des trois principales provinces du royaume où il y a de bons ports, en ont aussi. Celui de la province de Dinhear, qui est frontiere de Tonquin, en a trente ; celui de la province de Cham en a dix-sept ; & celui de la province de Niaroux en a quinze.

L'armée de terre est composée de trente mille hommes. La maison du Roi est de neuf mille hommes; celle du premier prince est de cinq mille hommes; le second en a trois mille, & le troisième deux mille. Le reste des troupes est sur la frontière où le Général fait toujours sa résidence. Comme l'armée de mer est commandée par le premier prince, le second prince est toujours Généralissime de l'armée de terre : mais ils demeurent presque toujours auprès du Roi, & laissent tout faire à leurs lieutenans, qui sont nommez Généraux.

Après le Général suivent les *Tlammes-toues*, qui sont les Maréchaux de Cochinchine : il n'y en a présentement que trois. On leur donne toujours les principaux gouvernemens du royaume, où ils portent le nom de Viceroy : mais quand ils sont à l'armée, ils obéissent au Général.

Après les *Tlammes-toues* sont les *Cayvates*, ou brigadiers, qui commandent plusieurs régimens.

Suivent les *Caydoi*, qui sont comme les majors; & enfin les *Caydinnes*, qui sont les capitaines des compagnies. Ceux-ci n'abandonnent jamais leurs soldats de veuë, sont toujours logez à la tête de la compagnie, & lui font faire l'exercice deux fois par jour.

Le Roi de Cochinchine donne tous les jours deux audiences ; le matin à six heures, & le soir à cinq. Tous les officiers de guerre & de justice sont

obligez de s'y trouver. De sorte que dès le grand matin le soldat se trouve à la porte de son capitaine pour le voir sortir : le capitaine va voir le Caydoi, qui va aussi faire sa cour au Cayvate ; & celui-ci à son Prince, qui est obligé aussi-bien que les autres à se trouver à l'audiance du Roi.

Après l'audiance le capitaine fait marcher ses soldats au travail ou à l'exercice. Jamais ils ne sont à rien faire, & souvent travaillent aux réparations publiques.

Les armes ordinaires du soldat sont le mousquet & le sabre. Ils tirent souvent au blanc ; & les plus adroits ont une plus haute paye, & sont mis dans les gardes du Roi, ou faits officiers.

Chaque famille du royaume est obligée de fournir un soldat au Roi à son choix. Il n'en choisit que de bien faits, qui sont engagez depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Ils passent les trois premières années à s'exercer ou pour la mer, ou pour la terre ; & pendant ce temps-là ne sont point châtiés de leurs fautes. Après cela on les incorpore dans une compagnie. Ils sont logez, habillez, & armez aux dépens du Roi, & reçoivent la paye ordinaire tous les premiers jours du mois. Elle consiste en cinq livres d'argent, un boisseau de ris, & une certaine sorte de poisson dont ils ne sçauroient se passer. Ils sont presque tous mariés, & ne pourroient pas subsister sans leurs femmes. Ils sont obligez de fournir toute la poudre

qu'ils usent dans leurs exercices; & quand ils sont en corps d'armée le Roi leur fournit tout. Il est bon de remarquer qu'on ne leur fournit que le salpêtre, soufre, charbon, plomb en masse, & des outils pour travailler eux-mêmes leur poudre, & leurs balles; ce qui les rend plus habiles que tous les autres peuples de l'Asie à raffiner la poudre.

Les habits des soldats le jour d'une revue ou d'un combat sont magnifiques: chaque compagnie est de même parure, ou satin rouge, ou vert, ou jaune. Les gardes du Roi & des Princes ont des habits de velours avec des armes d'or ou d'argent. Pour les officiers, ils sont plus ou moins magnifiques selon leur dignité.

Il n'y a jamais eu de cavalerie en Cochinchine: mais depuis quelques années ce Roi-ci en veut avoir, & a déjà deux compagnies de cinquante hommes chacune. Il fait chercher des chevaux par tout, & les fait dresser.

Quand un soldat a mérité la mort pour crime de leze-majesté, on ne lui coupe pas la tête comme aux autres Cochinchinois: chaque soldat de sa compagnie est obligé de lui couper un morceau de chair, & de la manger; & comme cela fait horreur, ils cachent un petit morceau de pourceau qu'ils mangent, après avoir mis en pièces leur camarade.

Le Roi, & tous les grands officiers ont soin de faire bien élever les enfans des soldats. Ils ont

des maîtres qui leur donnent de temps en temps des robes, ou de soie s'ils ont bien appris, ou de toile s'ils sont paresseux; & quand les peres & les meres voyent revenir chez eux leurs enfans avec des robes de toile, ils les batent, & les obligent à aller demander l'aumône pendant quelque temps, afin que la honte les fasse mieux étudier à l'avenir.

Les Cochinchinois n'aiment pas les diamans: ils estiment assez les perles, mais il est défendu d'en vendre. Ils font grand cas du corail & de l'ambre. Le Roi a beaucoup d'or, d'argent, & de caches; & dans toutes les provinces il a de grands greniers où l'on garde du ris de trente ans & plus.

Les Cochinchinois ne respirent que la guerre, & ont peu de religion. Ils ont pourtant des temples, & des idoles, comme à la Chine: mais ils ont fort peu de Talapoins, & fort ignorans; & ils ne font des sacrifices que pour boire & manger. Dans chaque maison il y a un petit autel suspendu proche du toit, qu'ils appellent le *Tlan*, qu'ils croient estre le siege de l'esprit qui les conserve. Chaque village a aussi une petite cabane, qu'ils appellent *Mieu*, qui est le siege de l'esprit tutelaire du village. Le Roi & toute la cour ne font tous ces actes extérieurs de religion que par grimace.

Ils observent trois cérémonies dans leurs mariages. La première est le *Hoi*, qui sont les fian-

çailles. Le pere & la mere du garçon vont porter un présent aux parens de la fille: s'ils l'acceptent, le mariage est arrêté.

La seconde est le *Cuoi*. Tous les parens de part & d'autre s'assemblent chez la fille, qui leur donne à dîner; & tous les assistans font chacun un présent au fiancé.

La troisième cérémonie est le *Cheo*, qui se fait en rassemblant les principaux du village de la fille pour leur dire, *Soyez témoins que je prens une telle pour ma femme*. Après le *Cheo* le mari peut encore renvoyer la femme, mais la femme ne peut quitter son mari. Ordinairement si l'accordé a cinq cens écus de bien, l'accordée en a cent.

Leurs cérémonies pour les morts sont semblables à celles des Chinois. Ils lavent le corps, l'habillent avec les marques de sa dignité, puis le mettent dans une bierre de bois vernis qu'ils couvrent d'un brocard de la Chine, & l'exposent dans une salle bien parée. A la tête de la bierre ils dressent un autel, sur lequel ils mettent une planche où est écrit le panégyrique du défunt qu'ils appellent souvent saint. Les Chinois mettent de plus une statuë ou idole audessus de la planche. Des deux côtes de la planche sont quatre cierges de cire allumez, & audessus un habit de papier de couleur rouge, ou jaune. Au devant de la planche il y a cinq ou six petits plats pleins de bétel, d'aréque, de figes, &c. avec les deux petits bâtons

pour manger, & quelques parfums. Ils dressent en même temps une grande table couverte de viandes pour les assistans : mais ils ne mangent qu'après que le plus proche parent en robe blanche, les cheveux épars, a marmoté quelques paroles, & a fait au corps trois révérences jusqu'à terre ; ce que fait aussi toute la compagnie. Ensuite on porte le corps sur un brancard jusqu'au tombeau, où après avoir brûlé l'habit de papier, & des monoies de papier doré, qu'ils croient qui se changeront en or en l'autre monde, ils enterrent la bierre couverte de brocard, & élèvent un mausolée qu'ils font réparer tous les ans. Les mêmes cérémonies s'observent le jour de l'anniversaire, où tous les parens & amis assistent, & portent des présens. L'anniversaire vaut au Roi tous les ans plus de cent mille écus, & aux princes & grands seigneurs à proportion.

Les Missionnaires ont défendu aux Cochinchinois Chrétiens l'autel, l'habit, & les monoies de papier, les viandes qu'on présente à l'ame du défunt ; & permettent le reste comme cérémonies purement civiles.

Quand quelque prince, ou grand seigneur meurt, ses terres reviennent au Roi, & ses enfans n'héritent que de son argent, & de ses meubles : le cadet en a ordinairement plus que les aînez, à qui les peres donnent leur part en les mariant.

Le Roi de Cochinchine descend en droite ligne

gné du véritable Chua de Tonquin, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Celui qui regne présentement se nomme *Chua-hien*. Il y a trente-sept ans qu'il regne. Son pere en 1634. défendit la Religion Chrétienne, fit mourir André, Vicente, & Ignatio Jésuites, & chassa les Missionnaires. Sous ce Roi-ci le Gouverneur de Faifo a fait mourir plus de quarante Chrétiens. Il entra dans le Tonquin au commencement de son regne, & y fit de grandes conquêtes, où il demeura sept ans, & qu'il n'abandonna qu'à cause de la révolte d'un de ses Généraux.

31. Janvier.

LE soleil est sur nos têtes, & nous n'avons point chaud. Le vent nous rafraîchit, & nous fait faire quarante lieuës par jour.

1. Février.

ME'ME vent. Nous allons à merveilles.

2. Février.

C'EST un vent fait, qui durera.

3. Février.

JE m'apperçois qu'en venant je me jettois sur la bagatelle, quand les aventures me manquoient. Je ne fais plus cela, & j'ai tort. Nos occupations journalieres ne sont point si bagatelles : on fait

AA a

des conférences très-utiles, & je vous en rendrai conte au premier jour.

4. Février.

LE vent mollit un peu ; mais il est toujours Su-suest, & nous porte à la rouse. Chose admirable ! depuis six semaines que nous sommes partis de Siam, nous avons toujours eu vent favorable : la ligne qu'il a fallu passer, & le soleil à pic ne nous ont point donné de calme. La mer est couverte de poissons, & nous n'en prenons point : ou ils sont habiles, ou nos pêcheurs sont mal adroits.

5. Février.

ON a mis le Cap à Ouest quart de Sorouest, parce que nous prenions trop du Sud. Le vent est au même endroit.

M. l'Abbé de Lionne nous a fait aujourd'hui une conférence sur l'opinion probable : le Pere Tachart y a bien tenu son coin.

6. Février.

BON vent. Nous roulons un peu.

7. Février.

LE vent s'est fortifié avec la lune, & nous faisons cinquante lieues par jour.

8. Février.

CROIRIEZ-VOUS que je viens de faire un sermon, & peutestre que je le dirai ? Cela est un peu téméraire : commencer à prêcher à quarante-deux ans. Nous verrons comment cela se passera : je sentirai bien si je ne fais rien qui vaille, & je me le tiendrai pour dit. Un Ecclésiastique doit servir Dieu & l'Eglise ; mais il n'est pas absolument nécessaire qu'il prêche : c'est pourtant bien fait, s'il en est capable. J'en ai eu toute ma vie la fantaisie dans des temps où je prêchois fort peu d'exemple : maintenant que Dieu m'a fait la grâce de rentrer en moi-même, & que je me vois prêtre pour toute l'éternité, je veux au moins essayer, & jamais je ne trouverai une plus belle occasion. Il ne faut pas dire des choses bien relevées à des matelots ; il faut seulement prendre l'Evangile, & l'expliquer nettement & familièrement. Si je pouvois parvenir à pouvoir faire un bon prône à Gournai, ce seroit-là toute mon ambition ; car je ne crois pas que je me serve du credit de M. le grand Aumônier pour prêcher à Versailles.

Nous faisons route à l'Ouest, à cause que la variation nous portoit trop au Sud, & que nous voulons passer au Sorouest entre l'Isle de Romeiros, que nous laisserons à babord, & celle de Saint Joan de Lisboa, que nous laisserons à tribord.

9. Février.

MÊME vent.

10. Février.

NOUS n'avons fait aujourd'hui que quarante trois lieues.

11. Février.

MÊME vent. La hauteur s'est trouvée de 24. degrez 42. minutes; & suivant mon estime rectifiée par celle d'un pilote, nous sommes à 86. degrez 39. minutes de longitude.

12. Février.

NOUS allons bien. Je viens d'apprendre d'un de nos Ambassadeurs la maniere de se servir du ginseng, & des nids d'oiseaux. Je vous porte de l'un & de l'autre : c'est un tresor.

Le ginseng est une petite racine qui croît à la Chine dans la province de *Hotnlan-sout-chouan*, & dans celle de *Couli*. Il n'y en a point en aucun autre lieu du monde. Son principal effet est de rectifier le sang, & de rendre les forces à ceux qui les ont perduës. On met de l'eau dans une tasse, on la fait bouillir à gros bouillons; on jette dedans les racines de ginseng, qu'on a coupées par petits morceaux : on couvre bien la tasse, afin de faire infuser le ginseng; & quand l'eau

est devenuë tiède, on l'avale seule dès le matin avant que d'avoir mangé. On garde le ginseng, & le soir on fait bouillir del'eau encore une fois; mais on n'en met que la moitié de la tasse : on y jette le même ginseng, on couvre la tasse; & quand l'eau est assez froide, on la boit. Ensuite on fait sécher le ginseng au soleil; & si l'on veut, on peut encore le faire infuser dans du vin, & en user. On met la quantité de ginseng à proportion de l'âge de la personne qui s'en doit servir. Depuis dix ans jusqu'à vingt on en prend chaque fois le poids de la moitié d'un foang; depuis vingt jusqu'à trente, le poids d'un foang & demi; depuis trente jusqu'à soixante & dix & par delà, le poids d'un mayon : on n'en prend jamais davantage.

Les nids d'oiseaux se trouvent principalement en Cochinchine : ils sont admirables pour les fausses, & bons pour la santé, quand on y mêle du ginseng. On prend une poule, dont la chair & les os soient noirs; on la vuide bien, on la nettoye. Puis on prend des nids d'oiseaux, qu'on amollit avec de l'eau, & qu'on déchire par petits filets. On coupe aussi du ginseng par petits morceaux; puis on met le tout dans le corps de la poule, dont on cout le fondement. La poule ensuite est mise dans une porcelaine couverte, qu'on met dans une marmite pleine d'eau; & l'on fait bouillir cette eau jusqu'à ce que la poule soit cuite : après

quoi on laisse la marmite sur la braise & cendres chaudes pendant toute la nuit. Le matin on mange poule, ginseng & nids d'oiseaux sans sel ni vinaigre; & après avoir mangé le tout, on se couvre bien, & quelquefois on sue.

On peut aussi manger du ris cuit à l'eau avec les nids d'oiseaux & ginseng accommodez comme cy-dessus. On mange cela à la pointe du jour; & si l'on peut, on dort là-dessus.

Puis que j'ai des pierres de bézoard, il faut vous en dire les propriétés. Si vous avez esté mordu par un serpent ou par quelque autre animal venimeux, on broye un peu de la pierre dans du vin qu'on avale; & le poison ne vous fait point de mal. Elle est encore admirable pour les ulcères & pour les obstructions. La pierre de bézoard vient dans le ventre du hérifson, du singe, de la chevre, & quelquefois de la vache; mais celle du hérifson est la meilleure.

13. Février.

VENT à souhait. Nous avons fait quarante-six lieues, & je pourrais bien gagner mes paris.

14. Février.

LE vent est un peu trop fort; il n'y a pas de plaisir à aller si viste: nous faisons près de trois lieues par heure, & nous commençons à beaucoup rouler.

15. Février.

IL n'y a plus à rire : le vent est terrible, & la mer épouvantable. Il a fallu vite amener toutes les voiles, les mâts des perroquets & la grande vergue : nous sommes réduits à la misene qui nous mène en route. Mais il vient une grosse lame qui nous prend par le travers, & nous fait horriblement rouler : souvent l'eau entre par le plat-bord : les moutons se cassent les jambes, les cochons se crevent, un coup de mer noie trente poules, tous nos coffres se batent les uns contre les autres : enfin c'est un grand desordre, & nous aurions peur si nous n'avions pas fait six mille lieues sur la mer. Nos Siamois sont assez plaisans : un Mandarin vient de me demander si les François avoient peur. Je lui ai dit que non : qu'à la vérité le temps estoit mauvais, mais que notre vaisseau estoit bon. *Puis que cela est, m'a-t-il dit, je n'ai donc pas peur.* C'est le même qui disoit à Siam, *J'aurai grand peur si je vais en France, mais je veux pourtant y aller.* Nous avons perdu cette nuit la frégate. Elle avoit un feu & nous aussi : mais le temps estoit si gros, qu'apparemment elle n'a pu nous suivre ; & en ces occasions sauve qui peut. Nous espérons la retrouver au Cap.

16. Février.

NOUS fîmes hier soixante lieues avec la seule

mizene. Aujourd'hui le vent a varié, & a presque fait le tour du compas. La mer est toujours fort grosse: le vaisseau travaille fort, & nous aussi.

17. Février.

IL fallut hier au soir mettre à la cape avec la mizene & l'artimon, parce que le vent estoit contraire, & que quant à présent nous ne voulons point retourner à Siam. On appelle cette cape à l'Espagnole. Ce matin le vent s'estant remis à la raison, on a appareillé la grand'voile, & puis le grand hunier; & nous faisons bon chemin malgré la grosse mer & le roulis.

18. Février.

LE soleil commence à se remontrer, les nuages à se dissiper, la mer à s'abaisser, le roulis à diminuer.

19. Février.

ENFIN, on a pris hauteur à 31. degrez 10. minutes. Nous sommes, suivant l'estime, à 70. degrez 10. minutes de longitude; & il y a ici 24. degrez de variation. Tout cela pesé, compensé, calculé, nous croyons estre presque par le travers-Sud de Madagascar, à cinq cens trente lieues du Cap de bonne Espérance. Dieu veuille que nous en soyions quittes pour la bourasque que nous venons d'essuyer! Cela est ordinaire en ce parage; & bien

bien que l'Isle Bourbon soit un lieu enchanté, les ouragans qu'on y trouve souvent en dégoûtent bien les voyageurs.

20. Février.

CALME profond. On disoit que dans ces parages on ne trouvoit jamais de calme. Nos journaux ne ressembleront pas à ceux des autres voyageurs : nous trouvons des choses extraordinaires.

21. Février.

LE vent est un peu revenu, & nous avons fait vingt-trois lieues.

22. Février.

NOUS avons fait trente-&-une lieues : cela est honneste. On ne sait encore ce qui arrivera du pari. J'ai parié contre M. l'Ambassadeur un beuf pour l'équipage, que nous serons mouillez au Cap le 10. Mars.

23. Février.

LES conférences de piété qu'on fait tous les samedis sont admirables : on a dit aujourd'hui de fort belles choses sur l'amour de Dieu. Le Berc Tachart a recommencé les catéchismes.

24. Février.

LE vent est gros & contraire : il a fallu amener

BBb

les huniers, & se contenter des basses voiles. Nous roulons extraordinairement ; & la mer me fait bien plus de mal qu'en venant : je ne suis point emmariné.

25. Février.

ON vient de revirer de bord toujours avec les basses voiles : on ne fait pas grand chemin.

26. Février.

M. l'Abbé du Châila vient de faire une conférence sur la restitution. La matière est importante, & M. l'Abbé de Lionne ne laisse rien passer ; il ne faut pas broncher devant lui.

27. Février.

VENT assez fort, assez contraire : on va au plus près ; & tout ce qu'on peut gagner se perd par la dérive & par la variation.

28. Février.

TOUT de même.

1. Mars.

BON vent, qui nous a fait faire trente-deux lieues.

2. Mars.

DIX-NEUF lieues.

3. *Mars.*

J'AI fait aujourd'hui mon coup d'essai : j'ai prêché pour la première fois de ma vie. Ce ne sera pas la dernière : c'est vous dire assez nettement que je ne suis pas reburé de moi. Je n'ai rien à vous dire sur la composition : comment faire sur un navire, sans livres & sans secours ? J'ai dit ce que j'ai pu ; & de bons matelots sont contents de peu. Mais ce qui m'a plu, c'est que je n'ai point eu peur, & je n'ai point dit servilement mot à mot ce que j'avois écrit. J'ai dit beaucoup de choses que je n'avois point écrites ; & c'est la manière que je veux suivre : on n'a point peur de manquer. Les périodes, il est vrai, n'en sont pas si quarrées : mais souvent le stile naturel est plus touchant que l'étudié ; & il ne faut que toucher. Malheur au prédicateur qui veut plaire à l'esprit, & qui néglige le cœur ! Je soumets pourtant toutes mes idées aux vôtres, persuadé que si vous vouliez, vous suivriez de près le Pere Bourdalouë. Je me souviens bien du sermon de G.

4. *Mars.*

BON frais : trente-cinq lieues.

5. *Mars.*

HO le maître rouleux que l'Oiseau ! Nous sommes comme des gens qui ont couru la poste,

BBb ij

rouez de coups de bâton. On ne dort point : le cœur fade, la pituite continuelle. Voici un vilain métier, quand on n'y est point accoutumé. Nous avons pourtant fait aujourd'hui en roulant cinquante-trois lieues. Le vent est très-gros ; & s'il n'étoit pas arrière, nous ne porterions pas de huniers.

6. Mars.

LE vent a baissé, & la mer est demeurée fort haute ; c'est ce qui fait bien rouler.

7. Mars.

LA nuit a été fort calme : mais à dix heures du matin, le vent s'est levé tout d'un coup plus furieux que nous ne l'avons point encore vu. Il a fallu vite serrer toutes les voiles, & mettre à la cape d'abord avec la grand' voile, & en suite avec le seul artimon.

8. Mars.

TOUJOURS à la cape. Nos pauvres cœurs sont sur nos levres. Cela ne s'accommode pas avec le Carême sans poisson, sans herbes, sans beurre, avec de l'huile de cocos. Pour moi je l'ai déjà rompu sans scrupule. J'ai vécu quatre jours de pain & d'eau, souhaitant une portion de la Trappe : c'est être bien réduit.

9. Mars.

ON appareilla hier au soir avec les deux basses voiles : cela nous a un peu soutenus pendant la nuit ; mais ce matin calme tout plat. Voici un étrange païs : ou calme, ou furie de vent. Quand on est en calme, on ne sçait que faire. Sondons : nos pilotes se croient à plus de cent lieuës du banc des Aiguilles, où il y a fonds. N'importe, sondons : on sonde ; & après avoir lâché 110, brasses, le pilote crie, *terre, fonds*. Grande joie : Quoi nous serions sur le banc ! On mesure déjà le chemin jusqu'au Cap : il n'y a plus que soixante lieuës. Chaque pilote songe déjà à s'excuser ; j'ai toujours dit que nous estions plus de l'avant ; ce sont les courans qui nous ont portez. Mais, hélas, courte joie : on file le plomb, & il n'apporte rien, ni sable, ni vase, ni marque de roche ; il n'a point touché terre. Il faut resonder : on ne trouve plus rien ; la terre est fonduë, & les abîmes sont revenus. Nous revoici encore à cent quarante lieuës du Cap.

10. Mars.

HIER, à six heures du soir, s'éleva un bon Nord-est quart de Nord, qui nous mene à la route. Nous avons peur d'estre trop dérivez vers le Sud : il nous faudroit une bonne hauteur pour nous relever. On voit un navire : arrive dessus. C'est

BB b iij

un Anglois qui va au Tonquin. Il nous a dit que le Roi d'Angleterre est paisible, & que M. de Mommouth, qui s'estoit révolté, a eu le cou coupé. Il en avoit usé avec son pere de maniere à mériter une telle fin. L'Anglois nous a saluez de cinq coups de canon : on lui en a rendu trois ; c'est un marchand. Il nous a dit aussi qu'il vit hier la terre à sept lieuës, & qu'il trouva fonds à 93. brasses : ainsi nous sommes de cinquante lieuës plus près du Cap que nous ne croyions.

La hauteur a esté de 36. degrez.

11. Mars.

TOUTE la nuit bon chemin. On a sondé, & on a trouvé 75. brasses sable. Nous sommes sur le banc : & à neuf heures du matin, *terre, terre ; c'est le Cap des Aiguilles*. On a fait le Norouest jusqu'à la nuit pour nous approcher de terre. A six heures du soir on a sondé, & trouvé fonds à 150. brasses. Nous sommes déjà hors du banc. Il vente bon frais : s'il dure, nous mouillons demain au Cap.

12. Mars.

A La pointe du jour on a reconnu la montagne de la Table. Nous estions un peu au large, parce que toute la nuit on a fait l'Ouest. Il faut présentement se rallier à terre. On voit un vaisseau qui va au Cap : cela seroit assez plaisant, si c'estoit la

Maligne. Il vous souvient bien qu'en venant nous la retrouvâmes à l'entrée du détroit de la Sonde. Demain, s'il plaît à Dieu, nous mangerons de la salade.

Nous sommes entrez heureusement dans la baye du Cap ; & nous allions mouiller, quand il s'est élevé un si terrible vent, qu'il a fallu amener toutes les voiles, laisser la seule mizene, & vent arriere vers l'Isle Robin. Nous y avons trouvé la Maligne mouillée, qui avoit fait la même manœuvre que nous, & avoit esté obligée d'y relâcher ; & nous voici mouillez auprès d'elle. La nuit & la mer haute ne permettent pas aux chaloupes de naviguer. Demain nous nous conterons nos aventures ; & s'il plaît à Dieu, & si le vent change, nous irons mouiller devant la forteresse. Il y a deux bonnes lieuës d'ici.

13. Mars.

M. Joyeux est à bord, & nous conte qu'il nous a quittez, parce que dans le premier coup de vent sa mizene défonça, & qu'il fut obligé de faire vent arriere. Il a essuyé trois bourasques aussi-bien que nous, & a fait sa route plus Nord : il a vu terre audeffous du Cap des Aiguilles. Nous avons un Hollandois mouillé auprès de nous qui vient de Batavie, & va en Europe. Il a toujours eu le plus beau temps du monde, parce qu'il a pris plus Sud. Le Chevalier de Sibois s'en va à l'Isle Robin

chercher quelques rastaïchissemens : on dit qu'elle abonde en choux.

Le vent vient du large. Nous appareillons pour aller mouiller devant la forteresse du Cap. Le Hollandois en fait autant. Sibois est revenu. Le Gouverneur de l'Isle Robin lui a fait mille amitez, & lui a dit que le Roi a épousé l'Infante de Portugal : je n'en croi rien.

Nous voici mouillez, & la Maligne aussi. Il faudra un peu aller nous dégourdir demain dans ce beau jardin dont je crois vous avoir fait une pompeuse description. C'estoit, en venant, un jardin d'hiver ; & présentement c'est un jardin d'automne, où nous devons trouver des fruits de toutes les parties du monde. Pour moi, je donne sur les pêches - madelaines préférablement au durion, au mangoustan, & à l'ananas.

Sibois revient du Cap. Le Gouverneur offre tout ce qui dépend de lui. Nous avons salué la forteresse de sept coups de canon : elle nous a remercié d'autant. Ensuite l'Amiral de la flotte Hollandoise nous a salué de sept coups : nous l'avons remercié d'autant ; & enfin la forteresse nous a encore remercié de sept coups.

14. Mars.

C'EST une vie fort active que celle d'un vaisseau. Quand on est en route, ancre, hisse, amarre, babord, tribord, droit, comme cela, moli
la

la barre : on travaille toujours. A peine est-on arrivé dans le port souhaité, on n'entend que coups de marteau : le navire a travaillé, il faut le raccommoder, le resserrer, le calfater ; il faut faire de l'eau pour trois mois ; il faut ranger le fonds de cale. On n'a pas le temps de s'ennuyer : & n'eust-on rien à faire, n'eust-on papier, encre, ni plume ; les seules questions, Que fait-on-là ? rempliroient le temps.

Un bon dîner fait oublier trois mois de mauvaise chère. Des folles à la manière d'Europe, un gros poisson blanc qui a une trompe comme un éléphant, des salades, du raisin, des melons, des œufs frais : nous allons tâcher de nous rafraîchir. Ensuite nous nous réchaufferons d'ici à Brest : il faudra s'aller rafraîchir à Gournai.

15. Mars.

IL fait un Suest si terrible, que nous ne sçaurions aller à terre. Il y a trois ou quatre gardes-marine, qui n'ont pu revenir coucher à bord. Les chaloupes n'oseroient se hasarder. Nous venons tout à l'heure d'en voir virer une Hollandoise : les hommes se sont sauvez, parce qu'ils sçavoient nager, qu'on les a secourus, & que la marée portoit à terre. Enfin nous voici comme en pleine mer sans salade, sans poisson, sans œufs : cela n'est point plaisant.

M. le Gouverneur du Cap est assez familier.

CCc

M. l'Ambassadeur n'a pas encore ouï parler de lui ; pas le moindre petit compliment, & encore moins de rafraîchissemens.

16. Mars.

LE vent s'est un peu adouci, & les gens bien braves pourroient hazarder d'aller à terre. Je n'irai assurement qu'en plein calme. S'aller noyer dans un crachat, après avoir esté au bout du monde: je prens le stile des bons marins, & j'aurai peur en passant la riviere de Seine.

17. Mars.

ENFIN le Gouverneur s'est réveillé, & vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un compliment accompagné de deux moutons, & de quelques melons, salades, & raisins: cela vient un peu tard; nous ne laisserons pas de les manger. Le temps est admirable, & l'on fait de l'eau tant qu'on peut.

18. Mars.

IL a fait cette nuit un vent épouvantable. Nous estions affourchez sur deux ancres: on en a laissé tomber un troisiéme pour plus grande sureté; & le quatriéme estoit paré. Si ces vents-là reviennent si souvent, nous avons bien la mine de ne point aller à terre, & nous nous en soucions fort peu; il n'y a rien à voir de nouveau. Le jardin n'est pas si beau qu'il estoit l'année passée: l'ar-

deur de l'été l'a un peu séché ; & nous en avons tous les rafraîchissemens. Si Dieu nous fait la grâce d'arriver en France, nous mangerons deux fois cette année des melons & du raisin.

19. Mars.

BEAU temps. Le premier Ambassadeur Siamois est allé à terre : on l'a salué de neuf coups de canon, quand il est descendu dans le canot. Il a trouvé le jardin beau, & s'est baigné dans une fontaine, quoi-qu'on lui ait dit que l'eau de source lui feroit mal : il en est revenu bien enrumé.

20. Mars.

J'AI esté aussi à terre, & me suis lassé à force de me promener. Les Outentos nous ont donné le divertissement de la course, & de quelques coups de bâton qu'ils se donnent fort adroitement, moyennant quelques doubles sous de Hollande.

Le Gouverneur du Cap alla lui-même l'année passée à la découverte des terres. Il a défendu aux gens qui l'ont suivi de rien dire de ce qu'ils ont vu sur peine de la vie : nous ne désespérons pourtant pas d'en découvrir quelque chose.

21. Mars.

APRÈS avoir bien approfondi la nouvelle du mariage du Roi avec l'Infante de Portugal, nous ne trouvons rien de positif, & je n'en croi rien.

CC c ij

22. Mars.

NOTRE eau fera faite aujourd'hui. Cinq cens poules à bord, cinquante moutons, du poisson sec qui est très-bon ; tous nos dehors sont calfatés. Qui nous empêchera de mettre à la voile le lendemain de la Notre-Dame ? & qui vous a dit que nous ne verrons pas en France les feux de la Saint Jean

Le plus jeune des Ambassadeurs Siamois est allé à terre : on l'a régalé de sept coups de canon.

23. Mars.

IL y a apparence d'un calme ennuieux : mais nous espérons que le vent ne nous manquera pas dès que nous le demanderons. Je me suis lassé aujourd'hui à force de me promener.

24. Mars.

UN petit navire Portugais qui vient de Mosambique, & s'en va au Brésil, a mis cette après-dînée quatre fois à la voile, & a toujours remouillé faute de vent. Il est chargé de Negres, & en pauvre équipage. Les huit vaisseaux Hollandois qui sont à la rade, en attendent encore quatre de Baravie, pour aller ensemble en Europe. Ils se font gaudronner, & paroissent tout neufs. Nous n'avons pas un si bel habit, mais nous avons de bonnes épées. Ils ne partiront que dans quin-

ze jours. Ces Messieurs-là ne se pressent jamais : les capitaines se réjouissent à terre, & les matelots font leur eau à leur commodité. Ils ne ramment gueres, & se servent de la voile tant qu'ils peuvent.

25. Mars.

TOUTE notre jeunesse est allée à la chasse. Un jour à terre à bien courir les console de trois mois de roulis.

26. Mars.

JE l'avois bien dit. A peine nos affaires ont-elles esté faites, & tous nos gens à bord, qu'il s'est élevé un Suest, avec lequel nous avons bientôt perdu le Cap de veuë. Nous sommes toujours partis vent arriere à quarante lieuës par jour.

27. Mars.

NOTRE vaisseau roule plus que jamais : il n'y a pas eu moyen de dormir cette nuit. On s'estoit accoutumé à la vie tranquille : il faudra encore un peu souffrir jusqu'à ce que nous soyions à deux cens lieuës du Cap : après cela plus de calme que nous ne voudrons. Je vous dirai demain tout ce que j'ai ramassé des nouvelles découvertes que les Hollandois ont faites au tour du Cap. Pour aujourd'hui treve, s'il vous plaît.

28. Mars.

L'ANNÉE passée le Gouverneur du Cap alla lui-même à la découverte. Il avoit avec lui soixante Hollandois, deux cens esclaves, & quelques Outentos, cinq chevaux, trente-huit charriots à beufs, & cent cinquante bêtes de charge. Il alla, dit-il, deux cens lieues vers le nord, par un fort méchant pays, & ne trouva rien de remarquable; seulement quelques peuples assez bien faits, blancs, fort sociables, qui dansoient toujours. Un jour qu'il estoit campé sur une petite hauteur, les Outentos qui l'accompagnoient, lui dirent qu'il alloit mourir, & qu'ils voyoient venir à lui les deux plus grands forciers du pays. En effet, deux hommes habillez bizarrement, suivis d'une centaine d'autres, s'approchoient gravement: mais il les prévint, & leur fit dire qu'il estoit plus grand forcier qu'eux; & pour le leur prouver, il fit apporter devant eux un verre d'eau-de-vie, y mit le feu, & l'avala toute enflammée. Les pauvres forciers se jetterent à genoux, reconnurent son pouvoir supérieur, & se retirèrent. Il dit aussi qu'il a pensé estre tué par un rhinocerot, qu'il y en a d'effroyables, & qu'avec leur corne ils labourent la terre en venant droit à vous. Ils ne craignent que le son du tambour. Le Gouverneur ne dit que cela: mais il n'est pas payé pour nous aller dire les secrets de sa

compagnie. Voici ce que dit un de ceux qui l'ont accompagné, homme de bon sens : qu'ils ont trouvé les plus beaux pays du monde ; & cela est croyable , puis qu'ils y ont mené des chariots : que les peuples sont fort doux : qu'il y a des mines d'or & d'argent ; & il nous en a donné des essais : que de temps en temps ils trouvoient de petites collines toutes d'albâtre, & toutes de cristal : que ces mines sont à plus de cent cinquante lieux du Cap , à trois ou quatre lieux de la mer. Enfin ce qui fait croire qu'il y a quelque chose à faire là, c'est que le Gouverneur y envoie présentement une grosse barque reconnoître les côtes, & tâcher d'entrer dans les rivières.

29. Mars.

LA Maligne vient de faire signal pour parler ; nous avons arrivé dessus. Joyeux a crié qu'il avoit trois piés d'eau dans son navire ; & que pour y remédier, il ne falloit pas aller au plus près, comme nous faisons. On lui a dit de faire la route, & que nous le suivrions. Il va travailler à trouver sa voie d'eau, c'est-à-dire l'endroit de son bâtiment par où l'eau de la mer s'est fait une voie pour y entrer. Quand il l'aura trouvée, il étoupera : & cependant la pompe marche.

30. Mars.

LE vent a été assez fort cette nuit. On roule,

on rangué; & je suis malade comme une bête. J'estois gaillard en venant. Il faut que je sois bien vieilli en douze mois. Vous serez surpris de me voir tout blanc. Il fait trop chaud aux Indes pour soutenir la perruque. Les cheveux sont revenus blancs: je les laisserai comme ils sont. Il faudra bien, s'il vous plaît, que vous vous y accoutumiez.

La Maligne tient bonne contenance, & n'implore point notre secours. Bon signe.

31. Mars.

VOICI les vents alifées. C'est un bon Suest, qui nous mene au Norouest. Il y a apparence que nous n'en aurons point d'autre jusqu'à l'Isle de l'Ascension.

1. Avril.

LA Maligne s'est approchée de nous, & nous a crié qu'elle se porte bien, & qu'elle a eu jusqu'à quatre piés d'eau. Toutes ses poudres sont mouillées.

2. Avril.

GRANDE question: l'étimologie de vents alifées. L'avis le plus suivi est qu'il faudroit dire: vents élifés, comme qui diroit, vents *electi*, vents choisis, bons vents: parce qu'estant toujours les mêmes, on peut compter sur eux; & que sans eux les
longues

longues navigations seroient impossibles.

Ce soir les matelots de l'avant ont crié, *terre*. Nos pilotes sont tombez des nuës. Nous avons fait le Norouest depuis le Cap : il est impossible que ce soit la grande terre d'Afrique. Quelle apparence que ce soit quelque Isle inconnuë sur une route où il passe tous les ans tant de navires ! La nuit est venuë ; & la terre, qui pouvoit bien estre un nuage, a disparu.

3. *Avril.*

ON roule étrangement, & j'ai toujours le cœur bien fade. Je deviens bien caduque.

4. *Avril.*

LES vents alifées sont venus tout de bon : mais il vient une grosse lame de l'Ouest, qui nous prend par le travers, & nous fait rouler.

5. *Avril.*

ON vient de jeter à la mer un jeune matelôt qui n'a esté que quatre jours malade. Il s'estoit enivré d'eau de vie, & avoit le feu au corps.

6. *Avril.*

NOUS faisons quarante lieuës par jour. On roule encore un peu : mais on se console en approchant de Gournai. Je m'attens qu'on m'y fera une entrée.

DDd

7. *Avril.*

CETTE nuit nous avons laissé derrière nous le Tropique du Capricorne, & nous sommes présentement en pleine torride : il ne fait pourtant point chaud. Les vents continuent, la mer s'abaisse : on ne roule presque plus. Ce seroit un plaisir de faire voyage, si on mangeoit de la viande. Mais, s'il plaît à Dieu, Pâque viendra. Le Carême n'est pas fait pour les voyages de long cours.

8. *Avril.*

TOUJOURS bon vent, & quarante lieues par jour.

9. *Avril.*

LA même chanson. Nous avons encore bon courage.

10. *Avril.*

NOUS venons de chanter Ténébres. Pâque approche.

11. *Avril.*

UN Hollandois qui repasse avec nous en Europe vient de faire abjuration. M. Vacher l'a prêché en Portugais.

On a trouvé par la hauteur 18. degrez 10. minutes. Nous n'avons fait aujourd'hui que trente

lieux : les vents diminuent toujours en approchant de la ligne.

12. Avril.

M. l'Abbé de Chaila vient de faire une fort belle Passion. Je dis qu'il auroit pu la prêcher à Saint Paul.

13. Avril.

LA frégate demeure derriere. Nous l'attendons. Il faut qu'en cherchant sa voye d'eau, elle ait remué quelque chose à fonds de cale ; & il faut peu de chose à un petit bâtiment pour le mettre hors d'affiette.

14. Avril.

ENFIN Pâque est venu : nous estions bien las du Carême. La hauteur a esté de 14. degrez 20. minutes. Nous estions l'année passée le jour de Pâque à 15. degrez quelques minutes un peu plus Ouest. C'est avoir fait une belle diligence.

15. Avril.

TEMPS admirable. Nous avons fait quarante lieux, & malgré tout cela j'ai prêché sur la mort. Je vous dis que je suis un déterminé, & je ne réponds pas que je ne puisse un jour vous faire part à Cheltes de la solation du prédicateur. Les paroles ne m'ont point manqué sur la mort : je la

DDd ij

vois présente comme le premier jour ; & je prie Dieu que ces idées ne s'effacent jamais de mon imagination.

16. Avril.

IL commence à venir des brumes qui enfantent des grains ; cela sent l'approche de la ligne : nous en sommes pourtant encore à 11. degrez & plus.

17. Avril.

NOUS venons de recommencer nos exercices. Le bréviaire se dit en commun, & les conférences vont marcher. Tout cela avoit esté interrompu par la semaine sainte & le roulis.

18. Avril.

ON commence à voir des oiseaux : nous pourrions bien n'estre pas loin de l'Isle de l'Ascension.

19. Avril.

LES oiseaux sont insolens : la mer en est couverte. L'Isle de l'Ascension est à 8. degrez, & nous sommes aujourd'hui par la hauteur à 8. degrez 10. minutes. Nous la passerons sans la voir. Il faut que nous en soyions encore à plus de quinze lieues ; car les terres en sont, dit-on, fort hautes, & se voyent de loin.

Terre, terre ; c'est l'Isle de l'Ascension. Les avis sont fort partages : les uns voudroient y aller

prendre des tortuës ; & les autres aiment mieux arriver à Brest trois jours plutôt. M. l'Ambassadeur est du dernier avis : ainsi nous passons outre.

20. *Avril.*

TO U J O U R S beau temps.

21. *Avril.*

LA hauteur s'est trouvée de 6. degrez 15. minutes. Encore sept ou huit jours du même vent, & la ligne sera passée. Quel plaisir alors de n'avoir plus qu'à déconter ! Au moins tout ce que nous ferons ira à profit ; & quand une fois nous aurons dit un degré Nord, cela marchera vite jusqu'au 49. que Brest apparôitra. Il y a déjà des paris que nous verrons la terre de France le 15. Juin. Je me contente de la Saint Jean.

22. *Avril.*

ME' M E vent, & toujours même vent.

23. *Avril.*

NO U S avons fait nos vingt-huit lieues : c'est un degré à la route que nous faisons.

24. *Avril.*

JE suis malade : j'ai mal à l'estomac ; je n'ai point faim ; je crache toujours ; une pituite continuelle ; je vomis : tout cela ne vaut rien. Ce seroit

DD d iij

pourrant une grande sottise d'estre malade ici : j'espere que la diette me guerira ; car faire des remedes sous la ligne, cela ne conviendrait pas.

25. *Avril.*

ON vient de jeter un matelot à la mer. Il faut bien que de temps en temps quelqu'un prenne congé de la compagnie.

26. *Avril.*

IL y a aujourd'hui un mois que nous sommes partis du Cap. Le temps n'a pas esté mal employé. Nous avons toujours eu vent arriere ; & nous voici à 1. degré 25. minutes de la ligne.

27. *Avril.*

LA ligne approche. Nous sommes à 46. minutes de latitude Sud, & à 17. minutes de longitude.

28. *Avril.*

NOUS avons passé la ligne à cinq heures du matin ; & à midi la hauteur s'est trouvée de 22. minutes latitude Nord. Nous avons fait trente lieues : cela est beau en passant la ligne. Point de calme ; toujours petit vent ; un chaud modeste.

29. *Avril.*

ON prend force marsouins qui sont très-bons.

On aime à en voir, parce qu'ils marquent du vent; & non les requins, qui présagent le calme. J'oubliai hier à vous dire que nous avons passé la ligne à 359. degrez 18. minutes de longitude.

30. Avril.

J'E commence à reprendre courage. Le mal d'estomac est diminué; mais l'appetit n'est pas encore revenu. J'espère pourtant me remontrer encore à Monseigneur l'Archevêque d'Auch. Que de mauvais discours on lui aura tenus sur mon chapitre!

1. Mai.

PRESENTEMENT que la ligne est passée, nous allons aller toujours en descendant, ou en montant. Il vaut mieux dire en descendant, parce qu'en retournant à l'écurie on va vite. Tout est facile. Nous n'avons point encore eu de calme ni de grand chaud. Un petit vent & des nuages font plaisir.

2. Mai.

NOUS sommes à midi à 3. degrez 54. minutes. Les vents sont variables. Le Suest se défend encore; mais bientôt regnera le victorieux Nord-est, qui nous menera à la bouline à la hauteur des affores, où nous trouverons un bon Ouest, qui nous jettera dans le camaret.

3. Mai.

UN brouillard épais, une pluie continuelle : on va toujours ; & je recommence à me bien porter, & à étudier.

4. Mai.

IL n'y a pas moyen de prendre hauteur. Le soleil est bien caché : heureusement nous n'en avons que faire. Nous pouvons courir longtemps sans craindre les terres ; & il est bon de remarquer que dans tout le voyage on n'a pas manqué de prendre hauteur toutes les fois qu'il estoit important de sçavoir où on estoit.

5. Mai.

VOICI les vents alisées, le Nord est qui nous menera à la hauteur des afflores, où nous trouverons l'Ouest. On n'a jamais ouï parler d'un voyage si heureux. Nous avons passé la ligne sans calme, & sans chaud ; & s'il plaît à Dieu, nous verrons à Paris les feux de la Saint Jean.

6. Mai.

A 7. degrez 25. minutes. Nous commençons à boire à la santé de nos amis de France, & nous commençons aussi à craindre de ne les pas retrouver tous. Il y aura bien quelqu'un en dix-huit mois qui s'en sera allé.

7. Mai.

7. Mai.

B O N chemin. Huit degrez 36. minutes. Si nous n'y prenons-garde, nous arriverons en France le 15. Juin.

8. Mai.

N E U F degrez 58. minutes. Nous serons bientôt par le travers des isles du Cap verd. Nous espérons y trouver des vents, qui nous permettront de faire le nord tout pur : alors nous irons vite, & eleverons deux degrez par jour.

9. Mai.

D I X degrez 36. minutes. Nous approchons de Gournai. Il y a trois mois que j'étudie, & que je songe assez peu à nos Ambassadeurs. Je m'en vais recommencer à leur faire ma cour : ce sont de fort bonnes gens, commodes, sans façon, & qui ont bien de l'esprit. Le premier, comme je vous l'ai dit si je ne me trompe, a fait long-temps les affaires du royaume de Siam sous son frere le Barkalon ; les deux autres ont esté Ambassadeurs, l'un à la Chine, & l'autre au Mogol. Vous aurez bien des questions à leur faire. Ho ce sont d'autres phisionomies que ces vilains Mandarins, qui ne beuvoient, ni ne mangeoient, ni ne parloient. Ils ont toujours des tablettes à la main ; & si vous leur faites quatre questions, il vous en feront six.

E E c.

10. Mai.

Nous avons passé aujourd'hui à quarante-cinq lieues de la plus occidentale des Isles du Cap verd, que nous avons laissée à tribord ; & nous avons laissé à babord certaine roche à fleur d'eau, qu'on n'a reconnue que par des naufrages.

11. Mai.

A 14. degrez 45. minutes. Nous approchons de Gournai. La santé est bonne les jours gras ; nous sommes malades les jours maigres.

12. Mai.

QUAND nous ferions le temps, il ne seroit pas fait autrement. Nous avons passé la ligne, sans avoir eu ni chaud ni calme ; & nous voici déjà au seizième degré, prêts à passer sous le soleil sans nous en estre encore apperceus. Il fait un vent frais, & la nuit on souffre la couverture.

La frégate vient de mettre à la bande le vent sur ses voiles, pour trouver sa voie d'eau. Nous l'avons attenduë deux ou trois heures ; & puisque la voici venir à toutes voiles, elle a donné ordre à ses affaires.

13. Mai.

Nous passerons aujourd'hui sous le soleil. Le beau temps continuë, & nous avons moins chaud que vous.

14. *Mai.*

LE soleil est dépassé : nous l'allons voir à l'avenir toujours au Sud ; & selon les apparences il y en a plus de quatre sur ce navire qui ne le reverront jamais au nord, non plus que vous. Je ne vous parlerai de la hauteur de deux ou trois jours, parce qu'elle n'est pas si sûre quand on est si près du soleil : vous en sçavez bien la raison.

15. *Mai.*

ESTES-vous assez innocent pour ne pas aller à Gournai par le beau temps qu'il fait ? Qu'il fait beau présentement dans ce cabinet aérien qui domine la Marne, & Madame de Chelles ! Je ne sçai s'il y fait plus beau qu'ici : le soleil est presque sur nos têtes, & nous n'avons ni chaud ni froid, grâce à un petit vent qui nous mène vers le Camaret.

16. *Mai.*

LA hauteur est de 23. degrez 7. minutes : encore 23. minutes, & le Tropique est expédié. Ce-la s'appelle voyager,

17. *Mai.*

CETTENUIT nous avons laissé le Tropique derrière nous ; & à midi nous étions à 24. degrez 40. minutes de latitude septentrionale, & 347.

E E e ij

degrez 27. minutes de longitude. Je m'apperçois que je fais mes articles bien courts. Mais à quoi bon vous écrire? Je vous en dirai tant dans quatre ou cinq jours.

18. Mai.

Nous voici dans la Zone tempérée, & nous faisons nos trentelieuës par jour au Nordest : si cela dure, nous ne verrons point les Açores, & nous les laisserons à babord. Cela seroit joli : c'est le plus court de deux cens lieuës.

19. Mai.

JE ne prens plus la peine de vous dire quand je prêche, ou quand je ne prêche pas : quand on est rompu à un métier, on ne s'en fait plus de fête. Cependant, à dire le vrai, j'ai pensé manquer, aujourd'hui : j'ai oublié tout-à-fait le commencement de mon premier point. Qu'ai-je fait? J'ai batu la campagne ; j'ai redit en autres termes un peu plus familiers ce que je venois de dire d'un stile sublime ; & ainsi en plotant, j'ai rattrapé ce que j'avois à dire. Je crois que le pauvre Pere Tachart a sué pour moi : mais peu de matelots s'en sont apperceus.

20. Mai.

VOICI les Rogations qui viennent bien mal à propos. Les jours maigres ne sont pas aimables

en pleine mer. Les légumes n'abondent pas; du beure, cherchez-en; encore moins de poisson. On se remplit de pain, qui est fort bon.

21. *Mai.*

LE vent baisse avec la lune. La nouvelle nous en donnera.

22. *Mai.*

VENT variable à 30. degrez 3. minutes. Ceci ne vaut rien : vent de Nord. Nous portons à l'Est : mais à six heures du soir nous avons reviré de bord. Il vaut encore mieux aller à l'Ouest Nord-ouest, parce que nous y trouverons les vents d'Ouest, qui nous meneront roide à Brest.

23. *Mai.*

LE Cap est droit à Kébec. J'aime bien l'Abbé de Saint Valier : mais je n'ai point du tout envie de l'aller voir officier pontificalement.

24. *Mai.*

TRENTE & un degrez 20. minutes de latitude; 347. degrez 16. minutes de longitude.

25. *Mai.*

CALMÉ tout plat : tant mieux, notre vent ne valoit rien. Il en viendra un bon.

26. Mai.

IL n'a pas manqué de venir hier au soir ce bon vent, qui nous fera bientôt voir le Mingant. Nous allons présentement au Nordest quart de Nord, & faisons une lieue & demie par heure, la grand' voile carguée & sans perroquets à cause de la frégate qui demeure derriere. Il y a aujourd'hui deux mois que nous sommes partis du Cap : nous n'avons pas mal employé le temps.

27. Mai.

BON chemin. Brave Sorouest, qui nous a fait faire quarante lieues depuis hier midi. Nous sommes à 34. degrez 15. minutes. Dix jours semblables nous approcheroient de Brest. Nous faisons présentement le Nordest.

28. Mai.

LE vent a un peu molli, & nous n'avons pas laissé de faire trente lieues. La frégate s'est approchée, & nous a crié qu'un de ses Mandarins se meurt. Heureux, si le Missionnaire qui est auprès de lui, le peut résoudre à se faire baptiser !

29. Mai.

NOUS sommes à 36. degrez 44. minutes de latitude : c'est la hauteur de la plus orientale des Affores. Nous devrions la voir selon le point de

la plûpart de nos pilotes. Il faut que nous soyions plus Est qu'ils ne croient; & tant mieux, nous en aurons à faire moins de longitude.

30. Mai.

NOUS avons mis cette nuit côté en travers : vous m'entendez bien. Nous ne voulions pas aller nous briser contre quelque roche : cela seroit ridicule après avoir fait un voyage si heureux. A la pointe du jour appareille, point d'Isle, point de terre : nous sommes à l'Est.

Me voici embarqué dans une nouvelle affaire. M. l'Abbé de Lionne, à qui sa grande barbe & ses autres qualitez spirituelles donnent beaucoup d'autorité sur moi, m'engage à traduire un petit livre spirituel, fait par le Pere Aquaviva Général des Jésuites. J'y ai mis le nez par complaisance pour lui, & je ne le quitte plus. Ce livre vous plaira : il n'y a point de paroles, ce sont toutes choses. Il est mort un Mandarin dans la frégate. Notre second Ambassadeur a esté malade, & se porte mieux. Il s'est traité à la Siamoise ; & avec la fièvre il a toujours mangé duris, & du poisson sec.

31. Mai.

LE vent a esté contraire & forcé toute la journée. Nous n'avons eu que nos basses voiles, & avons porté à l'Est malgré nous : cela nous meneroit à Lisbonne, mais il changera.

1. Juin.

VOICI bien des nouvelles. On voit terre ; le vent est forcé ; on a pris le ris de la mizene ; l'air est furieusement embrumé, & l'on ne sçait où nous sommes. Nous croyions avoir dépassé les Açores, & en estre plus de quarante lieues à l'Est ; & cependant il faut bien que ce soit ou la Terre, ou l'Isle de Flore. La première est la plus Est, & l'autre est la plus Ouest. On va tâcher d'en approcher pour la reconnoître. Ces Isles-ci ont cela de bon, qu'on en approche si près qu'on veut ; il n'y a point de roche, & plus de 10. brasses d'eau à une portée de mousquet de terre.

C'est l'Isle de Flore la plus occidentale des Açores : nous en voici à deux petites lieues, & nous la laissons à tribord. On l'a reconnue à la petite Isle de Corvo, qui est auprès. Nous sçavons présentement où nous sommes. Nos pilotes se trouvent cent lieues plus Ouest qu'ils ne croyoient. Ce sont terreurs, qui entraînent souvent de grands malheurs : on pouvoit fort bien la nuit dans un brouillard par un gros vent aller à pleines voiles donner du nez en terre ; & voilà trois ou quatre fois dans le voyage que pareille chose nous arrive. Quand il y a eu une terre à découvrir, ç'a toujours esté en plein jour, afin de voir ce qu'il y avoit à faire. Là-dessus un peu de moralité : ce que Dieu garde est bien gardé.

Le

Le vent s'est tourné tout d'un coup à l'Est, & nous faisons le Nord quart de Nordouest. S'il demeuroid-là quelque temps, nous irions manger de la moruë sur le banc de terre neuve.

2. Juin.

LE mauvais vent continuë : on roule, on tanguë ; la mer est grosse ; les hauts du navire sont fort mauvais, l'eau y entre aisément ; & dans les gros temps il faut un peu pomper. Nous allons au Nord quart de Norouest. Il fait fort froid : nos malades s'en trouvent fort mal. Le Chevalier de Sibois notre Lieutenant a la dissenterie depuis deux mois, & commence à estre fort abbatu.

3. Juin.

LE vent s'est un peu rangé au Sud, & nous faisons présentement le Nordest quart de Nord, qui ne nous vaut que le Nord à cause de la dérive. Le soleil s'est montré à midi pour nous laisser prendre hauteur : on a trouvé 42. degrez 17. minutes. Nous consentons à aller au Nord jusqu'à 48. degrez & demi, qui est la hauteur de Brest. Après cela envoyez-nous, s'il vous plaît, un vent d'Ouest, qui nous mene vent arriere, manger des pêches madelaines.

4. Juin.

BRUÏLLARS, pluies, brumes, mauvais vent,
FFf

point de hauteur : la route ne nous vaut que le Nord. Nos malades se trouvent plus mal depuis le froid ; & le chagrin qu'ils eurent en voyant les Affores, dont ils se croyoient bien loin, augmente encore leur indisposition.

5. *Juin.*

QUARANTE-quatre degrez 40. minutes. Nous élevons en hauteur ; peu de longitude. Nous avons pourtant fait aujourd'hui le Nord-est quart d'Est. Il a passé un vaisseau assez près de nous : il vient apparemment de France, & va aux Isles ou à la moruë. S'il avoit fait jour, nous l'aurions bien fait venir à bord ; ou le canon auroit parlé. Il faut apprendre un peu à ces petits marchands à rendre honneur à un vaisseau de guerre. L'envie est grande ici de sçavoir un peu de vos nouvelles.

6. *Juin.*

AUTRE navire : mais il est bien loin, & on ne le voit que de dessus le perroquet ; & voici la nuit. Nous allons toujours & à la route, à l'Est Nord-est. Petit vent, point de mer. C'est pour mouiller à Brest entre le 15. & le 20.

7. *Juin.*

NOUS voyons au bout de l'horison le navire d'hier au soir : il faut que nous allions mieux que lui. Il fait notre même route, & a la mine d'être

chargé de moruë fraîche : cela nous rafraîchiroit beaucoup. Il est présentement question de l'attraper ; & si nous l'attrapons, on le priera honnêtement de se décharger de quelques moruës. Il est aujourd'hui vendredi & les quatre-temps ; cela viendrait à point. Le navire est attrapé : il a pris le parti de carguer ses voiles, quand il a vu que nous arrivions sur lui. C'est un flibot Anglois qui vient de la Virginie : il n'y a que deux ans qu'il est parti de Londres. Nous voilà, comme vous voyez, bien sçavans : il faut remettre les nouvelles à Brest.

8. Juin.

DEUX jours sans hauteur nous ont mis aujourd'hui à 48. degrez 17. minutes : c'est la hauteur d'Ouessant. Nous voudrions bien ne point monter plus haut, & faire droit l'Est. Ce sera quand il plaira à Dieu nous donner un bon vent.

9. Juin.

CALME, bonne nouvelle. Il faut toujours que le méchant vent s'en aille avant que le bon vienne.

10. Juin.

IL est enfin venu ce bon Ouest : il est petit, mais il croîtra. C'est ainsi qu'en usent les vents de durée.

Le pauvre Sibois a reçu aujourd'hui Notre-Seigneur en viatique. Son mal est fort augmenté : il a la fièvre, & n'a plus gueres de force. Il seroit bien malheureux de venir mourir à la porte.

11. Juin.

LE vent augmente à veüe d'œil. Nous faisons deux lieues & demie par heure. Il est Norouest : il n'en faut pas davantage pour estre à Brest dans quatre jours. Sibois se porte mieux : sa fièvre a mangé sa dissenterie.

12. Juin.

LE vent est devenu si fort, qu'il a fallu amener nos voiles, & ne laisser que la petite mizène, avec laquelle nous volons encore. La hauteur s'est trouvée de 48. degrez 40. minutes, qui est la hauteur de Brest à quelques minutes près. Nous avons fait aujourd'hui cinquante-quatre lieues ; & comme nous nous faisons encore à cent trente lieues de Brest, on laissera courre toute la nuit.

13. Juin.

IL n'y a plus moyen d'y tenir. Le vent est si terrible, la mer si haute, l'air si embrumé, que de peur de trouver la terre trop tôt, nous venons de mettre à la cape. Les côtes de Bretagne sont fort dangereuses. Il faut voir clair pour les aller chercher, & y aller un peu plus doucement. Cepen-

dant nous sommes fort tourmentez. Le navire roule beaucoup, & la mer est bien en colere: mais ce n'est rien au prix de la mer des Indes. Cette mer-ci est longue: l'autre est courte, & ne donne pas le temps au vaisseau de se tourner.

14. Juin.

HIER au soir à 9. heures le vent se tempéra, & nous fîmes route avec la mizene. A trois heures du matin on a hissé le grand hunier: nous y venons de joindre le petit hunier, la civadiere, & le perroquet de fougue. Avec cela nous avançons. On sondera ce soir; & s'il plaît à Dieu, on trouvera fonds. Demain on verra Ouessant; & dimanche de bonne heure on mangera de la salade. Je vous parle un peu marine: il faut bien la célébrer en la quittant.

Un petit navire Anglois nous vient de dire, que nous estions à soixante lieues du Cap d'Angleterre, & qu'il nous restoit à l'Est Nord-est: nous voyons par là qu'il y a encore cinquante lieues d'ici à Brest. Mais remarquez que dans tout le voyage nous n'avons rencontré que des Anglois, hors ce pauvre Hollandois qui nous aborda sans y penser.

15. Juin.

ON sonda hier, mais vainement. Nous voyons pourtant beaucoup de signes de terre prochaine:

FFf iij

de certains petits oiseaux Bretons, qui ne s'éloignent gueres ; la mer blanche ; des herbes. Enfin on peut parier que nous verrons demain la France, ce beau pays qu'on trouve toujours plus beau que les autres quand on a esté quelque temps sans le voir.

On vient de sonder : fonds à quatre-vingts brasses. Il faut que nous soyions encore à plus de vingt lieues d'Ouessant. Me voici pourtant à la dernière page du Journal : marque que nous arriverons demain : j'avois pris mes mesures assez justes.

On a encore sondé : soixante-dix brasses. Nous approchons.

16. Juin.

NOUS ne voyons point encore la terre : il faut pourtant arriver aujourd'hui.

Il est deux heures après midi ; & point de terre, & soixante-dix brasses de fonds. Nos pilotes ne savent plus où ils en sont, & nous ne mangerons point encore aujourd'hui de salade. Il y en a qui croient que nous sommes emmanchez : vous ne m'entendez pas : c'est-à-dire que nous avons enfourné la manche. Ce ne seroit pas le chemin de Brest. Patience : il n'y a pas six mois que nous sommes partis de Siam ; & nous aurions déjà envie de gronder, parce que nous sommes à la porte, & que nous n'entrons pas. Y a-t-il de la justice à cela ?

Un petit bâtiment François nous apprend que nous sommes à huit lieuës d'Ouessant, & qu'il nous reste au Suest. Il dit que le Roi se porte bien, & qu'on a armé quinze vaisseaux de guerre à Brest. Là-dessus chasse sur Ouessant, & je m'en vais me coucher.

Vraiment voici une belle affaire. On me réveille en sursaut : *Miséricorde, nous sommes perdus, nous allons donner sur une roche.* J'entens crier d'un côté, *arrive, arrive*; & de l'autre, *olof, olof*. Cinquante voix crient à pleine tête; le pauvre timonier ne sçait à qui obéir: & cependant il ventoit bon frais, & le péril estoit éminent. Cela n'est pas trop plaissant; car tout est ici plein de roches, & la nuit estoit fort noire. Enfin nous avons rasé une grosse barque de pêcheurs, qui estoit à l'ancre démâtée; & cette barque immobile avoit paru une roche. Il y avoit dedans cinq ou six hommes, qui ont couru grande fortune: nous les aurions brisez comme verre. Les pauvres gens avoient grand' peur: nous les avons dépassés, & ils crioient encore, *Miséricorde, ayez pitié de nous.*

17. Juin.

LE jour nous a fait voir Ouessant. Il est doublé, & toutes les roches passées; & nous voici mouillez à deux lieuës du Mingant à 23. brasses. La marée de demain matin nous portera à Brest, y eust-il vent contraire.

Des pêcheurs nous ont confirmé le grand armement qu'on a fait cette année dans tous les ports du Roi.

18. Juin.

NOUS voici dans la rade de Brest. J'ai tenu ma parole, & vous ai écrit assez régulièrement.



EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Versailles le 14. Mars 1687. scellées du grand Sceau de cire jaune, & signées LENORMANT, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy Imprimeur du Roy, & Directeur de son Imprimerie Royale, d'imprimer un manuscrit qui luy est tombé entre les mains, intitulé, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685. & 1686. par M. L. D. C.* & ce pendant le temps & espace de dix années consécutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer. Avec défenses à toutes personnes d'imprimer ou faire imprimer ledit Journal, sous quelque prétexte que ce soit.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 28. Avril 1687. Signé, J. B. CORNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 2. jour de May 1687.



2





Donna

*Al. R. & L. Dono
By. M. & L. Dono
Per. M. & L. Dono*

Journ! p. 332. 18 En. re

La reyna de Siam, y la reyna de Ligor, Te
y Porcelonci. mas en reinos por ya por

Q. 332. La cap! de Siam se llama Siam
Siam por Portugueses.

342. La mitad del reino de Siam se ha
mesa en guerra: y hai tam^{to} mu^{cho}.

345. 20 En. re. de Siam. Teliquines.

353. 30 En. re. de Siam. Teliquines.

359. Champa re. de Cochinchina

ary Lamb Titular
Tennacium,
no. de San
vittoria, Hamada

habita por pequena
ve. de Los.

